

John Adams
Library,



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF N^o
★ *Adams* ★
133.3
v. 4

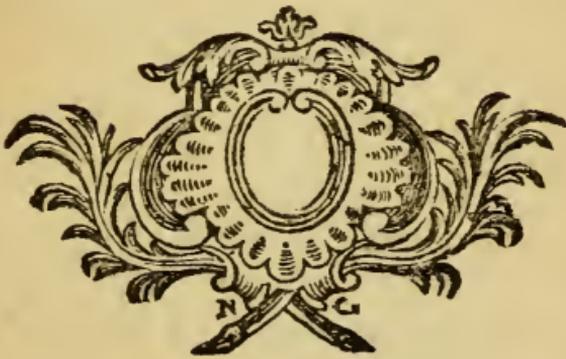


LE
THEATRE
DES
GRECS,

Par le R. P. BRUMOY:

Nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS;
Chez les Libraires Associés:

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1 Ordome

133.3

v. 4

Prof. [unclear] [unclear]

Library 23653

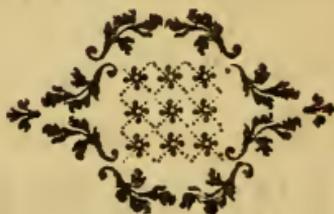
T A B L E

*Des Pièces contenues dans le
Tome IV.*

LES TRACHINIENNES, page 1	
HERCULE au Mont <i>Ceta</i> de Seneque,	49
HERCULE mourant de Ro- trou,	93
3°. Tragédies d'Euripide,	106
HECUBE,	113
ORESTE,	150
LES PHENICIENNES,	193
LA THEBAIDE de Seneque,	253
Partie de L'ANTIGONE de Rotrou,	279
LA THEBAIDE, ou les FRERES ennemis de Racine,	290
JOCASTE de <i>Lodovico Dolcé</i> ,	305
MEDÉE,	306

ij TABLE DES PIÉCES.

MEDÉE de Seneque ,	355
MEDÉE de P. Corneille ,	380
MEDÉE de <i>Lodovico Dolcé</i> ,	394.
ANDROMAQUE comparée à celle de Racine ,	397
LES SUPPLIANTES ou les ARGIENNES ,	437
RHESUS ,	476
LES TROYENNES ,	507
LA TROADE de Seneque ,	537





L E

THEATRE DES GRECS.

LES TRACHINIENNES,
TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.



IL EN n'est plus célèbre dans la Fable ancienne qu'Hercule & ses douze travaux. Ce Héros étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, que ce Dieu séduisit sous la forme d'Amphitruon Prince Thébain époux de cette Princesse. Junon conçut tant de dépit de cette infidélité de son mari qu'elle s'en vengea cruellement sur Hercule. Elle le soumit à Euristhée Roi de Mycenes.

Tome IV.

A

2 LES TRACHINIENNES,
qui lui faisant des commandemens
impossibles à exécuter pour tout autre
qu'Hercule, donna lieu à ses grands
exploits si vantés dans l'Antiquité. Il
n'est pas ici question de séparer l'Hif-
toire de la Fable, ni de distinguer les
différens Hercules, dont les belles ac-
tions ont toutes été attribuées à l'Her-
cule de Grece. Il suffit pour la Tragédie
présente de suivre les idées reçues des
Grecs.

L'exposition de cette Pièce dont le
sujet est la mort d'Hercule, dévelop-
pera peu à peu les principaux faits de
ce Héros, & seulement ceux qui seront
nécessaires pour l'intelligence de l'ac-
tion du Théâtre. Le reste seroit un
attirail d'érudition aussi inutile, qu'aisé
à compiler; il détourneroit la princi-
pale attention, qui sera mieux employée
à la substance de cette Tragédie.

La Scène est supposée à Trachine *
ville de la Thessalie; & comme le

* Trachine ou Trachin, ville de la Phthio-
ride dans la Thessalie, au pied du mont Œta.
Elle fut depuis appelée Heraclée, à cause
d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta. Voyez
la Carte.

TRAG. DE SOPHOCLE. 5

Chœur est une assemblée de filles du pays, la Place en a tiré son nom. Les autres personnages sont Déjanire fille d'Æneus Roi d'Étolie femme d'Hercule, un Vieillard, un Envoyé, Lichas Ecuyer d'Hercule, & Hercule lui-même.

ACTE PREMIER.

Déjanire seule ouvre la Scène en se rappelant ses malheurs, dont la source est l'amour inquiet qu'elle sent pour son époux. C'est une femme jalouse telle qu'Ovide * nous la peint dans ses *Heroides*, où tout le sujet de Sophocle est élégamment exprimé dans une simple lettre de cette Princesse à son mari. Fille d'un grand Roi, (c'étoit Æneus) elle a eu, dit-elle, pour amant un fleuve, Dieu à la vérité; mais terrible par les diverses formes qu'il prenoit, tantôt bœuf, tantôt serpent, tantôt homme, mais homme tel que les Peintres représentent les Dieux fleuves, c'est-à-dire, avec des cornes, & une large barbe inondée d'eaux qui sortoient à gros bouillons de sa bouche. Un amant de

* OVID. *Heroid. epist. 9.*

4 LES TRACHINIENNES,
l'espece du fleuve Acheloüs * déplai-
soit à Déjanire ; & elle préféroit la mort
à un pareil époux. Heureusement pour
elle un rival puissant vint la délivrer des
poursuites du fleuve. Ce fut Hercule
qui le vainquit , & lui enleva une de ses
cornes , comme on le lit dans les Me-
tamorphoses. †

Il faut dévorer toutes ces mystérieu-
ses Fables si l'on veut entendre l'Anti-
quité. La vérité qu'elles cachent dédom-
mageoit les anciens : mais cette vérité
importe peu à la Tragédie de Sophocle,
puisque la Fable en fait au contraire
l'ornement & l'ame. Déjanire devint
donc la femme de son Libérateur. Mais
elle se plaint de n'en être pas plus heu-
reuse. Autres tems , autres soucis , &
toujours causés par l'amour. Car Her-
cule est un Héros qui parcourt toutes
les contrées , qui vole de victoire en
victoire , & qui a la terre entière pour
Patrie. Déjanire & ses enfans sont ceux
qu'il voit le moins. Il s'expose à mille
dangers , & ne leur laisse de lui que
mille allarmes. Ovide a eû en vûe cet

* Acheloüs , fleuve dont la source est dans
le Pinde , & qui sépare l'Acarnanie de l'Étolie.

† OVID. *Metam. lib. 9.*

TRAG. DE SOPHOCLE. §

endroit de Sophocle dans ces vers qui le rendent parfaitement.

* *Non honor est , sed onus ; species læsura ferentem.*

Si qua voles aptè nubere , nube pari.

Vir mihi semper abest , & conjuge notior hospes 2.

Monstraque , terribiles persequiturque feras.

Ipsa domo vacuâ votis operata pudicis

Torqueor , infesto ne vir ab hoste cadat.

Inter serpentes , aprosque , avidosque leones

Jaçtor , & esuros terna per ora canes.

« Un hymen inégal est pour une
 » femme beaucoup moins un honneur
 » qu'un fardeau , dont l'éclat ne dimi-
 » nue pas le poids. Hercule toujours
 » absent est pour moi plus étranger
 » que mari. Occupé sans cesse à pour-
 » suivre des monstres furieux , il me
 » laisse en proie à des frayeurs dont
 » sa vie est l'unique objet. Je crois tou-
 » jours me trouver avec lui au milieu
 » des serpens , des sangliers , & des Cer-
 » beres. » Enfin Déjanire fait connoître
 qu'elle se trouve reléguée loin de sa
 Patrie à Trachine avec ses fils.

C'est que le grand Alcide invité à
 manger chez son beau-pere **Æ**neus ,
 avoit tué d'un leger coup , en badinant ,

* OVID. *Heroïd. epist. 9.*

8 LES TRACHINIENNES ;

& sans le vouloir , un jeune enfant parent d'Æneus ; on ne lui imputa point cet accident , qui n'étoit que l'effet du malheur. Mais Hercule crut devoir observer la loi des Grecs à la rigueur , & s'exiler volontairement avec sa famille pour une année. Il choisit donc Trachine pour le lieu de son exil , & il y conduisit Déjanire avec ses enfans qu'il confia à Ceyx Roi de Trachine. C'est sur cet exil qu'elle soupire. Il lui devient d'autant plus dur , qu'elle ne sçait depuis plus d'une année ce qu'est devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laissé en partant augmente encore son inquiétude.

Sur cela il paroît une de ses femmes , qui pour soulager sa douleur se hazarde à lui donner un conseil , à sçavoir d'envoyer Hyllus fils aîné d'Hercule chercher les traces de son pere , pour recueillir au moins quelques nouvelles de sa destinée. Hyllus arrive à propos ; & sa mere lui ayant fait part du conseil qu'elle vient de recevoir , le jeune Prince lui dit qu'il a appris , mais seulement par de nouveaux bruits , qu'Alcide son pere a été long-tems esclave d'Omphale Reine de Lydie ; qu'ensuite il s'est tiré de ce honteux

esclavage ; & qu'il a projeté de porter
 la guerre dans l'Eubée contre Eurytus.
 « Mais sçavez-vous , mon fils , reprend
 » Déjanire , quels Oracles votre pere
 » m'a laissés en partant touchant cette
 » expédition ? les voici. Il y périra ,
 » où enfin rendu à lui-même il jouira
 » désormais d'un fort plus tranquille
 » & plus doux. Vous voyez qu'elle est
 » la situation de ce Héros dont dépen-
 » dent nos destinées. Car enfin c'est
 » fait de nous s'il n'est plus ; & tant qu'il
 » vivra nous sommes trop fortunés. Ba-
 » lancerez-vous donc à lui porter du
 » secours ? J'y vole , répond Hyllus , &
 » croyez que si j'avois eû la moindre
 » lumiere de cet Oracle paternel , on
 » me verroit depuis long-tems courir
 » sur ses pas. Mais enfin quoique le
 » bonheur qui accompagne ses armes
 » doive me rassurer , & calmer votre
 » inquiétude , je pars ; & comptez que
 » je mettrai tous mes soins à m'instruire
 » de tout ce qui touche une si chere
 » tête. Partez , mon fils , dit la mere :
 » ne rougissons pas de poursuivre un
 » projet utile quoique tardif. Adieu. »

Une troupe de filles du pays se pré-
 sente à l'instant au Vestibule de la mai-
 son de Ceyx où se passe la scène. El-

8 LES TRACHINIENNES ,
les cherchent Déjanire , & inquiettes
sur le destin d'Hercule , elles prient le
Soleil d'apprendre à cette épouse affli-
gée le sort de son époux. Ces filles ,
comme on a dit , forment le Chœur
qui sera désormais témoin de toute l'ac-
tion. Celle qui prend la parole pour
les autres touchée de voir Déjanire pri-
vée depuis long-tems du sommeil , &
livrée à ses craintes mortelles , entre-
prend de la consoler. Ces consolations
ne sont que des lieux communs qu'on
trouve répandus chez tous les Anciens ,
sur l'instabilité de la fortune, sur le mê-
lange des biens & des maux , & sur les
charmes de l'espérance. Mais tout cela
est tourné d'une manière inexprimable.

Sensible à la tendresse de ces jeunes
filles , Déjanire répond , qu'elles igno-
rent encore les chagrins inévitables que
traîne après soi l'hymenée , chagrins
dont leur âge les a mis à couvert jus-
qu'ici : mais qu'enfin elles sçauront un
jour par leur propre expérience , en
quelles peines doivent jeter une ten-
dre épouse l'absence d'un époux chéri ,
l'inquiétude sur des enfans qu'on aime ,
& mille autres soucis. Ce sentiment est
tout semblable à celui que Racine tout
rempli de son Sophocle a mis dans la

TRAG. DE SOPHOCLE. 9

bouche d'Andromaque , quand elle dit
à Hermione. *Andromaque. Acte III.*
Scène IV.

... Il me reste un fils , vous sçavez quelque jour ,
Madame , pour un fils jusqu'où va notre amour :
Mais vous ne sçavez pas , au moins je le souhaite ,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette.
I orsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter
C'est le seul qui nous reste , & qu'on veut nous
l'ôter.

Déjanire se détermine à révéler à ses
confidentes , un souçi qui la tourmente
particulièrement. L'écrit que lui a laissé
Hercule à son départ en est le sujet. Vé-
ritablement c'est le détail de ses dernie-
res volontés , & un testament dans les
formes. « Jadis il partoît , dit - elle ,
» comme un Héros qui court à la vic-
» toire. Mais ici il parle en époux expi-
» rant. Il regle mon héritage : il divise
» ses Etats à ses fils : & il détermine
» un terme au-delà duquel nous ne
» devons plus compter sur ses jours. »
Ce terme est de quinze mois , & Déja-
nire se voit au dernier jour. De plus
l'Oracle dont elle a parlé à son fils &
qu'elle répète au Chœur , est un Oracle
donné à Hercule par des Colombes de
la forêt de Dodone. « Voilà ce qui ne
» me permet pas d'abandonner mes

» yeux au sommeil , dans la crainte con-
 » tinuelle où je suis d'être assez infor-
 » tunée pour survivre à ce Héros. » Ce
 font-là certes des sentimens héroïques
 & rares.

Le sujet s'étant ainsi dévoilé insensiblement par des mouvemens inquiets , le Chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre ; heureux présage : En effet , c'est un Citoyen qui ayant rencontré Lichas Officier d'Hercule , l'a prévenu pour annoncer à Déjanire , que son époux revient comblé de gloire , & chargé de dépouilles remportées sur ses ennemis. « Vous le re-
 » verrez bien-tôt lui-même couronné
 » de lauriers à la tête d'une armée victo-
 » rieuse. » Déjanire demande , qui empêche donc Lichas de venir lui-même lui apporter cette nouvelle. On lui répond , que le peuple curieux de sçavoir en détail un si grand succès , l'arrête malgré lui. Déjanire se livre à une joye d'autant plus vive & moins aisée à exprimer , que sa tristesse avoit été plus profonde. Elle invite le Chœur à prendre part à son allégresse ; & cela sert de matière à un court Intermede qui n'est qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane , d'Apollon , & de Bacchus.

A C T E I I.

Lichas arrivé acheve en détail à la Reine le récit qu'un autre avoit ébauché en deux mots : Hercule a saccagé la ville d'Æchalie * , tué Eurytus , & emmené un grand nombre de captifs & de captives , qu'il envoie devant lui à son épouse. On les voit en effet dans le fonds du Théâtre avec une jeune Princesse à leur tête.

Le sujet de cette guerre , dit Lichas , étoit une juste vengeance qu'Hercule vouloit tirer d'Eurytus Roi d'Æchalie ; qui avoit violé à son égard les loix de l'hospitalité , jusqu'à l'offenser par des paroles piquantes , & le bannir de son Palais dans la débauche d'un festin : ce qui avoit été cause que ce Héros irrité rencontrant malheureusement un certain Iphitus sur le haut d'un rocher , l'en avoit précipité dans la colere , sans lui donner le tems de se reconnoître & de se défendre. Il est étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à son Héros même dans un récit infidèle. Du

* Æchalie , ville ancienne de la Thessalie , Eurytus en étoit Roi.

moins Lichas ajoute , que ce fut la seule qui échapa à Hercule ; & que Jupiter , qui lui auroit pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte , l'avoit puni de ce mouvement de colere en le rendant esclave d'Omphale Reine de Lydie * durant un an entier : qu'enfin Alcide arrivé au Promontoire † de Cénée , s'y occupe à faire des sacrifices à Jupiter pour le remercier de sa victoire : & que bien-tôt , quitte de ce devoir envers les Dieux , il reviendra vers son épouse , qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ses conquêtes. Tel est le récit de Lichas , récit qu'on verra dans la suite être peu fidèle.

Déjanire malgré la joye que lui donne un succès si inespéré , sent une frayeur secrète qu'elle ne peut démêler , & qui répand l'amertume dans son cœur à la vûe des captives que le sort a remises entre ses mains , loin de leur

* Lydie , contrée de l'Asie mineure , aussi bien que la Phrygie. Les Grecs méprisoient les Lydiens & les Phrygiens.

† Cénée , Promontoire de l'isle d'Eubée , à présent Cap de Litar , vis-à-vis le détroit de Mallie. De-là , Jupiter Cénéen , Temple érigé par Hercule.

Patrie désolée. « O Jupiter , s'écrie-
 » t-elle , écartez ce triste présage , &
 » ne livrez pas mes enfans à l'infortune
 » où je vois ces captives déplorables. »
 Une d'entre elles sur tout lui semble le
 plus à plaindre. Sa jeunesse , sa beauté ,
 & sa douleur modeste touchent le cœur
 de la Reine. Elle s'intéresse au sort de
 cette aimable captive , & lui demande
 à plusieurs reprises qui elle est. Mais
 celle-ci s'obstine à garder un profond
 silence. Ainsi en use Cassandre à l'égard
 de Clytemnestre dans l'Agamemnon
 d'Eschyle. Si l'on veut lire avec quel-
 que fruit les Anciens , on n'a qu'à les
 comparer les uns aux autres ; on trou-
 vera la clef de leurs mœurs , & l'esprit
 de leurs siècles. Lichas interrogé à son
 tour feint d'ignorer ce qu'on lui de-
 mande. Ainsi Déjanire prend le parti
 de la faire entrer dans le Palais avec sa
 suite pour y prendre un peu de repos. .

Comme la Reine se met en devoir
 de se retirer aussi après avoir renvoyé
 Lichas , un homme survient , & la prie
 de s'arrêter un moment pour entendre
 un secret qui est de la dernière consé-
 quence pour elle. Tous s'écartent , hor-
 mis le Chœur, que cet homme veut bien
 admettre dans la confiance. « Sçachez ,

» dit-il, Princesse, que Lichas vous
» trompe, où qu'il nous a trompés avant
» vous. Je lui ai oui dire en présence
» de plusieurs témoins : Qu'Hercule n'a
» fait cette expédition contre Eurytus
» qu'en faveur de sa chère captive. Oui,
» l'amour, & non le prétendu esclavage
» chez Omphale, ni cette feinte mort
» d'Iphitus précipité : l'amour, dis-je,
» est l'unique auteur de sa bravoure &
» de ses triomphes. Hercule a déses-
» péré d'obtenir cette Princesse de son
» pere Eurytus ; & il a pris le parti
» de lui susciter une guerre cruelle sur
» un prétexte léger. Il s'est vengé des
» refus du Roi par sa mort & par le
» ravage de ses États. Vous voyez que
» sa captive prévient son retour : ce n'est
» pas sans dessein. Ne croyez pas qu'il
» la traite en captive. L'amour devenu
» le tyran de son cœur ne le permettoit
» pas. Voilà, Madame, ce que j'ai en-
» tendu de Lichas, aussi bien que plu-
» sieurs autres Citoyens, qui sont en
» état de le confondre. C'est un avis
» douloureux pour vous ; j'en gémissis :
» mais il n'est que trop fondé ; & je me
» suis cru obligé de vous en faire part. »
La Reine frappée comme d'un coup de
foudre, s'écrie : « Malheureuse ! où suis-

» je , & que dois-je faire ? quel serpent
 » ai-je reçu dans mon sein ? » Outrée
 de la perfidie de Lichas , elle demande
 conseil au Chœur , qui est d'avis , qu'elle
 presse Lichas de parler. Comme elle
 s'en retourne pour le surprendre , il re-
 vient de lui-même à sa rencontre ; prêt
 à se mettre en voyage pour aller retrou-
 ver Hercule. « Madame , que voulez-
 » vous , dit-il , que je dise à votre époux
 » en votre nom ? »

La Reine profite de cette conjonc-
 ture pour fonder ce Courrier avec toute
 la subtilité d'une femme , & toute la
 dignité d'une grande Princeffe. Elle mé-
 nage adroitement ses interrogations ,
 & ne veut d'abord , ce semble , que
 se faire répéter ce que Lichas lui a déjà
 dit d'Hercule , chose assez intéressante
 pour se la faire redire. Mais tout-à-coup
 elle retombe sur la jeune captive , &
 demande encore une fois qui elle est.
 Lichas répond comme auparavant , qu'il
 l'ignore. Déjanire alors l'intimide. « A
 » qui , dit-elle , pensez-vous parler ? »

LICHAS. Hé , Madame , d'où vient
 une pareille demande ?

DÉJANIRE. Réponds moi.

LICHAS. C'est à Déjanire. C'est ma
 Souveraine que je vois.

DÉJAN. Voilà ce que je voulois sçavoir. Tu conviens que je suis ta Souveraine ?

LICHAS. Sans doute.

DÉJAN. Et de quel supplice crois-tu qu'on doive punir un esclave infidèle ?

LICHAS. Comment infidèle ? quel piège veut-on me dresser ?

DÉJAN. C'est toi , misérable , qui me tends des pièges.

LICHAS. Madame , souffrez que je me retire , tant je comprends peu ce discours.

DÉJAN. Non , je ne te relâche pas que tu ne m'ayes répondu.

LICHAS. Sur quoi ?

DÉJAN. Cette captive que tu m'as amenée t'est-elle connue ou non ?

LICHAS. Je vous ai répondu ce que j'en sçavois. Que voulez-vous de plus ?

Déjanire lui nomme Iole , & lui insinue qu'elle est instruite d'ailleurs.

Lichas nie tout & se défend du même air dont je viens de donner un essai.

La Reine en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville , le presse vainement.

L'Officier soutient son rôle , & veut se retirer. Mais incontinent Dé-

janire use d'un artifice très-séduisant. *

* R A C I N E a donné à sa Roxane tout le

Elle feint d'être peu sensible aux amours d'Hercule. Elle se pique de connoître le génie des hommes, & de se mettre au-dessus des foibles & des jalousies de son sexe. A l'en croire, « elle a foulé » aux pieds une vaine délicatesse, & elle » sçait quelle indulgence une femme » doit à son époux. Hercule, dit-elle » l'a accoutumée depuis long-tems à » devenir traitable sur cet article. La » compassion d'ailleurs qu'elle s'est sen- » tie pour Iole montre assez, à l'enten- » dre, combien peu elle est jalouse d'une » rivale. » Par cette pernicieuse adresse, & par ce désintéressement affecté Déjanire délivre Lichas de ses frayeurs. Puis lui montrant combien le mensonge est odieux, chez les Grands sur-tout, où l'on peut aisément le confondre, elle le détermine à tout confesser : ce qu'il fait, en disant que ce n'est point par l'ordre d'Hercule qu'il a célé cette galanterie, puisqu'Hercule lui-même n'en fait pas mystere : mais par zele

génie, & toute la jalouse souplesse de Déjanire. Mais il l'a rendue beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas dans cet exposé, approuver le Poëte Grec plus que le François, quoique Déjanire soit beaucoup plus excusable que Roxane.

18 LES TRACHINIENNES,
pour la Reine qu'il craignoit d'affliger.
« Car enfin, continue-t-il, ce Héros
» dont la valeur n'a rien trouvé d'in-
» surmontable, est devenu l'esclave de
» l'Amour. » C'est ce qu'Ovide a rendu
ainsi.

* *Quem numquam Juno seriesque immensa laborum
Fregerit, huic Iolen imposuisse jugum.*

La Reine n'en veut pas sçavoir davantage : mais dissimulant toujours malgré sa jalouse fureur, elle promet de bien traiter sa captive, & ordonne à Lichas de rentrer pour attendre le présent qu'elle destine à son époux en revanche de celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre elle-même.

Les filles du Chœur finissent l'Acte par des réflexions sur le pouvoir de l'Amour. Des Dieux qu'il a domptés, elles passent aux mortels, & décrivent le combat d'Hercule & du fleuve Acheloüs, au sujet de Déjanire. C'est une peinture vive & naturellement attachée au sujet.

* OVID. *Heroid. epist. 9.*

ACTE III.

Tandis que Lichas prêt à partir entretient les captives, Déjanire fort pour confier au Chœur ses douleurs cruelles. « Ah ! s'écrie-t-elle , semblable à un » Pilote abusé , qui reçoit dans son » vaisseau un fardeau capable de le faire » périr , j'ai reçu entre mes bras ma » rivale ! Les charmes naissent de » ses yeux & s'écartent des miens. » Voilà ce qui la désespère. Mais elle aime Hercule , tout infidèle , tout inconstant qu'il est ; & pour fixer son cœur, elle a employé un secret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre , il faut se ressouvenir de l'aventure du Centaure Nessus. Hercule emmenoit Déjanire à Trachine , il s'agissoit de passer un fleuve. Nessus s'occupoit à transporter les passans , & Hercule lui confia son épouse. Mais comme le Centaure se mettoit en devoir de l'enlever , le fils d'Alcmene le perça de ses flèches trempées dans le sang empesté de l'hydre de Lerne qu'il avoit tuée autrefois. Nessus prêt d'expirer dit à Déjanire que si elle vouloit désormais ne plus craindre de rivale , elle devoit prendre de son sang ,

qui seroit pour Hercule un philtre capable de le rappeler. Déjanire curieuse & jalouse le crut. Elle emporta de ce sang, comme Sophocle & Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'est souvenue heureusement de ce philtre, & qu'elle en a teint une robe qu'elle envoie à Hercule. Cependant il lui prend un scrupule sur l'effet incertain de cette dangereuse épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le Chœur même augmente sagement cette frayeur née du pressentiment. Mais la passion empêche Déjanire d'y réfléchir davantage, sur-tout à la vûe de Lichas, qui vient recevoir d'elle ses derniers ordres! Elle étouffe alors ses craintes, franchit le pas, & demande le secret au Chœur sur cette espece de magie.

Ce scrupule étouffé dès sa naissance, est très-habilement ménagé par Sophocle, & on le sentira bien-tôt. La Reine donne donc à Lichas la robe destinée à Hercule avec ordre de l'engager à s'en servir au plutôt, pour paroître plus décemment aux sacrifices. Car tel est le vœu qu'elle a formé au sujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boîte toute cachetée du sceau de la Reine, lui promet de s'acquitter fidèlement de son

devoir , & s'en va. Ovide exprime élégamment en deux mots l'innocence de Déjanire & de Lichas.

* *Ignaroque Lichæ quid tradat nescia luctus
Ipsa suos tradit.*

» Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle
» ignore elle-même ce qu'elle donne à
» Lichas , & ne sçait pas que ce dépôt
» deviendra la matiere de son deuil. »

Cependant le Chœur fait des vœux en faveur d'Hercule , & conçoit d'heureuses espérances sur son retour.

A C T E I V.

Déjanire ainsi qu'on l'a observé, étoit dans la situation où la malice du cœur humain luttant avec la droiture qui lui est naturelle , balance entre le plaisir de se satisfaire & la crainte de faire mal : situation où d'ordinaire la passion l'emporte sur le devoir. Car dans le doute , quand le cœur entre en négociation ; il est déjà plusqu'à demi vaincu. Aussi Déjanire a-t-elle suivi son penchant , sans se donner le loisir d'examiner si elle faisoit bien ou mal. La maniere

* OVID. *Met.* l. 9. v. 155.

22 LES TRACHINIENNES ,
même dont elle consultoit le Chœur sur ses doutes n'étoit qu'une adresse de sa passion, qui cherchoit un appui plutôt qu'un conseil. Le remords en est le fruit. Rendue à elle-même après le départ de Lichas, elle revient faire part à ses Confidentes de la frayeur qu'elle ressent, & cherche à se rassurer s'il est possible. Car Sophocle nous la peint vertueuse quoique jalouse. En effet sa jalousie n'est pas celle d'une Medée qui veuille perdre une rivale & son époux. Elle ne veut que ramener le cœur de l'un, & le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'opération magique qu'elle a faite, & quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avoit dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, d'en faire en secret & dans les ténèbres l'usage qu'elle souhaiteroit, & d'empêcher sur tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le flocon de laine dont elle s'est servie en guise d'éponge pour insinuer son philtre dans la robe s'est consumé de lui-même étant exposé au jour. Cette merveille effraye Déjanire, & elle commence, mais trop tard, à se défier des présens du Centau-

re. « Quelle raison en effet un amant
 » offensé & mourant auroit-il eue de lui
 » vouloir du bien ? Sans doute c'étoit
 » pour se venger de son ennemi qu'il l'a
 » flattée d'une feinte confiance. » La
 Reine se rappelle de plus , que les flèches dont le Centaure a été blessé étoient empoisonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne soit la victime de ce prétendu philtre. Elle est résolue , si la chose arrive , de se donner la mort , & de cacher sa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux , mais séduit , est bien dans la nature ; & je ne pense pas qu'on puisse l'exprimer plus heureusement que l'a fait Sophocle. Le Chœur tache envain de rassurer la Reine , & de l'engager du moins à mieux espérer d'un stratagème qu'elle a crû innocent. Déjanire sent redoubler ses inquiétudes ; & son fils Hyllus qui revient à l'improviste ne les confirme que trop par ce discours. « Ah ! ma mere , puissiez-
 » vous , ou n'être pas ma mere , ou cesser
 » de vivre , ou plutôt être moins criminelle ! Vous avez tué aujourd'hui mon
 » pere & votre époux. »

Déjanire épouvantée l'interroge , & reçoit à chaque réponse un nouveau coup

de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale à mis Hercule. Ce Héros étoit à Cénée où il élevoit un Temple en l'honneur de Jupiter, & traçoit le dessein du bois sacré. C'est là que son fils Hyllus l'a vû, & que Lichas est venu le trouver avec la cassette qu'il apportoit. Il y a ici une faute assez difficile à justifier. C'est la même que dans les *Captifs de Plaute*. En effet, l'intervalle de Cénée à Trachine est un Détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de tems que Sophocle le suppose pour le voyage & le retour d'Hyllus & de Lichas. Comment Hyllus a-t-il pû en quelques heures aller trouver son pere, le voir occupé à des desseins d'Architecture pour ériger un Temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, & revenir avec son pere pendant la durée de deux Actes. Cela paroît forcé, sur tout dans une Tragédie Grecque, où l'action n'est jamais interrompue. Mais Sophocle si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athènes, où
le

le grand nombre des Spectateurs n'y regardoit pas de si près, & se prêtoit à la vraisemblance Géographique, quand elle ne lui paroïsoit que médiocrement blessée. Ainsi & plus encore le font aujourd'hui les Spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs Tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus.
 » Alcide en considération de son épouse
 » s'est revêtu de la robe qu'elle avoit
 » envoyée. Il a paru dans cet ornement
 » à un pompeux sacrifice. Mais à peine
 » le feu avoit-il commencé d'embraser
 » le bucher où étoient les victimes, que
 » le venin dont la robe étoit infectée a
 » fait sentir son funeste effet. Une sueur
 » violente est sortie de tout le corps
 » d'Hercule. La fatale robe s'est attachée
 » à sa chair sans pouvoir en être enlevée
 » qu'avec la chair même. Le poison se
 » glissant dans les veines a pénétré jus-
 » qu'à la moëlle des os. Hercule appelle
 » Lichas ; lui demande de quelle main
 » il a reçu cet horrible présent : & sur sa
 » réponse que c'est de Déjanire, saisi de
 » courroux & pressé par l'excès de la
 » douleur, il prend le malheureux Li-
 » chas, & le jette si rudement sur un

» rocher , que son corps en est brisé. » *
 (C'est pour rendre ceci croyable que So-
 phocle a cité le trait d'Iphitus.) « Tout
 » le peuple est frappé de terreur & nul
 » n'ose approcher d'Hercule furieux. Il
 » se roule par terre : puis il se leve tout-
 » à-coup , & pousse des cris effroyables
 » qui font retentir tous les rivages. En-
 » fin , ajoûte Hyllus , Hercule en portant
 » çà & là ses regards que la violence du
 » mal rendoit affreux , m'apperçoit dans
 » la foule où je fondois en larmes. Il
 » m'appelle : Approchez , ô mon fils ;
 » ne fuyez pas un pere déplorable : suf-
 » fiez-vous expirer avec moi , appro-
 » chez ; & s'il vous reste quelque pitié
 » pour un pere qui vous aime , tirez-
 » moi au plutôt de cette terre étran-
 » gere , afin que je termine ma destinée
 » dans un lieu où je puisse me dérober
 » aux yeux des mortels. A ces mots ,
 » nous l'embarquons sur le vaisseau.
 » Nous l'emmenons avec peine sur ces
 » bords , & bien-tôt vous le verrez ou
 » mourant , ou mort. » (C'est au Chœur
 que ce discours s'adresse ; puis Hyllus
 se tourne vers la Reine sa mere.) » Ma-
 » dame , tel est l'effet de vos noirs

* Voyez OVID. *Metam.* l. 9.

» projets & de votre attentat. Que ne
 » m'est-il permis de lancer sur vous les
 » imprécations que méritent les parricides.
 » Mais je le puis, Madame; &
 » vos forfaits me rendent tout permis.
 » C'est bien la moindre vengeance qu'un
 » fils puisse tirer d'une mere qui a la
 » noirceur de faire périr son pere, &
 » le plus grand des Héros. «

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une seule parole. Le Chœur veut l'arrêter. » Madame, pourquoi vous retirer ainsi sans rien répondre? Ignorez-vous que le silence est l'aveu du crime? » Hyllus répond: » Laissez-la s'écarter. Puisse-t-elle fuir bien loin de mes regards qui l'ont confondue. Lui fieroit-il de se couvrir du titre de mere, elle qui l'a si indignement démenti? Qu'elle fuie donc, qu'elle jouisse de son crime, & puisse le sort qu'elle a préparé à mon pere retomber tout entier sur sa tête! » Ce silence de Déjanire est dans le même goût que celui d'Eurydice dans * l'*Antigone*: & l'on verra dans peu qu'il vaut mieux que ce vers affecté d'Ovide si souvent répété dans une lettre:

* Voyez *Antigone*, ci-dessus Tom. III.

* *Impia, quid cessat Dejanira mori?*

» Impie Déjanire, que tardes-tu à te donner la mort. » On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art. Le silence est plus éloquent & plus vif.

Le Chœur ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'Oracle ancien, à sçavoir qu'Hercule après douze travaux devoit jouir d'un repos que rien ne pourroit troubler. On en voit l'accomplissement. Le Chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint la jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribue enfin tous ces maux à Venus.

A C T E V.

Aussi-tôt ces filles effrayées entendent dans le fond du Palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille Confidente de Déjanire, qui vient toute en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. » Sa mort est atroce, dit-elle,

* OVID. *Heroid. epist. 9.*

» & vous en conviendrez. A peine étoit-
 » elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils
 » Hyllus, qui retournoit vers son pere,
 » elle détourne ses pas pour l'éviter &
 » seule au pied des autels elle déplore
 » sa viduité. Trouvoit-elle sous ses
 » mains quelqu'une des choses néces-
 » saires à son usage, ses yeux se rem-
 » plissoient de pleurs. Errante ça & là
 » dans le Palais, à la vûe de ses Offi-
 » ciers elle versoit des torrens de lar-
 » mes : elle imputoit aux Dieux le ren-
 » versement de sa maison. Après ces
 » premiers transports je la vois entrer
 » brusquement dans l'appartement de
 » son époux. Cachée dans l'obscurité je
 » l'observe en silence. Elle pare le lit
 » d'Hercule, le baigne de ses larmes,
 » & s'y étant assise : ô Couche nuptiale,
 » dit-elle, tu me reçois pour la dernière
 » fois. A ces mots, elle découvre son
 » sein. Je vole vers son fils : mais hé-
 » las, à mon retour, je trouve qu'elle
 » s'est frappée d'un poignard. Cette vûe
 » attendrit Hyllus. Il pleure une mere
 » que ses reproches ont porté à cet excès
 » de désespoir. Car il avoit appris, mais
 » trop tard, la funeste erreur où le Cen-
 » taure avoit fait tomber Déjanire.
 » L'infortuné Hyllus livré à son repen-

» tir, s'approche d'une mere expirante :
 » il l'embrasse, il l'arrose de ses pleurs,
 » désesperé de lui avoir imputé un cri-
 » me, & de se voir privé d'une mere
 » & d'un pere par une épouse & par un
 » fils. Voilà la triste destinée de cette
 » Maison malheureuse. Qu'on compte
 » après cela sur le bonheur d'un seul
 » jour. Trop avides du lendemain nous
 » ne songeons pas que l'heure présente
 » est peut-être la dernière pour nous. »

La mort d'Alceste * chez Euripide a beaucoup de rapport à celle-ci ; & il est évident que Virgile a imité ces morceaux des Poëtes Grecs, quand il nous peint Didon mourante.

† *Incubuitque Thoro, dixitque novissima verba.*

» Elle s'assit sur sa couche nuptiale,
 » & dit les dernières paroles.

Les filles de Trachine à la vûe de ce double malheur d'Hercule & de Déjanire ne sçavent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudroient être transportées dans un autre climat ; & elles redoutent la pré-

* EURIPIDE, *Alceste*, premiere Partie, Tome III.

† VIRG. *Æneid.* l. 4. v. 650.

sence d'Hercule furieux, qu'on apporte sur la Scène entouré d'une nombreuse Cour de gens éplorés.

Le sommeil où il paroît plongé tient l'assemblée en suspens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un Vieillard l'avertit qu'Hercule n'est qu'assoupi par l'excès du mal, & qu'il seroit dangereux de le réveiller. Il se réveille en effet, & s'écrie : » O Jupiter, en quelle région » arrivai-je ? Dans quelles mains suis-je » tombé ? Ah, je me sens dévoré ; & » mes cruelles douleurs reprennent toute » leur violence. » Et après quelques interruptions. » O Promontoire de Cécénée, où j'ai élevé tant d'autels ! ô » Dieux, étoit-ce là le prix que vous » réserviez à ma piété ? »

Il donne ensuite les marques les plus vives & les plus naturelles d'une douleur insurmontable. La Scène d'Hippolyte * chez Euripide est dans ce goût. Hercule se plaint qu'on réveille ses maux en voulant le soulager. Il ne peut souffrir qu'on le touche. Il sent de plus terribles accès. » Où êtes-vous, s'écrie-t-il,

* EURIPIDE, *Hippolyte*, première Partie, Tom. II. pag. 181.

» brigands , dont j'ai purgé les bords
 » de la mer & les forêts ? Le trépas-en
 » est la récompense , & pour surcroît
 » de désespoir , je ne vois personne qui
 » s'arme pour couper la trame de mes
 » malheureux jours , personne qui le fer
 » & la flamme en main vienne briser
 » les liens d'une vie intolérable. » Le
 Vieillard , le Chœur & Hyllus se dé-
 sespèrent de ne pouvoir lui apporter
 quelque soulagement. Mais Hercule
 rentrant dans un nouvel accès conjure
 son fils de lui percer le sein. C'est le seul
 bien qu'il puisse attendre de lui. Il im-
 plore , il mendie la mort ; mais inuti-
 lement. Enfin , il dit ce beau morceau
 rapporté dans les * *Tusculanes* & tra-
 duit de la main de Cicéron , ou selon
 d'autres , de celle du Poëte Attilius.
 » O entreprise inouïe d'une femme !
 » ô Déjanire , faut-il que je sois ta
 » victime ! non , jamais l'implacable
 » Junon , ni le barbare Eurysthée ne
 » m'ont été si funestes que la fille d'Æ-
 » neus. C'est elle qui m'a enveloppé
 » de cette fatale robe : comme d'un filet
 » tissé par les mains des Furies ; voile
 » affreux , prison horrible ! il s'attache

* CICER. *l. 2. des Tusculanes.*

» à mon corps , il me dévore les en-
» trailles , il pénètre jusques dans mes
» veines : mon noir sang bouillonne &
» se consume : mon corps brûlé par un
» feu invisible n'est plus qu'un fantôme.
» Quoi ! ce que n'ont pû ni les armes ,
» ni les Géans , ni le Centaure , ni la
» Grèce , ni le reste de l'Univers que
» j'ai délivré de cent monstres , une
» femme seule , l'a tenté , l'a exécuté ,
» & c'est par ses mains que j'expire !
» ô mon fils remplissez toute l'étendue
» de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié
» pour une mere parricide ne l'emporte
» pas. Allez traînez cette Furie , livrez-
» la moi , & soyez le spectateur de son
» supplice. Je veux éprouver en ce mo-
» ment qui vous préférez d'elle ou de
» moi. Allez , dis-je , osez m'obéir ,
» ayez pitié d'un père digne d'être pleu-
» ré. Misérable , je verse des larmes ;
» moi , que personne n'entendit jamais
» pousser un gémissement dans l'hor-
» reur des plus affreux revers ! ah , je
» rougis de ma foiblesse. Approche mon
» fils , sois témoin de l'excès de mes
» maux. Voici mes entrailles , peuple ,
» regardez ce corps si cruellement dé-
» chiré. Ah , quelles convulsions ! quel-
» les flammes ! quel renouvellement de

» supplices ! Jupiter , précipite-moi aux
 » enfers : lance tes foudres pour m'é-
 » crafer. Mes playes se rouvrent : je fuis
 » dévoré ; quel tourment ! ô Forces de
 » mon bras jadis fi vantées qu'êtes-
 » vous devenues ! ô Mains , est-ce vous
 » qui avez étouffé le Lion de Nemée ? *
 » Oui , voici ce bras qui a coupé les
 » têtes renaissantes de l'Hydre , ce bras
 » qui a dompté les Centaures , ce bras
 » dont les coups ont abbatu le Sanglier
 » d'Erimanthe , † ce bras dont les ef-
 » forts ont tiré Cerbere des enfers , ce
 » bras qui a mis en pièces le Dragon
 » dépositaire des fruits d'or , ce bras
 » enfin , qui s'est signalé par des exploits
 » innombrables , & que nul mortel n'a
 » pû défarmer. Le reconnoissez-vous ?
 » en quel triste état le voyez-vous ré-
 » duit ! brisé , déchiré , attenué par un
 » poison secret , il languit , il n'est plus
 » reconnoissable. Fils de Jupiter &
 » d'Alcmene , (quels noms !) je de-
 » viens la victime d'une perfide épouse.
 » Mais quand je serois anéanti , je
 » sçaurai en tirer vengeance. Qu'elle
 » vienne donc & qu'elle apprenne à

* Némée , forêt de l'Argolide.

† Erimanthe , montagne & forêt d'Arcadie.

» l'Univers , qu'Hercule tout mort
 » qu'il paroît est encore le fleau des
 » impies. »

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de l'Antiquité , puisqu'Ovide * a cru ne pouvoir faire mieux que de l'imiter dans ses Métamorphoses. Il le rehausse en y ajoutant cette belle pensée.

Defessa jubendo est

Seva Jovis conjux ; ego sum indefessus agendo.

» La cruelle Junon est plus lassée de
 » commander & d'exiger des exploits ,
 » que moi d'obéir & d'en faire. » Il
 seroit bien à souhaiter qu'Ovide plutôt
 que Seneque nous eût laissé les Tragédies
 Grecques remaniées à sa façon ,
 comme il l'avoit fait à l'égard de quel-
 ques-unes , qui n'ont pû passer jusqu'à
 nous & qui nous font regretter les
 chefs-d'œuvres du génie Tragique ,
 dont on voit des vestiges dans ses Mé-
 tamorphoses.

Hyllus détrompé sur l'article de sa
 mere , cherche à désabuser Hercule , ce
 qui fait un grand jeu de Théâtre. Car
 Hercule croit son fils touché d'une in-
 digne pitié pour Déjanire , & il refuse

* OVID. *Metam.* l. 9. v. 176.

36 LES TRACHINIENNES ;
long-tems de l'entendre. Enfin l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence & la jalousie de Déjanire , sa mort , & l'aventure du Centaure. A ce nom , il ouvre les yeux. Il se ressouvient d'un Oracle , & le déclare à son fils : c'est que Jupiter lui avoit prédit qu'un mort lui ôteroit la vie. Ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet Oracle antique un Oracle plus récent dont on a parlé , à sçavoir qu'Hercule jouiroit désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette Scène est toujours dans le goût du Théâtre. Car il se fait une suspension merveilleuse. Le pere tire le serment de son fils , & lui dit son secret & sa dernière volonté. Il s'agit de le porter sur le mont *Æta* , de le placer sur un bucher , & d'y mettre le feu de ses mains , & cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait frémir Hyllus. » Ah , que » m'ordonnez-vous ? que je devienne » le bourreau de mon pere ! » Hercule

exige au moins qu'il fasse tout le reste ; & Hyllus s'accorde à tout hormis à ce dernier office. Mais le pere non content de ce trait d'obéissance en demande encore un autre de lui. C'est d'épouser Iole : autre sujet de répugnance de la part du fils. » Quoi ? épouser celle qui » m'a ravi un pere & une mere ! non , » il faudroit être agité des Furies pour » commettre un pareil forfait. Je pré- » fére la mort à cet hymen. » Je le veux , dit Hercule ; & il le menace de tout son courroux s'il n'obéit. Hyllus résiste autant que le peut souffrir la soumission d'un fils. Mais sur l'assurance que tel est l'ordre des Dieux ; il se rend en disant , qu'il ne sçauroit être coupable envers les Dieux , en obéissant à un pere.

Hercule satisfait , veut prévenir de nouveaux accès de fureur , & il ordonne qu'on l'enlève au plutôt pour le placer sur un bucher. Il s'anime lui-même à étouffer les cris de la nature. » Ame en- » durcie aux travaux , cœur de bronze , » retiens tes soupirs , & ne déshonore » pas Hercule. » Son fils défolé aide à le transporter , prêt à lui rendre malgré lui , le triste office que son pere a exigé.

Telle est à peu près la dernière Scène. Mais sa beauté & son feu ne sçauroient paroître dans une simple analyse ; & comme elle n'a rien qui choque nos mœurs , je puis sans rien craindre , la mettre ici dans son entier. On en jugera mieux de ce qu'on perd par l'impossibilité où nous mettent nos mœurs , (sans compter le reste) de traduire entièrement les Pièces des Anciens. Il n'est question que de joindre la Scène qu'on va lire au morceau que Cicéron a traduit , & que dit Hercule dans sa fureur.

Le Chœur touché de ses tourmens , s'écrie aussi-tôt : „ Ah , malheureuse „ Grèce , quel sera ton deuil si tu perds „ ce Héros ! „

HYLLUS à son Pere. Si vous permettez de répondre un mot , je vous conjure , malgré l'état où vous êtes , de me prêter l'oreille jusqu'à la fin. Je ne demande rien que de juste. Rendez-vous pour un moment : calmez votre courroux , ou vous ignorerez éternellement quel est l'objet de votre douleur , & quel peut être celui de votre joie.

HERCULE. Parle , & finis. La douleur m'empêche d'être à moi & de pénétrer dans des obscurités.

HYLL. Je n'ai qu'un mot à vous dire sur ma mere & votre épouse. Son sort & son innocence.

HERC. Misérable, oses-tu me parler d'une mere parricide ?

HYLL. Le secret que j'ai à vous révéler me force de rompre le silence. Elle n'étoit point coupable.

HERC. Elle n'étoit point coupable !

HYLL. Vous en conviendrez vous-même.

HERC. Parle donc ; mais crains par une fausse pitié de te rendre indigne d'un pere tel que moi.

HYLL. Elle n'est plus. Un coup mortel....

HERC. Quelle main l'a punie ?

HYLL. Elle s'est donné la mort.

HERC. La perfide ! c'étoit pour se dérober à ma juste fureur. Que ne puis-je....

HYLL. Vous parlerez autrement quand votre courroux sera calmé.

HERC. Poursuis. Voyons le reste de cette étrange aventure.

HYLL. Son crime est une erreur. Ses vûes étoient droites.

HERC. Droites ! & elle a tué ton pere !

HYLL. C'est un philtre, non un poi-

40 LES TRACHINIENNES ;
son qu'elle a cru vous préparer. Jalouse
d'Iole , elle prétendoit regagner votre
cœur.

HERC. Est-il dans ces lieux un Ma-
gicien assez....

HYLL. C'est du Centaure Nessus
qu'elle a reçu ce philtre.

HERC. De Nessus ! ah , je suis per-
du ! j'ouvre les yeux : je vois tous mes
maux. Partez , mon fils , & puisque
vous allez perdre un pere , appelez
tous ceux de ma Maison , sur-tout
l'infortunée Alcméne que Jupiter me
donna vainement pour mere. Allez ,
je dois leur déclarer les Oracles sur
mon sort.

HYLL. Hélas , Alcméne n'est point
en ces lieux. Elle est à Tyrinthe * avec
quelques-uns de vos enfans , les autres
sont à Thèbes. Je suis seul ; mais dis-
posé à vous obéir. Commandez.

HERC. Ecoute donc les Oracles , mon
fils , & montre de qui tu as reçu le jour.
Jadis Jupiter mon pere me prédit que
nul homme vivant ne termineroit ma

* Tyrinthe , ville voisine d'Argos , ainsi
nommée du fleuve *Tyrinthe*. C'étoit la patrie
d'Hercule , surnommé toutefois le Thébain ,
parce qu'Amphitryon étoit de Thèbes.

destinée ; mais que ce seroit un habitant des enfers. Mes destins sont accomplis : c'est le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochez de cet ancien Oracle un autre plus récent. J'entrais dans la forêt sacrée de Dodone. Un chêne prophétique m'assigna cette journée de mon retour , comme le commencement d'un doux repos. Insensé , j'entendois une heureuse vie , & je devois entendre le trépas , qui est le terme de tous les maux. Entrez donc dans mes desseins , ô mon fils : n'attendez pas que mes fureurs me reprennent. Remplissez la plus sainte de toutes les loix. Obéissez à un pere.

HYLL. Ciel ! où doit aboutir ce discours ! . . . Mais je ne sonde point vos projets. Ordonnez , j'obéis.

HERC. Donnez-moi cette main pour gage de votre foi.

HYLL. Hé , d'où vient cette inquiétude , mon pere ? Doutez-vous de mon obéissance ?

HERC. Approchez , vous dis-je. Commencez par-là d'obéir.

HYLL. Vous le voulez , voici ma main.

HERC. Jurez par Jupiter mon pere.

HYLL. Et que jurerai-je d'accomplir ?

42 LES TRACHINIENNES,

HERC. Ce que je vous dirai après.

HYLL. Je le ferai : j'en atteste Jupiter, témoin & garant des sermens.

HERC. Liez-vous par des peines, si vous manquez d'obéir.

HYLL. Hélas, puis-je y manquer ? Mais soit ; je me lie par les peines les plus atroces.

HERC. Vous connoissez le sommet du mont *Æta* consacré à votre ayeul Jupiter.

HYLL. Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de sacrifices ?

HERC. Il m'en faut un autre. Le voici : transportez-moi, vous & vos amis sur la croupe de ce mont. Faites un bucher de chênes & d'oliviers sauvages. Osez m'y placer, & d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettez-y vous-même le feu. Point de larmes ; point de gémissemens, pas même un soupir. C'est à cette marque que je te reconnoîtrai pour mon fils. Sinon, du fond des enfers je serai ta Furie & ton bourreau.

HYLL. Ah, mon pere, qu'avez-vous dit, & que m'ordonnez-vous !

HERC. Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLL. Hélas , encore une fois , que me commandez - vous ? Faut - il pour être votre fils , que je sois parricide ?

HERC. Parricide ? non ; mais mon libérateur.

HYLL. Votre libérateur , en vous jettant au milieu des flammes !

HERC. Si ce triste office te fait tant d'horreur , va je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLL. Oui , ces bras vous porteront.

HERC. Et tu construiras le bucher ?

HYLL. J'y consens encore : tout me fera doux , pourvû que je ne sois pas votre bourreau.

HERC. Couronne , je t'en conjure , tes services si tendres & si considérables par ce léger devoir que j'exige.

HYLL. Fallût-il tenter plus , que ne ferois-je pas pour un pere ?

HERC. Hé bien , écoute. Tu connois la fille d'Eurytus ?

HYLL. Iole.

HERC. Elle-même. Si tu respectes les sermens faits à un pere , si tu conserves la tendresse d'un fils , écoute , je te l'ordonne ; garde toi de défobéir ; il faut. . .

HYLL. Quoi ?

HERC. * L'épouser. Nul autre que toi n'est digne de l'amante d'Hercule. Ne réplique pas : obéis ; ta condescendance pour mes premières volontés exige de toi ce dernier effort.

HYLL. Ah , Ciel. . . . Mais votre situation retient ma juste douleur. Hé , quel cœur ne se révolteroit pas à cette étrange proposition ?

HERC. Tu n'obéiras donc pas ?

HYLL. Quoi ? épouser celle qui m'a ravi une mere ! celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ! la source unique de tous nos maux ! ah ! il n'y a qu'un

* Le R. P. PORÉE m'a fait appercevoir que dans ce trait , RACINE s'est rencontré avec SOPHOCLE , ou l'a imité exprès en composant son Mithridate. En effet , Mithridate prêt d'expirer donne Monime à Xipharès , comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus.

Mais vous me tenez lieu d'Empire , de Couronne.
 Vous seule me restez Souffrez que je vous donne ,
 Madame , & tous ces vœux que j'exigeois de vous ,
 Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

Mithr. Sc. dern.

Il est vrai que la situation est bien différente , puisque Xipharès étoit amant de Monime & rival de son pere , ce qui ne se trouve pas dans Hyllus. Mais RACINE a ajusté (comme on dit) la Pièce au Théâtre , & sa Tragédie au

furieux qui puisse s'y résoudre. J'aime mieux mourir.

HERC. Je le vois trop : tu perds le respect à un pere mourant. Hé bien , sois assuré que ta désobéissance sera suivie des plus horribles malédictions.

HYLL. Hélas , & qui m'assurera que ce n'est point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

HERC. C'est ton indocilité seule qui réveille mes fureurs.

HYLL. Malheureux , dans quelle irré-

goût François. Du reste , de part & d'autre Iole & Monime sont la cause , l'une de la mort d'Hercule , l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle-même :

Hélas , & plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
Moi-même j'eusse pû ne point prêter la main ,
Et que simple témoin du malheur qui l'accable
Je le puisse pleurer sans en être coupable.

Plus on y regarde de près , plus on trouvera que les *Trachiniennes* ont pû être le germe de la Tragédie de Mithridate : & si mon Ouvrage mérite une suite , j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine , pour faire voir comment il s'est nourri de l'esprit de l'Antiquité tragique , dans les Pièces même , où l'on soupçonneroit le moins quelque imitation. Cette comparaison ne sçauroit être qu'à l'avantage de RACINE & du Théâtre ancien,

46 LES TRACHINIENNES ;
solution me vois - je en ce moment ?

HERC. C'est la situation des fils parjures.

HYLL. Ah ! mon pere , je n'ai point appris de vous à être impie.

HERC. Est-ce donc l'être que m'obéir ?

HYLL. Ce que vous me prescrivez est-il juste ?

HERC. Très-juste ; j'en atteste les Dieux.

HYLL. Hé bien , j'obéirai. Vous attestez les Dieux , & vous commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéi à un pere ?

HERC. Tu parles en fils digne d'Hercule. C'est la dernière grace que j'avois à te demander : tu me l'accordes ; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer sur le bucher. Approchez tous , enlevez-moi ; je ne songe plus qu'au terme de mes maux.

HYLL. Allons , nulle loi ne me défend ce triste & cruel office , puisqu'un pere le veut , & m'y contraint.

HERC. * Cœur endurci aux travaux , fais-toi un rempart d'airain , n'attends

Note
de l'Edi-
teur.

* Nous pensons en effet que l'ordre qu'a suivi le P. B. est le véritable , & que les noms

pas les transports du mal , & suspens
tes cris. Rends-moi agréable le fort le

des personnages étoient déplacés ; mais lui-même est ici sujet à quelques corrections.

1°. Rends-moi agréable le fort le plus affreux.

ὡς ἐπιχαιρον

τελέως , ἀεκίσσιον ἔργον.

Profectò , gratum perfectè , involuntarium opus.

Hercule entend par-là , à ce qu'il paroît , que dans la conjoncture douloureuse où il se trouve , » la mort pour laquelle la nature sent tant » de répugnance, va devenir le sujet de sa joie. »

2°. *Cœur endurci aux travaux , &c.* On ne peut adopter cette explication : elle est obscure & insuffisante ; j'y substituerois celle-ci. » Courage , Hercule , ô toi qui fus toujours supérieur à la douleur , montre ta fermeté , & » semblable à un vase d'airain exactement fermé & scellé , [dont rien ne transpire ,] renferme ta peine au-dedans de toi-même. »

3°. Quant aux mots précédents : ἄγε νῦν , πρὶν πάντεσσι , &c. ils me semblent une réponse naturelle d'Hercule à son fils Hyllus. » Hé bien , fui , dépêche , avant qu'un nouvel accès de fureur me saisisse. » Il faut ici un point dans le Grec. Hercule ensuite s'apostrophe lui-même : Courage , &c. Je laisse à juger aux Héliénistes , si ce n'est pas là le sens raisonnable & suivi de ce morceau.

plus affreux. * Ça, levez moi, chers amis. Prenez pour l'infortuné Hercule des sentimens que n'ont pas les Dieux. Je fais leur sang, ils me voyent souffrir des tourmens horribles, & ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoit son sort. Le mien est déplorable pour moi & honteux pour eux; mais plus insupportable encore pour celui qui en est la victime. (*On l'enleve.*)

LE CHŒUR. Iole, que faites-vous? ne sortez pas de ce Palais. Témoin du destin de ce Héros, vous avez vû en peu d'heures un renversement de fortune dont Jupiter seul est l'auteur.

Il y a certainement beaucoup de feu & d'ame dans toute cette Pièce: mais ce qui la rend plus intéressante, c'est l'art incomparable avec lequel Sophocle a sçu ménager ce feu qui croît d'Acte en Acte avec les événemens jusqu'à la dernière Scène qui en jette les derniers & les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a servi de matiere à plusieurs brillans morceaux d'Ovide,

* Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'est une méprise à ce qu'il paroît.

à une Tragédie Latine de Seneque, & à une autre Françoisse de Rotrou. Mais tous, & même Ovide, ont dégénéré de la premiere simplicité. C'est que l'esprit humain veut toujours enchérir & qu'il ne se contente pas du parfait, quand il y est arrivé.

HERCULE

A U

MONT ÆTA,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

L'UN des Seneques, ou plutôt celui qui a pris leur nom, & qui n'entendoit pas mieux le Théâtre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les Tragiques Grecs. Beaucoup moins encore a-t-il suivi leur inimitable & noble simplicité.

Les Acteurs de Seneque sont Hercule, Déjanire, Alcmène, Hyllus, Iole,

50 HERC. AU MONT ŒTA ,
une Confidente , un Chœur de femmes
d'Ætolie , un autre d'Æchaliennes ,
Philotecte & Lichas , Personnages dont
quelques-uns ne sont amenés que pour
orner la Scène & l'action.

A C T E P R E M I E R .

- Hercule se montre d'abord sans dire
où , ni comment , ni pourquoi. Mais ce
n'est pas Hercule : c'est le Capitan des
Visionnaires. * C'est pis encore. On en
va juger. » Pere des Dieux , (dit l'Al-
» cide Latin ,) tu peux à présent régner
» en sûreté. Ce bras t'a procuré la paix.
» Il n'est plus besoin de lancer la foudre
» sur la terre. Rois perfides , Tyrans
» cruels , j'ai exterminé tout ce qui mé-
» ritoit le tonnerre ; & toutefois on me
» refuse le Ciel ! mon obéissance m'a
» montré tel que je suis , digne fils de
» Jupiter. Junon même cette implaca-
» ble marâtre m'a reconnu pour ton fils.
» Que tardes-tu donc à me récompen-
» ser ? Craint-on qu'Atlas ne succombe
» sous le faix en portant Hercule avec
» le Ciel ? Pourquoi différer le prix qui
» m'est dû ? La Mort & l'Enfer m'ont

* De Saint Sorlin Desmarets.

» rendu à toi. » Il entre ici dans le détail de ses travaux , non pas comme l'Hercule de Sophocle ; mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette sorte : » Je ne vous demande point ,
 » ô mon pere , que vous m'appreniez
 » le chemin du Ciel. Je sçaurai le trouver. Craignez-vous que la terre ne
 » reproduise des monstres ? Qu'elle se
 » hâte donc de les enfanter tandis
 » qu'elle jouit d'Hercule ! » A l'entendre nul autre ne pourra marcher sur ses traces ; le Soleil n'a pû suivre ses courses , la nature s'est trouvée à bout , & la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle , & il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers , & l'Océan n'a pû briser les Vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin il ne lui reste plus rien à faire sur la terre , parce qu'elle n'oseroit produire de nouveaux monstres. Le plaisant est qu'il fait réflexion que par haine pour lui Junon a transféré les monstres au Ciel. Devineroit-on comment ? C'est qu'il y a dans le Ciel des signes & des constellations qu'il a plû aux hommes d'appeller le Lion , le Serpent , &c. Ensuite par une autre réflexion encore plus extravagante , il dit ,

52 HERC. AU MONT ŒTA ;
que ce sont ses travaux qui l'ont précédé au Ciel, & qu'il y voit ses exploits écrits : mais que Junon a voulu sans doute lui rendre formidable le séjour céleste en le remplissant de ces monstres. Quelle puérilité ! ce n'est pas tout. Junon a beau faire, si elle lui refuse une place dans les Cieux, il va renverser & refondre toute la terre, joindre l'Espagne à la Sicile, chasser bien loin la mer, frayer de nouvelles routes aux fleuves, & bouleverser tout. » Jupiter, » ajoute-t-il, confiez les Dieux à ma » garde, vous pouvez vous reposer sur » moi de la région céleste quand j'y » serai. Zone glaciale, ou torride, il » n'importe, croyez que les Dieux se- » ront en sûreté d'un pôle à l'autre. » Il se compare enfin à d'autres hommes divinifiés, comme Apollon, Bacchus, & Persée. » Qu'ont-ils fait après tout » pour mériter les honneurs divins ? » l'un a tué le Serpent Python. Mais » combien de Pythons dans la seule » Hydre de Lerne ! l'autre a conquis » les Indes. Qu'est-ce en comparaison » du monde subjugué ! un autre a coupé » la tête de Meduse. Ce n'étoit qu'un » monstre unique. » Après ce beau début, il envoie Lichas à Déjanire,

& ordonne à d'autres de conduire des victimes au Temple de Cénée. On commence à entrevoir ici qu'Hercule n'est donc pas encore à Trachine : ce qui se confirme par la suite. Il y a donc une duplicité de lieu. Car Déjanire qui paroîtra bien-tôt est supposée à Trachine, comme chez Sophocle.

Ce n'est pas ainsi, comme on a pu le voir, que le sage Sophocle a exposé son sujet, il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il a introduit Déjanire qui se plaint de l'absence de son mari, & qui tremble pour ses jours, ensuite Hyllus qu'elle envoie pour chercher les traces d'un pere absent; puis viennent les heureuses nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début si simple & si naturel naissent peu-à-peu les merveilles que le Poëte a étalées dans la suite. C'est qu'il songeoit, comme depuis le prescrivit Horace, » à tirer la lumiere » du sein des Ombres, & non pas à » répandre des nuages de fumée après » de vains éclats. »

* *Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat.*

* HORACE, *Art. Poët.* v. 143.

En écoutant au contraire dans Seneque Hercule qui ouvre la Scène, l'on peut bien dire encore après Horace :
 » Où aboutira ce prometteur empoul-
 » lé ? »

* *Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu ?*

Mais avant que d'aller plus loin, on sera peut-être curieux de voir la Scène Latine d'Hercule adoucié en François de la façon de Rotrou dans son Hercule mourant. On y reconnoîtra de plus en plus que c'est après tout Seneque, qui a (pour ainsi dire,) monté le Tragique François au ton qu'il a pris depuis dans son plus beau siècle.

^{IV. ACTE}
 Puissant moteur des Dieux, ferme appui de la terre,
 Seul Etre souverain, seul Maître du tonnerre,
 Goûte enfin, Roi des Cieux, le doux fruit de mes
 faits,

Qui par tout l'Univers ont établi la paix.
 J'ai d'entre les Sujets la trahison bannie.
 J'ai des Rois arrogans puni la tyrannie,
 Et rendu ton renom si puissant & si beau
 Que la foudre en tes mains n'est plus qu'un vain
 fardeau.

Des objets de ton bras, le mien est l'homicide,
 Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
 Tu n'a plus à tonner : & le Ciel toutefois
 M'est encore interdit après tous ces exploits.

* *Ibid. v. 138.*

Ces vers tout magnifiques qu'ils sont ne laissent pas d'être un vrai Gasconisme. Cependant Rotrou y a bien abaissé le ton, & plus encore dans ce qui suit.

Parois-je encore un fils indigne de mon pere ?
 Junon n'a-t-elle pas assouvi sa colere ?
 N'a-t-elle pas assez par son aversion
 Fait paroître ma force & mon extraction ?
 N'ai-je pas sous mes loix asservi les deux Poles ?
 Et celui dont le Ciel charge tant les épaules,
 Et sur qui ce fardeau repose pour jamais,
 Ne me peut-il porter avec ce rude faix ?
 Ainsi que mes exploits rends ma gloire parfaite :
 La Parque t'a remis le soin de ma défaite,
 Et de quelques efforts qu'elle attaque mes jours
 L'impuissante qu'elle est n'en peut borner le cours.
 L'air, la terre, la mer, les infernales rives
 Laisent enfin ma vie & mes forces oisives.
 Et voyant sans effet leurs monstres abbattus
 Ces foibles ennemis n'en reproduisent plus.
 Pere de la clarté, grand Astre, Ame du monde,
 Quels termes, n'a franchis ma course vagabonde ?
 Sur quels bords a-t-on vû tes rayons étalés,
 Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?
 J'ai porté la terre plus loin que ta carriete,
 Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumiere.
 J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas.
 Et j'ai vû la nature au-delà de mes pas.
 Neptune & les Tritons ont vû d'un œil timide
 Promener mes Vaisseaux sur leur Campagne humide.
 L'air tremble comme l'onde, au seul bruit de mon
 nom.

Et n'ose plus servir la haine de Junon.

Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

Ces monstres , dont ma main a délivré cent lieux
Profitent de leur mort , & s'emparent des Cieux.
Le Soleil voit par eux ses Maisons occupées :
Sans en être chassés , ils les ont usurpées.
Ces vaincus qui m'ont fait si célèbre aux neveux
Ont au Ciel devant moi la place que j'y veux.
Juno dont le courroux ne peut encor s'éteindre
En a peuplé le Ciel pour me le faire craindre.
Mais qu'il en soi rempli de l'un à l'autre bout ,
Leurs efforts seront vains ; ce bras forcera tout.

Rotrou , comme il est visible , a passé
bien des rodomontades pareilles à celles
qu'il a mises. S'il eût voulu , par exemple ,
exprimer la menace que fait Hercule de tout
bouleverfer il auroit pû lui mettre dans la
bouche ce que dit l'Artabaze des Visionnaires *
dans le vrai goût de Seneque.

Quoi donc , je suis oisif & je serois si lâche ,
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
O Dieux ! faites sortir d'un antre ténébreux
Quelque horrible géant , ou quelque monstre affreux :
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere.
Je vais faire du monde un vaste cimetiére.

C'est en effet ce que dit Hercule à la lettre.

* Personnage des Visionnaires.

La seconde Scène de la Tragédie Latine n'est pas beaucoup plus sensée que la première ; mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre , à sçavoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles de l'Æchalie , & suivi d'une troupe de captives , parmi lesquelles on voit Iole fille du Roi vaincu.

Iole & les captives plaignent leur destinée , mais d'une manière très-peu capable de tirer les larmes des Spectateurs. Elles pleurent par Sentences , & par Antitheses. Il y en a d'assez belles , comme celle-ci.

*Nunquam est ille miser cui facile est mori.
Felices sequens , mors , miseros fugit.*

» L'on ne doit pas nommer malheureux
» quiconque a la liberté de mourir.... O
» mort tu ne poursuis que les heureux ,
» tu fuis les misérables ! »

Le triomphe d'Alcide est rehaussé par les malheurs qu'il a causés. On le peint impénétrable au fer & plus dur que l'acier. Les armes se brisent sur son corps , & quelles armes ! on entre dans le détail de celles des Scythes , des Sarmates , des Partes. » Son poids seul a renversé
» l'Æchalie. »

Muros Æchaliæ corpore propulit.

» Ce qu'il projette de dompter est déjà
» dompté. Ses projets font autant d'ex-
» ploits. »

Vincere quod parat

Jam victum est.

» Ses regards seuls ont plus fait que la
» mort. »

Pro fato potuit vultus iniquior.

» Enfin les captives trouvent un grand
» avantage dans leur infortune, c'est
» qu'elle est extrême. Il ne leur reste
» plus rien à appréhender, elles ont vu
» Hercule en courroux. »

Commoda cladibus

*Magnis magna patent. Nihil superest mali,
Iratum misera vidimus Herculem.*

Conclusion :

* Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler ;

Le Chœur console Iole, & se con-
sole aussi par la grandeur même de leurs
maux qui ne peuvent plus croître dé-

* La Fontaine.

TRAG. DE SENEQUE. 59
formais. Dans cette idée toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

A C T E I I.

La vieille Confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette Princesse à la vûe d'Iole sa rivale. Mais qui a dit à Déjanire qu'Iole étoit sa rivale? Rien ne marque qu'elle en ait été instruite. Sophocle y fait bien plus de façons : il ne développe ce mystère que peu-à-peu. La curiosité de Déjanire commence, & le zèle indiscret d'un Courtisan acheve ce triste éclaircissement. Seneque suppose tout cela fait. Au moins devoit-il en avertir. Mais comment la Confidente prépare-t-elle les esprits à voir une épouse en fureur? C'est par des expressions presque aussi gigantesques que celles de la Scène d'Hercule. Elle compare Déjanire à une Tygresse & à une Ménade. Elle a raison. La peinture qu'elle en fait dit encore plus. » Toute la douleur de » la Reine passe sur son front, il n'en » reste presque plus dans son cœur. Fureuse elle court çà & là. A peine le » Palais entier suffit-il à ses courses. »

Rotrou qui a traduit exactement cette

60 HERC. AU MONT CETA,
pièce, rend littéralement les pensées
de cette Scène.

Elle court sans dessein, & sa course rapide
Cent fois a fait trembler tout le Palais d'Alcide.
Elle renverse tout, rompt tout, & sous ses pas
La maison est étroite, & ne lui suffit pas.
Sa pâleur fait juger du mal qui la possède ;
La rougeur tôt après à la pâleur succede :
Elle verse des pleurs, & dans le même instant
Du feu sort de ses yeux qui les sèche en sortant.

Quelles idées ! en voici de bien plus fortes. Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette Princesse vertueusement jalouse, s'il est permis de parler ainsi, & telle que Sophocle l'a représentée. » C'est une furie qui veut égaler sa vengeance aux travaux d'Hercule & de-
» venir pour lui pire que Junon même. » Chez le Poëte Grec elle ne veut que rappeler le cœur de son époux ; ici elle ne songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Seneque lui donne un autre caractere de jalousie que Sophocle ; qu'elle soit même furieuse ; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la Pièce. L'on sçait jusqu'où va la fureur d'une femme.

* *Notumque furens quid fœmina possit.*

* VIRG. *Æneid.* l. 5. v. 6.

Mais que Déjanire s'exprime en Energumène, voilà ce qui semble intolérable. Qui peut l'entendre, quand » elle s'anime à faire sortir de son sein » plus de monstres qu'Alcide n'en a » terrassé ? » quand elle dit, « que son » cœur en effet contient tous ces monstres, » & lorsqu'elle s'arrête à étaler fort au long des pensées brillantes qui sont plus le langage de l'esprit que du cœur ? Il est vrai qu'il y en a de belles : par exemple celle-ci.

LA CONFIDENTE. Vous mourrez.

DÉJANIRE. Je mourrai, mais femme d'Hercule, & avant qu'il se soit déshonoré par un indigne amour.... Ou qu'il périsse ou qu'il m'immole : qu'il joigne son épouse aux monstres qu'il a domptés ; qu'il mette ma défaite au nombre de ses triomphes. Du moins en mourant j'embrasserai le lit d'Alcide.

De même, quand la Confidente pour la consoler lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile ; & qu'il cessera de l'aimer depuis sa victoire sur Eurytus. » Non, répond Déjanire, il aime jusqu'aux malheurs » d'Iole. » Enfin Déjanire déterminée à mourir après avoir immolé son époux & sa rivale, dit ce beau vers.

Felix jacet quicumque quos odit premit.

Que Rotrou son fidèle traducteur a rendu ainsi ,

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait.

Il y a plusieurs autres pensées de cette espèce , mais elles sont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles se trouvent comme noyées. Ce sont de vraies pierreries qui sont confondues parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paroît froide au milieu de tant de feux ! en effet , tout ce grand courroux qui ne menaçoit que de fer & de flammes , n'aboutit qu'à tenter le secours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à sa Confidente de répandre du sang de Nessus sur une robe qu'elle veut envoyer à son infidèle. Cependant elle prie l'Amour de seconder ses desseins. L'opération se fait en un instant : & Lichas qui se présente à propos sans être appelé , & sans dire un mot , est chargé de porter la robe à Hercule.

Le Chœur différent de celui du premier Acte , & composé de filles Étoiliennes attachées à Déjanire , fait l'Intermède sur cette parole de la Reine ,

Pleurez mes malheurs. Elles se disposent à obéir. Mais leur Ode loin d'être plaintive n'est qu'un tissu de morale sçavante, & raffinée sur ce texte, » il » est rare qu'on soit fidèle aux malheurs. » Le commentaire est fort long, & roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, & du bonheur des simples particuliers. Cela ne vient gueres au sujet. On seroit dédommagé, si du moins on y reconnoissoit un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet à l'occasion des amateurs de la Campagne & de la vie privée.

*O Fortunatos nimium ; sua si bona norint ,
Agricolas !*

» Trop heureux ceux qui jouissent
» des charmes de la campagne, s'ils
» sçavent connoître leur bonheur !

A C T E I I I.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en effet. La cause de ses frémissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, & la robe envoyée, que le reste du sang dont on

64 HERC. AU MONT CÆTA ,
 s'est servi pour teindre la robe étant
 exposé au jour s'est liquéfié & enflam-
 mé. Pour peindre cela , il a fallu que
 Seneque ait eu recours à la Géographie,
 & cherché des monts où les neiges se
 fondent , & des côtes maritimes où
 l'eau brisée se change en écume. » Tan-
 » dis que j'admire ce prodige (conti-
 » nue Déjanire) la cause de ma sur-
 » prise disparoit. La terre même bouil-
 » lonne comme les flots , & tout ce
 » que le venin touche est ébranlé. »
 Ce n'est pas-là du Sophocle ; ou plutôt
 c'est le Poète Grec sophistiqué en La-
 tin. Voici le même assaisonnement de
 la façon de Rotrou.

Une obscure fumée au milieu de la porte
 M'a fait baisser la vûe , & j'ai vû sur le seuil ,
 (O prodige , ô spectacle , épouvantable à l'œil)
 Sous deux gouttes de sang par hazard répandues
 Du bois se consumer , & des pierres fondues ;
 L'air en étoit obscur , la terre en écumoit ;
 Le fer en étoit chaud , & le bois en fumoit.

Si la traduction est niaise , c'est qu'il
 falloit bien qu'elle fût conforme au
 Texte.

Hyllus revient tout-à-coup du Pro-
 montoire de Cénée , où il a vû Her-
 cule revêtu de la robe fatale & faisant
 des sacrifices à Jupiter. Il débute ainsi.

» Partez , ma mere , fuyez , cherchez un
 » asyle au-delà des Terres de l'Ocean ,
 » des Astres , & des Enfers : fuyez en
 » un mot , au-delà des travaux d'Alci-
 » de . . . Allez aux Temples de Junon ;
 » ils vous feront ouverts : tous les autres
 » vous sont fermés. » C'est que Junon
 étoit l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyl-
 lus y ait long-tems songé pour exprimer
 son courroux d'une façon si singuliere.
 Rotrou l'a fait parler un peu plus sen-
 sément en ces termes.

Allez , courez , fuyez , Hé quoi , Madame ? ô Dieux !
 Après cet accident vous êtes dans ces lieux !
 Hélas , si quelque route en ce danger extrême
 Va plus loin que la terre , & que l'Erebe même ,
 Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir ,
 Courez ; c'est le chemin que vous devez tenir.

Il dit enfin que le poison de Nessus fait
 mourir son pere ; mais d'où sçait-il qu'on
 a fait l'opération magique ? Déjanire
 se désespere à cette nouvelle : puis Hyl-
 lus fait dans les formes le récit de tout
 le détail. Ce récit entier est si peu censé,
 qu'il suffira d'en donner un léger crayon,
 pour faire juger du reste. » Hercule au
 » milieu de sa priere à Jupiter laisse
 » échapper tout-à-coup un gémisse-
 » ment involontaire. Ce gémissement,

66 HERC. AU MONT CETA ,

» parce qu'il est d'Hercule , retentit
 » comme un cri horrible , comme le
 » mugissement d'un taureau frappé ,
 » comme un bruit de tonnerre , qui
 » menace l'Univers. Ce gémissement
 » frappe les astres & la mer. Les Cy-
 » clades mêmes , & les côtes plus éloi-
 » gnées en deviennent les échos. On
 » voit pleurer Hercule. On croit que
 » c'est un nouvel accès de fureur. Tout
 » fuit , tout tremble. Mais ce Héros ,
 » jettant çà & là des regards enflam-
 » més , cherche le seul Lichas. Ce
 » malheureux embrasse les autels. La
 » frayeur qui le glace , laisse à peine
 » lieu à son supplice. Alcide lui prend
 » la main. Voilà donc , dit-il , le bras
 » qui passera pour m'avoir abbatu. Li-
 » chas fait périr Hercule ; & pour sur-
 » croît de honte , Hercule va faire périr
 » Lichas. Je fouille mes grands destins ,
 » & la mort de ce misérable fera le
 » dernier de mes travaux. Incontinent
 » Lichas est jetté en l'air , & il arrose
 » les nuées de son sang. Tel un trait
 » lancé par un Gete ou par un Cydo-
 » nien * s'éleve dans les airs , hormis
 » qu'il s'éleve moins haut , &c. » Le

* Cydon , ville de Crete.

reste est à-peu-près de même tournure, c'est-à-dire, entre-mêlé de faux sublime, & d'assez beaux vers. Rotrou tout fidèle qu'il s'est montré à Seneque, n'a osé traduire la plûpart de ces pensées.

Après ce récit le même tintement d'antitheses forme la réponse de Déjanire. A la lire sérieusement & à tête reposée, on seroit tenté de croire qu'elle n'a pas le sens commun, tant elle cherche à dire des choses spirituelles, & qui roulent toujours sur la pointe d'une éguille. Car l'enthousiasme des Tragiques de ce siècle a cela : il croît, il enchérit toujours sur le même ton, semblable à ces Pièces de Musique frelattées qui sur la même note se multiplient à l'infini. Au reste, toute la tirade de Déjanire ne veut signifier autre chose, sinon qu'elle est au désespoir, & qu'elle veut se donner la mort. Elle se tait chez Sophocle & s'en va. C'est un trait de maître, qu'un génie corrompu par le faux goût n'étoit pas capable de sentir. Mais le prétendu sublime qu'on a voulu substituer à ce silence éloquent le vaut-il ?

Cette tirade est suivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers & de demi-vers entre Déjanire & sa confi-

68 HERC. AU MONT Θ ETA,
dente. Ce n'est pas la méthode qui est
blâmable ; car elle est bonne & usitée
au Théâtre. Quand elle est naturelle ,
rien n'est plus vif , ni plus capable
d'augmenter l'impression déjà faite dans
les cœurs. Mais aussi rien de plus in-
supportable , quand l'art s'y trouve tout
pur sans la nature & sans autre feu que
celui d'un déclamateur , qui n'est qu'un
feu emprunté. Les plus ingénieuses
pensées sont alors dégoûtantes & fades.
Un exemple suffira.

La Confidente blâme Déjanire de
ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès
d'Hyllus , puisque l'effet du philtre est
l'effet de l'erreur , & non pas du crime.
Oui , chez Sophocle , mais non chez
Seneque. Supposons toutefois que la
femme d'Hercule soit innocente , com-
me le Poëte Latin le suppose assez gra-
tuitement , après ce qu'elle a fait au
second Acte : voici dans ce cas une par-
tie des plus supportables de la conver-
sation entre la Reine & la Confidente.

NUTRIX. *Nocens videri qui cupit , mortem cupit.*

DEJAN. *Mors innocentes sola deceptos facit.*

NUTRIX. *Titana fugies ?* DEJAN. *Ipsè me Titan
fugit.*

NUTRIX. *Vitam relinques misera ?* DEJAN. *At
Alciden sequar.*

NUTRIX. Superest , & auras ille cœlestes trahit,

*DEJAN. Vinci Hercules cum potuit , hinc capis
mori , &c.*

LA CONFIDENTE. Souhaiter la mort ,
c'est vouloir paroître coupable.

DÉJANIRE. La mort seule justifie les
crimes de surprise,

LA CONFIDENTE. Vous fuirez la lu-
miere du jour ?

DÉJANIRE. C'est elle qui me déteste
& me fuit.

LA CONFIDENTE. Vous quitterez la
vie ?

DÉJANIRE. Ce sera pour suivre Al-
cide.

LA CONFIDENTE. Il vit ; il respire
encore.

DÉJANIRE. Etre vaincu , c'est pour
Hercule commencer de mourir.

Peut-être pourroit-on faire grace à
ce morceau , s'il étoit seul : mais il est
poussé trop loin , & environné de faux
brillans qui le dégradent. La Confidente
porte le zèle jusqu'à vouloir persuader
à sa maîtresse qu'Alcide ne mourra point
du venin de l'Hydre mêlé à celui de
Nessus ; parce que ce héros a tué l'Hy-
dre & le Centaure , sans que leur venin
lui ait été nuisible. Ces remontrances
étant inutiles , elle a recours aux larmes

70 HERC. AU MONT CÆTA,
& aux prieres. Mais Déjanire a pris son parti. Elle ne veut être justifiée qu'aux enfers. Elle demande à grands cris les supplices de Sisyphé, d'Ixion, de Tantale, & des Danaïdes. Elle parcourt le grand nombre des épouses cruelles, pour engager les Dieux à l'associer à leurs peines, & lui fermer pour jamais l'entrée des champs Elysiens. Un retour sur son innocence la console un moment. » Grand Alcide, dit-elle, mon cœur fut innocent, ma main seule est coupable. »

*Inville Conjux, innocens animus mihi,
Scelesta manus est.*

Elle est prête de différer sa mort, & de l'attendre de la main d'Hercule, si cela peut le satisfaire. Elle souhaite qu'il brise son corps, comme il a fait celui de Lichas, & qu'il la jette jusques dans des villes écartées, jusqu'à un monde qui lui soit inconnu. Voilà une pensée burlesque qui gâte ce morceau, où il y a de belles choses. Rotrou a imité en partie cette impertinence; & il a laissé le reste, qui valoit mieux.

* Que de cette montagne à tant d'autres fatale
Ce corps précipité jusqu'aux Enfers dévale !

* ROTROU, *Herc. mour. Act. III. Sc. IV.*

Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux ,
 Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux ,
 Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue ,
 Et ma peau déchirée en d'autres étendue !
 Une mort est trop douce , il faut la prolonger ,
 Et mourir d'un seul coup , c'est trop peu le venger .

Quoique ces vers , comme beaucoup d'autres , sentent le Poëme de la Pucelle , il est bon de les présenter aux Lecteurs , pour rendre plus sensibles les divers changemens de la Poësie , & l'Histoire du Goût que nous parcourons dans cet Ouvrage.

Hyllus , que Seneque suppose témoin du désespoir de sa mere , n'a encore rien dit jusqu'ici. C'étoit long-tems se taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà défabusé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ses jours. Mais celle-ci le presse au contraire de les avancer , & de la tuer de sa main.

» Qui t'arrête , mon fils ? ce crime ,
 » fera un effet de ta piété. . . . Tu ba-
 » lances , & je t'ai enlevé Hercule. . . .
 » Si les forfaits te sont inconnus , ap-
 » prends d'une mere à les commet-
 » tre , &c. »

Après quelques autres traits qui reviennent à ceux-ci , Déjanire devient furieuse. Elle croit voir Mégère qui la poursuit avec une torche

72 HERC. AU MONT Θ ETA ,
ardente , les Enfers qui s'ouvrent , le
Palais qui s'écroule , tout l'Univers qui
s'arme contr'elle. Ce sont de belles
imagés : mais tout ce fracas que fait
publiquement une femme échevelée ,
est justement le moyen qui l'empêche
de se donner la mort. Déjanire fait
moins de bruit chez Sophocle , & c'est
pour cela qu'elle exécute son dessein
sans opposition. Ici elle avertit toute
la terre de son projet , & personne ne
s'y oppose. Cela n'est pas naturel.

Il est vrai qu'Hyllus délibere s'il
n'ira pas sauver sa mere. Mais il lui
prend un scrupule , une crainte d'être
coupable en cela même envers son pere
mourant. A la vérité , il étouffe bien-
tôt cette vaine crainte par une réflexion
plus sensée , & il court après Déjanire.
Mais il n'est plus tems. Il n'a délibe-
ré , ce semble , que pour lui donner
le loisir de se frapper. Car il falloit
que Déjanire mourût , comme chez
Sophocle. Les Tragiques Grecs , en
suivant la nature & le bon sens qu'ils
préferoient à une Scène brillante , ne
tomboient pas dans ces sortes d'incon-
véniens où „ un Poëte imitateur se
„ voit réduit comme à l'étroit , ainsi
„ que le dit Horace , lorsqu'il a com-
„ mencé

» mencié à suivre un modèle dont il
 » ne lui est pas permis de s'écarter. »

* *Nec desiliis imitator in arctum*

Unde pedem refert pudor vetet, aut operis lex.

L'Intermède que fait le Chœur ne vient à rien du tout. En voici la matière. » Hercule meurt, tant est vrai » l'Oracle d'Orphée, que rien n'est » éternel ici bas. » Cet Oracle qui n'a rien de rare assurément, donne lieu aux Etoliennes de raconter toute l'histoire d'Orphée. Etoit-ce là sa place ? On ne pardonneroit pas cette faute à un Poëte novice.

A C T E I V.

On amène Hercule qui fait d'abord connoître combien il est furieux. Ce qu'il a dit de folies dans son bon sens, n'est rien au prix de ce qu'il exhale dans sa fureur. Ce qui est étonnant, c'est qu'un aussi bel esprit que Rotrou ait respecté le nom vrai ou supposé de Senèque, jusqu'à traduire tout cela presque mot pour mot.

* HORAT. *de Art. Poët.* v. 134.

* Fais d'un rapide cours , prince de la lumière ,
A tes chevaux ardens rebrouffer leur carriere ,
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs ,
Et ne fais point de jour alors que je le perds.

Converte , Titan clare , anhelantes equos.

Emitte noctem. Pereat hic mundo dies

Quo moriar. . . .

Alcide meurt , sans qu'en cette
aventure

Le cahos de retour confonde la nature !

La terre en cet effort est ferme sous mes pas :

Les Astres font leur cours , le Ciel ne se rompt pas !

Juge combien ma mort ébranle ta Couronne.

C'est à Jupiter en personne que ce discours s'adresse.

Préviens avec honneur ce honteux accident ,
Romps ce qu'on t'ôteroit , perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos

Reddi decebat. Hinc & hinc compagibus

Ruptis uterque debuit frangi polus.

Quid parcis astris ? Herculem amittis pater !

Le beau de l'affaire , c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant , & à quel excès ! j'en ai peut-être déjà trop cité. Le Chœur y entre aussi comme

* ROTROU, *Herc. mour. Act. III. Sc. II.*

par contagion , de maniere que c'est une vraie conversation d'infensés ou de Furies. Mais de même que dans une horrible tempête on voit briller des éclairs , ainsi entrevoit-on dans cette Scène d'éclatantes idées , comme quand Alcide se plaint de n'avoir pas été la victime des Monstres qu'il a domptés , & d'être réservé à mourir par les mains d'une femme : » est-il possible , ajoute-t-il , que j'aye perdu tant de fois une belle mort ? »

Perdidi mortem , hei mihi !

Toties honestam !

Le magnifique endroit de Sophocle traduit par Ciceron ou Attilius , est en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du Poëte Latin.

Est-ce donc là ce bras dont les faits sont si rares ,
Ce vainqueur des Tyrans , cèt effroi des barbares ;
Ce fléau de révolte , & de rébellions ,
Ce meurtrier de serpens , ce dompteur de lions ? &c.

Ibid.

Ce bel endroit est toutefois défiguré par de faux brillans dont il y en a un remarquable. Hercule ne sçachant quelle est la cause du mal qui le dévore dit , en se déchirant les entrailles : » Que le mal a trouvé un asyle au-delà. O mal

„ semblable à Hercule ! „ C'est pour faire entendre que ce mal est invincible comme lui. La pensée qui suit seroit belle , si elle ne dégénéroit pas en impiété.

Ibid.

D'un regard de pitié daigne percer la nue ,
 Et sur ton fils mourant arrête un peu la vûe.
 Vois , Jupin , que je meurs ; mais vois de quelle
 mort ;
 Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
 J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense ;
 Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
 Quand les têtes de l'Hydre ont fait entre mes bras ,
 Cent replis tortueux , je ne te priois pas.
 Quand j'ai dans les Enfers affronté la mort même ,
 Je n'ai point réclamé ta puissance suprême ;
 J'ai de monstres divers purgé chaque élément ,
 Sans jeter vers le Ciel un regard seulement.
 Mon bras fut mon recours ; & jamais le tonnerre ,
 N'a , quand j'ai combattu , grondé contre la terre ;
 Je n'ai rien imploré de ton affection ,
 Et je commence hélas , cette lâche action !
 Aux prietes enfin ce feu me fait résoudre
 Et pour toute faveur j'impløre un coup de foudre.

Le Latin est plus ferré & plus éner-
 gique,

Tot feras vici horridas ,

Reges , Tyrannos , non tamen vultus meos ,

In astra torfi. Semper hæc nobis manus

Votum spondit.

Cette dernière pensée est sublime ;
 „ Mon bras m'a tenu lieu de vœux. „

*Nulla propter me sacro
Micuerè cælo fulmina. Hic aliquid dies.
Optare jussit. Primus audierit preces
Idemque summus. Unicum fulmen peto.*

Certes si les Sçavans qui sur la simple critique du style, ôtent cette Pièce à l'Auteur de Medée, n'avoient égard qu'à ce morceau & à quelques autres, ils devroient la lui rendre sans balancer. Il paroît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la seconde Scène de l'Acte IV. de Phedre, où Thésée parle ainsi au Dieu de la mer en le priant de le venger d'Hippolyte.

Et toi Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avaré du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux
pere :

J'abandonne ce traître à toute ta colere,
Etouffe dans son sang ses désirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

Ce parallele fait voir combien une main habile & délicate sçait employer

78 HERC. AU MONT CÆTA;
d'art dans une heureuse imitation. C'est-
là non-seulement tirer des pierreries du
fumier d'Ennius.

Enni de stercore gemmas :

Mais encore sçavoir les tailler & les
embellir, ce que Rotrou n'a fait qu'im-
parfaitement.

Hercule après avoir prié Jupiter de
le foudroyer, s'adresse à Junon. „ Que
„ demandez-vous de plus, fiere Déesse ?
„ vous voyez Alcide suppliant. „ Il im-
ploire les Peuples, les Villes, & l'Uni-
vers entier, pour obtenir la mort, com-
me une récompense dûe à ses travaux.
Cela est moins ampoullé que le reste.
Rotrou dit noblement :

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la
mort.

Alcméne survient avec Philoctète,
d'où & comment, on ne le dit pas. Ce
qui a donné lieu à Seneque d'introduire
Alcméne, c'est que Sophocle fait dire
à Hercule prêt à accomplir sa destinée,
qu'on lui fasse venir sa mere & toute
sa Maison. Mais Hyllus le rappelle de
son égarement, & lui fait souvenir
qu'Alcméne & tous ses freres sont ail-
leurs.

Hercule chez Seneque raconte en peu de mots ses tourmens : & Alcméne en est au désespoir. Pour Philoctète , c'est un personnage muet : de sorte que toute cette Scène n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : » Qu'il faut » le jeter dans la mer , afin d'éteindre » le feu qui le dévore. Car les fleuves » ne suffiroient pas. Ils seroient desséchés. » Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoûte à cela qu'Alcide plongé dans le Penée * *a fait bouillir les ondes , que ce feu véhément convertiroit en soi le liquide élément.* Et il avoit dit plus haut :

O cruelle douleur ! ô tourment ! ô martyr !
 Ce lieu brûle déjà de l'air que je respire :
 La place autour de moi fume de toutes parts ,
 Et ces humides fleurs séchent à mes regards.

Le feu de Seneque est encore plus actif & plus contagieux , que celui qui brûle Hercule. On le sent par ces vers de Rotrou , & par quelques-uns du grand Corneille.

* Penée , fleuve de Thessalie , dont la source est au Pinde , & qui coule entre les monts Ossa & Olympe , & arrose la vallée de Tempé.

80 HERC. AU MONT CÆTA,

Autre idée bizarre. Hercule dit,
» que quand il feroit attaché au mont
» Caucaſe pour être la proye des vau-
» tours, quand pluſieurs montagnes,
» (que nomme le Poëte) ſe réuniroient
» pour l'écraser comme les Tytans,
» quand le monde entier tomberoit
» embrasé ſur lui, rien ne feroit capa-
» ble de tirer un ſoupir de ſon ſein,
» parce qu'il ne craint rien de tout ce
» qu'il peut voir & repouſſer. » On
peut défier toutes les imaginations du
monde, de rien imaginer de plus fort.
Il n'eſt pas ſurprenant qu'après quel-
ques autres idées pareilles Hercule ſe
pâme.

Alcmène dans cet intervalle fait des
vœux ardens pour ſa guérifon ; & Hyl-
lus paroît. Il s'écrie que Déjanire eſt
morte ; non pas ſi ſimplement que je
le diſ, ce qui auroit ſuffi : mais avec
les ornemens ordinaires, qui coutent
ſi peu au Poëte Latin. Hyllus auroit dû
au moins ajoûter, qu'il a fait tout ſon
poſſible pour empêcher ſa mere de ſe
percer, puisqu'il avoit volé ſur ſes pas.
Mais non : il ſemble qu'il n'ait couru
que pour être le témoin de ſa mort.
Rotrou s'eſt bien apperçu de cette faute
de Seneque, & il l'a évitée habilement.

Alcmène qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus, le prie de ne pas réveiller Hercule. Mais il n'est plus tems. Ce Héros reprend ses esprits, & se croit transporté au Ciel. C'est un effet de sa fureur tranquillisée, qui est très-bien ménagé. Rotrou l'a senti & en a profité.

* Quel favorable sort a fini mes désastres ,
Et m'a fait obtenir un rang parmi les Astres ;
O divin changement ! ô miracles divers !
Mon pere à ma venue accourt les bras ouverts , &c.

Mais ce spectacle céleste s'évanouit avec sa réverie. Hercule se retrouve à Trachine, & reconnoît Hyllus qui lui annonce la mort de Déjanire, & la justifie. Dès qu'Hercule apprend que c'est le sang du Centaure Nessus qui cause ses tourmens, il reprend la tranquillité, & semblable à un malade revenu d'un long délire, (chez Sophocle ce n'est qu'un sommeil) il dit :

Mes travaux ont leur fin.

Ibid.

Ce que vous m'apprenez explique mon destin.

C'est qu'il se ressouvient de l'Oracle dont nous avons parlé dans la Tragédie de Sophocle.

* ROTROU, *Herc. mour.* Act. IV. Sc. II.

Ibid.

Appui des Dieux & des humains ;
 Victorieux Alcide ,
 Un qui fera mort de tes mains
 Sera ton homicide.

Il fait donc les apprêts de sa mort & donne ses ordres. Il veut qu'on élève un bucher au mont Ceta. Il ordonne à Philoctète d'y mettre le feu & à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend pas. C'est que la belle Scène de Sophocle a paru trop simple au Poëte Latin. Enfin Alcide console Alcmène, en lui remettant devant les yeux la gloire qu'elle a eue, d'avoir mis au monde un Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non, il pense mériter tout au moins qu'on le croye fils de ce Dieu, & faire honneur à Jupiter même quand il ne le feroit pas. Il n'est pas nécessaire de faire des réflexions sur cette impertinence. Si le fleuve Acheloüs son rival s'étoit trouvé-là, il auroit pû lui répondre, comme il fait chez Ovide :

* *Jupiter aut falsus pater est, aut crimine verus,
 Matris adulterio patrem petis.*

» Jupiter n'est pas véritablement

* OVID. *Metam.* l. 9. v. 24.

» votre pere , ou il ne l'est que par un
 » crime. Vous achetez un tel pere au
 » prix de l'honneur d'une mere. »

Tous les Acteurs partent ; & le Chœur prie le Soleil d'annoncer aux quatre parties du Monde le trépas d'Alcide , afin que toutes les Nations pleurent leur libérateur. Il prédit encore l'apothéose de ce nouveau demi-Dieu , & en lui demandant quel lieu du Ciel il voudra bien habiter , l'on fouhaite qu'il soit placé loin du Lion & de l'Ecreviffe , de peur que ses regards ne troublent le cours des Astres , & n'épouvantent le Soleil ; flatterie qui surprendroit , si un long usage ne l'eût mise à la mode , par rapport aux Empereurs , dans la bouche de Virgile le plus sensé des Poëtes , d'Horace , d'Ovide , & sur-tout de Lucain qui enchérit encore sur la pensée de notre Chœur. Il dit nettement à Neron , que quelque endroit du Ciel qu'il veuille occuper , les Dieux se feront un honneur de lui céder le pas , & que toute la nature lui laissera la liberté du choix. Il prie seulement ce Prince de ne pas choisir l'un des deux Poles , de peur de priver Rome de ses regards serains ; mais de se placer justement au milieu

84 HERC. AU MONT CÆTA ;
de la voute céleste , qui sans cela cour-
roit risque d'être surchargée d'un tel
faix.

* *Tibi rumine ab omni*

*Cedetur , jurisque tui natura relinquet
Quis Deus esse velis , ubi regnum ponere mundi.
Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe ,
Nec polus adversi calidus quâ vergitur austrî ,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio.*

Le Chœur des Etoliennes finit son Intermède en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre , puisqu'il n'y a plus d'Alcide , ou bien de lui donner un successeur. Vaine priere ! Lucrece fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes étoit inutile à la terre. » On se trompe , » dit-il , si l'on donne un grand prix » dans son estime aux exploits d'Her- » cule. Quel mal pourroient nous faire » après tout & le Lion de Nemée , & » le Sanglier d'Arcadie ? » Il parcourt ainsi les autres expéditions d'Hercule , qu'il ramasse en très-peu de vers. » Si

* LUCAN. *Pharsal.* l. I, v. 50.

» tous ces monstres revivoient , re-
 » prend-t-il , en quoi feroient-ils si
 » nuisibles ? La terre en reproduit tous
 » les jours sur les montagnes & dans
 » les forêts. Il ne tient qu'à nous de
 » les éviter. Mais si nous n'extermi-
 » nons de notre cœur des monstres beau-
 » coup plus dangereux , à quels périls
 » ne sommes-nous pas exposés ? »

* *Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
 Ille Leonis obesset , & horrens Arcadius sus. . .
 Si non victa forent , quid tandem viva nocerent ?
 Nil , ut opinor ; ita ad satietatem terra ferarum
 Nunc etiam sentit. . . .
 At nisi purgatum est pectus , quæ prælia nobis , &c.*

Revenons à Seneque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

A C T E V.

Philoctète vient la raconter , & une Confidente se présente pour l'entendre. Cela n'est gueres Théatral. Il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité d'une Suivante. Il faut qu'un récit de cette importance se fasse à une personne inté-

* LUCRET, de rerum nat. l. 5. v. 42.

ressée dans l'action. Il eut mieux valu encore imiter les Grecs, & adresser la parole au Chœur qui représente le Peuple. Ce sont-là de ces fautes que les plus simples sentent sans les connoître ou les définir, parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impression sur eux. Aussi ce sont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention, & sur lesquelles le Poëte devrait consulter sa Servante, comme faisoit Malherbe.

La narration du Philoctète est aussi monstrueuse que le reste. C'est tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand, le Poëte en fait un Géant qui dégénère en Nain. C'est l'effet de toute pensée outrée & folle. Elle devient puérile à force d'être *surhumaine*, s'il est permis d'user de ce terme. Rotrou a donné tête baissée dans le même défaut. Je dis tête baissée; car il a copié son modèle, & ne s'en est écarté que dans quelques endroits dont le ridicule lui a paru trop original. La Scène commence ainsi dans Seneque.

NUTRIX. *Effare casus, juvenis, Herculeos,
precor,
Vultuque quonam tulerit Alcides
pecem.*

PHILOCT. *Quo nemo vitam. NUTR. Latus
adeone ultimos
Invasit ignes ; PHILOCT. Esse jam
flammas nihil
Ostendit ille , &c.*

Et dans Rotrou. *

LUSCINDE. *Toi qui sçais de quel œil il vit
borner ses jours ,
Fais moi de ce trépas le tragique
discours ,
Quelle fut sa vertu !*

PHILOCT. *La mort lui parut telle.
Que la vie à nos yeux ne fut jamais
si belle.*

LUSCINDE. *Dieux ! & quel lui parut ce brasier
dévorant ?*

PHILOCT. *Ce que te paroîtroit un brasier odo-
rant , &c.*

Le Poëte Latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu , & qu'il ait mis cet élément au nombre de ses trophées. Mais c'est bien une autre chose quand on vient au détail. Toute la forêt d'Æta est renversée. On s'arrête à peindre quel étoit chaque arbre , comment chacun tombe sous les coups , comment sur-tout un chêne résiste à

* *Herc. mour. Act. V. Sc. I.*

88 HERC. AU MONT CËTÀ ;
la hache , parce qu'il est fatidique , com-
ment ,

La Les arbres dépouillés de leurs feuillages verts
même. Se virent bien plus nuds qu'au milieu des hyvers.

Et comment ,

Le plus petit oiseau ne peut où se percher ,
Et toute la forêt ne devient qu'un bucher.

Saint-Amand ne fit pas pis quand il mit
les poissons aux fenêtres * dans le passage
des Israélites par la mer rouge.

On fait donc de toute cette forêt un
bucher trop étroit pour Hercule. Il y
monte , mais de quel air ! „ Il semble
„ monter au Ciel , non sur un bucher. „

Vultus petentis astra , non ignes , erant.

„ Il brise de son poids toutes ces énor-
„ mes poutres. „

Omnes , fregit impositus trabes.

Il donne ses flèches à Philoctète , & le
prie de mettre le feu au bucher , sur
lequel il étend la peau du Lion de Ne-
mée avec sa massue. Cette massue est la
seule arme qu'il ne donne pas à son

* DESPREAUX.

ami , parce qu'elle lui seroit inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourroit s'en servir ni même la porter. Alcméne qui assurément est de trop ici au jugement du sage Sophocle y fait l'échevelée. Il faut que son fils la harangue pour la consoler , & l'empêcher

* D'ôter à cette mort la qualité de belle.

Mais après ce dernier devoir envers une mere , le Héros prend un air de vainqueur. Jamais guerrier ne fut plus fier sur un char de triomphe , qu'il affecte de le paroître sur un bucher. Il communique même à sa mere & à l'assemblée la sécurité & la noblesse de son courage. Les larmes cessent de couler , on croit voir Jupiter lui-même. Il leve au Ciel des yeux serains , & il fait une priere qui est le dernier trait de son éloge funebre. Car à l'entendre , Jupiter ne peut se dispenser de le faire Dieu. Tant d'exploits l'y forceroient malgré qu'il en eût , particulièrement le dernier , qui est une victoire éclatante sur le plus terrible des élémens , sur le feu. A l'instant Alcide anime Philoctète à approcher sa torche. Il hâte même sa

* *Herc. mour. Act. V. Sc. I.*

90 HERC. AU MONT $\text{\textcircled{E}}$ TA ;
lenteur. Cet ami obéit en tremblant &
en détournant ses regards. » Le bucher
» s'embrase : mais on diroit que les
» flammes respectent le Héros. Il faut
» qu'il aille les chercher : & le feu gé-
» mit en l'approchant. »

Pantum ingemiscit ignis ad durum jecur.

On ne sçauroit nier , quoiqu'en di-
sent quelques Critiques , que cette Pièce
ne soit de la même main que le *Thyeste*,
où le feu gémit de la même façon sans
aucune différence.

* *Stridet in veribus jecur :*

Nec facilè dicam , corpora an flammæ magis

Gemuere. Piceus ignis in fumos abit ,

Et ipse fumus tristis , ac nebulâ gravis

Non rectus exit , &c.

Ce trait même est porté plus loin que
dans l'*Hercule au mont $\text{\textcircled{E}}$ ta* : car » outre
» que le bassin où Atrée a mis les mem-
» bres épars du fils de Thyeste , gémit ;
» outre que le feu se plaint ; la fumée
» même est attristée , & ne s'élève point
» directement. » Il ne seroit peut-être
pas fort difficile après plusieurs compa-
raisons pareilles de faire voir que les
dix Tragédies attribuées à Seneque sont

* SENEQUE , *Thyestes* , Act. IV.

véritablement de la même main. Mais cette critique nous méneroit trop loin, & seroit d'ailleurs inutile pour notre but. Il suffit donc d'observer que le reste de la narration de Philoctète est dans ce gout, qui est véritablement plus outré que dans Medée, Hippolyte, Œdipe, & la Troade, qu'on ne fait pas difficulté d'attribuer à Seneque le Philosophe ou à son parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de se tourner, si ce n'est pour ranimer le courage de sa mere & des spectateurs. » A » peine peut-on s'imaginer qu'il est » dévoré par les flammes. Il ne précipite point sa mort, il goûte les tourmens, & s'en rassasie à traits lents. » Il plonge le visage dans la flamme, » & cela sans fermer les yeux. »

Alcmène vient interrompre ou plutôt achever ce récit par ses pleurs. Elle tient en main une Urne où sont les cendres de son fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées, encore plus monstrueuses que celles qu'on a vûes. On peut en juger par ce commencement. » O Dieux, redoutez la mort à la vûe » de cette Urne : voilà Hercule entier, » tout grand qu'il étoit. » Cette Scène est fort longue & très-peu touchante,

2 HER. AU MONT CÆTA, &c.
quoique destinée au deuil. C'est que le
précepte d'Horace n'y est pas rempli,
» si vous avez dessein de me tirer des
» larmes, il faut que vous pleuriez d'a-
» bord vous-même.»

Si vis me flere, dolendum est

Primum ipse tibi.

A la vérité Alcmène prétend pleurer, ou plutôt le Poëte veut qu'elle pleure. Mais ses larmes loin de ressembler aux pleurs de l'aurore sont, pour ainsi dire, de l'ambre distillé. On a vû assez de ces sortes de pensées alambiquées. Le reste deviendroit ennuyeux comme la Pièce même. Pour la finir, Hercule défié paroît dans les airs. Il défend qu'on profane désormais sa destinée par d'indignes larmes. Alcmène en peut à peine croire ses yeux. Enfin elle & le Chœur concluent à respecter l'apothéose. On s'est étendu sur cette Pièce, parce qu'il a paru important de faire bien connoître le génie du siècle où les Seneques, & leurs échos dominoient. Par ce contraste des Latins & des Grecs on sent mieux le fort & le foible du siècle des uns & de celui des autres: l'on voit de plus ce que notre Théâtre a emprunté de tous les deux.

HERCULE

MOURANT,

TRAGÉDIE DE ROTROU,

L'ON peut dire de cette Pièce qu'elle est par rapport à celle de Seneque une seconde édition revûe, corrigée, & augmentée. Rotrou qui aimoit & entendoit les Grecs a eu ici le malheur de se laisser séduire par la pompe apparente de Seneque, & de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modèle. C'est qu'il ne distinguoit pas, non plus que le grand Corneille, Anciens & Anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût universel dans ceux des Anciens que la posterité a consacrés.

ACTE PREMIER.

On a vû comment il ouvre la Scène. C'est en introduisant Hercule qui se loue à outrance comme dans le Poëte qu'il lui a plû de traduire. Pour l'unité

94 HERCULE MOURANT ,
de lieu, il n'en faut pas chercher une
bien exacte dans Rotrou. Cependant
il suppose Hercule à Trachine ; & une
bonne partie de l'action se passe dans
le Palais.

Déjanire soupçonnant les amours de
son époux & d'Iole vient s'en éclaircir
avec lui. Il a beau vouloir cacher ce
qui en est : elle est trop éclairée pour
être duppe. Elle s'en tient à ses soup-
çons, & médite sa vengeance avec au-
tant de jalousie, mais beaucoup moins
de fureur que dans le Poëte Latin. C'est
que le Poëte François a jugé à propos
de couper les longues Scènes de Sene-
que, pour les semer par morceaux dans
sa Tragédie dont il enfle les Actes par
ce moyen. Je prie le Lecteur de bien
peser tous ces termes. C'est l'unique
artifice de beaucoup de Poëtes. La
question est de sçavoir si cela est dans
la nature, qui seule est la règle de toute
composition.

Déjanire écartée, on voit reparoître
Hercule avec son Iole, qui travaille en
tapisserie, dans un autre appartement
que celui de la précédente. Celle-ci est
une Scène de galanterie qui ne donne
pas grande idée d'Hercule, & qui fait
beaucoup attendre d'Iole. Mais le Spec-

tateur est trompé dans l'un & l'autre cas. En effet, cet Hercule livré à un amour qui déshonore, & qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en spectacle, redevient dans la fuite le véritable Alcide, au lieu que cette Iole si sage & si généreuse, qui reproche à Hercule d'avoir sacrifié l'Æchalie à une indigne passion, ne joue pas dans la fuite un grand rôle. Ce n'est qu'un personnage subalterne & sans action introduit seulement pour autoriser la jalousie de Déjanire. Aussi Sophocle & même Seneque ne le montrent-ils qu'autant qu'il faut pour produire cet effet.

La Reine survient & surprend Mars avec Venus, comme elle dit elle-même. Hercule ne peut s'en défendre : son amour est découvert. Il a donc recours à de méchantes excuses, qui achevent de le confondre, & il joue un aussi mauvais personnage en présence de sa femme que devant sa maîtresse. Alcide ainsi maltraité d'une & d'autre part, insulte à la douleur de Déjanire, & menace Iole de faire mourir Arcas jeune Prince qu'elle aime, & qui lui étoit destiné avant ses malheurs. Voilà le premier Acte, où il est aisé de discerner l'allongement que Rotrou a fait

96 HERCULE MOURANT ;
à Seneque , pour ajuster sa Pièce à la
Françoise.

A C T E I I.

Luscinde, confidente de Déjanire, commence le second Acte ainsi que dans le Latin, c'est-à-dire, en préparant le Spectateur à voir cette Princesse dans toute sa fureur. En effet, Déjanire paroît telle qu'on l'a annoncée, & que l'a peinte Seneque, avec toutes les horreurs de la plus jalouse rage, qui n'aboutit pourtant qu'à teindre une robe du sang de Nessus : traduction très-litterale de la Scène Latine avec tous ses défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire sembloit menacer de quelque chose de plus que d'un simple philtre. C'est à en faire un, qu'aboutit son désespoir affecté : encore est-ce par hazard qu'elle s'en souvient, après avoir refusé de prêter l'oreille à un Magicien. Elle s'étoit défiée des charmes.

Hé quel charme assez fort
Pourroit sur son esprit faire un utile effort ?

Elle avoit même dit beaucoup plus.
Comment donc se ravise-t-elle tout-à-
coup de recourir à un philtre qu'elle
avoit

avoit dédaigné , qu'elle n'avoit pas éprouvé , & d'en attendre un heureux succès.

Iole vient se présenter à elle assez mal-à-propos. Aussi lui demande-t-elle la mort pour éviter les poursuites d'Hercule.

Vous-même portez-lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce discours n'est qu'un voile artificieux pour cacher l'infidélité d'Alcide & son intelligence avec Iole. C'est pourquoi elle maltraite sa captive , & ne lui épargne pas même les termes , d'*infame* , d'*imprudente* , & d'*effrontée* : injures à la mode dans le siècle passé , & que la politesse du nôtre a bannies en substituant celles de *barbare* , *cruelle* , *perfide* , *lâche* , &c. Que diroit donc Homere , s'il revenoit dans les divers tems de notre langue ? *

Iole ainsi persécutée de toutes parts se désespere. Elle craint plus pour Arcas , que pour elle-même. La mort lui

* Sans avoir recours à l'autorité des Anciens, & au bon sens, les modes diverses de notre langue ne nous montrent que trop, qu'en tout siècle les injures ne signifioient que ce que les nôtres signifient. Il ne faut donc pas faire aux Anciens leur procès sur cet article.

98 HERCULE MOURANT ,
couteroit peu. Arcas paroît aussi-tôt à
la fenêtré de sa prison , où Hercule l'a
relegué ; & il dit à Iole ,

Quelle heureuse nouvelle

Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle ?

Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas ?

I O L E. La mort.

A R C A S. Et qui fera l'auteur de mon trépas !

I O L E. Moi-même.

Iole explique cette Enigme , & apprend à son amant qu'Hercule veut les perdre , ou les séparer pour toujours. Mais en même-tems elle lui jure une fidélité si constante que tous deux béniront , dit-elle , leur mort & leur bourreau.

A C T E I I I ,

Dans cet Acte , au lieu de la prison d'Arcas on voit un Temple où Hercule fait un sacrifice avec Philoctète , pour rendre grace à Jupiter de la conquête de l'Æchalie & d'Iole. Toute sa suite se met à genoux ; & le Héros fait à son pere une priere très-noble pour le bonheur & le repos de l'Univers. Elle finit ainsi.

Qu'une éternelle paix regne entre les mortels !

Qu'on ne verse du sang que dessus les autels !

TRAG. DE ROTROU. 99

Que la mer soit sans flots ! que jamais vent n'excite
Contre l'art des Noëhers le courroux d'Amphitrite ?
Et que la foudre enfin demeure après mes faits
Dans les mains de mon pere un inutile faix !

Alcide dans cette pompe sacrée est
revêtu d'un ornement extraordinaire ;
& c'est sur ce vêtement que Déjanire
a répandu le venin du Centaure. L'effet
en est si prompt qu'Hercule se levant
tout-à-coup s'écrie :

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume ?
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume ?
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle ? O tourment sans égal !
Ouvre , Enfer , à mes cris tes cavernes profondes ,
Prête contre ce feu le secours de tes ondes.
Souffre Alcide là bas , non pas comme autrefois
Pour désarmer la Parque , & ruiner ses loix ;
Mais Alcide souffrant d'insupportables peines ,
Et qui porte déjà les Enfers dans ses veines.

Lichas interrogé de qui il a reçu ce
voile , répond que c'est de la Reine.
Sur quoi Hercule prend sa massue , &
poursuivant ce malheureux domestique,
il l'assomme derrière le Théâtre.

Voilà le commencement des fureurs
d'Alcide dont tout le reste de la Pièce
est composé. Seneque a fourni assez
à Rotrou pour en parsemer trois Actes
entiers.

Hercule revient & fait une Scène véritablement belle par la noblesse que lui a donnée le Poëte en corrigeant l'enflure du Latin, dont il a seulement conservé le fonds. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de son épouse. Mais tandis qu'il va la chercher, elle paroît d'un autre côté pour faire part de ses frayeurs à sa Confidente au sujet du prodige qu'elle vient de voir & dont nous avons parlé. C'est qu'elle s'est apperçue que le sang du Centaure exposé au jour devenoit un feu dévorant. Agis un des confidens d'Hercule la rencontre, & lui tient le même discours qu'Hyllus à sa mere chez Seneque. Il lui conseille une prompte fuite, & lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vû dans le Poëte Latin, hormis qu'Agis tient toujours la Place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec sa mere dans une pareille situation. Déjanire quoiqu'innocente est déchirée de remords, & veut se tuer. Elle se trouble, & croit que tout l'Univers s'arme pour son trépas.

Ah, je découvre enfin l'appareil de ma perte,
D'affreuses légions la campagne est couverte;

Le juste bras du Ciel sur ma tête descend ,
 Les Enfers vont s'ouvrir , & la Terre se fend.

Toute cette Scène est pleine de feu &
 de vers bien frappés.

A C T E I V.

Hercule n'a pû trouver Déjanire pour s'en venger. Cela étoit pourtant aisé. Mais il falloit que cette Princesse se frappât elle-même , & qu'Hercule privé de sa vengeance achevât d'exhaler sur le Théâtre les sentimens que lui prête Seneque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits : il les a même adoucis. Mais Philoctète qui l'accompagne toujours est un personnage aussi inutile qu'Agis. Ils ne font le rôle que de Spectateurs & de Confidens. Le Héros dans cette Scène, dont on a déjà vû des morceaux , se rappelle ses exploits , sa force passée , & ses douleurs présentes. Ce ne sont qu'exclamations pompeuses & que gémissemens enflammés , dont le génie de Sophocle est le premier auteur.

Le Poëte François introduit Alcmène ainsi que Seneque. Cette Princesse également oisive dans l'un & dans l'autre , n'est là que pour augmenter par sa présence les cris de son fils Hercule , &

102 HERCULE MOURANT ,
pour lui fournir de nouvelles pensées ,
en l'interrompant. Les transports &
l'évanouissement d'Alcide sont em-
ployés de la même manière que dans
la Tragédie Latine. Il ne se retire que
pour se plonger une seconde fois dans
le fleuve : & cependant Agis raconte à
Alcmène la mort de Déjanire , qui s'est
tuée. C'est avec habileté que Rotrou a
écarté son Héros durant ce récit : car
dès qu'il l'entendra , il fera éclairci de
sa destinée.

Il revient sans avoir pû trouver de
soulagement dans les eaux du Pénée ,
ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle
s'est dérobée à sa fureur en se cachant
dans quelque asyle inconnu. Le Specta-
teur se prête sans y penser à tous ces
prétextes ; & il faut avouer que l'en-
chantement de l'action tragique sert
souvent à sauver ces sortes de défauts
introduits dans le Théâtre François.
C'est ici qu'on apprend à Alcide que
Déjanire a terminé son sort , qu'elle a
péché non par fureur , mais par pure
imprudance , & qu'enfin le voile dont
il s'est revêtu étoit empoisonné du sang
du Centaure. Ce seul mot ouvre les
yeux d'Hercule qui se souvient de l'O-
racle , comme dans Sophocle & Sene-

que ; de maniere que le cinquième Acte n'est plus que la mort & l'apothéose du Héros. Il n'y a qu'une seule différence de Rotrou avec Seneque. Le François a senti combien le dernier Acte Latin étoit vuide & dénué d'action. Pour animer davantage le sien , il fait dire à Hercule en finissant le quatrième Acte ,

Toi, fidèle témoin des conquêtes d'Alcide ,
Gloire de la valeur & du sang. Péantide ,

C'est Philoctète à qui il donne ses
flèches :

Reçois ce dernier gage ; & te fers à ton tour
De ces traits teints du sang qui me prive du jour.
Mais , & ressouviens-toi d'accomplir ma priere ,
Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve premieré.
Il possède le cœur d'une jeune beauté ,
Dont trop indignement le mien fut rebuté.
Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole ;
Et qu'il y rende l'ame aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas est une pierre d'attente pour remplir le vuide des Scènes suivantes. Mais on verra que c'est un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'est-elle pas indigne du grand Alcide prêt à devenir un Dieu ? N'étoit-ce pas assez que dans un premier emportement d'amour dédaigné il eût

104 HERCULE MOURANT ,
menacé Iole de ce sacrifice ? Mais s'il
eût dû en venir à l'effet , falloit-il at-
tendre si tard , & remettre à un autre le
soin de venger après sa mort un vain
amour dont il n'étoit plus question ?
C'est un dernier trait fort peu héroï-
que.

A C T E V.

Philoctète se met en frais , comme
chez Seneque , pour raconter pompeu-
sément la mort d'Hercule à une Suivan-
te. Ce Héros sur son bucher a , dit-il ,
réitéré l'arrêt qu'il avoit prononcé con-
tre Arcas.

Alcméne arrive avec une Urne qu'elle
tire d'un tombeau , & dit ,

En ce vase chétif tout Hercule est enclos :
Je puis en une main enfermer ce Héros :
Ceci fut la terreur de la Terre & de l'Onde ,
Et je porte celui qui soutint tout le Monde.

Mais au lieu de s'abandonner à des
lamentations quintessenciées qui ne
finissent point chez Seneque , elle prend
ici des sentimens de vengeance , & veut
que Philoctète accomplisse à l'égard
d'Arcas les dernieres volontés d'Her-
cule. Philoctète sent si bien l'indignité
de cette vengeance qu'il a beaucoup de

peine à obéir. Il s'en défend tant qu'il lui est possible, il justifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcméne est inexorable; & Philoctète consent malgré lui à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fonds du Théâtre. Mais Iole se met au-devant des traits de Philoctète, & demande grace pour son amant, ou la mort pour elle. Philoctète est touché. Mais il se voit contraint de servir les fureurs d'Alcméne que ce délai aigrit de plus en plus. Il se met donc en devoir de percer Arcas: & Iole se jettant sur lui s'écrie,

Traître, j'attens le coup que ta main lui prépare :
 En ce sein innocent pousse ton trait vainqueur ;
 Tu frapperas Arcas, puisqu'il est dans mon cœur.

Elle demande si elle est abordée à un climat barbare, où l'on vive de sang & de carnage. Qu'étoit-il besoin qu'Alcide cherchât aux Enfers ce qu'il trouvoit chez lui ?

Quel monstre plus sanglant, quel plus cruel Cerbere
 Que ses propres parens, avoit-il à défaire ?
 Que voit-on en ces lieux que des objets d'horreur,
 Et qu'y respire-t-on que meurtre & que fureur ?

Elle a raison; & l'on ne conçoit pas trop comment Alcméne est assez cruelle

pour s'obstiner à répandre un sang innocent sur le tombeau de son fils. Iole quoiqu'inutile dans le reste de la Pièce fait-là un beau rôle. Mais c'est aux dépens d'Alcméne & d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ses Juges , ni sauver Arcas , tire de sa robe un poignard & menace de s'en frapper, si l'on perce Arcas. On la désarme; & déjà la victime étoit prête à tomber , lorsqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctète. Le ciel s'ouvre : on voit Hercule sur un nuage. Il donne la vie & Iole à Arcas. Il défend qu'on pleure Alcide devenu Dieu , & il ordonne qu'on lui dresse des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Seneque ; & l'Épisode d'Arcas la rend plus défectueuse. C'est dans un sens contraire à celui d'Horace : * *Dignus vindice nodus.*

* HORAT. de Art. Poët.

Fin des Tragédies de Sophocle.

3^o.

L E S

TRAGÉDIES
D'EURIPIDE.

E vj

The first part of the document
 discusses the general principles
 of the system and the
 various methods of
 application. It is
 divided into several
 sections, each dealing
 with a different aspect
 of the subject. The
 first section is
 devoted to the
 theory of the
 system, and the
 second to the
 practical details
 of its use. The
 third section
 contains a list of
 the various
 instruments and
 materials required
 for the work. The
 fourth section
 describes the
 various methods
 of application, and
 the fifth section
 contains a list of
 the various
 diseases to which
 the system is
 applicable. The
 sixth section
 contains a list of
 the various
 symptoms which
 are characteristic
 of the system. The
 seventh section
 contains a list of
 the various
 causes of the
 system. The eighth
 section contains a
 list of the various
 effects of the
 system. The ninth
 section contains a
 list of the various
 remedies for the
 system. The tenth
 section contains a
 list of the various
 precautions to be
 taken in the use
 of the system.

AVERTISSEMENT.

» **E**URIPIDE, dit Aristote, quoi-
 » que d'ailleurs peu exact & peu
 » châtié dans la conduite & la dispo-
 » sition de ses Sujets, paroît pourtant
 » le plus tragique de tous les Poëtes. »
 Voilà en peu de mots le caractère de
 ce Poëte, & cela suffit pour se rappel-
 ler ce que nous avons dit dans les
 Discours préliminaires. L'air négligé
 d'Euripide a une sorte de grace, qui
 peut balancer la régularité de Sopho-
 cle. Sans y regarder de fort près, on
 trouvera dans le premier, certains dé-
 fauts que le second évitoit avec soin.
 Mais on ne peut s'empêcher de les
 pardonner, en faveur du sentiment de
 pitié & de terreur dont l'ame se sent
 agitée. C'est qu'Euripide donnoit beau-
 coup plus à la nature qu'à l'art, &
 suivoit, plus en composant, les mou-
 vemens de son cœur que ceux de son
 esprit. Aussi est-il bien difficile à repré-
 senter dans une traduction supportable.
 Pour peu qu'on manque d'attrapper
 cette langueur élégante qui fait l'ame

de son style, on court risque de devenir plattement languissant. C'est ainsi que Racine traduit dans une langue étrangere, rougiroit de se voir si différent de lui-même, & refuseroit de se reconnoître. On rend aisément des pensées vives, un style ferré, nerveux, & plein de feu; mais non des graces rendres & négligées, un style diffus & soutenu par la seule naïveté. Euripide écrivoit suivant la situation où se trouvoit son esprit. Or il étoit naturellement mélancholique, Philosophe, & ennemi de la joie. Son humeur moins vive que douce, son cœur sensible, & son caractere un peu chagrin & porté à la plainte, ont passé jusques dans ses écrits. Il n'avoit pas en effet de grands sujets de joie, & l'on prétend qu'il en trouva quelques-uns de mécontentement dans deux femmes * qu'il épousa l'une après l'autre. L'on dit encore †, que dans un voyage qu'il fit il perdit une épouse chérie, deux fils, & une fille, qui avoient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés; & qu'il fit à ce sujet une Epigramme dont

* *Manuel Moschop.*

† *ATHEN. Deipnos. l. 2.*

AVERTISSEMENT. 111

voici le sens. » O Soleil qui parcours
» l'immenfité des Cieux, vis-tu jamais
» une fi funefte calamité ! Quoi, une
» mere, fes deux fils, & fa fille, enle-
» vés du même coup à mes yeux ! »

Dans ce ftyle fimple, pathétique, af-
fectueux, & plaintif, il eft aifé de le
reconnoître. Il fe peint toujours lui-
même. On a pû le voir dans les qua-
tre Pièces entièrement traduites, &
on le verra de même dans les quatorze
fuiivantes, qui font expofées encore
plus au long que celles de Sophocle.
Il n'a fallu traduire que ce qui pouvoit
& devoit être raifonnablement traduit,
& je me flatte que le Lecteur ne per-
dra rien du refte ; qu'il retrouvera tout
Euripide ; & qu'il me fçaura gré d'une
méthode tantôt directe, tantôt indi-
recte, fans laquelle j'ofe avancer qu'il
eût été impoffible de préfenter aux
François le Théâtre des Grecs.

Si l'on vouloit lire les Pièces dans
l'ordre naturel des Sujets plus ou moins
anciens, voilà le rang où il faudroit
les placer.

ION.

LES BACCHANTES.

MEDÉE.

112 *AVERTISSEMENT.*

HIPPOLYTE.

ALCESTE.

HÉRCULE FURIEUX.

LES PHENICIENNES.

LES SUPPLIANTES.

IPHIGENIE en Aulide.

RHESUS.

LES TROYENNES.

HECUBE.

LES HERACLIDES.

ELECTRE.

ORESTE.

ANDROMAQUE.

IPHIGENIE en Tauride,

HELENE.

Euripide avoit composé 75 Tragédies ; on ne parle point ici du Cyclope pour les raisons qu'on a dites ailleurs.





L E S

TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

HECUBE.

APRÈS la prise de Troye, les Grecs se retirèrent dans la Chersonnèse Thracienne * où regnoit Polymestor. Ils y avoient conduit Hecube avec les principales Dames Troyennes, qu'ils avoient partagées entre eux en qualité de captives. Là comme ils rendoient de nouveaux honneurs funebres à Achille, dont le corps étoit inhumé dans les champs Phrygiens, l'ombre de ce Héros

* Chersonnèse Thracienne, presqu'Isle de la Thrace qu'environnent l'Hellespont, la mer Egée, & le Golfe du Melas.

s'apparut à eux sur le tombeau vuide qu'on lui avoit dressé, & déclara à l'armée Grecque, que si elle vouloit sortir heureusement de la Chersonnèse, il falloit lui donner Polixène fille d'Hecube & de Priam, comme un prix qui lui étoit dû, & qu'il s'étoit réservé. Cette jeune Princesse lui avoit été promise dans une trêve par le Roi Priam; & comme il étoit sur le point de tenir sa promesse, Pâris & Deiphobus avoient tué Achille. Les Grecs déterminés à satisfaire les Mânes de ce Vainqueur de Troye, lui sacrifierent Polyxène malgré les cris d'une mere au désespoir, & d'autant plus malheureuse que Polymestor de son côté par une perfidie inouïe avoit fait mourir Polydore fils d'Hecube. Priam avant les derniers malheurs de Troye avoit confié au Roi Thracien cet enfant avec de nombreux trésors pour servir un jour de ressource à sa patrie & à sa maison désolée. Ilion étant devenue la proie des Grecs, Polymestor oubliant son ancien allié & l'avarice l'emportant sur la fidélité, il se défit du petit Prince pour jouir impunément des trésors.

* *Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
 Infelix Priamus furtim mandarat alendum
 Threicio Regi , cum jam dissideret armis
 Dardania : cingique urbem obsidione videret.
 Ille ut opes fractæ Teucrum & fortuna recessit ,
 Res Agamemnonias victriciaque arma secutus
 Fas omne abrumpit , Polydorum obruncat , & auri
 Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
 Auri sacra fames ?*

Le double malheur d'Hecube devenue captive & privée d'enfans , joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor , fait l'intrigue & le dénouement de cette Tragédie , dont les Personnages sont , l'Ombre de Polydore , Hecube , un Chœur de Troyennes captives , Polyxéne , Ulysse , Talthibius , une femme d'Hecube , Agamemnon , & Polymestor.

ACTE PREMIER.

L'Ombre de Polydore sort de terre , & arrive à l'entrée de la maison d'Hecube lieu de la Scène. Cette Ombre fait ce qu'Aristote appelle le Prologue. Il est bon de se rappeler une fois pour toutes qu'Euripide y fait moins de

* VIRG, *Æneid.* l. 3. v. 44.

façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le secret de faire entendre son sujet sans parler aux Spectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu suivre cette finesse de l'art. Il a cru qu'il concilieroit plus aisément l'attention d'une nombreuse assemblée, & que ses sujets seroient mieux entendus, plus nets, & moins embarrassés, s'il les exposoit nuëment & sans voile. Il l'a presque toujours fait par le moyen de ses Prologues; chose sur laquelle certains Commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'exposition peut s'accorder avec la vraisemblance sans qu'il soit nécessaire de dire, *Je suis Polydore & vous verrez ceci & cela*, quoiqu'il soit vrai de dire aussi avec Despreaux, du personnage qui parle le premier,

* J'aimerois encor mieux qu'il déclinat son nom,
Et dit, je suis Oreste; ou bien Agamemnon,
Que d'aller par un tas de confuses merveilles
Sans rien dire à l'esprit étourdir les oreilles.
Le sujet n'est jamais assez-tôt expliqué.

C'est donc ici Polydore, ou plutô

* DESPREAUX *Art. Poët. ch. 3.*

son Ombre , qui expose le sujet avec un très-grand détail. Il raconte la manière dont Priam le confia à Polymestor avec des trésors de réserve en cas de malheur pour Troye. Il développe la perfidie & l'avarice du Roi de Thrace qui l'a tué & fait jeter dans la mer depuis trois jours qu'Hecube est arrivée dans la Chersonnèse. Il n'oublie pas de parler du sacrifice de Polyxène qu'exige l'Ombre d'Achille. En un mot , il met l'action Théâtrale au point où elle doit commencer en déclarant ce qui la précède. Mais ce qui est moins supportable , c'est qu'il prévient les Spectateurs sur les principaux événemens qu'ils verront. Il voit enfin paroître Hecube , & il se retire en s'écriant : » Ah , mere » infortunée , qui avez passé du Trône » à la captivité , quelle je vous vois au- » jourd'hui , & quelle je vous vis autre- » fois ! Un Dieu ennemi égale vos mal- » heurs à votre félicité passée. »

Hecube non plus Reine , mais prisonniere de guerre , & courbée sous le poids des années & de son infortune se fait conduire par des femmes au Palais de Polymestor. » O Lumiere ! ô » Nuit , (s'écrie-t-elle) quels songes » m'ont agitée ! » Elle parle de ceux

qu'elle a eus la nuit dernière au sujet de son fils Polydore & de sa fille Polyxène. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vû une biche qu'un loup furieux arrachoit de ses genoux. Elle a vû le Spectre d'Achille qui demandoit en présent une Troyenne. » Dieux écarterez de ma fille » ce triste présage. »

Une des femmes du Chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la vérité de ce songe. Elle apprend qu'en effet sur la demande d'Achille les Grecs assemblés ont délibéré, qu'Agamemnon qui avoit eu en partage Cassandre vouloit refuser la demande inhumaine d'Achille; que les fils de Thésée convenoient qu'il falloit du sang; mais celui de Cassandre & non de Polyxène, qu'enfin le troisième avis étoit de satisfaire l'Ombre d'Achille sans restriction; que jusques-là toute l'assemblée avoit été partagée: mais qu'Ulysse par une adroite insinuation avoit fait pencher la balance pour les derniers, & qu'il alloit venir chercher Polyxène pour la conduire à l'autel. Le Chœur conseille à Hecube d'implorer Agamemnon & les Dieux. C'est le seul parti qui lui reste à prendre.

La déplorable Reine fait éclater ici une douleur difficile à représenter. Elle est mere ; c'est l'unique bien que lui ait laissé la fortune , & l'on veut lui enlever ce seul bien que les Dieux avoient épargné. Hors d'elle-même elle court çà & là. Elle appelle sa fille à grands cris. Polyxène entend ces cris , & sort de son appartement , qu'on suppose voisin. Hecube a de la peine à s'exprimer. C'est une mere désespérée ; sorte de peinture où excelle Euripide. Enfin , la triste vérité lui échappe. » Les Grecs , » ma fille , ont résolu ta mort. » Polyxène à cette nouvelle ne plaint que sa mere , & compte pour rien de mourir. Cette Scène est courte & vivement touchée.

A C T E I I.

Ulysse arrive. Le sujet de sa venue a été assez annoncé ; ce qui rend la Scène très-intéressante. Il suppose qu'Hecube est déjà instruite de ce qu'on exige d'elle, Il l'exhorte simplement à céder à son infortune. Après un premier éclat de douleur , tel qu'on peut se l'imaginer dans une mere , c'est-à-dire , très-naturel , (c'est le caractère d'Euripide) Hecube demande à Ulysse un moment

d'entretien. » Vous souvient-il , dit-
» elle , du tems où vous fûtes surpris
» à Troye sous le déguisement d'un
» espion. Hélène vous reconnut & me
» le dit. Vos pleurs me touchèrent. Je
» vous dérobai à une mort certaine , &
» que vous méritiez. » Ulyffe convient
de tout cela : adresse bien grande dans
le Poëte , qui nous peint le génie d'U-
lyffe tel qu'il nous est connu. Orateur
habile , il sembloit d'abord entrer dans
les raisons de son adverfaire. Mais ce
n'étoit que pour faire ensuite valoir les
siennes avec plus de force. Hecube con-
clut : » Quoi , vous convenez de ce que
» je viens de dire ! N'êtes-vous donc
» pas le plus ingrat de tous les mortels ,
» vous qui condamnez ma fille à la
» mort ? Pourquoi faut-il ensanglanter
» les tombeaux de ceux qui ne sont
» plus ? S'il faut du sang , c'est Hélène
» & non ma fille qu'on doit immoler.
» Hélène n'a-t-elle pas perdu Achille?...
» Ecoutez , ajoûte-t-elle , ce que j'exige
» de vous. Je vous ai vû à mes pieds en
» qualité de suppliant. Vous me voyez
» suppliante , à mon tour. Je tombe à
» vos genoux & je demande pour toute
» reconnoissance la grace que je vous
» accordai la première. Hélas , ne me
ravissez

» ravissez point ma fille. N'a-t-on pas
 » assez répandu de sang ? c'est mon uni-
 » que trésor : avec elle j'oublie mes
 » peines : elle me tient lieu de Troye ,
 » de Sceptre , d'appui , de tout ce que
 » j'ai perdu. Sied-t-il à des Vainqueurs
 » d'abuser de la victoire ? Non , non ,
 » les heureux ne doivent pas se flatter
 » d'un bonheur durable. Je fus heu-
 » reuse , & qui suis-je aujourd'hui ? un
 » seul jour m'a ravi toute ma félicité.
 » Cher Prince , respectez ma vieilleffe.
 » Ayez pitié d'une mere. Allez , allez
 » aux Grecs , & représentez-leur com-
 » bien il leur seroit honteux d'égorger
 » dans l'asyle des autels , des femmes
 » que leur fureur même a épargnées
 » dans l'horreur des combats. Vos loix
 » sur cet asyle sacré ne sont-elles pas
 » égales pour les captifs aussi-bien que
 » pour les personnes libres ? Daignez
 » parler : & votre rang fera plus encore
 » que votre éloquence. »

Les Troyennes sont justement tou-
 chées de cette harangue : mais Ulysse
 est bien moins sensible. » O Hecube ,
 » répond-il , prêtez l'oreille à ma voix ;
 » que votre courroux n'empoisonne pas
 » d'innocentes paroles. Je suis prêt ,
 » n'en doutez point , de vous sauver

» vous-même ; comme vous me sauvâ-
» tes. Je fais gloire de le publier. Mais
» je ne défavouerais pas non plus ce que
» j'ai dit au Conseil assemblé. Un des
» plus grands Héros de l'armée deman-
» de Polixène ; il faut la lui donner.
» C'est l'opprobre des Etats , de souffrir
» que le brave & le lâche soient con-
» fondus par un partage égal. Achille ,
» j'en conviens , nous a paru mériter
» une distinction ; il est mort en Hé-
» ros pour la patrie. Quelle honte se-
» roit-ce d'avoir vaincu par lui , & de
» l'oublier après le trépas ? Qu'arrive-
» roit-il , dites-moi , s'il s'agissoit d'as-
» sembler de nouveau la Grèce pour
» une seconde expédition ? Que diroit-
» on , si l'on voyoit les morts désho-
» norés ? Ne préféreroit-on pas le soin
» de ses jours aux dangers inévitables
» de la guerre ? Pour moi content de
» peu tandis que je vis , je n'ai d'autre
» ambition que celle de voir mon tom-
» beau honoré. » (Grande raison chez
les Grecs ; aussi respectoit-on extrême-
ment les dernières volontés des mou-
rans ou de ceux qu'on croyoit voir dans
les apparitions.) » Si vous vous plai-
» gnez d'un devoir si funeste pour vous ;
» songez que nous avons parmi nous

» des femmes & des vieillards aussi à
 » plaindre que vous-même. Hé, com-
 » bien d'époux de nos Grecques sont
 » ensevelis dans la poussière de Troye !
 » supportez courageusement cette in-
 » fortune. Pour nous, si nous faisons
 » mal d'honorer la bravoure après le
 » trépas, nous consentons qu'on blâme
 » nos lumières. Aussi-bien les Troyens
 » ignorent-ils l'idée qu'on doit avoir
 » des amis fidèles, & des illustres morts.
 » L'estime que nous en faisons est ce
 » qui rend la Grèce florissante : & c'est
 » le défaut de ce discernement qui vous
 » accable de peines conformes à vos
 » jugemens peu équitables. »

Hecube se voyant rebutée, se tourne
 vers Polyxène qui est présente. » O,
 » ma fille, vous le voyez, on rejette
 » mes vœux. C'est à vous d'essayer si
 » vous aurez plus de pouvoir qu'une
 » mère. Employez pour votre vie ce
 » que la douleur a de plus tendre. Prof-
 » ternée aux pieds de ce Prince inexo-
 » rable, tâchez d'exciter dans son cœur
 » quelque mouvement de pitié. Saisissez
 » son foible. Il est père. »

Polyxène jette un regard modeste,
 mais assuré, sur Ulysse, & lui parle
 ainsi. » Je le vois Ulysse, vous cachez

» votre main , vous détournez le visa-
 » ge. » (C'étoit pour empêcher qu'on
 ne lui touchât la main & le menton ,
 coutume des supplians.) » Vous redou-
 » tez mes prieres ; ne craignez rien :
 » * Vous n'entendrez de moi ni vœux ,
 » ni soupirs : je vous fuis. On veut que
 » je meure , & je brûle de mourir. Non,
 » je ne flétrirai point ma gloire par une
 » lâche crainte de la mort. Hé , pour-
 » quoi chérissois-je la vie ? fille de Roi ,
 » destinée à des Rois dans l'espérance
 » d'un hymen aussi doux qu'illus-
 » tre , Reine au milieu d'une Cour
 » de Troyennes , semblable enfin aux
 » Déeses , hors l'immortalité , je me
 » vois aujourd'hui esclave. Ce nom
 » seul me fait aimer le trépas. Réduite
 » d'ailleurs à devenir peut-être le prix
 » d'un maître cruel qui daignera m'a-
 » cheter , verrois-je la sœur d'un Hec-
 » tor réservée aux derniers emplois des
 » plus vils esclaves. » Le Poëte fait le
 détail de ces emplois , cuire le pain ,
 balayer , faire de la toile ; détail qui en
 nous faisant regarder en pitié les siècles
 passés , ne doit pourtant pas nous faire

* Grec : *Vous n'entendrez point mon Jupiter Suppliant* , façon de parler Grecque,

souppçonner le Poëte d'avoir dit une impertinence à ses Spectateurs. Polyxène continue : » Jugée digne d'avoir » des Rois pour époux , je deviendrois » l'épouse d'un misérable acheté à prix » d'argent. Non , non , je mourrai libre , » & j'emporterai ma gloire aux Enfers. » Allons , Ulysse , conduisez-moi , im- » molez-moi , je ne vois plus d'autre » bonheur ici bas pour Polyxène ! Et » vous , Madame , n'employez ni paro- » les , ni efforts pour rompre ce dessein. » Laissez - moi mourir plutôt que de » m'exposer à des outrages indignes de » mon rang. Un cœur qui n'est pas fait » aux calamités peut bien les suppor- » ter ; mais il lui en coûte trop pour » s'y faire , & la mort lui est plus avan- » tageuse qu'une vie qu'il traîneroit » dans le déshonneur. »

Le Chœur admire la noblesse des sentimens que fait éclater Polyxène. » Hélas , répond Hecube , que de dou- » leur va suivre de si nobles senti- » mens ! » Puis se tournant vers Ulysse. » Prince , si vous voulez faire un don » agréable au fils de Pélée , sans vous » couvrir d'opprobre , c'est moi & non » ma fille qu'il faut immoler. Menez » Hecube à son tombeau. Percez mon

» sein de mille coups. C'est moi qui ai
 » donné le jour à Paris, à celui qui a
 » fait mourir Achille. »

ULYSSE. C'est Polyxène & non pas vous qui demandent ses Mânes.

HECUBE. Hé bien, joignez-moi à ma fille. Ce seront deux victimes pour une.

ULYSSE. C'est déjà trop de Polyxène, sans y joindre Hecube. Que ne pouvons-nous épargner l'une & l'autre ?

HECUBE. Non, vous dis-je, il le faut. Vous serez forcé de nous réunir.

ULYSSE. Hé, qui m'y forcera ? Je ne connois point de maître en ces lieux.

HECUBE. Ce sera moi. Plus attachée à Polyxène que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE. Madame, prenez des conseils plus salutaires.

HECUBE. Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne puis la laisser dans vos bras.

POLYXENE. Ecoutez-moi l'une & l'autre. Ulysse n'aigrissez point une mere désespérée. Vous, ô ma mere, cédez à des vainqueurs. Epargnez-vous l'affront de me voir traîner avec violence. (Le Grec dit plus.) Permettez que votre fille vous embrasse pour la

derniere fois, & que pour la derniere fois elle vous appelle du doux nom de mere ; ô ma mere , je m'en vais au tombeau.

HECUBE. Et je vivrai pour l'esclavage !

POLYXENE. Je ne verrai point cet hymen si justement attendu !

HECUBE. O fille malheureuse ! ô plus malheureuse mere !

POLYXENE. Je vais donc être séparée de vous , & réleguée dans les Enfers.

HECUBE. Que ferai-je , hélas , pour terminer cette cruelle vie ?

POLYXENE. Fille de Roi je vais mourir esclave !

HECUBE. Et moi après avoir vû périr ma nombreuse postérité ! *

POLYXENE. Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector & à Priam votre époux ?

HECUBE. Dites-leur que je suis arrivée au comble des maux.

Polyxène & Hecube continuent ainsi un moment l'expression de leur douleur telle que la dicte la nature. La premiere fait les derniers adieux à sa mere , à Cassandre sa sœur , & à son frere Po-

lydore l'un & l'autre absens. A l'égard de Polydore , Hecube par un pressentiment naturel dit qu'elle ignore s'il vit encore ; & Polyxéne la rassure. Il ne faut pas être surpris qu'Hecube quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonnèse de Thrace ignore le sort de Polydore. Le Roi Polymestor est supposé absent & à l'extrémité de son Royaume , comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hecube croit avec apparence que son fils est avec lui. Enfin , Polyxéne dit à Ulysse. » Enlevez-moi » & me voilez la tête (comme aux » victimes ,) car je sens que les pleurs » d'une mere m'attendrissent , & que » ma vûe la consume de douleur. O » lumiere : je puis du moins pronon- » cer ce nom , car je ne jouis plus de la » chose , sinon dans l'intervalle où je » me trouve entre le glaive & le tom- » beau d'Achille , adieu. » Hecube sent qu'elle se pâme. Elle appelle sa fille , lui tend les bras , fait d'inutiles efforts , & tombe évanouie entre les mains des femmes , tandis qu'Ulysse emmène Polyxéne. Si l'on trouve de la cruauté dans ces sacrifices , il faut se placer du moins dans la situation où étoient les Grecs à qui la superstition & la poli-

tique les rendoient comme nécessaires. Sans cela on ne peut justifier le personnage d'Ulyffe.

Le Chœur chante les Strophes ordinaires pour exprimer ses regrets. Elles roulent sur la triste servitude que les Dames Troyennes envisagent avec plus d'horreur depuis l'enlèvement de Polyxène. Ces Strophes sont des plaintes très-éloquentes excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux sur eux-mêmes à la vûe des malheurs d'autrui. Hecube reste toujours livrée à sa douleur & couchée par terre.

A C T E I I I.

Talhybius Officier d'Agamemnon vient la trouver de la part de ce Roi. Il demande au Chœur où elle peut être, & on la lui montre dans l'état où sa profonde douleur l'a réduite, presque sans mouvement, & enveloppée dans ses voiles. Frappé à la vûe d'un spectacle si touchant il s'écrie: » O Jupiter, » que penser des Dieux! s'intéressent- » ils en effet aux mortels? Est-on mal » fondé à croire que satisfaits d'être » heureux ils abandonnent le reste au » hazard? Quoi! c'est-là cette Reine

» des riches Phrygiens ! cette épouse
 » de l'heureux Priam ! & son Royaume
 » est renversé ! & je la vois elle-même
 » réduite à l'esclavage , accablée d'en-
 » nuis & d'années , privée d'enfans , &
 » couchée dans la poussière ! » Senti-
 mens impies : le systême de la fatalité
 répandu dans le peuple faisoit souffrir
 ces discours populaires , comme l'effet
 d'un premier mouvement que le cœur
 défavouoit.

On exhorte Hecube à se lever. Elle
 ne se réveille de son accablement que
 pour demander , qui vient encore in-
 sultier à sa douleur. Talthybius lui dit
 qu'il est envoyé vers elle par Agamem-
 non. * » Ah , dit Hecube , vient-on
 » me chercher pour m'immoler ? Al-
 » lons : me voici prête : conduisez-moi.
 » Non , répond le Héraut , c'est pour
 » rendre les derniers devoirs à votre
 » fille déjà immolée. » Cette affreuse
 nouvelle replonge Hecube dans l'abyme
 de la tristesse. » Comment avez-vous

Note
 de l'Edi-
 teur.

* Le Grec porte qu'Agamemnon *la mande* :
 Ἀγαμέμνωνος μετὰ πέμψαιτος. Ce mot n'est pas
 indifférent. Sur cet ordre en effet , l'infortunée
 Hecube s'imagine qu'on va la faire mourir elle-
 même , & c'est tout ce quelle désire.

» pû l'immoler, cruels que vous êtes ! »
 Elle veut pourtant sçavoir un détail si
 triste pour une mere. Je ne sçai si cela
 nous paroîtroit aujourd'hui naturel ,
 quelque tempérament qu'y ait apporté
 le Poëte. Car Hecube craint sur-tout
 qu'on n'ait immolé sa fille beaucoup
 moins aux Mânes d'Achille , qu'à la
 politique & à la haine des Grecs. Tal-
 thybius fait donc son récit à la maniere
 d'Enée ,

Infandum , Regina , jubes renovare dolorem , &c.

» Vous exigez de moi un renouvel-
 » lement de douleur. Ce funeste spec-
 » tacle m'a couté assez de larmes. Faut-il
 » en verser encore ? Toute l'armée étoit
 » assemblée autour du tombeau d'A-
 » chille , où se devoit faire le sacrifice.
 » * Le fils de ce Héros prend la main
 » de Polyxéne , & la fait monter sur
 » le tombeau. J'étois proche , aussi-bien
 » qu'une troupe de jeunes Grecs choisis
 » pour tenir la victime. Le fils d'Achille
 » prend la coupe d'or , & fait des liba-
 » tions aux mânes de son pere. Il me
 » fait signe d'imposer à l'assemblée un
 » religieux silence. J'obéis , tout se taît.

* Neoptolème.

» Alors il s'écrie , ô fils de Pélée , ô mon
» pere , recevez ces sacrées libations qui
» évoquent les Ombres. Venez vous
» rassasier du pur sang de cette inno-
» cente victime que nous vous livrons
» toute l'armée & moi. Mais soyez-
» nous favorable. Détachez nos vais-
» seaux du port , & donnez - nous un
» heureux retour dans nos patries. Il
» dit , & toute l'armée s'unit à ses vœux.
» Il tire aussi-tôt le couteau sacré , & il
» ordonne à ceux qui environnoient la
» victime de la saisir. Arrêtez , dit-elle ,
» ô Grecs. Vous qui avez ravagé ma
» terre natale , sçachez que je meurs
» volontairement. Qu'on ne m'appro-
» che pas. Je vais me livrer au coup
» fatal. Laissez-moi mourir libre au
» nom des Dieux. Reine , je rougirois
» de paroître aux Enfers en qualité d'es-
» clave. L'assemblée s'émeut ; Aga-
» memnon lui-même commande qu'on
» cesse de retenir Polyxène. Elle l'en-
» tend , & se voyant libre , elle déchire
» ses vêtemens , découvre son sein ,
» fléchit le genou , & tient ce discours
» capable d'attendrir des rochers. Jeune
» Prince , voici mon sein & ma tête.
» Choisis : frappe : me voilà prête. Le
» fils d'Achille tout éperdu & sans trop

» ſçavoir ce qu'il veut ou ne veut pas ,
 » détourne les yeux : il balance. Il frap-
 » pe incontinent. Des ruiſſeaux de ſang
 » coulent.

* Elle tombe , & tombant range ſes vêtemens ,
 Dernier trait de pudeur en ces derniers momens.

Ces deux vers de la Fontaine qui expriment la mort de Thisbé , ſont la plus fidelle traduction du paſſage d'Euripide. Talthybius ajoute , que l'aſſemblée remplie d'admiration & de pitié pour Polyxène , s'eſt miſe à lui dresser un bucher , & à faire , comme de concert , des préſens pour la pompe funébre. Cette nouvelle ſemble diſſiper l'horreur dont Hecube étoit ſaiſie en apprenant la mort de ſa fille. Elle prononce même une petite tirade de morale ſur la nobleſſe des ſentimens qui ſe conſerve toujours , même dans l'adverſité. » Eſt-ce à l'éducation ; eſt-ce à » la naiſſance , dit-elle , qu'on doit ces » ſentimens ? &c. » Puis elle s'apperçoit qu'elle moralife un peu hors de propos. Elle a raiſon : mais les Grecs étoient fous de ſentences & de morale. Ils en vouloient par tout. » Allez , dit

* LA FONTAINE , *filles de Minée.*

» Hecube à Talthybius , & dites aux
 » Grecs qu'ils écartent de la victime la
 » foule du peuple. » Elle ordonne aussi
 à une de ses femmes d'aller puiser de
 l'eau sur les bords de la mer pour laver
 le corps de Polyxène ; & comme les
 derniers devoirs étoient infiniment pré-
 cieux chez les Anciens , elle songe com-
 ment elle pourra les rendre à sa fille
 avec quelque décence , & d'où elle
 pourra tirer le reste des dons funéraires
 qu'on devoit mettre dans les tombeaux ,
 suivant l'usage. * Elle se résout à prier
 les Dames Troyennes ses compagnes
 de captivité , de lui donner le peu de
 bijoux , d'or , & d'habits qu'elles auront
 pû dérober à la rapacité des Vain-
 queurs. Cela lui donne lieu de jeter un
 soupir sur son opulence passée qu'elle
 compare avec sa disette présente : tan-
 dis qu'elle est en humeur de morale ,
 elle conclut que les honneurs & les
 richesses ne sont que vanité pure , &
 que celui-là seul est heureux qui donne
 le moins de prise aux revers. Le Chœur
 continue la morale en trois Strophes.

* Voyez *Iphigénie en Aulide* & *Alceste* , pre-
 mière Partie , Tom. II. & III.

A C T E I V.

La femme qu'Hecube avoit envoyée à la mer pour y puiser de l'eau revient annoncer de nouveaux malheurs. Hecube sort de son appartement ; & cette femme qui apporte un cadavre voilé l'appelle la plus infortunée des humains. Hecube croit qu'on lui envoie le corps de Polyxène ; & cette erreur cause une suspension qui intéresse. On la détrompe. » Seroit-ce donc Cassandre , dit-elle ? Non , dit la suivante ; » aussi-tôt elle découvre le corps. Il se trouve que c'est celui de Polydore qu'Hecube reconnoît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'est une fureur véritable. Aussi la mesure des vers change-t-elle ; & il y a apparence que le reste de cette Scène étoit en partie chanté ou du moins accompagné d'instrumens pour animer les Acteurs , comme on le voit dans plusieurs autres endroits des Tragédies Grecques , où les Scènes extrêmement passionnées sont parsemées de Strophes , ainsi que les Intermèdes des Actes.

La Suivante dit , qu'elle a trouvé le corps de Polydore sur le bord de la mer qui l'avoit rejetté de son sein. He-

cube se souvient alors du songe qu'elle a eu la nuit précédente. Elle ne doute plus que Polymestor n'ait fait périr son fils pour s'emparer des trésors de Troye. Le Chœur intéressé dans toute cette Scène, voit paroître Agamemnon, & se tait.

Ce Roi vient prier Hecube d'ensevelir au plutôt Polyxène, & il s'étonne de son délai. C'étoit le devoir d'une mere ou du plus proche parent. Agamemnon en se détournant apperçoit le cadavre. Il reconnoît à l'habillement que c'est un Troyen qu'on a tué. Hecube à part balance si elle se jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le supplier de prendre en main ses intérêts contre la violence de Polymestor ; un reste de fierté de Reine, & la crainte d'un refus la font balancer. L'humanité du Roi, la soif de la vengeance, & l'intérêt d'un fils, si cruellement massacré l'emportent. Elle tombe aux genoux du Roi de Mycènes. » Que demandez-vous, dit-il ? La liberté ? Elle vous est accordée. » Il pouvoit la lui donner comme chef de l'armée Grecque. » Non, » répond Hecube, la captivité me fera douce, dut-elle durer autant que ma vie, pourvu que je sois vengée. Vous

» voyez ce cadavre. C'est mon fils. » Elle lui raconte l'histoire de Polydore & la trahison de Polymestor. L'unique faveur qu'elle demande, c'est qu'on lui aide à se venger de ce Roi perfide qui a violé les droits les plus sacrés de l'hospitalité & de l'amitié pour satisfaire son avarice. Agamemnon paroît balancer. » Vous reculez, dit-elle, ah Reine » infortunée, j'aurai perdu mes vœux » & ma vengeance ! » Il y a encore ici une de ces sentences si chères aux Grecs & si soigneusement remarquées par les Commentateurs. » Hé, pour- » quoi cultiver tant les autres arts, & » ne pas employer tous ses soins à trou- » ver l'art d'obtenir tout par la persua- » sion ? » Il est vrai qu'à cette sentence près, qui ne seroit pas de notre goût, Hecube employe tout ce que la nature peut suggérer de plus passionné pour toucher son Vainqueur. C'est une captive autrefois Reine qui le supplie : c'est une mere dont on a égorgé impunément les enfans ; c'est contre un traître qu'elle implore la justice d'un ennemi généreux. Les hommes, les Dieux, & le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troye encore fumante se présente à son souvenir ; comme dans

138 H E C U B E ,
l'Andromaque de Racine qui a suivi
ces images & imité ce morceau.

* Seigneur , voyez l'état où vous me reduisez ;
J'ai vû mon pere mort , & nos murs embrasez.
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere ,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussiere ;
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! &c.

La Scène entiere de Racine est précifément la même que celle d'Euripide. Même embarras , même situation d'Hecube & d'Andromaque ; même ardeur dans chacune de fléchir , l'une Agamemnon , l'autre Pyrrhus. Enfin pour dernier effort , Hecube dompte sa plus vive répugnance , & remontre à Agamemnon que Cassandre est sa captive , & son épouse. C'est par ce rendre nom qui coute si cher à la fille & à la mere , qu'Hecube tâche de l'ébranler. Elle voudroit que tout dans elle prît la parole , ses mains , sa démarche , ses cheveux blancs , & que par autant de voix éloquentes , tout exprimât la vivacité de sa douleur.

Agamemnon l'écoute en silence & d'un air rêveur. Emû d'une compassion

* RACINE , *Andromaq. Act. III. Sc. VI.*

noble , il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiète. Il voudroit ne paroître pas immoler ce Prince à l'amour de Cassandre. Qu'en diroit la Grèce assemblée ? Polymestor est son allié : Polydore est censé ennemi. Les sentimens d'une mere ne passent point dans les cœurs d'une armée , & les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot , il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs. » Hélas , » s'écrie Hécube , personne n'est donc » libre , si les Rois ne le sont pas ! » l'homme est donc esclave des richesses ou de l'éclat ! de vains égards » pour une multitude insensée ou pour » de chimeriques loix étouffent donc » l'humanité & les mœurs ! hé bien , » ajoute-t-elle , si vous ne craignez que » les bruits de la Grèce , je vous délivre de cette crainte. Je ne vous prie » plus de servir ma vengeance. Soyez- » en seulement le dépositaire : gardez » mon secret , & si durant l'effort que » je médite il arrive quelque émeute , » arrêtez-en le cours , sans paroître agir » en ma faveur. Du reste , laissez-moi » le soin de me venger. Hé , comment » vous vengerez-vous , dit Agamem-

» non ? Par des femmes , répond-elle :
 » Faites seulement que celle-ci (c'est
 » une d'entr'elles) puisse traverser le
 » camp en sûreté. » Elle lui donne or-
 dre aussi-tôt d'aller de sa part prier Po-
 lymestor de venir la trouver pour un
 intérêt commun. A l'égard de la céré-
 monie funébre , elle la diffère après
 sa vengeance.

Agamemnon entre dans ses desseins ,
 & se retire en terminant l'Acte , qui
 est suivi de l'Intermède chanté par le
 Chœur. Il roule sur le saccagement de
 Troye & sur l'esclavage des Troyennes.
 Il y a des Strophes admirables , mais
 elles perdroient à être séparées.

A C T E V.

Polymestor ancien ami de Priam &
 d'Hecube prend ici ce personnage, parce
 qu'il croit son crime enseveli dans les
 flots avec Polydore. Il salue Hecube ,
 plaint son sort , s'excuse sur son délai
 à la voir depuis trois jours qu'elle est
 arrivée dans ses Etats. Mais des affai-
 res d'Etat le retenoient dans le fond de
 la Thrace ; & il se rendoit vers elle ,
 lorsqu'il a rencontré la personne qui
 venoit le chercher de la part d'Hecube.

Cette Princesse feint d'ignorer sa perfidie. » Je rougis, dit-elle, de lever les yeux sur vous étant ce que je suis, après ce que j'ai été. » Elle joint à cette honte naturelle une raison qui doit paroître bien étrange pour notre siècle. C'est qu'il n'est pas permis à une femme de regarder un homme en face, » Que voulez-vous de moi, dit le Roi? » Hecube lui fait entendre qu'elle a un secret important à lui confier aussi-bien qu'à ses enfans. Polymestor fait écarter sa suite, & jure qu'il est disposé à tout faire en faveur des amis malheureux. Hecube commence par lui demander si Polydore vit: » Oui, répond le parjure, & du moins vous n'êtes pas malheureuse en ce point. »

HECUBE. Se souvient-il toujours d'une mere?

POLYMESTOR. Il vouloit venir secrètement vers vous.

HECUBE. Et les trésors qu'on vous avoit confiés?

POLYMESTOR. Ils sont en sûreté dans mon Palais.

HECUBE. Continuez d'en être fidèle dépositaire.

C'est ainsi que cet entretien est con-

duit. Polymestor curieux de sçavoir le secret dont on l'a flatté veut écarter ses enfans. » Non, dit Hecube, il faut » qu'ils soient présens. » Elle parle de nouveaux trésors cachés, dit-elle, sous un marbre noir dans les débris du Temple de Minerve à Troye, & dont il faut que les enfans de Polymestor soient instruits en cas que leur pere vint à mourir. Elle parle de plus de quelque argent qu'elle a sauvé dans sa fuite, & qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appas séduisant, il entre dans l'appartement où les Troyennes l'attendent, & la Reine en l'introduisant lui dit ces paroles ambiguës. » Entrez, » faites ce qui convient, puis vous » retournerez avec vos enfans au lieu » où vous avez laissé mon fils. »

Le Chœur témoin de ce piège tendu au Roi Thracien, en attend l'issue, qui ne tarde gueres; car peu après qu'il est entré l'on entend des cris. » Ah, l'on » me perce les yeux! » en effet, toutes les femmes se jettent sur lui avec des fuseaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'Hecube tue les deux enfans de son perfide allié. Ce mouvement qui ne se voit point, est exprimé très-vivement & en fort peu de mots en

partie par le Chœur, & en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hecube sort : à l'instant le Palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymestor étendus ; & lui-même devenu furieux court çà & là, sans tenir de route assurée. Il poursuit en vain les femmes qui l'ont assassiné. Il appelle à son secours les Grecs, les Atrides, & toute l'armée. Ce sont là de ces situations que nos vers Alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de versification que les Grecs se permettoient, rendent ces sortes de jeux naturels, vifs, & incapables d'aucune traduction supportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymestor. Il feint d'être étonné de ce bruit comme s'il en ignoroit la cause. Polymestor qu'il trouve dans le même état où l'on a vû *Œdipe* dans *Sophocle*, lui dit : » Vous voyez l'état où je » suis. C'est Hecube & ses Compagnes » qui m'ont traité ainsi. » Agamemnon continuant de feindre, appelle Hecube qui se présente fièrement & qui jouit de sa vengeance. Polymestor veut se jeter sur elle ; chose qui nous choqueroit extrêmement, quoiqu'exprimée d'une manière tragique. Agamemnon

en grand Roi dont l'autorité s'étend
sur ses alliés mêmes, arrête sa fureur :
il se fait l'arbitre d'un différend si ex-
traordinaire. Il veut entendre les rai-
sons de part & d'autre, & les peser en
Juge souverain. Polymestor y consent,
& parle le premier. » Il s'agit de Po-
» lydore le dernier gage de l'hymen
» d'Hecube. Priam qui commençoit à
» craindre pour Troye me le confia,
» & je conviens que je l'ai fait mourir.
» Mais jugez de mes raisons. Sa mort
» étoit un coup d'Etat pour les Grecs
» & pour moi. J'appréhendai, je l'a-
» voue, que cet enfant ne recueillit
» un jour les débris de Troye; qu'il
» ne tirât de ses cendres ce Royaume
» dangereux; que les Grecs irrités ne
» fissent une seconde expédition fatale
» à la Thrace; & qu'ils ne revinssent
» envelopper mes États dans les ruines
» d'une seconde Troye que j'aurois res-
» suscitée. Hecube a sçu la mort de
» son fils. Elle m'a conduit dans le
» piège, sous prétexte de m'indiquer
» je ne sçais quels trésors imaginaires.
» Elle m'attire seul avec mes enfans
» dans le fond de ce Palais. A peine
» étois-je assis que je me vois environné
» de femmes qui feignant d'admirer
l'éclat

„ l'éclat de mes vêtemens , & mon ja-
 „ velot , me défarment & me dépouil-
 „ lent. Les autres prennent mes enfans ,
 „ les caressent , & se les donnent de
 „ main en main pour les écarter loin
 „ de moi. Tout-à-coup , les inhumai-
 „ nes , passant des caresses à la fureur ,
 „ font briller des poignards cachés sous
 „ leurs robes ; & immolent mes enfans
 „ à mes yeux. Celles qui m'amusoient
 „ me faïssent les pieds & les mains ,
 „ & m'arrêtent par les cheveux , malgré
 „ mes efforts pour secourir mes fils.
 „ Contraint de céder au nombre , je
 „ deviens moi-même l'objet de leur
 „ barbarie. Elles me percent les yeux
 „ à coups d'éguilles , & s'enfuyent in-
 „ continent. Livré à moi-même & à
 „ mon désespoir , je les poursuis à mon
 „ tour , je brise , je renverse tout ce qui
 „ s'oppose à moi. Mais en vain. Voilà
 „ ce que votre intérêt & le meurtre de
 „ votre ennemi m'attire de honte &
 „ d'horreur. » Il finit en maudissant les
 „ femmes à-peu-près comme * Sganarelle.
 „ Oui , je rassemble aujourd'hui sur ce
 „ sexe toutes les malédictions faites &

* MOLIERE , *Ecole des Maris* , Scène der-
niere.

» à faire. La mer ni la terre n'ont rien
 » produit de si détestable , &c. » Le
 merveilleux est que le Chœur qui est
 composé de femmes , relève sérieuse-
 ment cette dernière boutade d'un fu-
 rieux en disant , » qu'il a tort d'en
 » croire sa fureur contre toutes les fem-
 » mes , & qu'il en est de vertueuses ,
 » s'il y en a grand nombre de mauvai-
 » ses. » C'est Euripide qui parle , Poëte,
 (comme on l'a remarqué , & comme
 on le verra de plus en plus) aussi peu
 galant dans ses Poësies que Racine son
 imitateur éternel affectoit de l'être.

Hecube commence son plaidoyé par
 une sentence sur l'éloquence. Elle trou-
 ve horrible que les hommes s'en fassent
 un art pour servir l'injustice. Puis se
 tournant vers Polymestor : » De quel
 » front , dit-elle , osez vous dire que
 » c'est en faveur d'Agamemnon & des
 » Grecs que vous avez tué mon fils ?
 » Non , non , des barbares * ne peuvent
 » lier de véritable société avec les Grecs.
 » Mais quelle faveur esperiez - vous
 » d'eux ? Les nœuds du sang ou le

* Ce trait fait sans doute allusion à quelque infidélité des barbares alliés avec les Grecs durant la guerre du Peloponèse.

» désir de leur alliance vous ont peut-
 » être porté à ce crime. La crainte de
 » leur vengeance vous a peut-être allar-
 » mé. Qui croyez-vous persuader par
 » de pareils prétextes ? Avouez-le , c'est
 » votre avarice qui m'a ravi mon fils.
 » Si c'est l'intérêt d'Agamemnon qui a
 » guidé vos coups , falloit-il attendre
 » si tard ? Pourquoi ne lui avez-vous
 » pas sacrifié Polydore , ou pourquoi ne
 » l'avez-vous pas livré aux Grecs , tan-
 » dis que Troye subsistoit , que Priam
 » vivoit encore , & que la lance d'Hec-
 » tor étoit encore formidable ? Deviez-
 » vous attendre que mes Etats fussent
 » renversés & Troye réduite en cen-
 » dres , pour immoler un enfant qui
 » étoit entre vos mains sur la foi de
 » l'hospitalité ? Levons tous les voiles
 » dont vous tâchez de couvrir la noir-
 » ceur de cet attentat. Vous étiez ami
 » des Grecs , dites-vous : je le veux :
 » cet or que vous avouez n'être pas à
 » vous , il falloit donc le distribuer à
 » des Guerriers épuisés , & éloignés
 » de leur patrie. Mais loin de leur en
 » faire part , vous le gardez en secret
 » dans votre Palais. Quelle gloire eût-
 » ce été pour vous de me rendre mon
 » fils conservé par les soins de l'amitié ,

» & de me le rendre dans un tems qui
 » distingue les vrais amis par une fidé-
 » lité indépendante de la fortune ! quel
 » appui n'eussiez-vous pas trouvé dans
 » Polydore , si devenu heureux par vos
 » soins il vous eût vû à son tour dans
 » l'adversité ! il auroit été pour vous
 » une ressource , un trésor plus solide
 » que ceux qui vous ont ébloui. Mal-
 » heureux , où en êtes-vous réduit ?
 » Vous ne gagnez point Agamemnon ,
 » vous perdez les trésors usurpés , vos
 » enfans , & la lumière du jour. Pour
 » vous , Agamemnon , j'ose le déclá-
 » rer , si vous soutenez Polymestor ,
 » vous ferez l'appui d'un coupable qui
 » a violé la foi publique , & foulé aux
 » pieds les loix les plus sacrées ; vous
 » passerez pour le défenseur des atten-
 » tats & des forfaits. Je me tais pour
 » ne paroître pas faire la loi à mes
 » maîtres. »

Après une réflexion du Chœur sur la
 force de la vérité qui seule fait le nerf
 de l'éloquence , Agamemnon parle en
 Juge & prononce avec beaucoup de
 dignité , mais en peu de mots , contre
 Polymestor dont il a découvert l'arti-
 fice. Ainsi la vengeance d'Hecube est
 autorisée & le crime puni. Polymestor

confondu lance des imprécations contre Hecube & Agamemnon , imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse , & précipitée dans la mer , ce que la Fable justifie : à l'autre , que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre , & que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'événement le montra dans la suite. La superstition des Anciens leur faisoit regarder avec frayeur & comme des présages terribles ces sortes de malédictions sorties de la bouche des malheureux. C'est pourquoi Agamemnon quoi qu'il paroisse les mépriser , fait enlever Polymestor , & le condamne à être relégué dans une isle déserte. Cependant le vent favorable souffle , la flotte se dispose à sortir du port , & la Pièce finit.

Erasme l'a traduite en vers Latins comme une des plus belles ; & Lodovico Dolce l'a mise en vers Italiens , jusqu'à imiter la mesure des grands & des petits vers. Comme ils n'y ont rien changé du tout , nous n'en dirons pas davantage. L'édition Italienne a été faite à Venise en 1566. Il est inutile encore d'observer la duplicité d'action , qui est visible , & les endroits qui cho-

quent évidemment nos mœurs. Le Tragique singulier de ce Poëme efface tout cela dans l'esprit de ceux qui ne sont pas prévenus contre les anciens ; mais je doute qu'il pût se soutenir dans une traduction suivie & entière.

O R E S T E ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

LE sujet est indiqué dans le Prologue qu'on va développer. Le lieu de la Scène est à Argos dans le Vestibule du Palais d'Agamemnon. Les personnages qui jouent sont Electre, un Envoyé, Oreste, Apollon, Hélène, un Chœur de femmes Grecques, un Phrygien, Tyndare, Pylade, Hermione, Ménélas.

ACTE PREMIER.

Electre paroît aux pieds d'un canapé sur lequel son frere Oreste est couché & endormi. Elle repasse l'enchaînement des maux qui accablent successivement la Maison des Pélopidés. Elle remonte jusqu'à leur origine, & fait le dénom-

brement de ces illustres malheureux depuis Tantale qui en est le Chef, jusqu'à Oreste. Tantale est aux enfers condamné à rouler éternellement une masse énorme de la racine d'un mont jusqu'au sommet. Pélops mis en morceaux & servi aux Dieux eut l'épaule dévorée par Cerès. Atrée & Thyeste ses enfans firent reculer d'horreur le Soleil, par l'effet de leurs divisions. Pour Agamemnon & Ménélas fils d'Atrée, ils semblent avoir hérité des malheurs de leur pere. L'hymen a perdu l'un & l'autre. Le premier devient époux & victime de Clytemnestre, qui l'égorge. Le second a le malheur de se voir uni à Héléne, cette Furie commune de Troye & de la Grèce. Oreste fils d'Agamemnon, tue sa mere pour venger son pere, & pour obéir à Apollon.

» Moi-même, continue Electre, je fus
 » complice de ce crime, ainsi que Py-
 » lade. Cet attentat est la cause unique
 » qui réduit Oreste au triste état où on
 » le voit. Attaché sur un lit de dou-
 » leurs il meurt de honte & de remords.
 » Il refuse toute sorte de nourriture.
 » Les Furies le laissent à peine respirer.
 » Revenu à lui-même, il se baigne de
 » pleurs; & cela depuis six jours que

» le crime est commis. » Ainsi l'action théâtrale se passe le septième jour depuis la mort de Clytemnestre. Pour surcroît de maux, c'est en ce jour même que les Argiens doivent juger Oreste & Electre pour les condamner à être lapidés ou massacrés comme parricides. L'unique espérance d'Electre consiste en Ménélas récemment revenu de l'expédition de Troye, & qu'on attend ce même jour à Argos. » Ménélas a, dit-elle, envoyé devant lui Hélène, » mais secrettement & de nuit, pour » n'être pas vûe des Grecs qui sans » doute l'auroient punie des maux » qu'elle a causés à la Grèce. » Hélène est donc dans Argos avec Hermione sa fille, & elles pleurent Clytemnestre. Voilà ce qui précède l'action. Euripide en ce Prologue n'a pas tout-à-fait prévenu les événemens, comme dans sa Tragédie d'Hecube. Il a mis seulement les Spectateurs au point où ils doivent être; par-là cette première Scène est excusable, & peut même passer pour belle.

Hélène fait la seconde. Comme elle ne fait qu'arriver de Troye, elle est censée ignorer le détail des malheurs d'Agamemnon & de sa famille. C'est

pourquoi elle commence par demander à Electre , comment elle & son frere ont osé porter leurs mains parricides sur une mere. Elle adoucit pourtant ce crime en le rejettant sur Apollon qui l'avoit ordonné ; & voilà pourquoi elle se croit autorisée à parler à sa nièce malgré une sorte d'excommunication qu'elle & son frere avoient encourue , comme on l'a expliqué au sujet des *Eumenides* d'Eschyle. Hélène pleure dans Clytemnestre une sœur qui lui étoit chere. » Que voulez-vous , dit » Electre , que je vous réponde ? Vous » voyez assez l'état déplorable de la » Maison d'Agamemnon. Moi qui passe » les nuits & les jours auprès de ce cher » mort : (car Oreste est-il censé vivre , » vû l'accablement où le jettent ses » maux ?) je ne puis les lui reprocher. » Heureuse Hélène , heureux Ménélas , » vous venez chez des infortunés ! » Hélène les plaint , mais d'un air artificieux. Puis elle demande à Electre une grace qui n'est qu'un piège. C'est de porter les libations & les cheveux qu'elle lui présente , (ce sont les siens) sur le tombeau de Clytemnestre. Electre la prie de l'en dispenser , & s'excuse sur ce qu'elle est occupée auprès d'Oreste

qu'elle ne peut abandonner un moment. Elle exhorte sa tante à porter elle-même ses dons, & piquée de la commission qu'on veut lui donner pour Clytemnestre qui la haïssoit, elle pique elle-même couverte ment Hélène, sur ce qu'elle n'ose se montrer aux Argiens. C'est un tour de femmes qu'elles se jouent l'une à l'autre. Car Hélène n'ignoroit pas la part qu'Electre avoit eue au meurtre de Clytemnestre. C'étoit donc l'offenser que de lui proposer d'aller offrir des libations au tombeau d'une mere ennemie. Ce court dialogue quoique naturel, paroît un peu sortir du caractère de la Tragédie.

Hélène se résout à charger Hermione sa fille des libations qu'elle a préparées pour sa sœur. Elle l'appelle & l'en charge en effet; tandis qu'Electre dit à part, que la beauté est un don pernicieux pour celles qui en usent mal. » Voyez » cette Princesse. Ses cheveux coupés » ne la défigurent point. L'âge n'a point » flétri ses graces, ni changé son cœur. » Malheureuse Hélène, c'est toi qui » m'as perdue aussi-bien qu'Oreste & » toute la Grèce! » (ou bien d'une autre maniere, car le sens est équivoque.) » Voyez le caractère d'Hélène! avec

» quelle affectation elle a coupé l'ex-
 » trémité de sa chevelure, en prenant
 » garde de nuire à sa beauté. L'âge l'a-
 » t-il rendue moins vaine ? &c. »

Sur cela on voit arriver le Chœur. C'est une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Electre. Elle craint que leur arrivée tumultueuse ne réveille Oreste. Elle leur dit donc avec empressement, mais avec douceur, de se bien garder de faire du bruit en marchant, ou en parlant. Ces filles se disent la même chose les unes aux autres, ainsi qu'il arrive dans un appartement de malade. Car cela est tellement répété & joué en diverses façons que le jeu de Théâtre en devient tout-à-fait naïf. Le Chœur s'informe à voix basse de la santé d'Oreste. Il plaint le frere & la sœur. Celle-ci entre dans la conversation, & impose de tems en tems silence, tant son inquiétude est délicate. Oreste s'agite une fois sur son lit. La Princesse accuse le Chœur de l'avoir réveillé. Il se rendort : on continue de s'entretenir & de pousser des soupirs. En un mot, c'est la nature elle-même, telle qu'Euripide aimoit à la représenter sur le Théâtre, & telle que la vouloient les Athéniens.

Le Chœur commence à craindre qu'Oreste ne soit expire, tant son sommeil est long & paisible. Electre approche, & il se réveille. » Précieux sommeil, s'écrie-t-il, ô toi qui suspens mes douleurs, que ta douceur est venue à propos saisir mes sens ! doux oubli des maux, que tu es désirable aux malheureux ! où suis-je ? & comment ai-je été transporté en ce lieu ! ma phrénésie m'en a fait perdre le souvenir. »

ELECTRE. Cher Oreste, que votre repos m'a causé de joie ! souffrez que je range ces vêtements, & que j'éleve votre tête.

Il accepte ce secours. Il prie même sa sœur de lui essuyer les lèvres encore toutes remplies d'écume, & d'écarter les cheveux qui lui ombragent les paupières. Il fait paroître toutes les inquiétudes des malades, & sa sœur se prête à tout cela à-peu-près comme la Confidente de Phédre * à l'égard de sa maîtresse. Cette autre Scène dont on peut se souvenir est de même caractère que celle-ci. Electre profite des momens

* *Hippolyte* d'EURIPIDE, Tom. II. Act. I, Scène VI. pag. 149.

lucides où elle voit son frere pour lui apprendre le retour prochain de Ménélas qu'elle attend, fondée sur le retour d'Hélène. Sur quoi Oreste qui s'est levé dit : » Ménélas seroit plus heureux s'il » revenoit sans elle. S'il ramène son » épouse, il revient chargé d'un grand » fardeau. » Ceci fort un peu de la dignité Tragique, aussi-bien que plusieurs autres sentences contre le sexe. Mais Euripide ne manque aucune occasion d'en entrelasser de pareilles.

Un moment après Oreste se trouble & retombe dans ses égaremens d'esprit. » Ah, mon frere, s'écrie Electre, vos » yeux s'enflamment ! quelle soudaine » fureur vous saisit après un intervalle » si court ? »

ORESTE. * O ma mere, n'armez plus contre moi ces filles de l'Enfer

* » Au reste, (dit LONGIN ch. 13. de son » Traité du Sublime, traduct. de DESPREAUX) » vous devez sçavoir que les images dans la » Rhétorique ont tout un autre usage que parmi les Poètes. En effet, le but qu'on s'y » propose dans la Poësie, c'est l'étonnement » & la surprise ; au lieu que dans la Prose, » c'est de bien peindre les choses, & de les » faire voir clairement. Il y a pourtant cela de » commun, qu'on tend à émouvoir en l'une.

avec leurs redoutables serpens. Ah , ce sont elles ! je les vois frémir autour de moi.

» & en l'autre rencontre. » LONGIN à ce propos cite tout de suite ce morceau d'Oreste.

Mere cruelle ; arrête , éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer , ces spectres odieux.
Ils viennent , Je les vois. Mon supplice s'apprête ;
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête !

RACINE fait dire à Oreste dans son Andromaque :

Hé bien , filles d'Enfer , vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

LONGIN cite encore cet autre vers d'Oreste dans EURIPIDE :

Où fuirai-je ? elle vient. Je la vois. Je suis mort.

Puis il continue ainsi. » Le Poëte en cet endroit ne voyoit pas les Furies : cependant » il en fait une image si naïve , qu'il les fait » presque voir aux Auditeurs : & véritablement » je ne sçauois pas bien dire , si EURIPIDE » est aussi heureux à exprimer les autres passions ; mais pour ce qui regarde l'amour & » la fureur , c'est à quoi il s'est étudié particulièrement ; & il y a fort bien réussi. Et » même en d'autres rencontres , il ne manque » pas quelquefois de hardiesse à peindre les » choses. Car bien que son esprit de lui-même » ne soit pas porté au grand , il corrige son » naturel , & le force d'être tragique & relevé ;

ELECTRE. Arrêtez, malheureux ;
restez tranquille. Vous ne voyez rien
de ce que vous croyez voir.

» principalement dans les grands sujets, de
» sorte qu'on lui peut appliquer ces vers du
» Poëte.

A l'aspect du péril au combat il s'anime,
Et le poil hérissé, les yeux étincelans,
De sa queue il se bat les côtés & les flancs.

» Comme on le peut remarquer en cet en-
» droit où le Soleil parle ainsi à Phaëton en
» lui mettant entre les mains les rênes de ses
» chevaux. » Cette Tragédie est perdue. Mais
ce morceau traduit par Boileau doit avoir sa
place dans le Théâtre des Grecs.

Prends garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le fillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

» Et dans ces vers suivans : »

Aussi-tôt devant toi s'offrirent sept étoiles.
Dresse par-là ta course, & suis le droit chemin ;
Phaëton à ces mots prend les rênes en main ;
De ses chevaux ailés il bat les flancs agiles.
Les Courriers du Soleil à sa voix sont dociles.
Ils vont ; le char s'éloigne, & plus prompt qu'un
éclair

Pénètre en un moment les vastes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funeste
Le voit rouler de loin sur la plaine céleste ;

ORESTE. O Apollon , ces monstres ;
ces Gorgones , ces Princesses infernales
en veulent à ma vie.

*Elle se
saisit de
son frere.*

ELECTRE. Je ne vous quitte point :
& j'empêcherai du moins l'effet de ces
cruelles agitations.

ORESTE. * Ah , Furie , laisse-moi en
repos. Veux-tu m'entraîner au Tar-
tare ?

ELECTRE. O Dieux quelle fera ma
ressource , contre le Démon qui l'agite !

ORESTE. Qu'on m'apporte mon arc
& mes flèches , dons précieux d'Apol-
lon : que j'écarte ces fieres Euménides ,
qui ne me laissent pas respirer.

ELECTRE. Pensez-vous qu'une main
mortelle puisse blesser des Divinités ?

ORESTE. Oui , je vais les blesser ,
si elles ne se retirent.... Entendez-vous

Lui montre encor sa route , & du plus haut des
Cieux

Le suit , autant qu'il peut , de la voix & des yeux,
Va par là , lui dit il : reviens : détourne : arrête.

» Ne diriez-vous pas que l'ame du Poëte monte
» sur le char de Phaëton , qu'elle partage tous
» ses périls , & qu'elle vole dans l'air avec les
» chevaux , &c. »

* Toi qui dans les Enfers me veux précipiter ,
Déesse , cesse enfin de me persécuter.

le bruit des traits qui fendent l'air....
 Les voyez-vous? Allez noires Déeses:
 pourquoi balancez-vous? Fuyez, volez,
 & n'accusez qu'Apollon..... Ah, la
 force m'abandonne. Je ne respire plus.
 Où vais-je? Comment me suis-je écarté
 de ce lit? Sorti de l'orage je revois enfin
 le calme....

Electre, vous pleurez! vous vous
 voilez le visage! Que je souffre de vous
 voir associée à mes maux! Chere sœur,
 quel fardeau pour vous qu'Oreste fu-
 rieux! Ah, prenez moins de part à
 mes peines, & me laissez consumer de
 douleur. Je suis l'auteur du crime, vous
 n'en fûtes que le témoin. Que dis-je?
 C'est Apollon que je dois accuser. Seul
 il m'a déterminé à ce forfait par ses
 trompeuses paroles, & il m'abandonne
 en effet. Ah, si j'avois consulté l'Om-
 bre de mon pere, il m'auroit détourné
 sans doute, d'un attentat infructueux
 pour lui & si funeste pour moi. Décou-
 vrez votre visage, Electre; essuyez vos
 larmes. Quels que soient nos malheurs,
 adoucissez les miens, comme je fais les
 vôtres. Ces services mutuels siéent bien
 à l'amitié. Mais non: retirez-vous; ne
 languissez plus sans nourriture. Goûtez
 du moins quelques momens du som-

meil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'est précieuse : Hé , que ferois-je sans vous ? Si la maladie devient le fruit de votre tendresse , je suis perdu. Vous êtes mon seul appui , tandis que tout m'abandonne & me fuit.

ELECTRE. Non , mon frere : n'en parlez plus. Je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour , si je vous perds ? Seule , sans parens , sans amis , & privée de vous pourrois-je vivre encore ? Je consentirai toutefois à vous obéir ; & je me retire pour un moment , si vous l'ordonnez. Mais de grace demeurez sur le lit. Reprenez vos sens. Ecartez des idées funébres , & soulagez les maux de l'esprit , comme l'on fait ceux du corps. Les premiers sont les vraies maladies des humains. *(Elle se retire.)*

La nature elle-même ne pourroit , je pense , s'exprimer avec plus de tendresse. Le Chœur termine l'Acte par des Strophes conformes à ce qui se passe sous ses yeux. Il prie les Furies d'épargner un malheureux Prince , & il le plaint avec cette élévation Pindarique qui fait le caractère inexprimable des Chœurs Grecs. Enfin il voit arriver Ménélas avec sa suite , & il le félicite sur son retour.

A C T E I I.

Ménélas trouve ce retour infortuné ; & à juste titre. Il entre dans un Palais où son frere Agamemnon a été massacré par sa femme. Nouvelle affreuse , qu'il a apprise en chemin de Glaucus l'Oracle des gens de mer. Il a sçu aussi d'un Pêcheur le sort de Clytemnestre. Il demande à voir Oreste : il l'a laissé si jeune qu'il ne pourroit , dit-il , le reconnoître.

Oreste se lève , & prosterné aux pieds de Ménélas , il se déclare cet Oreste , ce coupable qui ose pourtant implorer la protection d'un oncle , & l'espérer. Ménélas étonné croit voir une Ombre , tant ce jeune Prince est défiguré par sa douleur & ses calamités. Il les raconte en dialogue entre-coupé. Il peint surtout l'abandon général où il se trouve , sans appui , sans ressource du côté même d'Apollon qui l'a forcé de devenir paricide , son excommunication , (s'il est permis d'user de ce terme ,) la haine des Argiens déterminés à le faire périr comme un criminel , l'assemblée qui doit se tenir le jour même pour le condamner , la politique & la vengeance

des ennemis de son pere qui le poursuivent : enfin la précaution des citoyens qui environnent le Palais pour l'empêcher d'échapper au supplice. » Vous » êtes (ajoute-t-il ,) mon seul asyle. » Comblé de prospérités , faites - en » quelque part à d'infortunés amis. Portez une partie de leurs peines , & devenez pere pour ceux qui vous tiennent lieu d'enfans. C'est ici , c'est dans l'adversité que la vraie amitié doit éclater.

Le Chœur avertit que Tyndare vient en habits de deuil. Tyndare est le pere de Clytemnestre. Oreste tremble à son approche par un repentir né de la reconnoissance. » Je lui dois tout , s'écrie-t-il. Quel soin n'a-t-il pas pris de mon enfance ! Quelle tendresse pour moi de sa part & de celle de Léda ! Malheureux , quel en a été le retour ! Où me cacher ? Comment oserai-je soutenir ses regards ! » Tyndare approche. Il revient du tombeau de sa fille. Après les premières civilités entre Ménélas & lui , il apperçoit Oreste. » Ce parricide , dit-il , ce serpent lance sur moi des regards empestés. Quoi , Ménélas , vous osez parler à un coupable séparé du reste des hommes ! »

Il fait ensuite une harangue dans les formes pour accuser Oreste. Elle sent un peu son Vieillard. L'imitation chez les Grecs étoit toujours parfaite. Notre goût a changé à cet égard.

Tyndare ne prétend point excuser le crime de sa fille Clytemnestre. Au contraire, il le déteste. Mais étoit-ce à Oreste de le venger ? » Il devoit recourir aux loix ; c'est-à-dire, exiler sa mere, & la déferer aux Juges. Mais » il a vengé un attentat par un attentat plus atroce. Supposons, ajoute-t-il, » qu'une femme tue son mari, & qu'un » fils tue sa mere, le petit-fils tuera » donc son pere par le même droit de » vengeance. Quand finiront de pareils » forfaits ? C'est pour cela que nos ancêtres condamnoient à l'exil celui qui » commettoit un meurtre involontaire. » Autrement la souillure du sang se » seroit toujours perpétuée dans les veines du sang répandu. » Tyndare après ce raisonnement passe au pathétique en adressant la parole à Oreste. » Hé, de quel œil as-tu vû une mere » suppliante découvrir ce sein qui t'a » voit allaité ? J'en pleure, & j'en frémis, moi qui n'ai point vû cet horrible forfait. » Il parle en pere, & c'est

par cet intérêt secret qu'il veut livrer son petit-fils au supplice, & qu'il déclare à Ménélas que s'il s'y oppose, il va rompre pour toujours avec lui.

Le discours d'Oreste est également énergique & modeste. La confusion lui fait d'abord baisser les yeux. Il craint de répondre à Tyndare & de rappeler des idées tristes à un pere déjà trop malheureux. Il respecte ses cheveux blancs. Il n'ose appeler Clytemnestre du nom de mere. Il lui donne le titre de fille de Tyndare. Mais enfin il se sauve par le raisonnement, qu'on a vû dans les *Euménides* d'Eschyle. * Le pere est proprement l'auteur de la naissance : non la mere ; ainsi Oreste a cru devoir attenter sur l'une pour venger l'autre. Il avoue toutefois qu'il a commis un crime. Mais il veut que ce soit un crime inévitable, un crime nécessaire, un crime commandé par la piété aussi-bien que par Apollon. » Vous voulez qu'on » me lapide, continue-t-il ; ce sera donc » pour avoir rendu un service impor- » tant à toute la Grèce. Que seroit-ce, » dites-moi, si les femmes en venoient » à ce point de perfidie que d'égorger

* Voyez les *Euménides*, dans le Tome III.

» leurs maris , dans l'espoir de l'impu-
 » nité fondée sur leurs enfans , dont
 » elles exciteroient la pitié en décou-
 » vrant leur sein ? A l'abri de cet asyle
 » elles compteroient pour rien de se
 » baigner dans le sang de leurs époux.
 » Mon prétendu crime leur ôte pour
 » toujours cette ressource. A qui d'ail-
 » leurs ai-je donné la mort ? A une
 » épouse infidelle qui oubliant son de-
 » voir , au lieu de se percer elle-même ,
 » a fait son mari victime de son adul-
 » tere. . . . Si ma mere a pour elle des
 » Furies qui la vengent : de quelles fu-
 » ries n'aurois-je pas été assailli de la
 » part d'un pere dont j'aurois trahi les
 » intérêts ? » Enfin Oreste allégué l'or-
 » dre précis d'Apollon. » C'est lui , dit-il ,
 » que vous devez citer & condamner
 » au supplice. Il est seul coupable. Un
 » Dieu ne suffit-il pas pour me mettre
 » à couvert ? Et qui désormais évitera
 » la mort , si un pareil garant ne m'en
 » délivre pas ? » Le Chœur qui glisse
 toujours son mot à l'ordinaire pour
 exprimer l'impression des discours sur
 l'assemblée , convient que ce sont les
 femmes qui rendent les hommes mal-
 heureux. Mais Tyndare loin de se ren-
 dre aux raisons d'Oreste en est encore

plus aigri , & part avec sa fuite déterminé à animer la ville & les Juges contre Oreste & sa sœur.

Ménélas veut l'arrêter , & paroît ébranlé ; ou plutôt il feint de l'être. Car dans le fond il veut perdre Oreste , pour envahir ses Etats & sa Couronne. Mais il s'y prend d'une maniere couverte & artificieuse. Oreste qui tremble de voir cet unique appui lui manquer , reprend la parole. » Faites , pour moi ,
 » lui dit-il , ce que mon pere a fait
 » pour vous. Il s'est livré pour votre
 » querelle à la guerre de Troye. Il s'est
 » exposé durant dix années. Ce ne font
 » pas dix années que je vous demande.
 » C'est un seul jour , & quelques dé-
 » marches en faveur du fils de votre
 » bienfaiteur & de votre frere. » C'est le sens de son discours qu'il finit en se jettant aux pieds de Ménélas. « Croyez ,
 » dit-il , que les Mânes de mon pere ,
 » qui fut votre frere , ont entendu mes
 » cris du fond des Enfers , & que son
 » Ombre vole autour de vous pour se
 » joindre à mes humbles supplications.

Le Chœur s'unit à lui , & Ménélas répond enfin ; mais en Prince rusé & politique. » Je respecte vos douleurs ,
 » & je veux vous servir. Tel est le de-
 voir

„ voir du sang. Je le veux , fallut-il
 „ combattre & mourir. Mais le puis-
 „ je ? C'est ce que je demande aux
 „ Dieux. Je sors d'une pénible guerre.
 „ Mon armée est épuisée : à peine me
 „ reste-t-il quelques amis sur qui je
 „ puisse compter. Hé , comment hazar-
 „ der la violence contre une ville telle
 „ qu'Argos ? J'espere au moins réussir
 „ à vous sauver par des voyes plus
 „ douces. Il ne seroit pas de la pru-
 „ dence d'entreprendre une conquête
 „ impossible. La colere d'un peuple
 „ féditieux est plus difficile à éteindre
 „ qu'un violent embrasement. Si on lui
 „ cède prudemment on peut la rallen-
 „ tir. Alors on saisit le moment pour
 „ regagner la multitude. Car une mul-
 „ titude aveugle passe aisément de la
 „ fureur à la pitié ; & le Prince poli-
 „ tique sçait mettre en œuvre l'une &
 „ l'autre. Je vais donc retrouver Tyn-
 „ dare & le peuple pour tâcher de les
 „ adoucir. C'est un vaisseau qu'il faut
 „ gouverner sagement.... Je n'ai point
 „ encore employé les prieres auprès
 „ des Argiens. Mais la prudence veut
 „ que je cède au tems. »

Oreste à travers ces excuses tirées ,
 pénètre le but de cet oncle inhumain ,

qui l'abandonne dans un besoin si pressant. Il lui jette un regard d'indignation, le laisse partir, & ne lui répond que par la plus amère dérision de sa foiblesse, qui ne lui permet de combattre que pour des femmes, & de son infidélité qui étouffe dans son cœur tous les sentimens de noblesse & d'humanité. Désespéré d'un si terrible contre-tems, Oreste est bien-tôt consolé par l'arrivée d'un homme bien différent de Ménélas. C'est Pylade, qui survient inopinément.

Cette Scène est un dialogue coupé où chacun des interlocuteurs dit son vers ou son demi-vers. Pylade étonné de ce qu'il vient d'apprendre & de voir, de l'émotion du peuple & de l'arrêt de mort qu'on va prononcer contre son ami a précipité ses pas pour le sauver. Il apprend encore de lui-même le retour & la trahison de Ménélas. Il conseille la fuite à Oreste. Mais le moyen de fuir ? Le Palais est environné de Gardes & d'Espions. Pylade de son côté se trouve dans la même situation qu'Oreste. Il vient d'être banni par son pere Strophius, pour avoir été complice du meurtre de Clytemnestre. Oreste gémit d'avoir rendu un ami malheu-

reux ; & ce sentiment lui fait oublier ses propres malheurs. » Les miens ne m'étonnent point , dit Pylade ; Mé-
 » nélas n'est pas un modèle pour moi. »

L'inquiétude de l'amitié éclate dans Oreste. Il semble ne plus craindre pour lui ; mais pour son ami. Celui-ci le rassure , & lui conseille , après avoir tout balancé , de prendre en main sa cause , & d'oser la défendre lui-même dans l'assemblée du Peuple. Pylade prend sur lui de l'accompagner , de le soutenir , & de le garantir de tout danger. » Hé , quand serois-je éclater mon
 » amitié , dit-il , si ce n'est dans une si
 » délicate conjoncture ? » Oreste voudroit en avertir Electre. Son ami l'en détourne , de peur de la voir baignée de larmes , & livrée à ses inquiétudes , rompre un dessein qui lui paroît l'unique à prendre dans cette situation. Ils partent donc ensemble & vont d'abord au tombeau d'Agamemnon en évitant celui de Clytemnestre. J'oubliois de dire qu'Oreste n'a accepté qu'avec peine les offres généreuses de Pylade ; mais qu'il a été contraint de céder & de se rendre dans ce combat si tendre d'amitié mutuelle.

Le Chœur pour remplir l'intervalle

après cet Acte , repasse les malheurs de la maison des Atrides , & l'horreur du crime d'Oreste devenu le bourreau de sa mere. Cela se fait exprès pour entretenir la crainte où sont les Spectateurs de voir Oreste condamné.

A C T E I I I .

Electre que l'inquiétude & la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil , revient chercher Oreste. On lui apprend qu'il est allé avec Pylade paroître devant l'Assemblée. Quel nouveau sujet de frayeur pour elle ! un homme vient tout-à-coup & sans lui donner le tems de réfléchir sur l'absence d'Oreste & sur l'incertitude du succès , il lui dit brusquement en pleurant , que l'arrêt vient d'être prononcé contr'elle & son frere ; que tous deux sont condamnés à la mort ; & qu'ils n'ont plus de ressource ni d'espoir de salut.

Cet homme qui avoit été attaché à Agamemnon raconte en détail le jugement. Voici à-peu près son discours que j'abrège seulement en quelques endroits sans rien changer au tour. » J'entrois
» dans la ville pour m'informer de l'état

„ d'Oreste & du vôtre. Car la recon-
 „ noissance m'attachoit au Roi Aga-
 „ memnon. Je vois le peuple courir &
 „ s'assembler au lieu du jugement. »
 (Il entend une éminence où Danaüs
 coupable envers Egyptus son frere , dont
 il avoit fait tuer les fils par ses filles ,
 fut jugé par les Argiens & condamné à
 perdre la vie. *) » J'interroge , conti-
 „ nue-t-il , un des Citoyens , d'où vient
 „ cette Assemblée ? Quelque bruit de
 „ guerre a-t-il allarmé Argos ? Regar-
 „ dez , me répond-il. Voilà celui qu'on
 „ va condamner à périr. Je lève les
 „ yeux ; je vois (& quel spectacle pour
 „ moi !) Oreste & Pylade , l'un pres-
 „ que consumé de langueur , & l'autre
 „ comme un frere qui conduisoit son
 „ frere. † L'Assemblée se forme. Le

* Cette Fable est bien différente de celle
 d'ESCHYLE , qui suppose que Danaüs & ses
 filles trouverent un asyle à Argos. (Voyez les
 Supplantes d'ESCHYLE.) Mais les traditions
 de l'Histoire fabuleuse étoient très-oppo-
 sées , & les Poètes choisissoient à leur gré.

† Toute cette narration est certainement une
 allégorie aux délibérations & aux jugemens
 populaires de la République d'Athènes. Mais il
 faudroit un Œdipe pour en faire l'application
 aux tems & aux faits.

» Héraut dit à haute voix, doit-on con-
» damner ou absoudre le parricide
» Oreste? Parlez, décidez. Talthybius
» se leve le premier. Cet homme, jadis
» dévoué à Agamemnon, & attaché
» maintenant au parti des plus puissans
» Magistrats, fait un discours captieux,
» où il ménage adroitement les deux
» partis. Il veut épargner la mémoire
» de votre pere : mais il insinue au
» sujet d'Oreste des raisons ambiguës
» qui font éclater la joie des partisans
» d'Egiste. Tel est le caractere de ces
» sortes d'esprits souples & plians, tou-
» jours prêts à se ranger du côté de la
» fortune. Le Roi Diomède parle en-
» suite. Il veut vous dérober à la mort,
» & il conclut à un simple exil. Les
» voix se partagent. Les uns le louent :
» d'autres le blâment. On en étoit là,
» lorsqu'un Citoyen téméraire, sédi-
» tieux, mais éloquent & capable d'en-
» traîner tout un peuple se leve à son
» tour. Quel fléau pour un Etat que de
» pareils génies ! il demande qu'on
» lapide le frere & la sœur. Tyndare
» parle, & prononce contre vous. Un
» autre enfin paroît. C'étoit un homme
» d'un air simple, mais plein de droi-
» ture & de courage, irréprochable &

„ bon Citoyen , de ceux qui font le
 „ salut d'un Etat , & qui uniquement
 „ attentifs à leurs affaires ne se mêlent
 „ point de troubler une ville par de
 „ dangereuses intrigues. Il conclut à
 „ donner une Couronne à Oreste , com-
 „ me au vengeur d'un pere , pour avoir
 „ puni une mere impie , dont l'exem-
 „ ple pernicieux (si l'on prononçoit en
 „ sa faveur) empêcheroit désormais
 „ les époux d'abandonner leurs familles
 „ pour servir la patrie. Les vrais Ci-
 „ toyens lui ont applaudi , & il n'a
 „ plus paru d'Orateurs. Mais Oreste
 „ s'est approché. Habitans d'Argos ,
 „ s'écrie-t-il , c'est pour venger mon
 „ pere votre Roi que j'ai tué Clytem-
 „ nestre. „ Il redit ici ce qu'il avoit
 „ déjà insinué à Ménélas sur les suites
 „ horribles de l'impunité pour les fem-
 „ mes qui attendent sur leurs maris.

L'Acteur qui fait le récit continue
 ainsi. „ Oreste quoiqu'applaudi n'a pû
 „ rien persuader au peuple en sa faveur.
 „ L'Orateur féditieux a fait pencher la
 „ balance & l'a emporté. A peine le
 „ Prince a-t-il pû obtenir d'éviter l'in-
 „ famie du supplice. Il a donné parole
 „ que sa main & la vôtre exécuteroient
 „ aujourd'hui l'arrêt prononcé. Pylade

„ & ses amis le ramènent en pleurant ;
 „ & vous verrez bien-tôt ce triste spec-
 „ tacle. „

Electre baisse les yeux , puis s'abandonne aux larmes & aux plaintes qui tiennent lieu d'Intermède. Elle pleure sur la triste destinée de sa Maison , qu'elle voit périr de fond en comble. Tous les malheurs présens & passés reviennent à son esprit , & elle les peint avec les traits que fournit la plus vive douleur.

Il est bon de remarquer qu'Euripide dans la peinture qu'il fait de l'Assemblée Argienne fait allusion à l'Aréopage d'Athènes , & aux Orateurs de son tems qu'il drappe en passant. Sur-tout il paroît en vouloir à un certain Cléophon de Thrace , dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*. Au moins c'est le sentiment du Scholiaste , que Cléophon est peint sous le nom de l'Orateur féditieux. Comme les Grecs étoient grands harangueurs , il n'est pas surprenant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques Orateurs Athéniens : cela péche pourtant contre la majesté de la Tragédie. C'est comme la critique qu'il

TRAG. D'EURIPIDE. 177
fait d'Eschyle dans une Scène de son
Electre. *

A C T E I V.

Oreste revient. Electre pleure. Elle croit le voir pour la dernière fois. Le frere veut arrêter les larmes de sa sœur.
» Ne me déchirez point, dit-il, par
» l'excès de votre douleur. C'est bien
» assez de la mort que les Argiens nous
» donnent aujourd'hui. » La tristesse du Prince est profonde, mais héroïque, comme il convient. Celle de la Princesse est plus tendre & plus vive. Cela est dans les mœurs. » Quoi, dit-elle,
» nous mourons & vous m'interdisez
» les pleurs ! » Elle prie Oreste de la frapper de son glaive. » J'ai trop du
» sang d'une mere, répond-il, sans me
» souiller encore de celui d'une sœur.
» Hé-bien, dit-elle, votre épée me
» rendra du moins ce triste office ;
» souffrez seulement que je vous em-
» brassé. » Oreste s'attendrit un moment malgré lui. Il soupire, & Electre raffermie ne demande plus que de mou-

* *Electre* d'ESCHYLE, premiere Partie,
Tome II. page 7.

rir , s'il est possible , du même coup ,
& d'être placée dans le même tombeau
que son frere. *

Celui-ci après avoir fait observer
que le traître Ménélas n'a pas même
paru à l'assemblée , reprend toute sa
fermeté. » Mourons , dit-il , d'une ma-
» niere digne d'Agamemnon. Je vais
» donner un essai de mon courage aux
» Argiens. Suivez mon exemple , ma
» sœur. Vous , Pylade , soyez témoin de
» ce spectacle : ensevelissez nos corps ,
» & portez-les au tombeau de mon
» pere. Adieu , je vole au trépas. » Il
veut aller chercher une épée.

P. Y L A D E. Arrêtez un moment. Je
dois auparavant me plaindre de vous.
Avez-vous cru que je puisse vous sur-
vivre.

O R E S T E. Que serviroit qu'un ami
mourût avec moi ?

P. Y L A D E. Hé , pourroit-il vivre
sans vous ?

O R E S T E. Vous n'êtes point parricide
comme moi.

P. Y L A D E. Non ; mais avec vous.

* Oreste & sa sœur sont ici dans la situa-
tion de l'étus & d'Arria. Voyez Tomé II. page
255.

Complice du crime, je dois en partager la peine.

O R E S T E. Rendez vous à un pere , & vivez. Vous avez un Sceptre , je suis privé du mien. Vous avez la Maison d'un pere à soutenir , & d'immenses richesses qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque. Je vous l'avois destinée en faveur de l'amitié. Jouissez d'un hymen plus heureux. Il n'est plus d'alliance à espérer entre nous. Adieu, tendre ami : jouis seul des prospérités qui ne sont plus pour Electre ni pour moi.

P Y L A D E. Puissent la terre & l'air me manquer , si pour sauver mes jours je vous abandonne lâchement. Je contribuai au crime ; j'en fus l'auteur. Il faut que je meure avec vous & avec Electre , que je regarde en épouse. Hé , que dirois-je à mon retour en Phocide ? ami de l'un & de l'autre , j'aurois cessé de l'être en les voyant malheureux ! Non , ma gloire m'est trop chere. Mais puisque nous sommes déterminés à mourir , vengeons-nous auparavant de Ménélas.

Voilà , comme on voit , un combat d'amitié entre Oreste & Pylade , tel à-peu-près que celui qu'on a pu lire

dans l'Iphigénie en Tauride. * Ce qui
 fuit paroît d'abord contraire aux bonnes
 mœurs. Car Pylade ouvre l'avis d'une
 vengeance qui révolte. Il conseille à
 Oreste de tuer Héléne; & Oreste prend
 ce parti. La maniere même dont ils
 concertent leur conspiration semble
 lâche. Toutefois ce qui les justifie un
 peu, c'est qu'Héléne est accompagnée
 d'une nombreuse suite; & ces Princes
 ne veulent pas manquer leur victime.
 A l'égard de la honte attachée au meur-
 tre d'une femme, Pylade s'en lave
 comme Enée dans Virgile, qui disoit
 à Didon en lui racontant ses aventures,
 „ que bien qu'il lui parût peu glorieux
 „ de tremper ses mains dans le sang
 „ d'une femme, on lui auroit sçû gré
 „ toutefois d'avoir tué Héléne. „

† *Namque etsi nullum memorabile nomen*

*Fœmineâ in pœnâ est, nec habet victoria laudem,
 Extinxisse nefas tamen, & sumpsiisse merentes
 Laudabor pœnas.*

Pylade sur le même principe présente
 son dessein à Oreste, comme un des-

* *Iphigénie en Tauride, Tome III, Acte III.
 Scène III. page 38.*

† *Æneid. l. 2. v. 583.*

sein d'autant plus beau , » qu'Hélène
 » est l'objet de l'exécration publique
 » tant des Troyens que des Grecs. »

* *Troja & patria communis Erynnis.*

Elle dévore même des yeux le Sceptre d'Oreste , & Ménélas en jouiroit ! quelle honte ! mais l'intérêt de la Grèce l'emporte sur cette considération d'un intérêt particulier. Il faut délivrer la patrie d'un monstre , la venger & contenter les Mânes de ceux qui sont morts au siège de Troye. » Tous les Grecs
 » nous béniront , (continue Pylade) &
 » changeront les noms odieux de par-
 » ricides en des titres honorables de
 » vengeurs de l'Etat. »

Voilà les raisons de ce Prince ; raisons si fortes pour lui , qu'il se réserve l'honneur de porter le premier coup.
 » Si notre victime échape , ajoute-t-il ,
 » brûlons ce Palais , & mourons ense-
 » velis sous ses cendres. Si l'un ou l'au-
 » tre de nos projets réussit , nous avons
 » l'avantage ou de mourir généreuse-
 » ment , ou peut-être de nous sauver
 » avec gloire. »

Le Chœur entre dans cette conspi-

* *Æneid. l. 2. v. 583.*

ration par la haine qu'il porte à Héléne. » Ah , s'écrie Oreste , rien n'est » comparable à un véritable & conf- » tant ami , pas même les trésors & les » Sceptres. Victime de mes premiers » malheurs , vous en avez partagé les » périls. Est-il question d'une seconde » vengeance , & de ma vie ? Je vous » revois à mes côtés. Mais cessons de » faire souffrir un ami par des éloges » onéreux. » Il s'anime ensuite à poursuivre une vengeance digne , dit-il , d'Agamemnon & d'un fils qui n'a point dégénéré.

Electre , après avoir écouté l'un & l'autre Prince , ouvre un troisième avis : c'est de joindre la fille à la mere , ou plutôt de garder en ôtage Hermione , qui doit revenir bien-tôt du tombeau de Clytemnestre , afin que si Ménélas à la vûe d'Héléne égorgée entreprend de se venger , on puisse lui opposer sa fille Hermione prête à subir la même peine , & composer avec lui l'épée à la main. Oreste charmé de cette ouverture , jette un soupir sur le destin d'Electre dont le courage lui paroît mériter un meilleur sort que celui qui l'attend. » Cher Pylade , ajoute-t-il , » quelle épouse vous perdez ! » Tout

ceci prépare merveilleusement bien le dénouement, comme on en jugera par la suite.

A force de s'encourager mutuellement les deux Princes & la Princesse commencent à reprendre leurs esprits, & à entrevoir quelque rayon d'espérance. Ils se distribuent, pour ainsi dire, leurs postes, comme dans une conjuration. Electre doit attendre le retour d'Hermione à la porte du Palais, & donner le signal de l'entreprise en cas d'allarme. Oreste & Pylade se disposent à entrer dans le Palais pour exécuter le projet quand il en sera tems; & tous finissent cette Scène par une invocation vive & majestueuse de l'Ombre d'Agamemnon. Le voici.

ORESTE. O mon pere, qui habitez la région de l'éternelle nuit, c'est Oreste votre fils qui vous appelle. Venez à notre secours. C'est pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs. C'est pour vous avoir vengé que votre frere me trahit. Je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse. Favorisez ce juste projet.

ELECTRE. O mon pere, si vous entendez du fonds du tombeau vos

chers enfans prêts à mourir pour vous ;
hâtez-vous de les secourir.

P Y L A D E. Ne rebutez pas mes
vœux , ô Agamemnon , vous que le
sang unissoit à mon pere , sauvez vos
enfans.

O R E S T E. J'ai tué une mere.

P Y L A D E. J'ai éguisé le fer.

E L E C T R E. J'ai fait tomber la vic-
time dans le piège.

O R E S T E. Ce fut pour vous ven-
ger , ô mon pere.

E L E C T R E. Ce fut pour ne vous
pas trahir.

P Y L A D E. Augustes Mânes , écou-
tez donc ces plaintes , & sauvez votre
sang.

O R E S T E. Je vous fais une libation
de mes larmes.

E L E C T R E. Et moi , de mes sou-
pirs.

P Y L A D E. Cessez. Il est tems d'agir.
Si les vœux des mortels percent la terre
pour aller jusqu'aux morts , Agamem-
non nous entend. Et vous , ô Jupiter ,
auteur de ma race , vengeur de l'équi-
té , répandez vos faveurs sur elle , sur
lui , & sur moi. Trois amis combattent
pour la même cause : vous leur devez
un égal succès, le salut ou la mort.

. Ils rentrent aussi-tôt dans le Palais. Pour Electre elle reste à son poste avec le Chœur , qu'elle place en différens endroits pour observer ceux qui entrent ou qui sortent , & s'il n'y a personne de suspect aux environs. Ce sont des préparatifs de conjurés qui font un jeu de Théâtre à la maniere des Grecs , mais rempli de beautés. L'inquiétude attachée au sexe , sur-tout au moment d'une grande entreprise , qui n'est rien moins qu'une révolution d'Etat , y éclate dans tout son naturel. Electre partage donc les Dames de sa petite Cour , & les poste à toutes les avenues. Une d'elles voit arriver un homme de son côté. Electre se croit perdue. On la rassure. Ce n'est qu'une terreur panique. Elle envoie dans un autre endroit voir si tout est tranquille. On revient , & on lui dit que rien ne paroît. Alors Electre approche de la porte du Palais , & exhorte les deux Princes à frapper Héléne. » Ils n'entendent point , reprend-elle ; que je suis malheureuse ! » ses charmes auroient-ils émouffé leurs » poignards ! »

Electre retourne à chaque poste. Elle craint qu'il ne vienne quelque Argien pour secourir Héléne. Tout paroît sus-

pect, tout effraye en pareil cas. » C'est
 » à présent, dit-elle, qu'il faut tout de
 » bon jeter les yeux de tous côtés. »
 La Fontaine fait dire presque la même
 chose à l'Alouette dans sa Fable quatre-
 vingt-deuxième. *

Rien ne nous presse encore de changer de retraite,
 Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Sur ces entrefaits on entend les cris
 d'Hélène. Le Chœur fait des vœux pour
 Oreste. Hélène crie encore, & Electre
 anime les Princes à frapper, à-peu-près
 comme dans la Tragédie de Sophocle
 qui porte le nom d'Electre. † Les Ar-
 giennes entendent du bruit d'un côté.
 C'est Hermione qui revient à propos.
 La sœur d'Oreste ordonne à ses amies
 de rassurer leur air, pour ne donner nul
 soupçon à Hermione. Celle-ci toute ef-
 frayée dit, qu'elle vient d'entendre des
 cris & du bruit dans le Palais. » Ah,
 » répond l'autre Princesse, ce sont des
 » cris conformes à notre deuil. » Elle
 lui raconte aussi-tôt l'arrêt que l'Etat

* *L'Alouette & ses petits, avec le maître du champ.*

† *Electre de Sophocle, Tome I. Acte V. Sc. II. pag. 441.*

vient de porter , & l'amuse par une fausse confiance en lui faisant accroire , qu'Oreste supplie Héléne de s'intéresser pour délivrer le frere & la sœur du trépas. Hermione dupe de ce détour promet de s'y employer elle-même. Elle entre. On la fait suivre le complot concerté. Electre engage alors le Chœur à faire du bruit pour empêcher qu'on n'entende ce qui se passe dans le Palais. Puis elle y entre à son tour pour voir l'issue de la conspiration.

A l'instant un Phrygien esclave d'Héléne sort tout effaré. Il vient , dit-il , d'éviter la mort , & ne sçachant où se cacher , il jette de grands cris. Revenu un peu à lui-même , on lui fait raconter le détail de l'entreprise ; comment Oreste & Pylade se sont d'abord approchés d'Héléne sous le masque de Supplians ; & comment les esclaves Phrygiens se sont tout-à-coup rassemblés dans la crainte de quelque trahison , ou du moins , ne sçachant que penser. Il dit , qu'en ce moment il tenoit un éventail à la maniere Troyenne pour donner de l'air à la Reine ; (luxe Phrygien tant remarqué par les Poëtes ,) qu'elle étoit occupée à rouler un fuseau dans ses doigts , & à filer des voiles de

pourpre qu'elle destinoit à l'Ombre de Clytemnestre ; qu'Oreste l'a priée de passer à l'autel antique de Pelops pour l'écouter ; que tandis qu'elle s'y transportoit sans soupçonner rien de sa destinée , Pylade écartoit sous divers prétextes cette nombreuse suite d'esclaves de Phrygie , jusqu'à les renfermer en différens appartemens ; qu'arrivés à l'autel les deux Princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes , en disant à Hélène : » Vous mourrez , & c'est vo-
» tre infidèle époux qui vous perd , en
» trahissant le fils de son frere. Elle
» crie , (ajoute l'esclave) elle veut fuir.
» Oreste l'arrête par la chevelure , &
» lui faisant pencher la tête sur l'épau-
» le , il étoit sur le point de frapper.
» Les esclaves brisent leurs prisons ,
» accourent en foule , & s'arment de
» tout ce que le hazard leur offre. Mais
» Pylade s'avance fierement semblable
» à Hector ou au guerrier Ajax , tel que
» je l'ai vû dans le Palais de Priam. Il
» a bien paru que nous cédon's aux Grecs
» en valeur. » Il décrit ici en peu de
mots le combat , où plusieurs des esclaves ont été blessés ou tués. Hermione , continue-t-il , est entrée alors , & s'est

jettée dans les bras de sa mere. Les deux Princes l'en ont arrachée , & comme ils retournoient à Hélène pour l'immoler , cette Reine fille de Jupiter & de Léda a disparu tout-à-coup. Voilà tout ce que l'esclave a vû ; & l'Acte finit , * à moins qu'on n'aime mieux commencer le cinquième Acte à la Scène du Phrygien dont on vient de parler , ce qui paroîtroit plus naturel.

A C T E V.

Oreste fort l'épée à la main. Il craint que l'Eunuque par ses cris n'ameute le

* Cette suspicion du P. B. nous paroît une démonstration , & voici pourquoi ; c'est que la Scène du Phrygien qu'on suppose être la dernière du quatrième Acte paroît tellement liée avec la première du cinquième Acte qu'il n'y a ni repos ni interruption. L'esclave de Phrygie vient en effet , saisi d'effroi , raconter au Chœur des femmes Argiennes tout ce qui s'est passé dans l'intérieur du Palais , l'attentat commis sur Hélène , les efforts inutiles que les domestiques de cette Princesse ont faits pour la défendre , & tandis qu'il parle encore , on voit venir Oreste l'épée à la main qui tout furieux vient fondre sur la proie qui lui étoit échappée. » Où est » celui , dit-il , qui vient de se dérober à ma » vengeance ? » Dès-lors , qui ne voit pas la connexion intime des deux Scènes ?

Note
de l'Édi-
teur.

peuple. Celui-ci tout tremblant demande la vie. Le Prince la lui accorde , à condition de jurer qu'on a eu raison d'attenter sur les jours d'Hélène. L'esclave convient de tout pour sauver les siens ; & Oreste le renvoye au Palais. Cette Scène donne un peu dans le Comique. Ce sont des traits de fatyre contre les Phrygiens pour flater les Grecs , & quelques-uns contre les Philosophes du tems. Par exemple , Oreste dit à l'Eunuque. » Tu es esclave & tu crains » la mort , qui te délivreroit de tes » maux ! Sentiment Stoïcien. L'Eunuque répond , la vie est si douce , même » pour les esclaves !

Le Prince rentre , & la seconde Scène n'est qu'un jeu du Chœur , qui tourne & retourne à l'ordinaire sur le Théâtre , apparemment pour empêcher l'entreprise d'éclater au-dehors. Mais on voit bien-tôt de la fumée s'élever de l'intérieur du Palais. C'est le feu préparé pour l'incendie. Le Chœur aperçoit Ménélas qui a été instruit en partie de ce qui s'est passé. Il s'annonce, il veut pénétrer. Mais Oreste se montre sur un balcon , & refuse de lui permettre l'entrée. Il tient le glaive levé sur Hermione , & déjà l'on voit briller des

flammes. Le Prince en un mot menace Ménélas d'égorger Hermione à ses yeux, & de mettre en feu le Palais, si Ménélas lui-même, loin d'oser prendre des voyes de violence, n'obtient sur le champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort. L'embarras croît de plus en plus. Ménélas interdit entre la crainte & la rage, n'ose ni accorder ni refuser ce qu'on demande. * Oreste presse, & sur le délai de Ménélas, qui appelle du secours, il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrasement.

Il faut enfin qu'Apollon tombe incontinent du Ciel pour dénouer cette intri-

* ARISTOTE (Poët. ch. 16.) condamne les mœurs de Ménélas dans cette Pièce d'EURIPIDE; M. DACIER explique ceci en disant, qu'en effet Ménélas se dément, & ne tient pas ce qu'il avoit paru promettre, puisqu'il abandonne son neveu par crainte & par politique, après avoir pris son parti par humanité & par raison. J'ai peine à croire que ce soit-là ce qu'a voulu dire ARISTOTE, qui dit simplement : *On pèche contre la bonté des mœurs quand elles ne sont pas nécessaires; telles sont les mœurs de Ménélas dans l'Oreste d'EURIPIDE.* Il est plus croyable qu'ARISTOTE blâme EURIPIDE d'avoir fait Ménélas trop mauvais oncle. Car il l'est depuis le commencement jusqu'à la fin; & il ne paroît pas qu'il se démente.

gue. Il dit, qu'il a dérobé Héléne à la vengeance d'Oreste. Il la fait voir à Ménélas dans la gloire. Il arrête le bras d'Oreste, & lui commande d'épouser Hermione, qu'il étoit sur le point d'immoler. Pour le purifier de sa souillure, Apollon lui impose l'exil d'un an suivant la coutume des Grecs. Il veut qu'ensuite il aille à Athènes subir le jugement de l'Aréopage, ainsi qu'Eschyle l'a décrit dans ses *Euménides*. Enfin, il se charge de gouverner lui-même l'Etat d'Argos, où Oreste reviendra régner en Roi paisible & glorieux. Electre est donnée en mariage à Pylade, & tout finit non-seulement par des actions de graces aux Dieux, mais encore par une réconciliation sincere entre les Princes.

Ce dénouement & cet Acte ne sont pas, comme il est visible, ce qu'il y a de plus beau dans cette Tragédie, où l'on trouve d'ailleurs quelques traits trop populaires, pour ne pas dire comiques, au moins selon notre maniere de penser. Elle fut pourtant couronnée, comme les dernieres paroles du Chœur le font voir; & si l'on a égard à l'artifice qui y régné pour le jeu & la conduite des passions, elle méritoit bien cet honneur.

L E S

PHŒNICIENNES,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

C'EST ici la Thébàide dans les formes , quoique le titre ne l'annonce pas. Celle de Seneque & de Racine n'en font que l'ombre , tant celle d'Euripide est remplie de carnage & de sentimens.

Le Prologue, ainsi que celui d'Oreste, expose une partie du sujet, ou plutôt met le spectateur au fait de tout ce qui a précédé l'action du Théâtre. C'est Jocaste Reine de Thèbes qui le fait. Les autres personnages de la Pièce sont un vieux Ecuyer, Antigone fille de Jocaste, un Chœur composé de filles de Phœnicie, * Polynice avec Étéocle, tous deux freres & enfans de Jocaste, Créon frere de la Reine, Ménécée fils de Créon, Tirésias Devin, deux Envoyés, Œdipe fils & mari de Jocaste.

* Phœnicie région maritime de Syrie.

ACTE PREMIER.

Cette Reine va raconter ses malheurs au Soleil , suivant l'usage des Grecs qu'on a observé dans l'Electre de Sophocle * , & ailleurs. Elle fixe l'époque de ses infortunes à Cadmus fils d'Agénor auteur de la race de Laius. Cadmus en effet vint au pays Thébain ; & d'Harmonie fille de Vénus il eut Polydore pour fils. Laius petit-fils de Polydore épousa Jocaste sœur de Créon. C'est de ce mariage infortuné que sortirent tous les malheurs qui ont fait la matiere de plusieurs Tragédies anciennes.

Quoiqu'on ait déjà pû voir cette histoire dans *les sept Chefs devant Thèbes* , Tragédie d'Eschyle , & dans l'un & l'autre *Œdipe* de Sophocle , je ne ferai point difficulté de suivre le fil de ce Prologue , & de répéter les principaux traits qui pourroient avoir échappé aux lecteurs ; l'on y verra avec quelle diversité les mêmes sujets sont exposés & conduits par différens Poètes.

Laius ennuyé d'un mariage long-tems

* Tome I. Acte I. Sc. III. page 372.

stérile , pria Apollon de lui accorder un fils. Le Dieu lui répond qu'il doit bien se garder de vouloir se procurer un successeur ; que le fils qu'il auroit deviendroit son assassin ; & que toute sa postérité rempliroit sa maison de sang & de deuil. Laius oublia l'Oracle , eut un fils , & s'en repentit. Il lui fit percer les talons , & le donna à des bergers pour l'exposer sur le mont Cithéron. D'autres bergers prirent l'enfant qu'on nomma depuis Œdipe , à cause de ses pieds percés , & ils le porterent à Mérope femme de Polybe Roi de Corinthe. Cette Princesse qui n'avoit point d'enfans le fit passer pour celui du Roi. Mais Œdipe étant sorti de l'enfance soupçonna la supposition. Pour s'assurer de la vérité , il alla à Delphes consulter Apollon sur sa naissance. Laius y alloit de son côté pour fixer son inquiétude , & sçavoir du Dieu si ce fils vivoit encore ou non. Le pere & le fils se rencontrèrent dans un détour de chemin en Phocide. Œdipe étoit à pied , & le Roi dans un char. L'Ecuyer traita rudement de paroles Œdipe , qui fut même blessé par les chevaux. Le Prince outré de cet affront entre en fureur. Il tue Laius. Quelque tems après le Sphinx

désola les Thébains. Créon promet le Sceptre & Jocaste en mariage à quiconque viendrait à bout de confondre le monstre, & d'en délivrer la ville en devinant l'Enigme qu'il proposoit. Œdipe arrive par hazard; il la devine: il sauve Thèbes. Le voilà Roi des Thébains, & mari de sa mere sans le sçavoir. Elle en a deux fils, Étéocle & Polynice, & deux filles, à sçavoir Ismène & Antigone, la premiere ainsi nommée par le pere, & la seconde par la mere, suivant l'usage. Car c'en étoit un assez singulier chez les Grecs; & comme Euripide l'indique deux fois dans ce Prologue, j'ai cru devoir l'observer en passant. Œdipe reconnut enfin qu'il avoit épousé sa mere, & dans l'horreur qu'il conçut de ce crime involontaire, il s'arracha les yeux. Ses enfans devenus capables de se connoître l'enfermerent dans son Palais pour cacher autant qu'ils pourroient la honte de leur naissance. Euripide suppose donc Œdipe à Thèbes, ce que n'a pas fait Sophocle, qui le suppose banni. Ce pere infortuné chargea ses deux fils d'imprécations, & leur prédit qu'ils s'entre-tueroient. Pour prévenir les querelles, ils convinrent de se séparer,

& de regner alternativement chacun leur année. Mais Etéocle flatté par l'éclat d'une Couronne ne voulut plus la quitter, & chassa Polynice. Celui-ci eut recours aux Argiens, dont Adraсте son beau-pere étoit Roi. » Il revient » avec lui à Thèbes (dit Jocaste) pour » redemander le Sceptre à la pointe de » l'épée. » C'est ici que commence le Spectacle. Les troupes d'Argos environnent la ville. Mais Jocaste a obtenu des deux freres une trêve, durant laquelle Polynice doit entrer à Thèbes pour convenir de quelque accommodement avec Etéocle. Elle vient d'en recevoir l'avis par un député. » Daignez donc, dit-elle, ô Jupiter, daignez sauver notre déplorable maison, » & réconcilier mes fils. Pere des hommes, pouvez-vous souffrir que les » malheureux le soient toujours. »

Tel est le Prologue de Jocaste, qui se retire après avoir mis les spectateurs au fait de l'action. On peut remarquer par les différens tours d'une même histoire les changemens que se permettoient les Poëtes Grecs en traitant leurs sujets. Ces changemens étoient souvent considérables, mais jamais assez pour choquer la créance publique. Il est pour-

198 LES PHŒNICIENNES ,
tant vrai que dans Sophocle , Jocaste
meurt de sa main après avoir appris
qu'elle a épousé son propre fils , au lieu
qu'ici elle survit à ses malheurs. Les
traditions fabuleuses varioient.

La Scène suivante est une imitation
très-heureuse d'Homère. Antigone fille
de Jocaste a obtenu de la Reine la per-
mission de quitter ses femmes , & de
monter avec un Vieillard son conduc-
teur sur une balustrade du Palais , afin
d'observer l'armée Argienne. Il y a ici
une bienfiance remarquable, c'est que le
Vieillard examine de tous côtés s'il n'y
a personne des Citoyens qui puissent
les voir. Les Grecs eussent été choqués
de voir une jeune Princesse paroître
seule dans un endroit écarté. Du reste
tous les agrémens que répand Homère
sur la description du camp des Grecs
au siège de Troye se retrouvent chez
Euripide , qui semble même avoir en-
chéri sur son modèle , d'autant plus
heureusement , qu'Homère récite , &
V. 149. que le Poëte Tragique fait agir ses per-
sonnages.

Au Livre 3 de l'Illiade , on lit que
Priam ayant fait asseoir Hélène auprès
de lui sur une Tour d'où l'on décou-
vroit toute l'armée Grecque , l'inter-

rogeoit en détail sur tous les Chefs qu'il voyoit, & qu'Hélène lui disoit : celui-ci est Ulyffe, celui-là Ajax, cet autre Agamemnon, en faisant le caractère de chacun : tout très-fin pour faire connoître le caractère des Acteurs, & si bien imaginé dans la nature, qu'il a même trouvé grace chez les plus sévères Censeurs du plus grand des Poëtes. Euripide en use précisément de même pour faire voir en quelque sorte au spectateur toute l'armée des assiégeans au camp de Thèbes. Ces deux Poëtes qui vouloient peindre à leur siècle les choses au naturel, nous instruisent bien par-là du génie des deux plus anciens siècles dont l'histoire fasse mention.

Antigone aidée de la main du Vieillard, monte sur l'endroit le plus élevé du Palais, mais toujours en vûe aux spectateurs. » Nous voilà, dit le Vieillard, arrivés à propos. L'armée Argienne s'ébranle, & se partage en cohortes. » La jeune Princesse effrayée d'abord de voir toute la campagne couverte d'armes, appréhende tout pour Thèbes. On la rassure; & la curiosité succédant à la crainte, elle fait différentes questions, comme Priam dans l'Iliade. Le Vieillard, ainsi qu'Hélène,

y satisfait; & comme il connoît tous les Chefs, il les nomme. » Ici c'est » Hippomédon, là Tydée: sur cette » éminence, c'est Parthenopée; proche » d'un fleuve, c'est un autre Chef. » On les peint tous. Mais il n'est pas nécessaire de nous y arrêter, parce qu'ils n'agissent pas sur le Théâtre. Antigone demande où est son frere Polynice. On le lui montre fort éloigné proche d'Adraste son allié. Elle l'entrevoit & s'écrie: » Que ne puis-je semblable à » un nuage léger parcourir l'espace des » airs qui nous sépare, & embrasser » ce cher frere exilé, & depuis si long » tems malheureux! » Elle admire son port & l'éclat de ses armes. » A l'abri » de la foi publique, vous le verrez » bientôt voler en ces lieux, pour rem » plir vos souhaits, dit le Vieillard. »

Le reste continue de la même façon, & le vieux Ecuyer voyant arriver des femmes que l'alarme attire au Palais, prie Antigone de se retirer dans son appartement. » Car, dit-il, les femmes » sont naturellement médifantes, & le » moindre sujet est pour elle une source » féconde d'entretiens. Elles augmen » tent le mal; & c'est un plaisir exquis » pour elles de s'entredétruire. » Voilà Euripide.

Le Chœur fait la troisième Scène ou l'Intermède. Ce Chœur est une troupe de jeunes filles de Phœnicie : elles racontent le malheur où elles se trouvent au moment d'un siège dans une ville étrangère, d'où elles étoient sur le point de sortir pour aller à Delphes. Euripide n'a pas voulu composer son Chœur de Thébaines, que leur devoir auroit indispensablement attachées à favoriser la cause d'Étéocle, toute injuste qu'elle est. C'est pour cela qu'il introduit des étrangères, mais alliées aux Thébains. Les descendans d'Agénor s'étoient rendus maîtres de la ville de Tyr. Depuis cette conquête les Tyriens envoyèrent à Thèbes une élite de leurs filles pour être renvoyées comme Prêtresses d'Apollon à Delphes. C'étoit un tribut passé en coutume religieuse. Ces Tyriennes ou Phœniciennes donnent le nom à la Pièce. L'Intermède qu'elles chantent ici expose ce qu'elles sont, & le sujet de leurs frayeurs à la vûe des armes. Elles craignent pour Thèbes à cause de leur patrie. Ce sont intérêts communs de part & d'autre, vû l'alliance & les nœuds du sang qui lioient les Thébains & les Phœnciens.

A C T E I I.

Polynice paroît l'épée à la main , parce que malgré la trêve il craint quelque surprise de la part d'un frere capable de tout oser. Cependant dès qu'il apperçoit des Autels , (c'étoient des asyles ,) il remet son épée dans le fourreau pour ne pas effrayer les Phœniciennes. Elles se font connoître à lui , & se prosternent à ses pieds , suivant la Loi , comme captives soumises à toute la maison d'Agénor. Elles appellent aussi-tôt la Reine , qui vient promptement recevoir son fils.

Après les premiers embrassemens pleins de la plus vive tendresse , telle que devoit être celle d'une mere qui revoyoit un fils malheureux qu'elle avoit si long-tems pleuré , jusqu'à se couper les cheveux & se revêtir de vêtemens noirs en signe de deuil , elle lui remet devant les yeux la douleur d'un pere emprisonné & livré à son désespoir. Elle lui reproche tendrement l'alliance qu'il a contractée en épousant une femme étrangere , à sçavoir une des filles d'Adraсте. » Je n'ai point , » dit-elle , allumé le flambeau de l'hy-

» men pour vous , suivant l'usage des
 » heureuses meres. Le fleuve Isménus
 » ne vous a point donné le bain nup-
 » tial , & Thèbes n'a point retenti de
 » cris de joie en faveur de votre épouse.
 » Puissent s'évanouir les présages dont
 » nous menacent ces maux ! quelle qu'en
 » soit la cause , ou le fer , ou la dis-
 » corde , ou votre pere , ou le destin ,
 » ces malheurs retombent tous sur
 » moi. »

Polynice répond qu'il est venu avec
 défiance dans Thèbes. Mais que l'a-
 mour de la patrie l'a emporté dans son
 cœur. Il se justifie par-là d'avoir tra-
 versé la ville l'épée à la main. Ses crain-
 tes étoient trop fondées pour ne pas
 les écouter. Mais enfin la trêve & la
 foi de Jocaste l'ont rassuré. La vûe du
 Palais & des lieux où il a passé des jours
 si chers à son souvenir , lui arrache des
 larmes de tendresse. Mais ce qui le
 désespere , c'est de voir une mere en
 deuil , & dont il cause malgré lui les
 disgraces. Toute cette entrevûe est ex-
 trêmement tendre.

Mais Jocaste pour tomber insensibile-
 ment sur l'article de la réconciliation
 des deux freres qu'elle veut négocier ,
 met Polynice en voie de raconter ses

204 LES PHŒNICIENNES ,
aventures. Ceci est un dialogue ferré
vers à vers. Polynice y décrit d'une ma-
nière très-pathétique l'accablement où
se trouve un malheureux Prince exilé
de sa patrie & sans appui. Il a éprouvé
la misère jusqu'à se voir dans la dernière
indigence. Il dit précisément , » que la
» noblesse ne nourrit point , & que la
» patrie est le plus doux de tous les
» biens ; puisqu'un exilé ne trouve plus
» de ressource ni d'amis. » Il raconte
ensuite comment le hazard lui gagna
l'amitié d'Adraste Roi d'Argos.

Ce Roi avoit reçu un Oracle d'Apollon qui lui ordonnoit de donner ses filles en mariage à un sanglier & à un lion qui se présenteroient les premiers à sa vûe. Polynice , & Tydée autre exilé , vinrent implorer son secours. Il interpréta l'Oracle en leur faveur , leur fit épouser ses deux filles , & leur jura de les rétablir dans leur patrie par la force des armes. Ici Polynice fait réflexion qu'il conduit des troupes contre sa patrie. Il en soupire. » Oui , dit-il , j'at-
» teste les Dieux que c'est malgré moi
» que je combats contre ce que j'ai de
» plus cher au monde. Mais c'est à vous,
» ô ma mere , qu'est réservée la gloire
» de terminer nos maux , de réconcilier

» deux freres ennemis , & de rappeler
 » la paix si désirable pour vous , pour
 » moi , & pour l'Etat.

C'est un Roi détrôné qui parle avec beaucoup de modération & de grandeur. Mais il finit par un sentiment singulier & qui marque bien l'excès de misère auquel son exil l'avoit réduit dans des tems bien différens du nôtre , où toutefois l'on a vû des têtes couronnées éprouver , malgré l'humanité de leurs bienfaiteurs , les tristes effets d'une affreuse disette. » L'opulence , » dit ce Prince , est ce qu'il y a de plus » réveré parmi les hommes. Un Roi » indigent n'est plus rien. Voilà ce qui » m'attire à Thèbes à la tête d'une » armée. » Le Chœur avertit Jocaste qu'Étéocle va paroître.

Ce Prince dont le caractère bouillant & impétueux contraste merveilleusement bien avec la noble & la douce fierté de Polynice , parle en ces termes en arrivant. » Me voici , Madame. » C'est en votre faveur que je viens. » Que veut-on de moi. » Il fait valoir l'effort où il s'est réduit de consentir à cette entrevue avec son frere.

» Attendez , répond la Reine. Trop » de précipitation nuit dans des con-

» jonctures si délicates. La prudence
 » veut plus de lenteur & de sang froid
 » pour réussir. Étéocle, adoucissez ces
 » regards féroces ; étouffez ce courroux
 » prêt d'éclater. Ce n'est point une
 » Méduse que vous voyez. C'est votre
 » frere , hélas , qui vient vers vous.
 » Polynice , tournez les yeux à votre
 » tour sur votre frere. Cette vûe vous
 » disposera à lui parler & à l'entendre
 » avec plus de tranquillité. Je n'ai plus
 » qu'un conseil à vous donner. Songez
 » que dans une entrevûe deux amis
 » irrités doivent ne penser qu'au sujet
 » qui les rassemble , & oublier tout le
 » passé. Polynice , c'est à vous de par-
 » ler , puisque vous venez vous plain-
 » dre à la tête d'une armée & deman-
 » der , dites-vous , justice d'une injure.
 » Puisse enfin quelque Dieu se faire
 » l'arbitre ; le juge , & le pacificateur
 » de cette querelle ! »

POLYNICE. La vérité parle simple-
 ment & sans art. Elle n'use point de
 détours artificieux. C'est dans elle-
 même qu'elle trouve sa force. L'injustice
 au contraire qui sent sa foiblesse , cher-
 che à s'appuyer d'un art sophistique.
 J'ai voulu , je l'avoue , pourvoir aux
 intérêts communs de l'État , de mon

frere , & de moi. Il falloit prévenir l'effet des imprécations de mon pere. Fugitif volontaire , j'ai cédé le Sceptre à Étéocle pour une année ; mais à condition de regner à mon tour. Je n'ai prétendu , ni souffrir le traitement que je souffre , ni revenir en ennemi porter le fer dans le sein de ma patrie. Étéocle a fouscrit à ce partage. Il en a pris les Dieux à témoin ; & toutefois au mépris de ses sermens il regne encore , & il occupe la place que je devois occuper. Qu'il me rende le Sceptre , & me voici prêt à congédier l'armée , & à céder à mon tour ce même Trône qu'on m'aura rendu. A ce prix je vous délivre de toute crainte , je respecte les murs de Thèbes , & je ne tente plus un coupable assaut. Mais si une demande si juste m'est refusée , je suis déterminé à me faire justice , & à tenter le fort des armes. J'atteste les Dieux témoins de la droiture de mon cœur , & de l'équité de ma cause , qu'on m'a privé injustement de ma patrie.

Le Chœur approuve un discours si mesuré & si raisonnable.

ÉTÉOCLE. Si ce qui semble honnête aux uns le paroïssoit aux autres , il n'y

208 LES PHŒNICIENNES ,
auroit plus de dissensions parmi les humains. Mais rien ici bas ne frappe nos esprits de la même manière. On convient des noms en fait d'honneur , & de tout , nullement de la réalité. Je ne déguiserai point ici mes sentimens , Madame ; j'escaladerois le Ciel , & je descendrois aux entrailles de la terre , si à ce prix je pouvois conquérir la plus brillante des Couronnes. Le Trône est un bien si cher à mes yeux , que je ne puis le céder à autrui. Quelle lâcheté seroit-ce de devenir sujet , quand on s'est vû Roi ! mais quelle honte de céder ce Trône à un perfide , qui ose venir les armes à la main désoler sa patrie ! quel opprobre pour Thèbes & pour moi , si la crainte des lances Argiennes me forçoit de descendre du Trône pour y placer un vainqueur. Non , Madame , ce n'étoit point à main armée qu'il devoit chercher à entrer en négociation avec moi. La raison aussi puissante qu'une armée eût suffi. Qu'il habite dans cette terre , j'y consens. Mais qu'ayant donné la loi je me rabaisse à la recevoir de lui , qu'il ne l'espère pas. * Employez donc le fer

* *A Polynice.*

& la flamme. Couvrez ces plaines de chars ; je ne céderai point ma Couronne. Equité tant qu'on voudra ; je la respecte en toutes choses ; mais si l'on peut jamais être injuste , il est beau de l'être pour regner. *

JOCASTE. Les maux seuls ne sont pas l'appanage de la vieillesse , mon fils. L'expérience qui l'accompagne l'en dédommage , & la conduit plus sûrement que l'impétuosité de la jeunesse. Par quelle fatalité l'Ambition , cette divinité dangereuse , a-t-elle emporté tous vos vœux ? en combien de maisons & d'Etats n'est-elle pas entrée ! hélas ! elle n'en est sortie qu'en emportant toute leur félicité. C'est elle qui vous transporte , mon fils. Hé , ne seroit-il pas plus honorable pour vous d'aimer cette égalité précieuse qui lie entr'eux les ames , les guerriers , & les Etats ? C'est une loi sacrée parmi les mortels.

Jocaste s'étend ici un peu trop sur le

* » Si violer la justice & le droit

» Il est licite à l'homme en quelque endroit ,

» C'est pour regner qu'il se le doit permet-

» tre.

*Trad. d'AMYOT dans PLUT. tr. de
la man. de lire les Poëtes.*

prix de l'égalité, à qui elle attribue les poids, les mesures, l'ordre du jour qui succède à la nuit : d'où elle conclut qu'Étéocle doit céder le Sceptre à son frere. Ce sont six ou sept vers qu'on a marqués, ainsi que bien d'autres, comme dignes d'être retenus. Mais ce raisonnement ne sçauroit entrer dans nos idées, & n'étoit bon que pour les Grecs, gens amateurs de sentences, & d'exemples palpables.

Ce qui fuit a plus de dignité. Jocaste appelle le Trône une injustice heureuse.

» * Qu'y trouve-t-on ? plus de travail
 » & de prospérité qu'ailleurs. Mais
 » qu'est-ce que cette opulence ? La mé-
 » diocrité suffit à qui sçait borner ses
 » désirs. Les richesses n'appartiennent
 » véritablement qu'aux Dieux. Les
 » hommes n'en font que les dépositai-
 » res & les œconomes. Aussi les Dieux
 » sçavent-ils les reprendre ; quand il
 » leur plaît. Jugez-en par l'instabilité
 » de la fortune. Si je vous demande,

* EURIPIDE parle ici en Républicain Démocratique. Cependant il semble épouser d'autres sentimens ailleurs, & PLATON son contemporain le blâme d'avoir trop loué les Monarques & la Monarchie.

» mon fils , lequel est plus estimable à
 » vos yeux , ou le Trône , ou le salut
 » de l'Etat , oserez-vous répondre que
 » c'est le Trône ? Mais si Polynice est
 » vainqueur , si Argos l'emporte sur
 » Thèbes , vous verrez cette même
 » Thèbes désolée ; vous verrez les Thé-
 » baines captives arrachées des bras
 » de leurs meres par un ennemi farou-
 » che. Ah , qu'alors les Thébains paye-
 » ront chèrement ce suprême pouvoir
 » qui a tant de charmes pour vous !
 » Voilà Etéocle , ce que j'avois à vous
 » dire.

» Pour vous Polynice , je vous dirai
 » avec la même franchise , qu'Adraсте
 » a été imprudent de vous offrir son
 » funeste secours , & qu'imprudemment
 » vous l'avez accepté pour détruire vo-
 » tre patrie. Car hélas , si vous prenez
 » Thèbes , (Dieux écarter ce présage ,)
 » comment érigerez-vous des trophées ?
 » Comment offrirez-vous des sacrifi-
 » ces ? De quelle inscription marque-
 » rez-vous les dépouilles sur le bord du
 » fleuve qui vous vit naître ? *Polynice* ,
 » direz-vous , *consacre aux Dieux ces*
 » *armes enlevées à sa patrie qu'il a réduite*
 » *en cendres.* * Ah , mon fils , puissiez-

* VIRGILE a imité ces anciennes inscrip-

» vous n'être jamais souillé d'une pa-
 » reille gloire ! Si au contraire vous
 » êtes vaincu , de quel front retourne-
 » rez-vous à Argos en laissant nos
 » champs couverts de ses citoyens
 » morts pour votre défense ? Adraste
 » n'entendra-t-il pas ces murmures du
 » peuple ? Quelle fatale alliance a-t-on
 » contractée avec Polynice ? Son hy-
 » men nous coûte nos vies. Croyez-
 » moi , mon fils , vous courez à un
 » double écueil. Vous perdez l'appui
 » des Argiens , & vous ne gagnez pas
 » le Sceptre Thébain. Mettez , mes fils ,
 » mettez l'un & l'autre un frein à votre
 » ambition. Hé , quels maux ne doit-
 » on pas attendre de deux rivaux fu-
 » rieux qui tendent au même but ! »

Le Chœur redouble ses vœux pour
 la paix en deux mots. Ce n'est donc
 pas Étéocle qui interrompt Jocaste ,
 comme l'a prétendu Barnez. Ce Com-
 mentateur (à qui on a l'obligation de
 la belle édition d'Euripide faite à Lon-
 dres l'an 1694. où il a rassemblé à-peu-
 près tous les Commentaires sur Euri-
 pide , sans compter ses notes & ses
 corrections particulieres , quelquefois

tions. *Æneas hæc de Danaïis victoribus arma,*
Æneid. l. 3. v. 188.

assez heureuses) relève ici, comme ailleurs, les Scholiastes & les Critiques avec trop de hauteur, pour n'avoir pas tout-à-fait approuvé le discours de Jocaste, qu'ils disent être trop foible. Ces Critiques peuvent avoir tort, sans que Barnez ait raison de les accuser d'ignorance. Ils ont tort, sans doute, puisque dans la situation où se trouvoit Jocaste, il seroit difficile d'imaginer rien de plus sensé ni de mieux tourné dans sa simplicité, que son raisonnement sur les vrais intérêts d'Étéocle & de Polynice. Mais la raison dont se sert Barnez pour les relever n'est pas supportable. Si le discours de la Reine paroît foible, dit-il, c'est qu'on n'a pas voulu voir qu'il n'est point achevé, & qu'Étéocle l'interrompt lorsqu'elle étoit sur le point de continuer. Il n'y a pas l'ombre d'interruption dans le texte: c'est le Chœur qui parle après la Reine. Et c'est à Étéocle à reprendre la parole ensuite. De plus, Jocaste avoit dit à ce Prince ce qui lui convenoit, avant que de parler à son autre fils. Étéocle reprend donc ainsi après le Chœur.

ÉTÉOCLE. Madame, il n'est plus question de contester. Un tems précieux se perd; & tous vos efforts sont

inutiles. Je le redis ; nul autre accord entre nous que celui dont j'ai parlé. Je suis possesseur du Trône. Je prétends l'être toujours. Epargnez-moi de nouveaux conseils ; & vous Polynice , forttez de ces murs , ou vous y trouverez la mort.

POLYNICE. Par quelle main , je vous prie ? Et qui seroit cet invulnérable qui oseroit me frapper sans craindre un pareil destin ?

ETÉOCLE. Moi. Tremblez à l'aspect de ce bras.

POLYNICE. Moi trembler ! La prospérité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables.

ETÉOCLE. J'entens. C'est parce que vous me comptez pour peu dans un combat , que vous venez à moi à la tête d'une nombreuse armée.

POLYNICE. La prudence éclairée l'emporte sur l'aveugle impétuosité.

ETÉOCLE. Rendez grace à la foi publique. Sans elle Polynice m'auroit insulté pour la dernière fois.

POLYNICE. Pour la dernière fois , je redemande le Sceptre qui m'est dû.

ETÉOCLE. Il est à moi. Je sçaurai le garder.

POLYNICE. Est-il à vous sans partage ?

ÉTÉOCLE. Ne m'importunez plus : retirez-vous.

POLYNICE. Sacrés Autels de la maison paternelle....

ÉTÉOCLE. Que vous vous préparez à renverser.

POLYNICE. Daignez prêter l'oreille à mes cris.

ÉTÉOCLE. Ecouteront-ils un citoyen armé contr'eux ?

POLYNICE. O Dieux protecteurs de Thèbes.

ÉTÉOCLE. Ils vous détestent.

POLYNICE. On me chasse de ma terre natale.

ÉTÉOCLE. Et vous venez la désoler.

POLYNICE. C'est votre injustice qui m'y contraint. O Dieux....

ÉTÉOCLE. Allez invoquer les Dieux à Mycènes.

POLYNICE. Vous ne les craignez donc pas ?

ÉTÉOCLE. Je ne suis pas du moins l'ennemi déclaré de ma patrie.

POLYNICE. Et vous m'excluez de mon héritage ?

ÉTÉOCLE. Je ferai plus, si vous m'y forcez. (*Il le menace de le tuer.*)

POLYNICE. O mon pere , vous entendez l'outrage qu'on me fait.

ETÉOCLE. Il entend aussi le bruit de vos armes.

POLYNICE. Et vous , ô ma mere....

ETÉOCLE. Ne profanez point ce nom. Il vous est interdit.

POLYNICE. O Thèbes....

ETÉOCLE. Allez implorer Argos.

POLYNICE. N'en doutez point. J'y cours. O ma mere , ma reconnoissance pour vous est sans bornes.

ETÉOCLE. Partez.

POLYNICE. Je pars. * Mais souffrez auparavant que j'aye la consolation de revoir un pere.

ETÉOCLE. Non.

POLYNICE. Que j'embrasse au moins mes sœurs.

ETÉOCLE. Vous ne les verrez plus.

POLYNICE. O mes sœurs.

* Nous sommes redevables de ce Vers à M. BARNEZ , qui l'a rétabli d'abord par conjecture , puis sur l'autorité d'un manuscrit. DOLCÉ l'avoit apparemment vû avant lui , puisqu'il l'a traduit ainsi ,

Non posse

Non obedirti à questa volta : bene

Ti vo pregar che mi conceda , ch'io

Vegga mio padre.

ETÉOCLE,

ETÉOCLE. Hé n'êtes-vous pas leur plus cruel ennemi ?

POLYNICE. Madame , puissiez-vous être toujours heureuse ! Adieu.

JOCASTE. Heureuse ! Et je suis au comble du malheur , mon cher fils.

POLYNICE. Je ne suis plus votre fils.

JOCASTE. A quelle nouvelle infortune suis-je donc réservée ?

POLYNICE. L'affront dont il me couvre me rend indigne de ce nom.

JOCASTE. C'est moi seule qui suis outragée. *

POLYNICE. à *Etéocle*. Quel sera votre poste ?

ETÉOCLE. Pourquoi ?

POLYNICE. Vous m'y verrez.

ETÉOCLE. C'est l'objet de mes desirs.

JOCASTE. Malheureuse mere ! Et que prétendez-vous , mes fils ?

ETÉOCLE. L'effet le fera voir.

* C'est une erreur de nom qui en produit un autre de sens. C'est Etéocle, & non pas Jocaste, qui dit ce demi-vers

οὐκ ἔστιν ἄν ὑβρίζομαι.

Polynice se plaint à sa mere des outrages que lui fait Etéocle : celui-ci réplique : « Je ne fais que repousser l'injure. »

JOCASTE. Voulez-vous accomplir les imprécations de votre pere ?

POLYNICE. Périr la maison entière !

ÉTÉOCLE. Oui, lorsque mon épée * cessera de se baigner dans le sang.

POLYNICE. O pays natal, je te prends à témoin, ainsi que les Dieux, qu'on m'ôte le nom de fils de Roi, & qu'on m'exile comme un esclave. Si ce bras te renverse, impute-le, non à moi, mais à l'unique auteur de tes maux. Mon entreprise est aussi involontaire, que mon exil est injuste. Et vous, Apollon, Palais, Amis, Autels, recevez mes adieux. C'est peut-être pour ne plus vous revoir que je vous quitte. Mais non ; les Déeses de l'Espérance ne sont pas endormies pour moi. Je me flatte avec leur secours & celui des Dieux, de ravir le Sceptre à l'usurpateur, dût-ce être au prix de tout son sang.

Note
de l'Édi-
teur.

* Au lieu de cette phrase inintelligible, il falloit traduire littéralement :

ὡς ταχ' ὀυκέθ' αἱματηρὸν τῶμον κρηθήσει ξίφος

» Ha ! que bien tôt cette épée altérée de sang
» trouvera de plaisir à s'en rassasier ! » Étéocle
rend à Polynice une menace pour une impré-
cation.

ETÉOCLE. Partez encore une fois.

Les deux freres se séparent en effet avec l'air & les regards qu'on peut imaginer après l'entretien qu'on vient de lire. Jocaste s'en va accablée de douleur ; & le Chœur reste pour l'Intermède , où il décrit , pour ainsi parler , la naissance de Thèbes ; chose qu'on pourroit nommer froide , si l'on ne faisoit réflexion qu'elle entre naturellement dans le sujet , par contraste aux funérailles de cette ville , qu'on affecte de faire craindre dans tout le cours de la Pièce.

A C T E I I I .

Étéocle en revenant se tourne vers quelqu'un de ses Officiers pour l'envoyer chercher Créon ; & ce Prince paroît tout à propos. Ils se cherchoient mutuellement. Il s'agit de délibérer sur la maniere de soutenir le siège.

Créon apprend au jeune Roi qu'un transfuge est entré dans Thèbes , & qu'il donne avis que le dessein des Argiens est d'investir & d'attaquer en même-tems la ville de tous côtés. Étéocle par un mouvement naturel , qui marque son caractere impétueux , veut combattre hors des murs , & se promet de

mettre tout à feu & à sang. Créon en Prince expérimenté arrête ces mouvemens de jeunesse, & lui fait entendre que l'armée Argienne étant innombrable & composée de braves soldats, il faut se donner de garde de hasarder une action décisive, qui ne laisseroit plus de ressource en cas de défaite. Le Roi propose un combat nocturne, ce que nous appellons une *Camisade*. Créon rejette encore ce parti comme dangereux & inutile. Etéocle imagine de fondre sur les Argiens avec toute sa Cavalerie. Ce projet est encore combattu,

» Quel parti faut-il donc prendre ? Irai-
 » je rendre la ville, répond l'impatient
 » Prince ? Non, dit Créon ; mais les
 » ennemis ont sept Chefs qui doivent
 » attaquer en même-tems les sept por-
 » tes de Thèbes. Soutenez l'assaut, &
 » renfermé dans vos murs, opposez
 » aux assiégeans, sept autres guerriers
 » également remplis de prudence &
 » de valeur : l'un sans l'autre n'est pas
 » assez. » Voilà les sept Chefs d'Es-
 chyle.

Mais si l'on y regarde de près, il paroît qu'Euripide donne ici un trait de satire assez fin à son prédécesseur.

» Je vais, dit Etéocle, choisir & poster

» les sept Guerriers. Ce seroit perdre
 » un tems précieux que de les nommer
 » tous, tandis que l'ennemi est aux por-
 » tes. » C'est qu'Eschyle employe une
 grande Scène à la destination des sept
 Héros qu'il oppose à ceux des ennemis,
 dont un Officier dit encore les noms,
 & fait le caractère, sans oublier leurs
 symboles, qu'il décrit assez longue-
 ment.

En récompense, les dernières paroles
 d'Étéocle prêt d'aller combattre sont
 moins vives dans Euripide que dans
 Eschyle. Le premier lui fait faire une
 espèce de testament en cas de mort.
 Étéocle laisse la couronne à Créon,
 qu'il charge de Jocaste sa mere & de
 ses sœurs. A l'égard d'Œdipe, le Prince
 dit froidement que son pere s'est attiré
 lui-même ses malheurs, & qu'il n'est
 pas à plaindre, puisqu'il ne tient pas
 à lui que ses fils ne périssent par ses
 imprécations. Ce sentiment est assez
 cavalier pour un fils, quoiqu'on veuille
 le rendre odieux. Il se souvient encore
 qu'il n'a pas demandé d'Oracle à Ti-
 résius suivant l'usage. Il charge Créon
 de le consulter; ce qu'il n'ose faire lui-
 même; parce qu'il s'est moqué, dit-il,
 des Oracles de ce Devin, & qu'il l'a

222 LES PHŒNICIENNES ,
irrité par ses mépris. Pourquoi donc
Étéocle a-t-il recours à des Oracles
dont il se moque ? cela semble un peu
tiré : mais c'est qu'en effet Tirésias
avoit menacé de la colere des Dieux
ces fils ingrats envers un pere malheu-
reux. Ainsi ce mot d'Étéocle , outre
qu'il peint de plus en plus son carac-
tere , prépare l'arrivée de Tirésias pour
produire un grand événement. Enfin
au souvenir de Polynice ; Étéocle pour
dernier trait de haine implacable dé-
fend de donner la sépulture à son frere ,
jusqu'à condamner à mort quiconque
osera contrevénir à cette défense. Ar-
rêt terrible qui sert de préparatif à un
autre Episode.

Tandis que le Roi demande ses ar-
mes & part , le Chœur déplore les hor-
reurs de la guerre , & les fatales suites
de la discorde fraternelle. Il repasse de
plus tous les crimes de la maison d'Œ-
dipe. Cependant Ménécée fils de Créon
étoit allé par son ordre chercher le
Devin Tirésias. Il le conduit par la
main comme un vieillard privé de
l'usage des yeux. Euripide le peint
courbé sous le poids des ans d'une ma-
niere qui nous paroît trop populaire
dans une Scène Tragique. Tirésias avoit

est absent. Il n'étoit revenu que le jour précédent de la ville d'Athènes qu'il venoit de rendre victorieuse d'un ennemi. C'est pourquoi Créon lui raconte en peu de mots le sujet de la guerre qui menace Thèbes, & lui demande un Oracle. Le Prophete consent à l'accorder, non à cause d'Étéocle, mais en faveur de Créon. Il commence donc à s'expliquer avec toute la gravité que lui inspire le caractère dont il est revêtu, & la vénération où il est dans toute la Grèce.

Le sens de son discours, c'est que les Dieux ont voulu donner aux Grecs un exemple capable de les effrayer dans la personne d'Œdipe; que ses enfans ont voulu l'ensevelir sans l'oubli, en cachant ce malheureux Prince aux yeux du monde, comme si l'on pouvoit tromper les Dieux: double faute contre le Ciel & contre un pere. » Que n'ai-je » point tenté, que n'ai-je point dit, » ajoute-t-il, pour les faire rentrer dans » le devoir! Loïn d'être écouté d'eux, » je me suis attiré leur haine. Mais la » mort les poursuit. Ils vont s'entrégorger. Ils mourront environnés de mourans; & cette journée coûtera bien des larmes au pays Thébain. Et toi,

» infortunée Thèbes , je te vois sur
 » penchant de ta ruine , si quelqu'un
 » ne fuit mes conseils. Telle étoit ta
 » destinée. Pour être heureuse , tu de-
 » vois n'avoir , ni pour citoyen , ni
 » pour Roi , aucun des fils d'Édipe ,
 » race livrée aux malédictions , & dont
 » le sort étoit de te détruire. Puisque
 » tu n'a pû éviter cette infortune , du
 » moins il te reste encore une ressource.
 » Mais gardons le silence. Il seroit peu
 » sûr pour moi de proposer un remède
 » si douloureux. Je me retire : adieu.
 » Qu'ai-je à perdre & je suis enveloppé
 » dans le malheur général des Thé-
 » bains ! »

Créon l'arrêtoit avec beaucoup d'im-
 patience de sçavoir ce qu'on veut lui
 cacher. Le Lévin persiste à se taire.
 Mais feignant à la fin d'être vaincu par
 l'importuné de Créon , il consent de
 déclarer le secret , à condition qu'on
 écarte Ménécée. Créon sûr de la foi
 de son fils , le refuse : & Tirésias laisse
 échapper l'affreux mystère. » Si vous
 » voulez sauver Thèbes , il faut im-
 » moler votre fils Ménécée. » Le pere
 effrayé comme on peut penser , se le
 fait redire encore. » Non , s'écrie-t-il
 » ensuite , je ne veux rien entendre de

« ce que j'ai entendu. » Il voudroit n'avoir point exigé d'Oracle. Mais il n'est plus tems. L'arrêt est prononcé. Il a donc recours aux prieres ; foible ressource contre un Prophete , qui après avoir une fois parlé , menace Créon , s'il n'obéit , de publier cette Sentence des Dieux. Créon veut du moins sçavoir sur quel fondement les Dieux demandent son fils. On a la condescendance de le satisfaire sur ce point. Pour cela Tirésias remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus. Ce fils d'Agenor arrivé dans le pays Thébain , envoya ses Compagnons puiser de l'eau à la fontaine Dirce. Un Dragon furieux qui la gardoit les dévora. Cadmus tua le Dragon , & par le conseil de Pallas , il en sema les dents sur un champ , qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Ils tournerent incontinent leurs armes les uns contre les autres , & s'entre-tuerent à l'exception de cinq. Ceux-ci aiderent Cadmus à bâtir Thébes.

Comme cette fable est la matiere des Chœurs , & entre en ornement dans le corps de la Tragédie , il a été nécessaire de se la rappeler en peu de mots. On peut la lire plus détaillée dans le

3^e. Livre des Métamorphoses. Comme le Dragon étoit sous la protection de Mars, » ce Dieu, dit Tirésias, a voulu » venger sa mort dans le sang d'un » Prince issu des dents du Dragon. » Or Ménécée étoit le dernier de cette race ; il n'étoit point marié. En un mot, c'étoit la victime que demandoit le Dieu Mars ; & il falloit que son sang teignît la caverne même du Dragon. Ce raisonnement étoit sans réplique dans la superstition ancienne. Aussi Créon n'a-t-il rien à répliquer, tant la victime est nettement désignée. Tirésias le laisse donc dans le triste embarras ou d'immoler son fils, ou de voir périr Thèbes, & il se retire.

Créon à peine revenu de son accablement, fait éclatter tous les sentimens d'un pere au désespoir. Il ne peut se résoudre à livrer son fils. Il se dispose à mourir plutôt lui-même ; & pour prévenir le bruit que va faire cet Oracle, il ordonne à Ménécée de fuir promptement loin de Thèbes. Ménécée paroît y consentir, & il ne demande que le tems d'aller faire les derniers adieux à Jocaste. Il semble que Créon est bien crédule de s'en rapporter à son fils sur cette fuite ; & que d'ailleurs

c'est un moyen assez difficile, puisque la ville est environnée d'ennemis. Quoiqu'il en soit, à peine Créon s'est-il écarté, que Ménécée déclare au Chœur, que c'est pour tromper la douleur d'un pere, qu'il a feint de se rendre à ses ordres. » Heureuse feinte, dit-il, Créon » ôtoit à Thèbes son unique ressource, » & me livroit à l'infamie. Il faut par- » donner à un pere : mais serois-je ex- » cusable de trahir mon pays ? Sçachez » donc que je parts pour être votre Li- » bérateur. Je vais me sacrifier pour les » Thébains. » Il continue l'expression de ces nobles sentimens, & part déterminé à se précipiter du haut des murs vers l'autre du Dragon, après s'être frappé, afin de l'arroser de son sang. » Sa vie est, dit-il, l'unique bien » qu'il puisse donner à sa patrie. Peut-il » lui faire un don plus salutaire & plus » précieux ? Heureuse la République » où les Citoyens concourent de tout » leur pouvoir au salut de la patrie ! »

C'est-là une espèce d'Episode ou d'action subordonnée à l'action théâtrale ; ces Episodes sont rares chez les Grecs. Ils les croyoient contraires à l'effet de la principale action ; & véritablement, quoiqu'on fasse, ils détour-

nent l'attention du Spectateur ; ils la partagent du moins ; & ils ôtent à la Tragédie les charmes de cette belle simplicité , qui sçait si bien plaire par elle-même. Après tout celui d'Euripide quoiqu'un peu tiré , justifieroit ceux de nos jours , si on ne les pouvoit pas plus loin qu'il ne l'a fait , & si on ne les faisoit rouler presque toujours sur l'amour.

Ce sacrifice de Ménécée rappelle au Chœur l'idée du Sphinx , qui s'étoit si souvent rassasié de sang humain , & le service qu'Œdipe rendit à l'Etat en le délivrant de ce monstre. La générosité de Ménécée , qui dans un âge si tendre court volontairement à la mort pour le salut de ses Citoyens , fait encore une partie de l'intermède. On conviendra que c'est une adresse dans le Poëte d'avoir donné assez de présence d'esprit & de courage à ce jeune Prince pour seindre en présence de son pere , & pour voler ensuite au trépas sans autre témoin que le Chœur. Mais ce Chœur même paroîtra peut-être un inconvénient. Car étoit-il naturel qu'il le laissât ainsi voler au trépas , du moins sans en avertir Créon ? Oui , sans doute , puisque le Chœur n'étoit composé que d'é-

étrangeres , qui par leur alliance avec Thèbes & par leur propre situation prenoient plus d'intérêt au bien du public , qu'au bien particulier de Créon. Dans la Tragédie dépouillée de Chœurs , comme elle l'est aujourd'hui , il auroit fallu recourir au monologue ou à quelque Confident , qui auroit été plus embarrassant & plus froid. Est-il naturel d'ailleurs , qu'une grande & illustre action se passe sans témoins ? On ne dira pas que les Spectateurs le soient. Ils sont comptés pour rien , & ce seroit mal entendre le Théâtre , que de le prétendre. On ne le dit point , & on le suppose toutefois dans la pratique. Comment excuser cela ?

A C T E I V.

Un Officier vient avec empressement trouver Jocaste , pour lui raconter l'état des affaires. Elle sort du Palais. La curiosité d'une mere & d'une Reine sur le sort de ses enfans & de l'Etat fait ici un bel effet. On lui dit que l'un & l'autre Prince est plein de vie & que les Thébains sont vainqueurs. Cela est très-bien ménagé pour suspendre l'attention. » C'est , dit l'Envoyé , la mort

» de Ménécée qui a procuré à Thèbes
 » ce favorable succès. En effet après ce
 » sacrifice Étéocle poste les sept Chefs
 » de cohortes. Il distribue les Corps de
 » Cavalerie pour soutenir ceux d'Infan-
 » terie. Incontinent les ennemis s'avan-
 » cent sur le bord du fossé. Le bruit
 » des trompettes se fait entendre des
 » deux parts ; Pathenopée , Amphia-
 » raüs , Hippomédon , Polynice , Ty-
 » dée , Capanée , Adraste , les sept
 » Chefs de l'armée ennemie sont char-
 » gés chacun de l'attaque d'une des
 » portes. » L'Officier après les avoir
 ainsi nommés de suite , selon le rang
 de leurs attaques , décrit les devises de
 chacun d'eux d'une maniere un peu
 différente de celle d'Eschyle. * J'ai cru
 devoir abréger dans l'un & l'autre Poëte
 un récit peu intéressant pour nous. Il
 suffit d'en donner quelque idée , &
 d'observer en passant que la Scène d'Eu-
 ripide paroît être plus adroitement mén-
 agée en récit que celle d'Eschyle ne
 l'est en action , quoiqu'elle ait ses beau-
 tés en ce qu'il fait agir Étéocle , qui dis-
 pose ses postes aux yeux du Spectateur.

* Voyez les sept Chefs devant Thèbes ,
 Tom. III. Acte III.

» D'abord , continue l'Officier , on
 » employe l'arc , la fronde , & les pier-
 » res détachées des murs. Les assiégés
 » avoient l'avantage , lorsque Tydée &
 » Polynice se mettent à crier qu'il faut
 » donner un assaut général. Le combat
 » s'échauffe. Les Soldats tombent de
 » part & d'autre. » L'Officier fait ici
 un détail d'actions très-vives à la façon
 d'Homere. C'est un siège à l'antique.
 Voici un exemple. » Capanée applique
 » une échelle , & jure que la foudre
 » même ne l'empêchera pas de prendre
 » la ville d'assaut. Il monte à travers
 » une grêle de pierres , dont il se garan-
 » tit en se couvrant de son bouclier. Il
 » atteignoit déjà aux creneaux. Jupiter
 » le frappe tout-à-coup du feu du Ciel ,
 » & la terre s'ébranle d'une maniere
 » effroyable. Ce guerrier est déchiré en
 » morceaux. Ses cheveux voltigent en
 » l'air : son sang coule à terre ; les
 » pieds , les mains tournoient çà & là ;
 » & l'on voit son cadavre enflammé
 » tomber en forme de tourbillon. C'est
 » un autre Ixion sur la roue. Adraste qui
 » voit que Jupiter lui est contraire fait
 » sortir les assiégeans du fossé , &c. »

L'Envoyé ajoute que les assiégés en-
 couragés par ce prodige font brusque-

ment une sortie avec de la Cavalerie.
 » Ils fondent sur les assiégeans ; ils bri-
 » sent leurs chars ; ils couvrent la cam-
 » pagne de morts , & délivrent Thé-
 » bes. » Dans ce récit qui est long , on
 dépeint bien l'activité d'Étéocle qui se
 trouve par-tout , & qui porte à propos
 du secours où sa présence est nécessaire.
 On représente encore avec feu les chars
 fracassés , & les monceaux de morts.

Jocaste en l'écoutant , goûte une joie
 digne de son double caractère. Elle est
 mere & Reine. L'Etat est sauvé & ses
 fils respirent. Elle ne plaint que Créon
 à qui il en a couté un sang bien
 cher pour le salut de Thèbes. Mais
 comme elle veut sçavoir la suite des
 événemens , & la dernière résolution
 d'Étéocle & de Polynice , l'Officier lui
 dit , » Madame n'en demandez pas
 » plus ; jusqu'à présent tout a été heu-
 » reux pour vous. » Ce mot ambigu
 » pique de plus en plus la curiosité de
 » Jocaste. Elle presse l'Envoyé de par-
 » ler. » Que voulez-vous davantage ,
 » répond-il ? les Princes vos enfans
 » vivent. «

JOCASTE. Je veux sçavoir en un
 mot , si l'issue est aussi heureuse que
 le combat.

L'OFFICIER. Laissez-moi partir ,
Madame. Etéocle est sans Ecuyer.

Il a beau feindre & se défendre de parler , Jocaste l'y contraint. Il avoue que les deux Princes sont convenus d'un combat singulier. » Etéocle du » haut des murs a fait faire silence , & » a parlé en ces termes. Braves Guer- » riers , qui êtes venus en ces lieux , » & vous , Thébains , écoutez-moi. Ne » prodiguez plus vos vies en faveur de » Polynice ni d'Etéocle. Il n'est plus » question de vous exposer à des périls » dont je vous tiens quittes. Je veux » combattre feul avec mon frere. S'il » meurt de ma main je regnerai sans » rival ; & si je suis vaincu , je lui cède » le Trône. Argiens , au lieu de périr » en ce lieu , retournez dans votre pa- » trie ; & vous , Thébains , c'est assez » du sang que vous avez versé pour » moi. Polynice accourt & souscrit à » cet accord. L'une & l'autre armée y » applaudit. On fait une trêve , & au » milieu des deux camps , tous les Chefs » font serment de s'en tenir à des con- » ditions si justes. * Les deux Princes

* On diroit que c'est Ménélas & Pâris qui se disposent au combat : toute cette description est imitée du troisième Livre d'HOMERE.

» vont aussi-tôt se revêtir d'armes d'ai-
» rain. Les Thébains environnoient
» Etéocle pour l'armer , & les Argiens
» faisoient de même à l'égard de Po-
» lynice. Les deux freres ont paru en
» présence l'un de l'autre , sous leur
» armure brillante , & ils n'ont point
» pâli. Ils brûlent d'ardeur de combat-
» tre. Les Guerriers les exhortent de
» part & d'autre à soutenir leur gloire.
» O Polynice , disent les uns , l'hon-
» neur des Argiens est entre vos mains.
» C'est à vous d'élever à Jupiter une
» statue pour monument de votre gloi-
» re. Allez , disent les Thébains , allez
» brave Etéocle : songez que vous com-
» battez pour la patrie , que vous êtes
» vainqueur , & que vous regnez. Tels
» sont les discours qu'on employe pour
» les animer au combat. Les Prêtres
» sont occupés à interroger les entrail-
» les des victimes , l'extrémité des flam-
» mes & les autres indices , dont ils
» tirent des présages pour la victoire
» ou la défaite des combattans. Pour
» vous , Madame , si vous avez quelque
» ressource dans votre prudence , &
» dans l'art des enchantemens , allez ,
» détournez les Princes d'un si horrible
» combat. Prête à perdre deux fils en

» un jour ne négligez rien : le péril est
 » certain pour eux ; & la victoire ne
 » ſçauroit être que funeſte & doulou-
 » reuſe pour vous. »

Jocaste ſans répondre à l'Officier qui
 n'a peut-être que trop différé à lui dire
 une choſe ſi eſſentielle , fait appeller
 Antigone. Cette Princeſſe vient toute
 effrayée. Jocaste lui apprend que ſes
 deux freres ſont ſur le point de s'entr'é-
 gorger. » Allons , dit-elle , nous jeter
 » à leurs pieds. » Antigone avant que
 de ſçavoir nettement de quoi il ſ'agiſ-
 ſoit , faiſoit quelque difficulté de pa-
 roître à la vûe des deux camps. Telle
 étoit la pudeur & la bienſéance de ces
 tems-là , dont les Poëtes Grecs nous
 donnent de fréquens exemples. Mais
 dès que la Princeſſe apprend qu'il n'y
 a pas un moment à perdre , & que tout
 eſt déſeſpéré ſi elle ne vole vers ſes
 freres , elle eſt la premiere à preſſer la
 Reine ſa mere de marcher ſans délai.
 Jocaste la preſſe à ſon tour de la ſuivre
 à grands pas. » Pour peu que vous
 » tardiez , c'en eſt fait ; nous ſommes
 » perdues , & vous me verrez expirer
 » ſur vos freres morts. »

Les Phœniciennes redoublent la
 frayeur & la curiosité du Spectateur par

236 LES PHŒNICIENNES,
des exclamations de crainte & de tristesse qui expriment les sentimens de l'assemblée. » Malheureuse mere ! Enfans déplorables ! Qui des deux se baignera dans le sang de son frere ? Qui des deux dois-je pleurer ? » Ces exclamations accompagnées de beaucoup d'autres sont encore beaucoup plus vives que notre maniere ne peut les représenter.

A C T E V.

Créon déplore la mort de son fils, dont il a recueilli les tristes restes, qu'il fait apporter à Jocaste pour les ensevelir. Il cherche cette Princesse. Mais le Chœur lui apprend le combat singulier d'Étéocle & de Polynice ; & le départ de Jocaste & d'Antigone qui sont allées se jeter au milieu d'eux.

Un Officier entre aussi-tôt avec la tristesse peinte dans tout son maintien. Son air seul annonce la mort mutuelle des deux Princes. Créon & le Chœur sont à peine revenus de l'étonnement où les jette cette nouvelle, qu'on ajoute encore, que Jocaste ne vit plus. L'Officier reprend le récit où il l'a quitté dans l'Acte précédent. » Vous sçavez, dit-il,

» la victoire que nous avons remportée
 » sous les murs. La proximité ne per-
 » met pas d'ignorer ce qui s'y passe.»

L'on peut donc demander, pourquoi Créon a-t-il ignoré le combat des deux freres ? Car il est supposé n'en rien sçavoir quoiqu'il vienne de l'autre du Dragon, d'où il a enlevé le cadavre de son fils. Cela a bien l'air d'une faute, qu'Euripide aura faite pour en éviter une autre, à sçavoir celle de répéter l'histoire du siège à Créon qui ne l'avoit pas entendue, ou celle d'omettre la narration de la suite. Si les Anciens péchent, ce n'est qu'à force de précautions, pour faire entrer & sortir à propos leurs Acteurs; chose dont on ne s'embarasse presque plus aujourd'hui. Pour justifier Euripide, on peut supposer Créon tellement occupé de la mort de son fils, qu'après avoir vû de ses yeux la victoire des Thébains, il n'a pas pris garde à la suite, qui étoit le duel d'Étéocle & de Polynice.

L'Envoyé continue: » Après que les
 » deux Princes se sont revêtus de leur
 » armure, ils se sont avancés entre les
 » deux armées prêts à combattre à coups
 » de lances. Alors Polynice en se tour-
 » nant vers Argos, Déesse des Argiens,

» Vénérable Junon , a-t-il dit ; (car je
 » suis à présent sous votre sauve-garde :
 » mon hymen avec la fille d'Adraste &
 » ma retraite dans son Palais qui me
 » tient lieu d'asyle m'en sont garans.)
 » Faites que j'immole mon frere , &
 » que je rougisse de son sang mes mains
 » victorieuses. Hélas , je le sçai trop ,
 » c'est une victoire impie & honteuse ,
 » mais nécessaire , que j'ose vous de-
 » mander. Ces mots ont arraché des
 » larmes aux Soldats. Ils s'entre-regar-
 » doient en plaignant la cruelle néces-
 » sité où étoit Polynice , de mourir ou
 » de tuer. Pour Étéocle , il se tourne
 » vers le Temple de la guerriere Pallas.
 » Fille de Jupiter , faites que de ce bras
 » je porte ma lance dans le sein d'un
 » frere qui vient renverser ma patrie &
 » la sienne. Incontinent on voit briller
 » le flambeau , signal du barbare com-
 » bat. »

Ce signal de guerre avoit précédé
 l'usage des trompettes. Euripide ne laisse
 pas de joindre ces deux signaux dans le
 siège de Thèbes. Un Prêtre couronné
 de laurier précédoit l'armée avec une
 torche allumée à la main. Les ennemis
 l'épargnoient presque toujours dans la
 chaleur de la bataille. De-là est venue

l'ancienne façon proverbiale d'exprimer une défaite complète. *Le porte-flambeau même n'a pas été épargné.* De-là vient encore avec assez de vrai-semblance l'usage de représenter la discorde avec des torches ardentes.

» Les deux Athletes, dit l'Officier,
 » courent l'un vers l'autre, & sem-
 » blables à deux sangliers qui éguisent
 » leurs défenses, ils écument de rage,
 » & s'attaquent en même-tems. » On
 représente très-aivement leur double
 combat. Le premier s'est fait à la lance.
 » Ils se couvroient de leurs vastes bou-
 » cliers, & tâchoient de saisir tour à
 » tour l'endroit que découvroit l'un
 » ou l'autre pour le frapper à coup sûr. »
 L'Officier dit que les Spectateurs atten-
 tifs étoient plus en sueur que les com-
 battans mêmes. » Etéocle se heurte le
 » pied, sort de son bouclier, & reçoit
 » un coup qui excite un cri de joie
 » parmi les Argiens. Polynice à son
 » tour se découvre & se sent blessé,
 » Sujet de triomphe pour les Thébains.
 » Mais ce coup rompt la pointe de la
 » lance. Etéocle recule, & ramassant
 » une pierre, il la jette, & si heureu-
 » sement qu'il brise la lance de Poly-
 » nice. Le combat devient égal. Ils

» tirent leurs épées ; ils s'approchent ;
 » ils frappent avec grand bruit sur leurs
 » boucliers. Mais Étéocle a recours à
 » une ruse Thessalienne. » Les Scho-
 » liaftés peignent les Thessaliens , com-
 » me ont fait depuis tous les Grecs. » Il
 » écarte le pied gauche, avance le droit,
 » & se courbant presque à terre , il en-
 » fonce son épée dans les extraittes de
 » son frere. Ce Prince tombe & nage
 » dans son sang. Étéocle se croit vain-
 » queur. Il jette son épée , & s'appro-
 » che imprudemment pour dépouiller
 » son ennemi. Polynice alors ramassant
 » ses forces , plonge tout-à-coup son
 » épée dans le sein d'Étéocle. L'un &
 » l'autre étendus par terre mordent la
 » poussiere , & sont également vain-
 » queurs ou vaincus. »

Créon reconnoît en soupirant l'effet
 des imprécations d'Œdipe. » Ces deux
 » Princes étoient tombés , continue
 » l'Officier , lorsque leur mere accourt
 » & arrive avec sa fille. A la vûe de ses
 » fils baignés dans leur sang , ô secours
 » trop lent , s'écrie-t-elle ! puis elle se
 » prosterne près d'eux , & les pleure
 » tour à tour. O mes chers freres , dit
 » Antigone , abandonnez-vous ainsi
 » une mere & une sœur ? Étéocle qui
 ne

» ne respiroit plus qu'à peine lève les
 » yeux , reconnoît la Reine , lui pré-
 » sente une main ensanglantée , & lui
 » témoigne ses regrets par ses larmes.
 » Son frere de son côté à l'aspect de la
 » Reine & de la Princesse , c'est fait ,
 » dit-il , Madame , je meurs. Mon
 » unique regret , c'est l'état où je laisse
 » une mere , une sœur , & même mon
 » perfide frere. Car hélas , cet ennemi
 » m'est encore cher. Je vous demande
 » pour derniere faveur de ne pas me
 » refuser un tombeau dans ma patrie ,
 » & d'appaîser Thèbes irritée. L'hon-
 » neur du tombeau dans le pays Thé-
 » bain me tiendra lieu du Trône que
 » j'ai perdu. O ma mere , fermez mes
 » yeux de vos mains. Il porte lui-même
 » la main de Jocaste sur ses yeux.
 » Adieu , dit-il d'une voix expirante ,
 » les ténèbres de la mort m'environ-
 » nent. Incontinent l'un & l'autre ex-
 » pire. Jocaste témoin de ces horreurs ,
 » tire l'épée qui étoit dans le corps
 » d'Étéocle , se la plonge dans le sein ,
 » & tombe entre ses deux fils qu'elle
 » tient embrassés. » L'Officier finit ce
 long récit par la contestation qui vient
 de s'élever entre les Argiens & les Thé-
 bains au sujet du vainqueur. Des paro-

242 LES PHŒNICIENNES,
les ils en viennent aux armes, & les
Argiens sont mis en fuite avec perte de
six cens hommes. *

Aussi-tôt on apporte vers le fonds du
Théâtre les corps de Jocaste, d'Étéocle
& de Polynice. C'est le Chœur qui en
avertit. Antigone revient échevelée &
sans voiles. La vûe de ces cadavres,
qu'elle a fait enlever la jette dans le
désespoir. Sa douleur n'éclate que par
des exclamations entre-coupées de san-
glots, & sa situation parle plus que sa
langue. Elle appelle tout jusqu'aux êtres
inanimés pour prendre part à ses lar-
mes. Puis jettant les yeux sur des morts
si chers, » sur qui d'abord, dit-elle,
» répandrai-je les cheveux que je m'ar-
» rache? Sera-ce sur une mere, ou sur
» les blessures cruelles de mes freres?
» Sortez Œdipe, sortez de vos téné-
» bres. »

Œdipe sort. » Pourquoi, dit-il, ma
» fille, me rappeler à la lumière qui

Note
de l'Édi-
teur.

* L'Officier qui fait le récit de cette action,
ne marque point ce nombre. Il dit : ἑρπε
δ'αἵμα μυρίων νεκρῶν : *fluebat verò sanguis in-
numerorum cadaverum.* Dans la rigueur des
termes, *μύριοι* signifie dix mille. Mais, ici,
il est pris pour un nombre indéfini, & veut
dire, *une grande multitude.*

» n'est plus pour moi ? D'où vient me
 » contraindre de sortir de mon tom-
 » beau , moi qui ne suis qu'un fantôme ,
 » ou qu'un cadavre animé ? Vous n'avez
 » plus de fils ni d'épouse , répond An-
 » tigone. Je le dis avec douleur , &
 » non pour aigrir vos maux. C'est votre
 » Génie funeste qui a fondu sur eux ,
 » pour les animer à leur perte mu-
 » tuelle. » *Œdipe* gémit , soupire , &
 » pleure. » Que feroit-ce donc , reprend
 » la Princesse , si vous pouviez voir
 » leurs cadavres étendus par terre , vous
 » en mourriez de désespoir. » Elle lui
 raconte en deux mots , mais éloquem-
 ment la maniere dont ils ont péri ; &
 le Chœur souhaite qu'au moins un jour
 si horrible pour la Maison d'*Œdipe*
 soit le dernier de ses jours malheureux.
 Mais *Créon* qui arrive lui prépare de
 nouveaux malheurs.

En effet , il se déclare Roi de Thèbes
 suivant les dernières volontés d'*Étéocle*.
 Il veut que son fils *Hémon* épouse An-
 tigone , & qu'*Œdipe* aille en exil. » *Ti-*
 » résiàs , dit-il , assure que jamais sans
 » cela Thèbes ne jouira d'une paix du-
 » rable : & c'est à regret que je souscris
 » à son oracle. O Destin , s'écrie *Œdi-*
 » pe ! fut-il jamais un mortel né sous

» de plus effroyables auspices ! » Il repasse tous ses malheurs , l'Oracle donné avant sa naissance , la maniere dont on l'exposa sur le mont Cithéron , le cruel service qu'on lui rendit en sauvant ses jours , le meurtre de son pere , son hymen avec sa mere , son aveuglement , sa prison , la mort de Jocaste & de ses fils : & tout cela terminé par un exil pire pour lui que la mort. » D'où tirera-t-il le secours nécessaire pour traîner une vie languissante ? Qui le conduira ? Qui prendra soin de ses jours ? » Jocaste l'eût fait. Elle n'est plus. » Il reproche à Créon sa dureté : mais loin de s'abaisser à d'indignes prieres , il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un Tyran , & qu'il soutiendra jusqu'à la mort la majesté d'un Roi.

Le nouveau Roi porte plus loin la rigueur & la sévérité tyrannique sous prétexte d'exacte équité. Il ordonne qu'on jette le cadavre de Polynice hors du pays Thébain sans sépulture , parce qu'il étoit venu porter le fer & le feu dans sa patrie. Il défend même de l'inhumer sous peine de mort.

Antigone outrée de ces derniers coups du Destin , qui lui semblent plus cruels que tout ce qui a précédé , oublie un

moment des morts chéris , pour pleurer un pere plus à plaindre qu'eux. » Ah , » mon pere , s'écrie-t-elle , vous êtes un » modèle accompli du malheur. Les » autres le partagent. Vous en portez » seul tout le poids. » Puis se tournant vers Créon , elle lui demande de quel droit il refuse la sépulture à Polynice. Il s'éleve entr'elle & Créon une contestation très-vive. Dût Thèbes entiere s'y opposer , elle fait serment d'ensevelir son frere. » Hé bien , dit le Roi , » inhumez-vous donc vous-même avec » lui. » Elle prie , elle menace ; mais inutilement. Créon est inflexible. Il allégué l'ordre d'Étéocle & des Dieux.

Pour comprendre jusqu'où alloit la passion des Anciens , s'il est permis de parler ainsi , pour les honneurs du tombeau dans la patrie , & la piété d'Antigone , il ne faut que lire ce qu'elle dit dans cette Scène pour obtenir du Tyran ce qu'elle souhaite.

ANTIGONE. De quel front portez vous des loix contre un mort ?

CRÉON. C'est Étéocle qui a prononcé l'arrêt. C'est à moi de l'exécuter.

ANTIG. L'arrêt est injuste. C'est une injustice d'y avoir égard.

CRÉON. Quoi ! n'est-il pas juste de maintenir les loix ?

ANTIG. Non , quand elles sont tyran-
niques.

CRÉON. Est-ce une tyrannie de punir
Polynice ?

ANTIG. Oui.

CRÉON. Il étoit l'ennemi de la patrie.

ANTIG. Le hazard des événemens l'a
entraîné. La mort en est le fruit.

CRÉON. Et le refus du tombeau en
fera la peine.

ANTIG. Il poursuivoit ses droits.

CRÉON. Il en fera puni. Je l'ordon-
ne , je le veux.

ANTIG. Et moi je veux l'ensevelir ,
dût s'y opposer tout l'Etat.

CRÉON. Ensevelissez-vous donc avec
lui.

ANTIG. Ce prix de ma tendresse me
fera glorieux.

CRÉON. Gardes , qu'on la faisisse ,
& qu'on la mene au Palais.

ANTIG. Vous avez beau faire ; je ne
quitte point ce cher mort.

CRÉON. Je pardonne à votre sexe.
Sçachez donc que cet arrêt est un décret
des Dieux.

ANTIG. C'est un décret des Dieux de
ne pas insulter les morts.

CRÉON. L'ordre est de ne pas l'environner , même d'un peu de poussiere.

ANTIG. Hé , Seigneur , je vous demande cette grace par cette Jocaste que vous voyez , votre sœur & ma mere.

CRÉON. Vains efforts ! le dessein est pris.

ANTIG. Laissez - moi seulement le laver d'eau pure.

CRÉON. C'est un point défendu.

ANTIG. Que j'enveloppe du moins ses blessures.

CRÉON. Nul honneur à un perfide.

ANTIG. O mon cher frere , j'aurai du moins la satisfaction de vous embrasser.

CRÉON. Non ; ne troublez pas d'un deuil hors de saison l'hymen dont je vous honore.

ANTIG. Dont tu m'honores , Tyran ! Me crois-tu assez lâche pour épouser ton fils ?

CRÉON. L'intérêt & la nécessité t'y réduiront.

ANTIG. La nuit que tu choisiras verra donc renaître une Danaïde.

CRÉON. Quelle audace , ô Ciel !

ANTIG. J'en atteste le fer , dont je fais vœu de frapper cet époux.

CRÉON. Hé pourquoi dédaigner cet hymen , ingrate ?

ANTIG. Pour accompagner un pere dans l'exil.

CRÉON. Vaine fierté qui dégénère en fureur !

ANTIG. Pour mourir avec lui , si ce n'est assez de l'exil.

CRÉON. Hé bien , partez. Je délivre mon fils d'une Furie. (*Il se retire.*)

ŒDIPE. J'admire & je sens votre tendresse , ma fille ; mais

ANTIG. Quoi , j'épouserois le fils d'un Tyran , & j'abandonnerois le meilleur des peres ?

ŒDIPE. Vivez heureuse ; je sçaurai seul supporter mes malheurs.

ANTIG. Et qui prendra soin de vos jours ?

ŒDIPE. Je n'attends que la mort , en quelque lieu que le Destin daigne me l'offrir.

ANTIG. Le dirai-je , mon pere ? je ne reconnois plus cet Œdipe qui a confondu le Sphinx.

ŒDIPE. Aussi n'est-il plus ; le jour qui le rendit heureux causa tous ses malheurs.

ANTIG. Et sa fille pourroit les voir sans s'y associer !

ŒDIPE. Quel opprobre pour une Princesse d'accompagner un pere aveugle & banni !

ANTIG. Une Princesse fiere peut avoir ces sentimens. Ce ne font pas ceux d'une fille à l'égard d'un pere.

ŒDIPE. Hé bien , conduisez-moi à votre mere. Disons-lui les derniers adieux.

ANTIG. La voici. Touchez pour la derniere fois une si chere main.

ŒDIPE. O mere , ô épouse infortunée !

ANTIG. Tous les maux se font rassemblés sur elle. La mort y a mis le comble.

ŒDIPE. Où sont mes fils ?

ANTIG. Les voici étendus l'un auprès de l'autre.

ŒDIPE. Conduisez ma main tremblante sur leurs visages.

ANTIG. Satisfaites votre tendresse , pour des fils qui ne sont plus.

ŒDIPE. O restes trop chéris ! enfans malheureux du plus malheureux pere qui fût jamais !

ANTIG. Adieu , cher Polynice. Sois témoin de ma tendresse & de mon sacrifice pour toi.

ŒDIPE. L'Oracle d'Apollon s'accomplit , ma fille.

ANTIG. Quoi ! avez-vous encore d'autres maux à m'annoncer ?

ŒDIPE. Je mourrai exilé à Athènes.

ANTIG. A Athènes ! Et osera-t-elle recevoir Œdipe ?

ŒDIPE. La demeure sacrée de Neptune, Colone me recevra. Ce sera mon asyle & mon tombeau. Partons, généreuse Antigone, puisque vous voulez être compagne de mon exil : & conduisez mes pas mal assurés.

Le reste est décrit avec cette naïveté Grecque qui nous choqueroit. Œdipe demande son bâton : Antigone le lui donne, & marque l'endroit où il doit poser chaque pas, pour ne point broncher. L'un & l'autre après quelques retours sur leur félicité passée & sur leur fortune présente qui augmentent la compassion des Spectateurs, se retirent pour aller en exil, & finissent la Tragédie.

Elle est fort chargée d'événemens ; mais qui tendent tous au même but. C'est proprement l'assemblage des infortunes d'Œdipe & de sa Maison. Le Poëte a voulu les réunir pour donner plus de jeu aux grands sentimens de pitié & de terreur qu'il prétendoit exciter. Le dernier acte paroîtroit en partie postiche, comme celui d'Ajax chez Sophocle, si l'on ne faisoit la réflexion que j'ai si souvent insinuée, à sçavoir

que n'être pas inhumé, c'étoit chez les Anciens un supplice plus redouté que le trépas. Ainsi la mort n'étoit pas pour leurs Héros de Théâtre un dénouement suffisant. Il y falloit joindre les honneurs ou la privation du tombeau pour achever l'action. Et voilà sans difficulté la clef des dénouemens anciens, tant du Poëme épique comme dans Homère, où il s'agit des funérailles d'Hector, & de Patrocle, que de la Tragédie, comme Ajax, les Phœniciennes, & plusieurs autres, dont les dénouemens blesseront toujours, tant qu'on s'obstinera à ne pas entrer dans les principes reçus de l'Antiquité.

Je ne dis rien des autres défauts que le Lecteur peut trouver ou disculper suivant son goût plus ou moins raffiné pour ou contre les manieres anciennes. La Pièce a été exposée assez fidèlement & assez au long pour donner lieu de les remarquer. Quant aux mœurs, il y a par rapport à nous des choses bien difficiles à goûter. A la vérité Etéocle est coupable par son injustice & son ambition, & Polynice quoique d'ailleurs si aimable n'est pas tout-à-fait innocent, pour avoir porté les armes contre sa patrie. L'injustice évidente de

son frere qui l'y contraint ne l'excuse pas ; & voilà véritablement une de ces situations fines & délicates si propres à intéresser le Theatre. D'ailleurs ces deux freres , n'eussent-ils fait autre chose que de cacher Œdipe dans les ténèbres du Palais , sont en cela même coupables , parce que le respect pour un pere doit l'emporter sur toute autre considération , & même sur celle de s'épargner une grande confusion , chose unique qu'ils appréhendoient.

Mais que dire d'Œdipe , de Jocaste , & d'Antigone , qui ne sont coupables que de crimes involontaires , & qui sont réellement malheureux ? Que dire de Créon , qui pour justifier son extrême rigueur & sa haine politique , se sert du prétexte d'un Oracle de Tiréfiass , & des dernières volontés d'un usurpateur , si ce n'est qu'il faut monter son esprit à ces mœurs si étranges pour nous , & qu'ordinairement on n'en est pas capable , à cause de l'éloignement des tems & des idées ? Car comme dans les affaires de plaisir & de goût , la première impression est vive & se tourne d'abord en préjugé , il est naturel qu'on se révolte & qu'on s'obstine contre des idées qui paroissent singu-

lières, & dont la singularité fait évanouir le charme qu'elles ont produit autrefois dans d'autres esprits. Au reste cette Pièce fut couronnée sur le Théâtre d'Athènes.

Pour connoître de plus en plus la différence du goût Grec & de celui des autres siècles, il ne faut pas omettre ici la Thébaïde de Seneque, quoique plus qu'à demi tronquée, ni celle de Racine bien qu'elle soit une de ses plus foibles Tragédies, ni même celle de Dolcé quoique traduite du Grec, & une partie de celle de Rotrou-dont on a déjà vu l'autre.

LA THEBAÏDE,

TRAGÉDIE DE SENEQUE.

CETTE Pièce est venue jusqu'à nous si mutilée, & la route que Seneque a prise est si différente de celle d'Euripide, que je ne puis en dire que peu de chose. Si du moins cette route étoit naturelle, on pourroit par le moyen des conjectures, comme avec le fil d'Ariadne, en découvrir les dé-

tours. Mais on sçait que ce n'est pas la maniere de Seneque d'être naturel. Il va où son feu l'emporte de gauche à droite, & du blanc au noir. On a des restes précieux des statues antiques, des troncs par exemple, & par leur situation un sculpteur habile devine avec vrai-semblance quel Héros ou quel Dieu représentoit la statue entiere, & dans quelle attitude. Mais il est difficile de hazarder quelque chose de semblable à l'égard de la Thébaïde de Seneque. D'ailleurs ce qui nous en reste est d'un enthousiasme si extravagant, pour appeller la chose par son nom, que ce seroit une peine inutile d'y chercher de la suite. On me pardonnera de traiter ainsi Seneque après ce qu'on en a déjà vû. Mais la Thébaïde est bien autre chose. Tout l'emportement de Lucain, lors même qu'il est le plus énergiqumène, n'est qu'un badinage au prix de Seneque. Toutefois il y a du vrai sublime. Ce sont des traits qui échappent par hazard à un esprit très-beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, & d'une imagination emportée.

ACTE PREMIER.

Ce qui nous reste du premier Acte est une Scène unique d'Œdipe & d'Antigone. * C'est plus de 300 vers. Mais il n'y en a que sept ou huit qui aillent au fait, c'est-à-dire, qui indiquent le sujet de la Tragédie. Œdipe aveuglé paroît avec sa fille, on ne sçait d'abord pourquoi; si ce n'est qu'on découvre peu-à-peu qu'il veut s'exiler lui-même de son Palais, & s'abandonner à son désespoir. On se persuade par sa situation & par l'excès de sa douleur, qu'il n'y a pas long-tems qu'il s'est reconnu comme époux de sa mere. Autrement ses emportemens seroient tout-à-fait inexcusables. Une douleur sur laquelle le tems a passé s'exprime avec plus de noblesse & de tranquillité. Cependant il doit y avoir au moins trois ou quatre ans qu'il s'est reconnu. Œdipe ne veut pas moins que se donner la mort, à quelque prix que ce puisse être: il en

* Il est démontré, je crois, par l'étendue des autres Tragédies latines, qu'il ne manque en cet Acte que quelques vers, & l'Ode du Chœur,

cherche tous les moyens, & d'une manière si folle, qu'après avoir inutilement demandé à sa fidelle Antigone, ou un précipice, ou le fer, ou le poison, il croit devoir recourir à ses propres mains. Il les apostrophe pour les exhorter à le bien servir. Mais l'embarras est de décider par où il commencera à se déchirer. » Car, dit-il, » je suis criminel tout entier. »

*Totus nocens sum ; quâ voles mortem exige
Effringe corpus , &c.*

» Ça, mon bras, commencez par
» où il vous plaira. Brisez mon corps,
» arrachez mon cœur, déchirez mes
» entrailles. » Il continue l'énumération, & il conclut à s'en tenir à la tête parce que ses mains en ont déjà tiré les yeux. Cela n'est-il pas bien touchant ? O simplicité Grecque, qu'êtes-vous devenue sous la plume de ce bel esprit Latin !

Enfin Œdipe déclare tous les crimes & toutes les horreurs dont le souvenir & le sentiment l'obligent à sortir de la vie ; & il finit comme en passant par le malheur unique qui fait toutefois le sujet de la Pièce, je veux dire, par la dissension cruelle de ses deux fils qui

se disputent le Trône. Il dit que l'un refuse de le céder , & que l'autre vient le redemander à main armée. Antigone en prend occasion de presser Œdipe de vivre pour pacifier l'Etat & réconcilier ses fils. On ne sçait s'il l'accorde ou s'il le refuse. Car l'Acte est tronqué en cet endroit. Nous verrons pourtant ce Prince reparoître.

Ce qui se présente d'abord à l'esprit après la lecture d'Euripide , c'est que le Poëte latin a voulu imiter la Scène d'Œdipe dans le Poëte Grec. Mais il est visible qu'il l'a gâtée , & que d'une excellente chose il en a fait une très-mauvaise , par la place où il l'a mise , & par l'assaisonnement qu'il lui a donné. Euripide fait sortir Œdipe de sa prison pour être témoin des terribles châtimens dont le Ciel vient de punir ses fils , & pour y voir mettre le comble par son propre bannissement. C'est alors qu'Œdipe peut & doit faire parler ses douleurs , comme il le fait avec majesté. Mais le Poëte latin ouvrant la Scène par les fureurs de ce Prince , ne lui donne aucun nouveau sujet de s'emporter , si ce n'est à la fin la dissension de ses fils , dont le pere avoit été déjà témoin , & peut-être auteur par ses

258 LA THEBAÏDE,
imprécations. Après tout on ne peut
pas extravaguer en plus beaux vers que
le fait Œdipe.

A C T E I I.

Il ne s'est conservé que 40 vers du
second Acte. On voit seulement un
Officier qui annonce à Œdipe que Po-
lynice vient assiéger Thèbes à la tête
des Argiens, & il le prie d'écarter la
tempête. » Moi, répond le Prince, je
» ferois homme à empêcher le crime
» & à retenir des mains prêtes à se bai-
» gner dans le sang le plus cher ! non,
» non, mes fils ne sont point dégéné-
» rés. Je les reconnois à ces traits. »

Me nunc sequuntur, laudo & agnosco lubens.

Il fait plus. Il les exhorte à se montrer
dignes d'un tel pere.

Exhortor aliquid ut patre hoc dignum gerant.

Cette figure est poussée fort loin à la
façon de Seneque ; car le pere anime en
effet ses fils à s'entr'égorgé, comme
s'ils étoient présens.

*Agite, o propago clara, generosam indolem
Probate factis, &c.*

Frater in fratrem ruat, &c.

Voilà un caractère de désespéré assez singulier. Il pourroit être beau dans cette conjoncture, s'il n'étoit outré.

A C T E I I I.

Jocaste vient déclamer au troisième Acte, comme Œdipe l'a fait au premier. C'est-là le triomphe de Seneque. Tous ses grands personnages sont déclamateurs. La Reine ne sçait pour qui son cœur doit se déclarer : sera-ce pour Polynice ou pour Etéocle ? L'un & l'autre est son fils. L'un redemande un bien qui lui est dû ; mais il le demande en assiégeant sa patrie. L'autre ne lui est pas moins cher que son frere. Elle penche cependant pour ce dernier, dont le parti est le plus juste & le plus malheureux ; & elle dit comme Sabine, femme d'Horace, dans la Tragédie de Corneille,

Horace
Acte I.
Sc. I.

Je serai du parti qu'affligera le sort.

Quò causa melior forsque deterior trahit

Inclinat animus semper infirmo favens.

Corneille a eû en effet devant les yeux cette délibération de Jocaste en faisant celle de Sabine, & le merveilleux est que Seneque ait formé un Corneille, comme Euripide un Racine.

Un Officier vient interrompre la Reine , pour lui dire que les deux armées font sur le point d'en venir aux mains , si elle ne se presse de travailler à la réconciliation de ses fils. Jocaste répond qu'elle ira. Mais loin de se presser elle demeure encore pour dire d'assez beaux vers que Seneque n'a pas voulu perdre. Antigone la prie de rechef de ne pas différer. Alors Jocaste se souvenant qu'on l'a déjà pressée de partir , & qu'il n'y a pas un moment à perdre , souhaite d'être enlevée par le vent ou par quelque Griffon pour arriver plutôt au camp. Elle court en effet comme une écervelée. Au moins l'Officier le dit très-nettement ,

Vadit furenti similis , aut etiam furit.

Il fait même cinq ou six comparaisons impertinentes , pour mieux faire comprendre sa pensée ; il y a ensuite sept ou huit vers absolument inintelligibles , & qui apparemment sont déplacés , & mis ici par hazard. Car le même Officier , en disant que Jocaste part comme une Bacchante , ajoûte tout de suite , (& malheureusement cela paroît une suite ,) » que Jocaste est arrivée au » milieu des deux armées ; qu'elle les

» a séparées à l'instant ; que les deux
 » freres prêts à fondre l'un sur l'autre ,
 » tiennent leurs javelots suspendus ;
 » qu'on parle de paix ; » & choses pa-
 reilles qu'on ne voit pas qu'il puisse
 sçavoir si vîte , à moins qu'en effet
 Jocaste n'ait été enlevée subitement
 dans les airs , comme elle le souhai-
 toit , & que l'Officier ne soit guindé
 sur une haute tour pour voir tout ce
 qu'il raconte. Après tout quelque suivi
 que tout ceci paroisse par la liaison des
 vers , il l'est si peu par le sens , qu'il
 seroit injuste de vouloir rien décider
 sur une Pièce si évidemment mutilée ,
 & dont on n'a que peu de fragmens.

A C T E I V.

L'Acte quatriéme , qui est ici le der-
 nier , parce que le reste manque , n'est
 pas plus entier que les précédens , ni
 beaucoup plus intelligible , quoique
 tout semble se suivre dans la versifi-
 cation.

Jocaste y paroît comme étant au
 milieu de ses deux fils. Au moins elle
 parle à l'un & à l'autre comme si elle
 les voyoit. Mais il n'y en a qu'un qui
 répond. C'est Polynice. Elle lui dit

262 LA THEBAÏDE,
d'embrasser son frere. Il le refuse. » Ne
» vous fiez-vous pas, dit-elle, à ma
» foi ? Non, répond Polynice. Ce com-
» pliment est un peu dur, quoiqu'en-
» tortillé dans une pensée prétendue
» spirituelle.

Timeo : nihil jam jura naturæ valent.

Post ista fratrum exempla, ne matri quidem ;

Fides habenda est.

» Je crains, & ma crainte est trop
» fondée. La nature perd ici ses droits.
» Après un exemple de deux freres si
» cruellement ennemis, que peut une
» mere, & doit-on s'y fier ? »

La Reine l'exhorte en vain à se dé-
farmer, & cela en détaillant toutes les
pièces de son armure. Polynice tient
bon. Jocaste se tourne du côté d'Étéocle
pour obtenir de lui la même chose.
Mais d'abord inutilement. Elle fait en-
suite une harangue aussi différente de
celle d'Euripide que toute cette Scène,
c'est-à-dire fort ampoullée, & nulle-
ment touchante. Polynice y répond.
Étéocle, comme j'ai dit, ne parle
point, & ce long silence est assez sur-
prenant. Pour Polynice il déclare qu'il
veut regner, quelque prix qu'il en
coûte, & il ne conserve que cela du

caractere que lui avoit donné Euripide. Mais pour mettre entierement le lecteur au fait de cette Pièce , voici le sens & la conduite de tout ce qui nous reste de ce quatriéme Acte , qui est assurément le plus supportable & le plus soutenu par la beauté des vers & de quelques pensées.

JOCASTE. Tournez sur moi le fer & le feu. Que l'une & l'autre armée fonde sur Jocaste. Ennemi ou citoyen , tout doit frapper ce sein qui donna des freres à son époux. Déchirez & dispersez mon corps. Je suis la mere de Polynice & d'Étéocle. Allons , obéissez l'un & l'autre. Présentez-moi ensemble vos mains tandis qu'elles sont innocentes. Une funeste erreur vous fit coupables malgré vous. Jusqu'ici c'est un crime de la Fortune. Vous en voyez aujourd'hui l'horreur. Il vous est libre de l'adopter ou de le rejeter. Si la piété trouve encore place dans votre cœur , accordez-moi la paix. Si le crime vous plaît ; un plus grand le suivra. Je viens m'y opposer. Ou la paix , ou une prompte guerre. . . . Mais qui des deux me faut-il prier ? Qui embrasser le premier ? Tous les deux partagent ma tendresse. L'un étoit absent ; & si leur

ancien accord avoit lieu , l'autre le feroit bien-tôt. Ce n'est donc que par la guerre qu'une mere les verra réunis ! Approchez , Polynice , les travaux de l'exil que vous avez soufferts vous rendent plus précieux à une mere. Approchez ; mais remettez dans le fourreau cette épée cruelle ; fixez à terre ce javelot qui brûle de s'échapper de vos mains. Ce bouclier s'oppose à vos embrassemens ; quittez-le. Otez ce casque , & montrez-vous à une mere. Pourquoi détourner les yeux ? Pourquoi observer l'air & la main d'Étéocle ? Je serai votre bouclier , & ses coups ne feront couler votre sang qu'après le mien. D'où vient cet embarras ? Vous défiez-vous de la foi d'une mere ?

POLYNICE. Je crains tout , je l'avoue. La nature perd ici ses droits. Après l'exemple de deux freres si cruellement ennemis , doit-on se fier même à une mere ?

JOCASTE. Hé-bien , reprenez votre épée , votre casque , & vos armes , tandis que votre frere mettra bas les siennes. Étéocle , vous êtes la premiere cause de la guerre : c'est à vous de vous désarmer le premier ,

Tu pone ferrum , causa qui es ferri prior.

Si

Si la fureur du combat vous possède, je ne demande qu'un court intervalle, qu'un moment pour embrasser un fils de retour d'un long exil. Souffrez que je l'embrasse pour la première ou la dernière fois. Soyez du moins désarmés quand je demande la paix. Vous vous redoutez l'un & l'autre ; & je crains tous les deux, mais pour vous seuls. Polynice, pourquoi refusez-vous de poiser ce fer ? Jouissez de la trêve. Vous en êtes le maître. Le combat après lequel vous soupirez l'un & l'autre rend la victoire honteuse, & la défaite honorable. Vous craignez d'être surpris par un frère ! Ah quand il s'agit de surprise & de crime, soyez-en plutôt la victime que l'auteur. Mais ne craignez rien. Une mère peut être garant pour l'un & l'autre. L'emporterai-je enfin, ou dois-je porter envie à l'aveuglement de votre père ? Suis-je venue pour vous détourner d'un attentat, ou pour le voir de plus près ?

Étéocle a déposé ses armes. Hé-bien, Polynice, c'est donc à vous que je dois adresser mes prières, ou plutôt mes pleurs. * Je vous revois, hélas, après

* Il est vraisemblable que Polynice lève du moins la visière de son casque. Le texte le fait entendre.

tant de vœux ! Vous êtes donc attaché
 à un Roi étranger ! Tant de mers , tant
 de périls ont été témoins de votre fuite !
 Une mere n'a ni présidé à votre hymen-
 née , ni orné le Palais , ni paré les tor-
 ches de bandelettes ! Le pere de votre
 épouse , au lieu de trésors , de terres ,
 & d'Etats ne vous a donné que la guerre
 pour dot. Gendre d'un ennemi , éloigné
 de votre patrie , réfugié dans un Etat
 étranger , privé du vôtre , exilé sans
 crime , il ne vous manquoit de là des-
 tinée d'Œdipe , qu'un hymen crimi-
 nel ; & vous en avez ferré les nœuds.
 O mon fils , que je revois après un si
 long tems , ô fils , la crainte & l'espé-
 rance éternelle d'une mere tendre ,
 vous que j'ai si souvent demandé aux
 Dieux de revoir , quoi que ce retour
 dût m'être aussi funeste que cher !
 Quand cesserai-je , disois-je , de trem-
 bler pour lui ? Vous le craindrez lui-
 même , m'ont répondu les Dieux ,
 quand vous le verrez. Il est trop vrai.
 Point de Polynice sans la guerre ; &
 point de guerre sans Polynice. Votre
 retour me coûte bien cher. Mais il m'est
 doux même à ce prix. Ecartez du moins
 ce fer de votre patrie , tandis qu'il n'est
 pas encore coupable. Il l'est déjà trop

de s'en être approché. Tout mon sang se glace, quand je vois deux fils sur le bord d'un précipice, & sur le point d'oser un attentat. Et quel attentat ai-je pensé voir ! Un plus affreux sans doute que celui que n'avoit pû prévoir votre malheureux pere. Je ne crains plus votre forfait : je ne le vois point accompli ; mais je me crois malheureuse d'avoir pû seulement le voir.

Mon cher fils, par ce sein qui vous mit au monde après tant de douleurs ; par la piété de vos sœurs, par le visage d'un pere innocent, qu'il a lui-même si tristement défiguré, éloignez de votre patrie la flamme dont vous la menacez ; & détournez ces funestes drapeaux. Votre retraite même n'empêchera pas qu'une partie du crime ne soit déjà commise. Thèbes a vû les champs couverts d'ennemis ; elle a vû ses prairies foulées par les fougueux coursiers ; elle a vû les guerriers voler sur leurs chars ; elle a vû les torches allumées pour réduire nos maisons en cendres ; & ce qui étoit encore inoui même à Thèbes ; elle a vû deux freres prêts à s'entredétruire par le fer. Toute l'armée Thébaine, tout le peuple, vos deux sœurs, & même une mere, ont été témoins

de ces horreurs. Car pour Œdipe, c'est à lui qu'il est redevable de s'en être épargné la vûe. Rappellez-vous, à ce nom, qu'au jugement de votre pere l'erreur même mérite d'être punie. Gardez-vous donc, je vous conjure, de renverser votre patrie. Ne détruisez pas un Trône où vous voulez monter. Considérez quelle est votre fureur. Vous prétendez regner en ce Royaume, & vous l'anéantissez ! Vous voulez qu'il soit à vous, & il faut qu'il cesse d'être, pour être à vous ! Votre conduite nuit à votre cause. Quoi ! vous bouleversez tout en ennemi, vous brûlez ou brisez les moissons, vous mettez tout en fuite, & vous rendez ces champs impraticables ! Ah Thèbes n'est donc point à vous. L'on ne détruit point ainsi son bien. Vous regardez comme étranger un pays où vous portez le fer & le feu. Laissez subsister l'Etat, & demandez alors qui de vous deux doit en être le Roi.

Mais pourrez-vous soutenir la vûe de Thèbes réduite en cendres ! Quoi, ces tours d'Amphion, ces murs que formerent, non les pénibles efforts des machines, mais les accords de la lyre & de la voix, qui rendirent les pierres

mêmes dociles, vous aurez la dureté de les renverser ? d'en enlever les dépouilles ? de faire autant de captifs des égaux d'Œdipe ? de tirer les femmes des bras de leurs maris ? de les charger de chaînes ? de conduire au milieu des prisonniers de guerre l'élite des filles Thébaines, pour les présenter comme esclaves aux jeunes épouses d'Argos ? Et moi-même, qui suis votre mere, les mains honteusement liées, je ferai le prix du triomphe d'un frere sur un frere ? Quoi, vous aurez l'audace d'introduire l'ennemi dans une ville si chere, de la mettre à feu & à sang ; & avec cette férocité, cette dureté, vous n'êtes pas encore Roi ! Que feroit donc le Sceptre ! Ah croyez-moi, mon fils, mettez bas une si barbare ambition, & rendez vous à la piété.

POLYNICE. Que je fuie, moi, que j'erre toujours loin de ma patrie, toujours asservi à implorer des secours étrangers ! Hé ferois-je autrement traité si j'avois été infidèle ou parjure ? Je porterai la peine de la trahison d'autrui, tandis que son auteur en goûtera le fruit ? Vous m'ordonnez de fuir. Si j'obéis, fixez-moi le lieu du retour. Quoi, mon frere habiteroit mon Pa-

lais, & je me croirois heureux d'être relegué sous un toit particulier qu'il daigneroit m'offrir ? Car c'est le moins que vous puissiez m'accorder. Une humble retraite doit au moins me dédommager du Trône que vous m'ôtez. Réduit à cette situation, vil esclave, & moins époux que sujet, j'oserais suivre un beau-pere Roi ? Non, Madame, il est trop dur de tomber du Trône dans l'esclavage.

JOCASTE. Si vous voulez un Trône, & si votre main ne peut se passer d'un Sceptre tout pesant qu'il est, l'Univers vous en offre mille.

L'Auteur fait ici une énumération géographique, qui est assez puérile en Latin, & qui seroit encore plus mauvaise en François. Jocaste continue ainsi.

Allez conquérir ces Etats. Traînez-y Adraste avec son armée. Qu'il vous mette en possession de ces Couronnes. Pour celle de Thèbes, persuadez-vous qu'elle est encore à votre pere. L'exil vous est plus avantageux qu'un pareil retour. L'exil est le crime d'autrui, le retour seroit votre crime personnel. Vos forces, plus utilement employées à d'autres conquêtes, vous livreront

des Sceptres que vous n'aurez point fouillés par un attentat. Votre frere, non plus votre rival, sera le premier à combattre pour vous. Allez donc, & faites des entreprises qu'un pere & qu'une mere puissent seconder de leurs vœux. Un Sceptre acquis par le crime est pire que l'exil. Réfléchissez à présent sur les maux & les vicissitudes de la guerre. Vous avez beau attirer avec vous toutes les forces de la Grèce, & déployer vos troupes innombrables, le sort des armes est toujours incertain. L'épée égale, ce semble, deux concurrents; mais c'est la fortune qui balance les espérances & les craintes. Le crime est assuré; le fruit en est douteux. Je veux que tous les Dieux favorisent vos desirs; vous les bannissez de Thèbes; les citoyens sont massacrés; l'ennemi est le maître du pays; vous dépouillez votre frere, vous triomphez. Mais il vous faut briser vos palmes. Quel triomphe que celui qu'un vainqueur ne peut goûter sans se rendre exécration! hélas! celui même que vous brûlez de vaincre, vous le pleurerez vaincu. Quittez donc, croyez-moi, un si funeste dessein. Délivrez votre patrie

272 LA THEBAÏDE,
de crainte, & vos proches d'inquiétude
& de deuil.

POLYNICE. Que mon coupable frere
ne soit pas puni de sa perfidie !

JOCASTE. Il le fera trop, croyez-moi.
Il regnera.

POLYNICE. C'est la peine que vous
lui réservez ?

JOCASTE. C'en est une, croyez-en
votre ayeul & votre pere. Cadmus &
toute sa race vous l'apprendront. Nul
d'eux n'a porté la Couronne impuné-
ment, quoiqu'ils ne fussent pas des
parjures. Mettez donc, sans balancer,
Étéocle de ce nombre.

POLYNICE. Je l'y mets : & je trouve
son sort trop beau de périr au nombre
des Rois.

JOCASTE. Je ne vous mets moi,
qu'au rang des exilés : ou bien soyez
odieux, & regnez à ce prix.

POLYNICE. Soit. Qui craint d'être
odieux ne veut pas regner. Le Créateur
du monde a réuni ces deux choses, la
haine, & l'empire. Un Roi & un héros
doivent dévorer la haine. Et que fait à
un Monarque l'amour de son peuple ?
il arrête son bras & reprime son pou-
voir. Il en a plus quand on le hait. Qui

veut se faire aimer peut tenir le Sceptre d'une main indolente.

JOCASTE. * Quiconque est odieux ne le tient pas long-tems. Mais c'est aux Rois à donner des régles de politique & de gouvernement. Donnez-en pour les exilés.

Polynice ne répond à cette subtilité, qui est obscure, ainsi que bien d'autres endroits, qu'en disant que pour obtenir le Trône il sacrifiera tout, il livrera tout aux flammes, sa patrie, son Palais, sa femme même.

Pro regno velim

Patriam penates, conjugem flammis dare.

Imperia pretio quolibet constant bene.

On n'a point le reste. Ce qu'on vient de lire peut être pris différemment, suivant les différens goûts. J'ai tâché de traduire sans parodier, maniere de traduction trop ordinaire. J'ai été plus fidèle au sens qu'aux pointes. L'on pourra trouver des beautés dans ce morceau, & il y en a; mais ce ne sont pas des beautés dans le goût de la simpli-

* Malgré les Editions il y a des Manuscrits qui donnent ce vers à Jocaste. Dans la bouche de Polynice il ne seroit pas intelligible.

274 LA THEBAÏDE,
cité Grecque. Ceux qui font frappés
du brillant y trouveront de quoi se sa-
tisfaire ; mais ceux qui voudront exami-
ner de près la solidité du raisonnement
& la conduite de la passion , n'y trou-
veront pas également leur compte. Afin
de contenter les uns & les autres , je
vais rapporter ce que pensent de la
Thébaïde Latine Juste Lipse & Daniel
Heinſius.

* Juste Lipse dans ses observations
sur les Tragédies Latines , recherche
quels en sont les auteurs. Il prétend
en trouver trois ou même quatre. Il
donne *Medée* au vrai Seneque du tems
de l'Empereur Claude ; plusieurs autres
Pièces , comme l'*Hercule furieux* , à un
Seneque du tems de Trajan , ou même
après. A l'égard de la *Thébaïde* , voici
sa pensée. Il lui donne un troisième
auteur qu'il ignore , mais qu'il croit
digne du siècle d'Auguste. Il veut , mais
il n'ose , dit-il , prononcer. Cependant
il se croit aussi sûr de la bonté de cette
Pièce par - dessus les autres , qu'il est
assuré de sa propre vie. » L'œconomie ,
» continue-t-il , en est différente , sans

* J. LIPSIÏ *animadvers. in Tragœd. quæ*
L. ANNÆO SENECAE tribuuntur.

» Chœurs , & sans interruption. Elle
 » est écrite uniformément, simplement,
 » sans bigarrure de vers différens, d'une
 » maniere sublime, sçavante, grande
 » & véritablement digne du Cothurne.
 » Rien de jeune, rien de tiré, d'affecté:
 » le tour & les mots choisis; les faillies
 » des sentences, merveilleuses & non
 » attendues, mais fortes, nerveuses, &
 » si frappantes pour moi, que non-seu-
 » lement elles me réveillent, mais
 » qu'elles me mettent en quelque sorte
 » hors de moi-même. Est-il rien de
 » pareil dans les autres? J'ose le dire,
 » c'est une pierre précieuse que je rap-
 » porterois volontiers au siècle même
 » d'Auguste. Le choix du sujet, & quel-
 » ques vers qui paroissent inserés tout
 » exprès me font soupçonner qu'elle a
 » été écrite durant la guerre civile.
 » Quoiqu'il en soit, il la faut distin-
 » guer, & ne la pas prostituer davan-
 » tage aux sifflets du vulgaire ignorant.
 » Critiques rendez vous, & mettez
 » hardiment ce morceau au rang des
 » premiers écrits Romains. »

Écoutons à présent Heinsius. * Il

* DAN. HEINSII in L. & M. ANNÆI
 SENECAE ac reliquorum que extant Traged.
 animadversiones, &c.

donne les dix Tragédies à cinq Auteurs ; à sçavoir, Hippolyte , les Troyennes , & Médée à Lucius Annæus Seneque le Philosophe ; Hercule furieux, Thyeste, Œdipe , & Agamemnon à Marcus Annæus Seneque parent de l'autre , & surnommé le Tragique ; le reste , c'est-à-dire la Thébaïde , Hercule au mont Œta , & Octavie , à divers déclamateurs inconnus. » La Thébaïde , dit-il , » Pièce de déclamateur , est tout-à-fait » indigne des éloges que lui donne un » Sçavant. » (Il entend Juste Lipse.)

Heinsius après ce début en veut d'abord au nom de Thébaïde , qu'il trouve fort mal appliqué. C'est une pure chicane. Mais quand il descend dans le détail de cette Pièce , il y va plus sérieusement. Il dit que c'est une Tragédie composée des défauts du Poëte Grec , sans qu'on y retrouve la moindre des beautés qu'on auroit pû en rirer. Il blâme le Prologue d'Œdipe comme impertinent , la premiere Scène de Jocaste comme ridicule , & le reste comme insensé. » Ses petites sentences , dit-il , » étouffent les sentimens qu'il a voulu » saisir. Ses périodes & quelques sentences d'ailleurs assez heureuses s'évanouissent à la fin & deviennent

» des atomes. La diction n'a rien de
 » L. Seneque le Philosophe , ni des
 » Troyennes , de Médée , ou de l'Hip-
 » polyte. Ceux qui rapportent la Thé-
 » baïde au siècle d'Auguste ne nous
 » alléguent que leur autorité. A l'égard
 » de leur discernement & de leur goût
 » on n'a garde de s'y rendre , quand
 » on n'en manque pas tout-à-fait. Du
 » reste , de même qu'Eschyle & Sopho-
 » cle font par-tout profession de se don-
 » ner pour Pythagoriciens , ainsi vous
 » voyez ces fortes de déclamateurs af-
 » fecter de se donner un vernis de Stoï-
 » cisme. Il y en a ici bien des traits. Tel
 » est ce trait bannal dont les Stoiciens
 » se servent pour relever avec tant de
 » hauteur l'inébranlable fermeté de leur
 » Sage , & qu'Antigone exprime ainsi.
 » Oui , mon pere , vous devez vous
 » regarder comme non-coupable , &
 » d'autant plus innocent , que vous l'êtes
 » malgré les Dieux. On en voit de pa-
 » reils en quantité chez Seneque le Phi-
 » losophe ; & voilà ce qui a fait illusion
 » au célèbre Juste Lipsé grand amateur
 » des Stoiciens , &c. »

J'ai rapporté ces deux sentimens si
 opposés de deux gens habiles , pour
 donner un exemple de la contradiction

des jugemens en fait de goût. Mais cette contradiction n'a point éclaté autrefois ni au sujet des écrits des Grecs, ni à l'occasion de ceux du siècle d'Auguste. Il n'y a eû que le style ingénieux & brillant qui a trouvé ses partisans & ses critiques. Ce n'est même que depuis sa naissance, qu'on s'est avisé d'en vouloir au style simple & sensé. On a été plus loin, à mesure qu'on a eu plus ou moins de goût pour la simplicité & le bon sens, on a comparé entr'eux les écrits des Auteurs brillans d'un même siècle, par exemple les Tragédies Latines dont il est ici question; & c'est sur cela seul qu'on a cru devoir, chacun à sa manière, en distinguer les Auteurs & les tems, d'autant plus qu'en effet, ces Tragédies ne sont pas toutes à beaucoup près de la même force, quoique le tour d'esprit & le style en soient à peu près les mêmes. Il s'agit de sçavoir si ce style & ce tour d'esprit qu'elles ont de commun est comparable au tour & au style des Grecs; & voilà ce que je crois insoutenable. Quoique notre Théâtre, avec toute la pompe dont Corneille l'a revêtu, doive la hauteur où il l'a élevé à Lucain & à Sénèque, quoiqu'il l'emporte de beaucoup, si

l'on veut, sur le Théâtre des Grecs , il est vrai-semblable que tant qu'il y aura quelque sentiment dans les cœurs pour le naturel , les Tragédies Grecques réclameront toujours leurs droits , & vaudront toujours mieux que toute la broderie de Sénèque & de ses imitateurs , qui ne feront pas des Corneilles.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

ON a vû dans l'Antigone de Sophocle une partie de celle de Rotrou. Depuis la troisième Scène du troisième Acte , c'est la Tragédie de Sophocle ; & le commencement est une légère imitation des Phœniciennes d'Euripide ou plutôt de la Thébaine de Sénèque. Car Rotrou est encore moins imitateur dans cette première Partie que dans la seconde. Racine a eû raison de remarquer que l'ouvrage de Rotrou , quoique fort défectueux par cette duplicité d'action est toutefois rempli de beaux endroits.

280 ANTIGONE,
Il faut en exposer succinctement la
conduite.

ACTE PREMIER.

On voit d'abord Jocaste à sa toilette. Elle acheve de s'habiller dès la pointe du jour pour courir promptement vers Étéocle, & interrompre le combat des deux armées qui s'est donné quelques heures auparavant à son insçû. Tandis qu'elle se dispose à sortir, Antigone & sa sœur se présentent à la Reine, & lui rapportent la mort de Ménécée, qui s'est, disent-elles sacrifié pour le bien public. C'est l'Épisode d'Euripide que Rotrou a mis ici en récit & comme dans un lointain, où il ne fait pas un grand effet. Aussi ce Poëte a-t'il eu besoin de resserrer les événemens dans le dessein où il étoit d'en accumuler un grand nombre pour r'enfler son Poëme.

Étéocle vient aussi-tôt détailler le succès du combat également funeste aux uns & aux autres, & quelques particularités sur la mort de Ménécée. Créon se trouve-là présent. Il lance contre les Dieux quelques vers impies, & assez peu respectueux pour le Roi, qui les pardonne à la douleur d'un pere

privé de son fils. Le Roi ensuite va tenir un Conseil où il amène tous les Seigneurs excepté Hémon qui demeure seul avec Antigone qu'il aime. Il la revoit pour la première fois après un an d'absence. Car il a suivi la fortune de Polynice frère bien aimé d'Antigone. L'entretien roule donc sur ce Prince, dont Antigone se promet de calmer le courroux pour terminer la guerre. Cependant l'amant & l'amante conçoivent de fâcheux présages sur cette paix, & sur les intérêts de leur amour. Incontinent un Page de la part d'Étéocle appelle au Conseil Hémon qui n'étoit resté que pour entretenir un moment Antigone après une si longue absence.

Tous ces objets qui passent sous les yeux du Spectateur presque aussi rapidement que je les rapporte ont le défaut d'être extrêmement précipités : mais aussi ont-ils une grace assez singulière ; c'est que l'exposition du sujet se fait à chaque Scène d'une manière d'autant plus intéressante, que chaque Acteur en paroissant coup sur coup fait connoître quelque chose de nouveau. Ainsi tous les événemens passés & les intérêts présens sont développés beaucoup plus vivement, qu'ils ne le sont d'ordinaire

par des confidences , artifice souvent nécessaire & presque toujours froid.

Malgré la rapidité de Rotrou , nous ne sommes encore qu'à la moitié du premier Acte ; & la Scène est ici rompue. En effet, d'abord on s'est trouvé dans l'appartement de Jocaste , où s'est faite toute l'exposition dont je viens de parler. A présent il faut se transporter au camp des Grecs hors de Thèbes dans la tente de Polynice. On y voit ce Prince entre Argie sa femme & le Roi Adraste son beau-pere. Il se reproche à lui-même le sang que son intérêt coûte à ses alliés , & il se détermine à proposer le défi d'un combat singulier à son frere. Adraste & Argie en frémissent.

ADRASTE. Dieux , que proposez-vous ? quelle horrible aventure !

ARGIE. Hé , Monsieur , écoutez la voix de la nature :

Songez quel est le sang que vous voulez verser.

Sans honte & sans frayeur pouvez-vous y penser ?

POLYN. La chose est résolue , & la nature même

Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême , &c.

Adraste insiste encore avec beaucoup

de force. Il s'offre même à quitter le Trône d'Argos, pour y faire monter son gendre. Mais Polynice auroit honte de devoir le Sceptre à l'amour d'une épouse, & à la tendresse d'un beau-pere. C'est à son épée qu'il veut le devoir : & d'ailleurs, c'est moins une Couronne enlevée qui le pique, que la foi violée, & la haine implacable d'un frere. Il embrasse Argie, & la recommande à Adraste, aussi-bien que le soin de l'ensevelir s'il vient à périr dans le combat. Puis il se dérobe à leurs vœux ; & l'Acte finit.

A C T E I I.

En passant à l'Acte second le Spectateur se trouve situé au pied des tours de Thèbes, où Polynice l'épée à la main après avoir jetté dans la place son défi, appelle son frere à grands cris en le traitant de lâche, parce qu'il diffère trop à paroître. Vainement un des Capitaines Argiens veut arrêter Polynice. Il répond :

Laissez juger les Dieux ; ne soyez que témoins.

Rotrou, comme il est aisé de le voir, fait le contraire d'Euripide qui

dans le contraste des deux freres donne plus d'orgueil & de haine à Etéocle, & plus de modération & de douceur à Polynice. Ici c'est Polynice qui est fier, inflexible, inexorable. Etéocle est moins odieux. En quoi le Poëte François paroît n'avoir pas réussi, non plus que Racine son imitateur. Ils font même pis. Car selon eux Etéocle est aimé du peuple, & régné en quelque façon malgré lui, au moins a-t'il cette excuse plausible de ne pas rendre la Couronne : au lieu que Polynice est regardé & craint comme un Tyran. Préjugé, qui n'attire sur lui aucune compassion. On le plaint en lisant Euripide, & on le hait dans les deux Tragédies Françaises.

Cette différence est d'autant plus digne de considération, qu'en effet la situation où Euripide met ce Prince, le rend plus malheureux que coupable. On lui a ravi le Sceptre, il fait des avances pour le ravoit par la douceur, il n'a recours à la force qu'à la dernière extrémité ; on l'outrage, on l'entraîne, pour ainsi dire, au précipice malgré lui ; & cependant il porte toute la peine de ses malheurs comme d'un crime, puisqu'il meurt, & qu'il est traité en ennemi & en criminel, même après sa

mort. C'est un Héros tel qu'il le faut pour la Tragédie. Mais vous lui ôtez cet avantage. Vous en faites un Tyran, un barbare, un ennemi de son frere & de sa patrie. Les Spectateurs n'ont plus de larmes pour lui. Il mérite son sort. D'ailleurs, quel Héros lui substituez-vous pour prendre le premier rôle ! Etéocle, Prince à la vérité un peu moins haïssable, mais usurpateur, & par ce seul endroit, plus capable d'irriter & d'aigrir le Spectateur que de le toucher. C'est Sénèque qui le premier nous a défiguré Polynice ; & les François l'ont malheureusement plus suivi qu'Euripide.

Revenons. Antigone paroît sur les murs de Thèbes, & revoÿant Polynice pour la première fois depuis son exil, elle lui fait un discours très-touchant pour le dissuader de son funeste dessein.

Polynice, avancez ; portez ici la vûe,
 Souffrez qu'après un an votre sœur vous salue.
 Malheureuse ? hé pourquoi ne le puis-je autrement ?
 Quel Destin entre nous met cet éloignement ?
 Après un si long tems la sœur revoit son frere,
 Et ne lui peut donner le salut ordinaire :
 Un seul embrassement ne nous est pas permis ;
 Nous parlons séparés comme deux ennemis,

Hé, mon frere, à quoi bon cet appareil de guerre ?
 A quoi ces pavillons sur votre propre terre ?
 Contre quel ennemi vous êtes vous armé ?
 Ne trembleriez-vous pas, si je l'avois nommé ? &c.
 Encore à la nature Etéocle défère ;
 Il se laisse gagner aux plaintes d'une mere :
 Il n'a pas déppouillé tous sentimens humains,
 Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains :
 Et vous plus inhumain & plus inaccessible,
 Conservez contre moi le titre d'invincible,
 Moi, dont, &c.

Le reste est de la même force. Mais Polynice a pris son parti. Il ne sçauroit être défarmé par une sœur qu'il aime tendrement, à moins qu'elle ne lui plonge elle-même l'épée dans le sein. Il y consentira ; mais il ne consentira jamais à vivre & à ne pas se venger de son frere.

Etéocle à l'instant se montre, & accepte le défi. Confus d'avoir paru trop tard, il brûle de hâter le combat, & il dit :

Que le champ du combat en soit aussi le prix.

Après cette courte & vive Scène, Jocaste survient & se met entre ses deux fils. Créon en conçoit de l'ombrage, & fait sentir d'un seul mot la cruelle ambition qui lui fait souhaïter que les

deux freres s'entre-tuent pour lui laisser le Trône. Racine a donné le même caractère à Créon. Chez Rotrou, Jocaste fait le même rôle que dans Séneque. Elle ordonne à ses fils de s'embrasser. Ils se regardent mutuellement avec des yeux qui respirent la rage. Polynice brave Jocaste par la défiance qu'il conçoit d'elle. C'est un défaut où Séneque a fait tomber Rotrou, qui du reste a embelli Séneque. Voici entr'autres quatre beaux vers.

Car quelle est cette guerre & quels sont ses objets ?
 Vos parens , vos amis , vos pays , vos sujets.
 C'est ce qu'on peut nommer votre parti contraire :
 De ce funeste hymen nous sommes le douaire.

C'est que Polynice avoit épousé la fille d'un ennemi de Thèbes. Les deux freres s'emportent & se piquent de paroles aigres & menaçantes. Jocaste pour les calmer propose à Polynice des conquêtes plus dignes de lui que n'est Thèbes. Elle lui dit en parlant d'Étéocle.

Mais quoi , son regne plaît ; le votre est redouté.

POLYN. Il a gagné les cœurs. Et moi moins populaire
 Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.

Qui regne aimé des siens en est moins absolu , &c.

La Reine outrée de voir des fils ingrats dédaigner ses prieres & ses larmes, les quitte en leur disant.

Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres & d'incestes,
Vous ne mourrez pas seuls, & je suivrai vos pas,
Pour vous persécuter même après le trépas.

Hémon & les Capitaines Argiens ne gagnent rien sur Polynice, & Créon de son côté anime Étéocle par ce vers

Vengez-nous, vengez-vous, & vengez vos sujets.

Il est vrai qu'Étéocle malgré la passion qui l'aveugle ne laisse pas d'apercevoir l'intérêt secret qui fait parler Créon. Il va même jusqu'à le lui reprocher. Mais c'est un défaut d'avoir donné ce caractère à Créon; ce défaut a fait tomber Racine qui l'a copié dans un autre encore plus grand, comme on le verra.

Les deux freres se retirent pour choisir un lieu propre au combat, c'est-à-dire, pour ne pas se battre devant le Spectateur. Véritablement la Scène est plus vive proche le lieu même du combat. Mais outre l'inconvénient de l'unité rompue, c'en est encore un d'être obligé d'apporter de mauvaises raisons
pour

pour ne pas exposer au Spectateur ce qu'il ne devoit pas voir. Car qui empêchoit les deux concurrens de se battre dans l'endroit même où ils se trouvoient l'épée à la main ?

A C T E III.

On se transporte à l'appartement d'Antigone, où l'on entend cette Princesse qui psalmodie, pour ainsi parler, quelques Stances au sujet de Jocaste, qui s'est tuée. Racine a pris ce même tour, & il a encore moins réussi. Car il fait parler Antigone d'amour devant le cadavre de sa mere. Du moins Rotrou ne fait-il rouler ses Stances que sur la fortune à qui il dit des injures Poétiques.

Hémon entre pour apprendre à son amante la mort des deux Princes. Ce récit imité d'Euripide en a aussi les plus beaux traits. Antigone demeure quelques tems comme insensible; puis elle fait voir à Hémon le corps de Jocaste. Enfin arrive Ismene qui acheve d'accabler sa sœur en lui apprenant l'Edit nouveau de Créon qui défend d'inhumer Polynice sous peine au contrevenant d'être enterré vif. Là commence

290 LA THEBAÏDE,
un nouvel ordre de choses , je veux
dire la Tragédie de Sophocle qui fait
la seconde partie de celle de Rotrou.
Nous en avons rendu compte en son
lieu.

LA THEBAÏDE
OU
LES FRERES ENNEMIS,
TRAGÉDIE DE RACINE.

ON sçait que Racine a demandé
grace pour cette Piece qu'il fit
étant encore fort jeune. Elle se sent en
effet de sa jeunesse ; & elle est fort dif-
férente des chefs-d'œuvres que sa plu-
me produisit dans la suite. Il s'y est mê-
me rendu esclave de Rotrou. On ne
laisse pas néanmoins d'y reconnoître
Racine à certains endroits qui sont
tout-à-fait bien touchés. Comme cette
Piece est plus connue que celle qui lui
a servi de fonds & de modele , il suf-
fira d'en donner un court détail pour
distinguer ce qui est imité de Sénèque

& de Rotrou d'avec ce qui ne l'est pas. Sans doute si Racine eût traité la Thébaïde avec autant de lumières qu'il en avoit acquis, quand il fit Iphigénie & Phédre ; il auroit suivi la route d'Euripide. Ses réflexions le menoient à simplifier ses sujets à mesure qu'il avançoit. C'est aussi le grand fruit qu'on retire de l'expérience & de la méditation. On sent à la fin que le suprême effort de l'art est d'approcher au plus près de la nature, & que rien n'est si simple qu'elle.

ACTE PREMIER.

La première Scène est presque la même que celle de Rotrou, excepté que Racine ne met pas Jocaste à sa toilette. Entr'autres beaux vers que la Reine adresse au Soleil en parlant de ses fils, elle dit :

Tu sçais qu'ils sont sortis d'un sang incestueux,
Et tu t'étonnerois de les voir vertueux.

Antigone qu'on étoit allé avertir, paroît & Jocaste se dispose à voler au camp avec elle pour séparer les deux frères. C'est encore Rotrou. Etéocle survient comme chez ce Poëte : & Jo-

292 LA THEBAÏDE,
caste tombe presque évanouie à la vûe
du sang dont elle voit des traces sur
les vêtemens d'Étéocle.

Est - ce le sang d'un frere , ou n'est - ce point le
vôtre ?

Le Roi après l'avoir rassurée par le récit qu'il lui fait d'un simple combat de quelques Soldats tant ennemis que Thébains qu'il vient de terminer , veut justifier sa conduite & les raisons d'Etat qui l'engagent à livrer la bataille. Thébes le veut pour Roi & refuse Polynice. Jocaste obtient du moins une trêve & une entrevue entr'elle & Polynice. Créon en paroissant , dévoile malgré lui son ambition qui le porte à aigrir Étéocle & à presser le combat. Jocaste & Antigone lui font sentir nettement qu'elles s'en apperçoivent. Mais Créon rejette habilement les craintes d'Antigone sur l'amour qu'elle a pour Hémon. C'est le fils & le rival de Créon. Tous ces intérêts secrets qui se développent sont ici plus étendus que dans Rotrou , où Créon n'essuye de reproche sur sa soif de regner qu'un seul mot d'Étéocle. Mais chez Racine , Étéocle seul est la duppe de l'ambitieux Créon , dont tous les autres Acteurs pénètrent les

desseins intéressés. Pourquoi donc dans l'ardeur où ils sont de détourner le combat, n'en donnent-ils aucun ombrage à Étéocle ?

A C T E I I.

Hémon s'entretient de son amour avec Antigone, tandis que Jocaste est allée au Temple pour consulter l'Oracle. Cette Scène est plus galante que celle du vieux Poëte, & par cela même elle plaît moins. Etoit-il question d'amour dans une crise aussi vive que celle de la révolution d'un Etat ? Racine l'a bien senti lui-même; & il avoue dans sa Préface * que l'amour *jetté sur des personnages subalternes* devient une passion étrangère au sujet, & que d'ailleurs « les tendresses où les jalousies des » amans ne sçauroient trouver que fort » peu de place parmi les incestes, les » parricides, & toutes les horreurs qui » composent l'histoire d'Ædipe & de » sa malheureuse famille. «

Olympe Confidente de Jocaste apporte la nouvelle de l'Oracle, qui demande en sacrifice le dernier du sang

* Préface des Freres ennemis.

Royal. Hémon & Antigone doutent si cet Oracle ne les regarde pas. Sur quel fondement ? Ignorent-ils qu'ils n'étoient ni l'un, ni l'autre les derniers du sang Royal ? L'Oracle indiquoit assez clairement Ménécée dernier fils de Créon. C'est une faute inexcusable.

Polynice dans son entrevue avec Jocaste & Antigone, montre la même fierté que chez Rotrou. Ce caractère en est pris tout entier, & il est inconcevable que Racine si grand amateur d'Euripide n'ait pas plutôt peint Polynice avec ses véritables couleurs. Il auroit plû davantage que lorsqu'il dit, même en si beaux vers,

Est-ce au peuple, Madame, à se donner un maître ?
 Si-tôt qu'il hait un Roi doit-on cesser de l'être ?
 Sa haine ou son amour font-ce les premiers droits ;
 Qui font monter au Trône ou descendre les Rois ?
 Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse,
 Le sang nous met au Trône, & non pas son caprice.
 Ce que le sang lui donne il le doit accepter,
 Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

Et ceux-ci sur Etéocle,

C'est un Tyran qu'on aime ;
 Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
 Au rang où par la force il a sçu parvenir.

Et son orgueil le rend par un effet contraire
 Esclave de son peuple & Tyran de son frere ,
 Pour commander tout seul il veut bien obéir ,
 Et se fait mépriser pour me faire haïr , &c.

Antigone dit à son tour tout ce que la nature & Rotrou ont dicté au Poète de plus tendre. Mais Polynice est sourd & inflexible. Pour le tirer d'embarras un Soldat accourt & l'avertit que la trêve vient d'être rompue. Il part & se délivre par-là des importunes prieres d'une mere & d'une sœur. Racine a ménagé avec beaucoup d'adresse cette rupture. C'est une émeute excitée par Créon qui craignoit la réconciliation des deux freres.

A C T E I I I.

Jocaste envoie sa Confidente pour voir ce qui se passe , & fait un assez beau monologue , après avoir préparé l'Episode de Ménécée qu'on suppose être allé voir où en sont les affaires.

Étéocle revenu avec Créon s'excuse sur la rupture de la trêve. Ce n'étoit , dit-il , à la Reine , qu'un simple démêlé qui insensiblement s'est tourné en bataille. Créon feint de souhaiter la paix. Mais le Roi qui est sa duppe l'anime

au contraire à venger son fils sur les ennemis. Incontinent on vient annoncer que Polynice demande une entrevue avec son frere. Cela n'étoit point préparé ; le Roi se rend , quoiqu'avec beaucoup de peine , aux prieres de Jocaste , d'Antigone & même de Créon , qui l'exhortent à voir Polynice. Mais Créon demeuré seul avec son Confident met bas le masque & développe l'horrible mystere qui lui fait préférer l'entrevue des deux freres à une guerre ouverte. Il veut regner ; mais sans qu'il lui en coûte du sang. La guerre pourroit être funeste à son fils Hémon , dont il vient de perdre le frere. Il connoît les haines enracinées d'Étéocle & de Polynice. Son dessein est que les deux freres s'étouffent dans leurs embrassemens ; c'est-à-dire , qu'il n'a ménagé l'entrevue que pour le combat singulier. Ce trait est bien noir. Mais sa politique est-elle bien juste ? L'un ou l'autre Prince peut demeurer vainqueur , & dans ce cas Créon est bien loin de compte. Mais c'est ici un Tyran qui s'aveugle , qui foule aux pieds jusqu'aux remords , & qui fait gloire de paroître scélérat aux yeux de son Confident , pourvû qu'il entrevoye quelque jour à monter sur le Trône.

A C T E I V.

Dans l'entretien de Créon avec Etéocle le premier se déguise aux yeux du second, & lui dit artificieusement au sujet de Polynice.

Mais s'il vous cède enfin la grandeur souveraine,
Vous devez ce me semble, apaiser votre haine,

Le Roi qui n'apperçoit pas le but de cette insinuation, parce que personne n'a la charité de lui dévoiler le mystère, jure une haine éternelle pour Polynice, & peint avec de grands traits l'invincible antipathie qui les sépare. Ils se sont haïs avant que de naître, & peut-être se haïront-ils encore dans le tombeau.

J'aurois même regret qu'il me quitrât l'empire. . . .
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr, &c.

Ce morceau est digne de l'Auteur de Phédre & d'Andromaque. Créon voyant Etéocle à son point consent de sacrifier, s'il le faut, l'inclination qu'il dit avoir pour la paix.

On annonce Polynice, & il vient en effet accompagné de Jocaste, d'Antigone, & de toute la Cour. Cette

298 LA THEBAÏDE ;
Scène n'est autre chose que Sénèque ou
Rotrou embellis. La Reine pleure, &
presse en vain.

Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure.
Ils ne connoissent plus la voix de la nature.

Elle ajoute quelques reproches en par-
lant à Polynice.

Et vous que je croyois plus doux & plus soumis,
&c.

Elle a grand tort. Car ce n'est pas avec
ces traits qu'on nous a peint Polynice
dans le cours de ce Poëme. Il garde
même parfaitement le caractère de du-
reté qu'on lui a donné. Car c'est lui
qui propose le combat singulier. Étéo-
cle l'accepte. Jocaste fait parler jusqu'à
son désespoir. Mais après ces mouve-
mens qui doivent être réservés pour la
fin de la Scène, le Poëte en fait naître
de plus foibles qui auroient dû précé-
der. Par exemple, Jocaste propose à
Polynice de conquérir d'autres Scep-
tres; puis elle se retire comme dans
Sénèque & Rotrou.

Et moi je vais, cruels, vous apprendre
à mourir.

ANTIC. Madame... O Ciel! que vois-je? hélas
rien ne les touche!

Antigone n'en dit pas davantage ;
 & ses freres lui échappent pour voler
 au combat. Le Poëte a bien fait de
 tenir cette Princesse dans le silence.
 C'étoit assez de trois interlocuteurs
 pour une Scène où la situation étoit vio-
 lente. Tout ce que peut faire Anti-
 gone est d'envoyer Hémon après ses
 freres pour les séparer.

A C T E V.

Jocaste s'est tuée. Antigone fait con-
 noître cette mort par ses larmes & ses
 Stances. Elle balance si elle ne suivra
 pas sa mere. Mais l'intérêt de son amour
 l'emporte sur la gloire de mourir après
 une mere.

Dois-je vivre ? dois-je mourir ?

Un amant me retient , une mere m'appelle.

Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend :

Ce que veut la raison , l'amour me le défend ,

Et m'en ôte l'envie.

Que je vois des sujets d'abandonner le jour !

Mais , hélas , qu'on tient à la vie

Quand on tient si fort à l'amour ?

.....
 Hémon vois le pouvoir que l'amour a sur moi.

Je ne vivrois pas pour moi-même ,

Et je veux bien vivre pour toi.

C'est un reste comique du vieux goût

300 LA THEBAÏDE,
des Stances qui n'infecta pas long-tems
Racine.

Olympe qui court éternellement depuis la Piece commencée jusqu'à la fin, tantôt du Palais au camp, tantôt du camp au Palais, vient dire à Antigone que Polynice est vainqueur. C'est qu'elle n'a vû que la moitié du combat. Racine a pris cet heureux artifice de l'Horace * de Corneille, où Julie dit au vieil Horace, qu'elle a vû fuir son fils.

Créon se présente ensuite à Antigone. Elle croit la politique de ce Prince ambitieux bien punie par la victoire de Polynice. Mais Créon la défabuse en lui apprenant la véritable issue du combat. Étéocle mourant a tué son frere. Hémon même en tâchant de les séparer est mort victime de sa complaisance pour Antigone qui l'avoit chargé de ne pas abandonner ses freres. Cette mort fait renaître l'espérance dans le cœur de Créon. Il pleure un fils; mais il perd un rival. Il ose même proposer le Trône & sa main à Antigone. Elle lui répond :

Je le refuserois de la main des Dieux
même,

* HORACE, *AÆ. III. Sc. VI.*

Et vous osez, Créon, m'offrir le Dia-
dème !

CRÉON. Je sçai que ce haut rang n'a rien de
glorieux ,
Qui ne cède à l'honneur de l'offrir à vos
yeux.
D'un si noble destin me croyez-vous
indigne ?

Peut-on considérer ce discours de sang
froid , & ne pas convenir qu'il est plus
digne de Tartuffe que d'un pere qui
vient de perdre ses deux fils , & qui
a bouleversé l'Etat pour regner ? Il fal-
loit ne lui donner que l'ambition. L'a-
mour est abominable dans sa bouche.
Il continue pourtant ainsi.

Mais si l'on peut prétendre à cette illus-
tre gloire ,

Si par d'illustres faits on peut la mé-
riter ,

Que faut-il faire enfin, Madame ?

M'imiter.

ANTIG.

Ce mot est très-beau. Mais Créon ne
devoit pas se rendre ridicule pour faire
naître un beau mot. Il l'est bien plus
dans la Scène suivante , où il prend ce
terme pour une marque certaine qu'An-
tigone s'est adoucie à son égard. Auteur
de tant d'horreurs , du meurtre des deux
freres ses Rois , & de deux Princes ses

fils , il ne rougit point d'en tirer vanité ,
 parce qu'il gagne un Trône & une maî-
 tresse. On pardonne le premier senti-
 ment à un Prince furieux qui ne s'est
 occupé qu'à tout immoler à son ambi-
 tion. Mais est-il naturel d'imaginer que
 ce même Prince , en même-tems pere ,
 se réjouisse d'avoir perdu un rival dans
 un fils , & sur-tout qui s'aveugle au point
 de se croire aimé d'une Princesse qui a
 percé sa politique , qui la lui a repro-
 chée en face , & qui lui a donné assez
 de marques de mépris pour rebuter tout
 autre que lui ? Est-il dis-je naturel que
 malgré tout cela il soit assez insensé
 pour compter sur l'amour d'Antigone ,
 sans autre fondement qu'une simple pa-
 role , si peu obscure d'ailleurs , qu'elle
 n'est belle , que parce qu'on voit clai-
 rement qu'Antigone a pris le parti de
 se tuer pour suivre sa mere & son
 amant ?

C'est en effet ce qui arrive : & afin
 qu'il n'en doute pas , Olympe messa-
 gere universelle de la Piece lui vient
 apprendre qu'Antigone s'est frappée d'un
 poignard en disant ces mots :

Gher Hémon , c'est à toi que je me sacrifie.

A cette nouvelle Créon se sacrifie

presque lui-même à Antigone, tant il est plein de son extravagante passion, qu'il avoit si peu marquée avant le cinquième Acte. Le Trône ne lui est plus rien. Il n'a qu'Antigone devant les yeux; il dit au Ciel :

Vous m'ôtez Antigone, ôtez moi tout le reste.

Il implore la foudre. Apparemment il n'avoit point d'épée, comme chez les Grecs. Enfin l'excès de sa fureur & de son désespoir le fait tomber entre les mains des gardes.

L'on s'est arrêté sur ces derniers traits pour faire voir que ce n'est pas assez d'imaginer beaucoup de ressorts dans une Piece, si tous ne jouent ensemble & à propos. C'est pour cela que les Grecs, & Racine à leur exemple dans quelques-unes de ses autres Pieces, ont rendu leurs ouvrages plus simples. Une voix seule est plus touchante & fait plus d'effet que vingt voix, sur tout si une seule détonne; & de même une seule passion bien conduite va plus sûrement au cœur que plusieurs autres, quand même elles s'entr'aideroient, & à plus forte raison si l'une nuisoit à l'autre, comme l'amour & l'ambition s'entre-nuisent dans cette Tragédie.

Après ce détail il est aisé de recon-
noître ce qui appartient ici à Sénèque,
à Rotrou & à Racine. On conclura qu'il
est surprenant que ce dernier Poëte par
un amour aveugle pour la premiere de
ses Tragédies ait voulu faire croire que
quand il la composa, « * il dressa à
» peu près son plan sur les Phœnicien-
» nes d'Euripide ; & qu'à l'égard de la
» Thébaïde qui est dans Sénèque, il
» étoit un peu de l'opinion de Hein-
» sius, & tenoit comme lui que non-seu-
» lement ce n'étoit point une Tragé-
» die de Sénèque ; mais que c'étoit
» plutôt l'ouvrage d'un déclamateur qui
» ne sçavoit ce que c'étoit que Tra-
» gédie. «

Racine n'est certainement entré dans
ces sentimens qu, quand il a imprimé
sa préface, c'est-à-dire, long-tems
après qu'il eût reconnu que la route
des Poëte Grecs valoit mieux que celle
des Latins.

* *Préface des Freres ennemis.*



J O C A S T E

DE LUDOVICO DOLCÉ.

C E Poëte , ainsi que les autres , a changé le titre d'Euripide. Car la Thébaïde , l'Antigone & Jocaste ne sont pour le fonds que les Phœniciennes du Poëte Grec. Dolcé le traduit à son ordinaire. Mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner c'est d'avoir changé la seconde Scène qui est si belle. Il n'a osé faire monter Antigone sur une tour , comme elle a fait chez Euripide ; & par-là il a perdu toute la beauté de la Scène qu'Euripide , avoit si soigneusement imité d'Homere. Ces deux anciens Poëtes étoient d'assez bons guides pour ne pas engager Dolcé à s'écarter ici de leurs traces , lui qui ne fait presque autre chose que les traduire dans tout le reste.



M E D É E ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

J A s o n oubliant qu'il devoit tout à Médée , qui l'avoit délivré d'un péril certain dans la conquête de la Toison d'or , & qui avoit tout sacrifié pour le suivre à travers tant de périls & de mers , résolut de l'exiler avec les enfans qu'il avoit eus d'elle , après avoir épousé à ses yeux Glaucæ fille du Roi de Corinthe. La vengeance qu'en tire Médée est le sujet de cette Tragédie. L'action est si frappante qu'elle a fait la matière de plusieurs Tragédies imitées de celles d'Euripide. Ovide en a composé une qui n'est pas venue jusqu'à nous , & dont Quintilien nous a conservé ce vers si connu :

Servare potui , perdere an possim rogas ?

Si j'ai pu le sauver , ne puis-je le détruire ?

Ennius avoit traduit en vers Latins la Médée d'Euripide , & l'on en trouve des fragmens dans Cicéron. On dit que Mécénas même avoit traité ce sujet à

sa maniere. Mais ce qui nous reste de meilleur en ce genre se réduit à la Médée de Sénèque, à celle de Louis Dolcé, à la traduction de Buchanan, à une Tragédie de P. Corneille, sous le nom de Médée, sans compter celle * de la Toison d'or, & l'Opéra de Thésée. Nous en parlerons au sujet de la Tragédie d'Euripide qui leur a donné lieu.

Il y a neuf personnages, à sçavoir, Médée, Jason, Créon Roi de Corinthe, Egée Roi d'Athènes, les deux fils de Médée encore enfans, leur Gouverneur, la Confidente de Médée, & un Officier, outre le Chœur composé des femmes Corinthiennes attachées aux intérêts de Médée. La Scène est dans le vestibule du Palais de Créon. † Corneille dit que c'est *une place publique*, & il trouve bien peu de vraisemblance à y faire parler des Rois. Il a raison quand au dernier article. Mais rien n'oblige à croire que ces sortes de vestibules, où Euripide place si souvent ses Scènes, fussent toujours publics. Il est croyable

* Elle n'a point de rapport au sujet présent, quoique Médée y joue le principal rôle.

† PIERRE CORNEILLE, Examen de Médéc.

que c'étoient des portiques séparés des appartemens intérieurs, mais élevés, & fort différens en toute maniere de ce qu'on nomme places publiques. Quelquefois ces portiques étoient en vûe des places & des rues, comme la Tragédie d'Oreste le suppose; mais on n'a point de preuve que cela fût toujours ainsi.

Il est bon de se rappeler en peu de mots l'histoire de Médée si élégamment écrite dans le septième livre des Métamorphoses d'Ovide. Elle étoit fille d'Acètes Roi de Colchos*, & très-verte dans l'art magique, c'est-à-dire, très-spirituelle. Mais elle usa mal de son art & de ses lumieres: car elle se rendit célèbre par ses forfaits. L'amour qu'elle conçût pour Jason fut la source de tous ses crimes. Jason fils d'Æson Roi d'Iolcos avoit été supplanté par son oncle Pélias usurpateur des Etats d'Æson. Le jeune Prince qui avoit été dérobé à la fureur du Tyran revint & demanda ses Etats. Mais Pélias pour s'en défaire en politique †, l'engagea à ten-

* Colchos capitale de la Colchide à l'embouchure du Phafe.

† Ainsi en usa Eurysthée à l'égard d'Hercule.

rer l'expédition de la Toison d'or à la tête des Argonautes. Il s'agissoit d'aller à Colchos, & de ravir cette riche Toison gardée par des Taureaux à gueule enflammée, & par un horrible Dragon. Ce fut là que Médée l'aima, & le rendit maître de ce trésor sans danger, mais aux dépens de sa patrie & de son pere Aëtas dont le sort dépendoit de la Toison. L'amante & l'amant prirent la fuite. Aëtas les poursuivit en vain. Jason revint à Iolcos avec son épouse. Elle trouva moyen de le délivrer de l'usurpateur Pélias, en feignant d'avoir un secret pour le rajeunir; & sous ce frivole prétexte elle engagea ses filles même à l'égorger. Médée & Jason contrainsts de fuir après cet attentat aborderent à Corinthe, où Jason abandonna Médée pour se livrer à de nouvelles amours. Ce dernier trait est le sujet de la Tragédie d'Euripide. Il n'est pas ici question de démêler l'histoire de la fable, puisque c'est la fable qui fait le fonds du Poëme. On peut seulement observer en passant que Médée, quoique coupable d'avoir trahi son pere, & tué son frere Absyrte, dont elle jetta, dit-on, les membres en chemin pour arrêter la poursuite d'Aëtas, est pour-

tant justifiée du meurtre de ses fils par quelques auteurs qui veulent rendre au moins la chose douteuse. Ælien dit par exemple qu'une autre tradition veut que les fils de Jason ayent été tués, non par Médée, mais par les Corinthiens; & il ajoûte, que ce fut à la priere des Corinthiens qu'Euripide tourna autrement son sujet, & rejeta sur Médée un forfait si odieux. Il y a eu même des critiques qui ont voulu sur quelque autre autorité incertaine qu'Euripide ait reçu des Corinthiens cinq talens pour en user ainsi. Que cela soit ou non, Euripide dans ce sujet, comme dans les autres, avoit différentes traditions qu'il pouvoit suivre, & celle qu'il a suivie étoit beaucoup plus propre au Théâtre qu'aucune autre.

ACTE PREMIER.

La Scène s'ouvre par la * Confidente de Médée. † » Plût aux Dieux, dit-elle, que le vaisseau des Argonautes

* Grec, Nourrice. Comme dans la Tragédie d'Euripide.

† PHEDRE nous apprend dans une de ses Fables deux choses assez importantes pour les

» n'eût jamais abordé à Colchos ; que
 » les pins du mont Pélion n'eussent
 » point été coupés pour composer ce
 » fatal vaisseau , & que la Toison n'eût
 » pas été enlevée » ? elle en apporte la
 raison ; Médée ne seroit pas criminelle
 & malheureuse ; criminelle , pour avoir

remarquer. 1. Que cette ouverture de Scène étoit fort estimée de son tems , puisqu'il la cite comme un des plus beaux morceaux , pour tâcher de dérider les censeurs de ses fables. 2. Que ce même morceau étoit critiqué par les délicats , parce que Minos avoit vogué sur la mer Egée long-tems avant qu'Argos eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom. Ce vaisseau n'étoit donc pas le premier. EURIPIDE a donc eu tort de le supposer tel. Que répond à cela PHE-DRE ? » Que voulez - vous donc qu'on vous
 » fasse , lecteur plus censeur que Caron , si les
 » fables ni petites ni grandes ne peuvent vous
 » contenter ? Croyez-moi , n'allez point chi-
 » caner avec les lettres , de peur qu'elles n'ayent
 » leur tour à vos dépens Ceci regarde ceux qui
 » font profession de tout dédaigner , & qui
 » veulent s'attirer la réputation d'esprits supé-
 » rieurs à force de blâmer les belles choses ,
 » qui sont aussi éloignées d'eux que le Ciel l'est
 » de la terre. »

LA FONTAINE a imité cette fable dans celle qu'il a fait *contre ceux qui ont le goût difficile*. C'est la 23^e. qui commence par ces vers.

Quand j'aurois en naissant reçu de Calliope , &c.

fait mourir Pélias à Iolcos par les mains de ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir ; malheureuse, à cause de la perfidie de son époux qui l'a traînée à Corinthe pour l'y sacrifier à de nouvelles amours » Médée au désespoir, » (continue-t-elle,) atteste la foi violée, & les Dieux témoins de son hymen. Elle sèche de douleur, & s'en laisse consumer. Semblable à un arbre, elle ne paroît avoir de vie que lorsqu'elle pleure son pere, sa patrie & sa maison qu'elle a trahis, pour suivre un étranger, qui la trahit & la méprise à son tour. Elle apprend trop tard à ses dépens combien il est doux de vivre dans sa terre natale. Elle hait même ses enfans, & ne peut plus supporter leur vûe ». En un mot la Confidente appréhende quelque funeste effet d'une douleur si profonde. » Elle m'est connue, dit-elle ; un cœur aussi fier que le sien ne peut essuyer un outrage, sans en venir à de cruelles extrémités. ».

Comme elle apperçoit alors les enfans de Médée qui reviennent avec leur * Gouverneur, elle ajoûte : » les

* *Gr. Pédagogue, comme dans l'Electre de SOPHOCLE & les Phœniciennes d'EURIPIDE.*

» voici. Héias , ils ne songent pas à
 » la douleur où leur mere est plon-
 » gée ! Heureux âge qui ignore les
 » cruels chagrins ! Le Gouverneur lui
 demande pourquoi elle a laissé Médée
 seule. Elle répond que la violence de
 son chagrin l'a contrainte de sortir &
 de raconter ses plaintes au ciel & à la
 terre. Coûtume Grecque , qui montre
 que ce Prologue détaché & les autres
 semblables ne laissent pas d'avoir leur
 fondement dans les manieres ancien-
 nes. Par-là ils devoient moins choquer
 les Grecs , qu'ils ne nous choquent.
 Ils se plaignoient au soleil , on se plaint
 aux échos en poésie. Tout cela ne signifie
 autre chose , sinon qu'on veut exhaler
 sa douleur en liberté. Et voilà l'uni-
 que fondement vraisemblable des mo-
 nologues des Grecs , sur tout d'Eu-
 ripide.

Le Gouverneur dit que Médée igno-
 re encore les nouveaux affronts qu'on
 lui prépare , & qu'en effet on songe à
 l'exiler de Corinthe avec ses enfans. La
 Confidente fait remarquer à ces jeunes
 Princes que leur pere est prêt de les
 abandonner. Puis elle dit au Gouver-
 neur de les emmener , & sur-tout de
 ne les pas laisser approcher de leur me-

re, dont la fureur lui paroît pronostiquer quelque attentat funeste. Cette Scène entre deux personnes attachées aux intérêts de Médée a toute la naïve douceur de celles de Térence.

Au moment que les petits Princes sont prêts d'entrer dans le Palais, on entend les cris de Médée qui est dans son appartement. Elle se dit la plus malheureuse des femmes. Elle fait des imprécations contre ses enfans, son époux, toute sa maison & contre elle-même. Ces plaintes, & autres semblables sont entrecoupées par les réflexions de la Confidente, qui fait promptement retirer les enfans de Médée. Sur quoi elle débite une très-belle morale sur les fougis cuisans qui dévorent les têtes couronnées.

Quelques Dames Corinthiennes destinées à composer le Chœur accourent aux cris de Médée pour prendre part à ses chagrins. Médée redouble ses plaintes, & toujours sans paroître. Autre sujet de réflexions & de tendre pitié pour des personnes amies, telles qu'on suppose celles du Chœur. Elles engagent la Confidente à presser Médée de se montrer, afin de la consololer par leurs entretiens. » J'y vole, répond

» celle-ci ; mais je doute si je pourrai
 » gagner sur elle de paroître. Je vais
 » l'en presser en votre faveur , quoique
 » semblable à une Lionne farouche elle
 » nous effraye de ses regards , quand
 » nous osons lui parler. Que les hom-
 » mes ont été peu sages ! Ils ont in-
 » venté le chant pour animer les fes-
 » tins. Que ne trouvoient-ils plutôt
 » l'art de calmer les dépités cruels & les
 » transports affreux qui produisent si
 » souvent le renversement des mai-
 » sons. C'est à guérir ces maux qu'il
 » falloit employer l'harmonie. Car à
 » quoi bon chercher dans le chant ,
 » l'allégresse que les festins réveillent
 » assez d'eux-mêmes » ? Cette pensée
 a paru belle à Euripide. Aristophane
 en a pourtant jugé autrement. Hugues *
 Grotius s'est donné la peine de la tra-
 duire en vers Latins fort délicats , aussi-

* *Nil me peccet , Judice , si quis
 Proavos multùm sapuisse neget.
 Placuit thalamos quibus & festas
 Ornare dapes Carmine , letas
 Quod mulceret molliter aures :
 At multifidis nemo Camænis
 Docuit stygios sistere luctus ;
 Undè & mortes , & funesti
 Casus rotas vertere domos.*

bien que Buchanan dans sa Médée. Mais ces exemples de finesse Anacréontique qui nous paroissent hors de leur place dans le Tragique , nous montrent seulement combien il est difficile de représenter entièrement nos Poëtes Grecs, tels qu'ils sont. Plusieurs traits pareils sont des traits perdus pour quiconque ne se transporte pas dans le siècle où ils sont nés.

A C T E I I.

Médée avertie par la Confidente consent à se montrer. Elle tient , pour ainsi dire , sa Cour , & commence par s'insinuer adroitement dans le cœur des Dames Corinthiennes , pour les faire entrer dans ses intérêts. Elle dit qu'elle veut les voir pour ne pas leur donner sujet de se plaindre d'elle ; que les Princes péchent souvent en se montrant trop , ou trop peu , & choses semblables. Sa douleur exigeoit pour-

*Atqui potius debuit istis
Musa mederi ; numquid cœnâ
Ridente juvat tendere vocem
Cum res per se sit grata satis
Dulcis mortalibus esca ?*

tant de la solitude. » Car enfin abandonnée de son époux , triste jouet d'une Cour étrangere , elle n'a plus de ressource que le tombeau ». Elle détaille le malheur des femmes que leur état contraint de prendre un mari , à peu près comme * Hippolyte peint celui d'un homme qui prend le parti du mariage.

A entendre Médée , » il faut d'abord qu'une femme achete un époux , c'est-à-dire un maître , & peut-être un maître insupportable. Destinée à devenir esclave , elle ignore à qui sa liberté sera vendue , & elle entre , pour ainsi parler , dans une nouvelle région. » C'est à peu près sur ce ton qu'elle continue , en exceptant les Dames à qui elle adresse la parole. Car au moins elles ont une ressource dans leur patrie pour se consoler d'un mauvais choix. Mais pour Médée étrangere , inconnue , sans parens , sans amis , à qui pourra-t-elle confier ses chagrins ? Tout cela est jetté avec artifice afin de concilier le Chœur. Médée le gagne en effet si bien , que † Corneille n'a pas

* *Hippolyte* , *Trag. T. II.*

† CORNEILLE , *Examen de Médée.*

dû , ce semble , être surpris de voir que cette Princesse fasse le Chœur dépositaire des vengeances qu'elle prépare à un mari perfide , & à un Tyran odieux. On le verra plus parfaitement dans la suite. Médée en effet , quoique coupable , est réduite à un tel point d'infortune , & si indignement traitée par son époux & par le Roi de Corinthe , qu'elle enleve tous les suffrages en sa faveur.

Il est vrai que par-là cette Piece paroît autoriser , ou plutôt justifier un peu des crimes , & des crimes exécra- bles. Mais outre que Médée est punie par ses propres forfaits , on avouera que la conduite de Jason la force en quelque maniere à commettre de pareils attentats , & la rend moins odieuse aux spectateurs. C'est un caractère singulier qu'Euripide a produit sur la Scène , & que Quinault a si bien exprimé d'après lui dans son Opéra de Thésée.

* Le destin de Médée est d'être criminelle ,
Mais son cœur étoit fait peut-être vertueux.

* *Thésée Opéra , Act. II. Sc. I.*

Et dans la Scène neuvième du second Acte ,

Dépit mortel , transports jaloux

Je m'abandonne à vous.

Et toi , meurs pour toujours tendresse trop fatale.

Que le barbare Amour que j'avois cru si doux

Se change dans mon cœur en Furie infernale !

Dépit mortel , transports jaloux

Je m'abandonne à vous.

Inventons quelque peine affreuse & sans égale ,

Préparons avec soin nos plus funestes coups :

Ah ! si l'ingrat que j'aime échape à mon courroux ,

Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.

Dépit mortel , transports jaloux

Je m'abandonne à vous.

Le Chœur se livre donc aux intérêts de Médée. Sur cela Créon Roi de Corinthe paroît avec cet air qu'inspire la Tyrannie. Il vient un peu brutalement annoncer lui-même à Médée qu'il l'exile avec ses enfans. Il ne fait pas même difficulté de lui en dire les raisons. Il redoute sa jalousie contre une rivale , & son art dangereux : car on n'ignoroit pas qu'elle étoit versée dans la magie , science estimée des Grecs , mais suspecte. C'est ainsi qu'il la traite. Aussi Médée se plaint-elle d'un mérite qui lui est si fatal. » Le mérite , dit-elle , » est onéreux ; & la science attire des

» jaloux qui cherchent à la rendre
» odieuse. » Puis , après une morale
très-fine sur ce point , elle ajoute que
l'état de sa fortune ne doit pas la ren-
dre redoutable à un Roi ; que c'est son
époux & non le Roi qu'elle accuse
d'infidélité ; qu'enfin elle ne demande
qu'une retraite dans ses Etats pour y
vivre inconnue. Mais Créon la lui re-
fuse. Il craint encore plus sa tranquil-
lité que ses fureurs. Il s'attendoit à des
éclats de la part d'une Princesse outra-
gée , & il ne trouve qu'une femme
éplorée qui tombe à ses genoux , & qui
emploie tout ce que la pitié a de plus
tendre pour le fléchir. Cela même fait
un effet contraire , & devient pour lui
un sujet plus considérable de crainte.
Un courroux si modeste lui paroît cou-
vrir quelque chose de fatal. Ainsi tout
ce que peut obtenir Médée après s'être
abaissée jusqu'aux supplications , c'est
un jour unique pour préparer sa fuite :
à peine même lui accorde-t-on ce court
intervalle. Il semble qu'on voit Didon
demander à son perfide Enée , » quel-
» ques jours de délai pour donner à sa
» passion & à ses fureurs le tems de se
» rallentir. »

* *Tempus inane peto , requiem spatiumque furori, &c.*

Cette Scène d'Euripide est pour le moins aussi-bien touchée que celle de Virgile. C'est le même Génie, avec cette différence dont il faut convenir, à sçavoir, que Créon nous paroît trop dur. Tels étoient après tout les Grecs. Médée lui dit donc, » dai-
 » gnez au moins m'accorder un jour
 » pour me disposer à un départ si pré-
 » cipité. Laissez-moi pourvoir à la sû-
 » reté de mes enfans malheureux, puis-
 » qu'un pere aujourd'hui dédaigne ces
 » tendres soins. Souffrez que la pitié
 » vous touche. Hélas, vous êtes pere ;
 » & pouvez-vous n'être pas sensible
 » aux maux d'une mere au désespoir ?
 » Ce ne sont point mes malheurs par-
 » ticuliers, ce n'est point mon exil qui
 » m'afflige ; c'est leur infortune qui me
 » désespere. » Emû d'une priere si tou-
 chante, & de tout ce qui a précédé,
 Créon dit qu'il n'a pas le cœur d'un
 Tyran. Il accorde un jour à Médée,
 comme on l'a déjà dit, mais à condi-
 tion qu'elle sera punie de mort, si le
 lendemain la retrouve à Corinthe. Tout

* *Æneid. l. 4. v. 433.*

cela augmente encore la compassion des personnes du Chœur.

Créon retiré, Médée dévoile toute sa rage. » Pensez-vous, dit-elle, que » sans l'espoir d'une vengeance éclatante, Médée eût pû s'abaisser à flatter » un Tyran ? J'ai du moins acheté l'avantage d'avoir vû le traître aveuglé » au point de m'arrêter en ces lieux » pour un jour, précieux jour où je » sacrifierai le pere, la fille, & l'époux ! » Elle délibère sur la maniere de les faire périr. Elle craint, non pas de mourir, mais de manquer sa vengeance, & d'être un objet de risée pour ses ennemis. Elle conclut aux Philtres » magiques, ou pour parler plus juste au poison. » Mais, reprend-elle, eux » immolés, quel sera mon asyle ? » Quelle main fidèle se prêtera à mes » malheurs ? Je ne vois encore aucune ressource. Hé-bien, demeurons, & dans l'attente d'une retraite » assurée, vengeons-nous en secret & » sans éclat. Que si le destin me trahit, » & m'oblige de précipiter ma fuite, je fendrai sur eux le poignard à la » main, & dussai-je périr moi-même, ils périront. Ma fureur ne connoît » plus de bornes. Non, vénérable Hé-

» caté , * vous que j'ai choisie pour ma
 » Divinité tutélaire , il ne sera pas dit
 » qu'ils ayent eu le plaisir cruel de jouir
 » impunément de mes larmes. Je sçau-
 » rai à mon tour changer en un deuil
 » horrible leur hymen & mon exil. Al-
 » lons , Médée , mets en usage tous tes
 » enchantemens. Porte la vengeance
 » jusqu'à la barbarie. C'est à présent
 » qu'il faut tout oser. Tu vois l'outra-
 » ge , venge-toi. Issue du Soleil , sça-
 » vante dans l'art des charmes , femme
 » enfin , & par cela seul capable des
 » plus hardis projets , serois-tu la fable
 » & le jouet du perfide Jason , & des
 » vils descendans de Sisyphé ? †

Elle s'en va ; & le Chœur qui lui
 est dévoué goûte par avance la ven-
 geance de Médée , & la gloire qu'elle
 va acquérir au sexe en punissant la per-
 fidie d'un époux. Ce même Chœur
 frappé du crime de Jason justifie tous
 ceux des femmes en pareil genre à
 l'égard de leurs époux ; morale perni-
 cieuse , & qu'on ne peut pardonner ici
 qu'aux fureurs que Médée a soufflées
 dans le cœur de ces femmes , & à l'idée

* *La Lune , Déesse des Magiciens.*

† *Ancien Roi de Corinthe.*

324 M E D É E ,
qu'elles avoient de la foi conjugale
violée par les maris.

A C T E I I I.

Æneid.
l. 4. C'est ici , comme dans Virgile , une
entrevûe d'un époux & d'une femme
dédaignée , Scène assez délicate à tou-
cher , & qui n'a pas même paru sans
défaut dans ce judicieux Poëte , où
Enée joue un assez mauvais rôle ; aussi-
bien que Pyrrhus avec Hermione dans
l'Andromaque de Racine. Je ne pense
pas qu'Euripide paroisse plus heureux.
Cependant une situation pareille étant
une source de grandes beautés ne de-
voit pas être omise par un Poëte qui
aimoit le pathétique.

Jason commence. Tout son discours
est plus artificieux que solide. A l'en
croire Médée doit seule s'imputer son
bannissement de Corinthe. Elle auroit
pû y vivre heureuse en domptant sa
colere. Mais ses emportemens contre
un grand Roi ont réduit Jason à n'oser
la plaindre , & à la trouver même
heureuse d'en être quitte pour l'exil. Il
proteste qu'il n'a rien omis pour fléchir
Créon , & que tous ses efforts ont été
vains , parce que Médée a aigri le Roi

par ses fureurs. Jason veut donc au moins adoucir par ses secours la fuite de son épouse. Médée outrée d'un pareil discours & des offres qu'on lui fait, interrompt Jason, & ne lui épargne pas les noms les plus odieux. Elle a tout sacrifié pour lui, jusqu'à devenir criminelle pour lui plaire : c'est en faisant mourir le vieux Roi Pélias par les mains de ses filles. Elle a dérobé Jason à mille périls. Par elle il a dompté les Taureaux qui vomissoient des flammes. Par elle il a trompé la vigilance du Dragon qui gardoit la Toison d'or. Quel prix de tant de bienfaits ? Jason la répudie, & va épouser une rivale à ses yeux. Elle atteste la foi violée, & tant de marques trompeuses d'un amour feint. » Hé, dis-moi, continue-t-elle, » chargée de tes mépris où puis-je » porter mes pas ? Sera-ce dans ma » patrie, & dans le Palais de mon » pere ? Je les ai trahis pour toi. Seroit- » ce chez les infortunées filles de Pé- » lias ? Et de quel œil reverroient-elles » la main qui a tué leur pere ? Plus » d'amis, plus de parens pour moi. Je » t'ai tout sacrifié, cruel, &c. » Ces sen- timens sont à-peu-près les mêmes que ceux d'Hermione à l'égard de Pyrrhus.

- * Je ne t'ai pas aimé , cruel : qu'ai-je donc fait ?
 J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Prin-
 ces :
 Je t'ai cherché moi - même au fonds de tes Pro-
 vinces ;
 J'y suis encor malgré tes infidélités , &c. °

Médée même est plus emportée. Aussi étoit-elle plus outragée qu'Hermione , qui n'étoit pas mariée avec Pyrrhus chez Racine. Les enfans de Médée réduits à une triste indigence par un pere qui consent à leur exil , servent encore à animer ses plaintes trop bien fondées.

Jason réplique en Orateur embarassé , & qui cherche de vains détours pour éluder de bonnes raisons. Il attribue , non à Médée , mais à Venus son heureuse entreprise de la Toison d'or. C'est l'amour aveugle qui engagea Médée malgré elle à le servir. Mauvaise excuse : aussi glisse-t-il légèrement sur ce point ; & il se croit assez justifié sur l'article de la reconnoissance , d'autant plus qu'il a tiré cette Princesse d'un climat barbare pour la transporter en Grèce , région polie , sensible au mé-

* RACINE , *Andromaque* , Act. IV. Sc. V.

rite , & qui a sçu connoître tout l'esprit de Médée. C'est une flatterie pour la Grèce. On ne sçait pas comment la nommer , tant elle est hors de place , & peu assortie à une pareille Scène. A l'égard de son nouvel hymenée , Jason s'excuse d'une maniere qui ne pouvoit être tolérable que pour les Anciens. C'est une alliance royale & un appui nécessaire qu'il a cherché pour Médée même & pour ses enfans. Il étoit exilé comme elle & sans ressource : triste héritage pour une illustre postérité. Ce nouvel hymen lui donne du lustre , & procure de puissans amis à ses enfans. Jason semble presque vouloir que Médée lui sçache gré d'une perfidie qu'il croit , dit-il , avantageuse pour elle. Voilà où mene la nécessité d'entrer dans ces sortes de situations , si intéressantes d'ailleurs sur le Théâtre.

Les usages mis à part , comme choses très-différentes dans les divers tems , on conviendra que dans l'*Andromaque* Pyrrhus apporte de plus méchantes raisons à Hermione quand il lui dit sans détour ,

La même.

Je vous m'obstiner à vous être fidelle :

Je vous reçus en Reine , & jusques à ce jour

J'ai cru que mes sermens me tiendroient lieu d'amour.

Mais cet Amour l'emporte , & par un coup funeste
 Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteste.
 L'un par l'autre entraînés nous courons à l'autel
 Nous jurer malgré nous un amour éternel.

Jason nie du moins que l'amour ait produit son infidélité. Il veut que ce soit l'intérêt de son épouse , de ses enfans , & le sien. Le Chœur lui dit nettement que son discours est captieux , mais que sa conduite est inexcusable. Il falloit en effet que les raisons de ce Prince parussent au moins spécieuses aux spectateurs , puisque Médée elle-même daigne y répliquer. » Je te confondrai , dit-elle , d'une seule parole. » Puisque cet hymen t'a paru si innocent , falloit-il le faire sans mon » aveu ? Non , non , ajoute-t-elle ; ce » ne fut pas là ton motif. Tu dédaignois » une femme étrangère , & sur le retour » de l'âge. » * Jason persiste à soutenir ses raisons , & pour dernier adieu il

Note
 de l'Edi-
 teur.

* Médée n'a garde de convenir qu'elle soit vieille ou approchant de la vieillesse ; elle n'en convient pas non plus ; elle reproche seulement à Jason , » d'avoir cru indigne de lui de vivre » avec une femme barbare , (c'est-à-dire étran- » gere ,) jusqu'à la vieillesse , πρὸς γῆρας. » Et c'est-à-dire , toute la vie.

offre à Médée de l'argent & des gages d'hospitalité pour fixer le lieu de son exil où elle voudra. Ceci donnera beau jeu aux ennemis outrés de l'antiquité Théâtrale. Mais c'est une affaire de coutume antique qu'il faut passer au siècle d'Euripide. J'en fais mention pour avertir seulement que je ne prétends point déguiser ni embellir ce Poëte, quoique l'équité demandât que dans une traduction suivie on mît un équivalent moins choquant pour nos mœurs.

Médée toujours fiere & noble dans sa colere refuse tout d'un parjure. Jason prend les Dieux à témoin qu'il n'omet rien en faveur de Médée & de ses enfans. Elle le renvoye à sa nouvelle épouse, à-peu-près comme Hermione renvoye Pyrrhus à Andromaque,

Perfide', je le voi,

Tu comptes les momens que tu perds avec moi ;
 Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
 Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
 Tu lui parles du cœur, tu lui parles des yeux.
 Je ne te retiens plus ; sauve-toi de ces lieux :
 Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée,
 Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
 Ces Dieux, ces justes Dieux, n'auront pas oublié
 Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.

Porte au pied des Autels ce cœur qui m'abandonne ,
Va , cours , mais crains encor d'y trouver Hermione.

L'adieu de Médée est pourtant plus court & moins tendre , comme il devoit l'être. » Va retrouver ta nouvelle » épouse. Je le voi , tu languis en son » absence , & je t'arrête trop. Va , » cours à l'autel , & hâte un hymen , » qui grace aux Dieux te coutera plus » d'un repentir. »

Les Dames Corinthiennes remontent à la source des malheurs de Médée. C'est l'amour. Elles prient Venus , Déesse sage au gré des Chœurs Grecs , d'écarter de leur union conjugale les dépités , les jalousies , les transports causés par un amour aveugle. Elles font ensuite un autre retour sur elles-mêmes au sujet de l'exil de Médée ; & elles relevent le bonheur qu'on a de vivre dans sa patrie comparé avec toutes les suites affreuses de l'exil. Médée cependant livrée à sa rêverie n'est point sortie du Théâtre.

Egée Roi d'Athènes arrive subitement & sans être annoncé , comme s'il tomboit des nuës. C'est un personnage amené pour tirer Médée d'intrigue. Après les premières civilités , & un

récit mutuel des aventures de cette Princesse & d'Egée, on voit aisément où tend cette Scène. Egée vient de Delphes où il étoit allé demander à Apollon un héritier de son Trône. Il revient avec un Oracle fort obscur, dont il s'attend de trouver l'interprétation dans les lumières de Pithée Roi de Trezene. Médée saisit cette occasion d'exposer ses maux à Egée. Elle implore son secours, & un asyle dans ses Etats, avec toute la vivacité & toute la tendresse possible, promettant qu'en revanche elle trouvera dans son art un secret infailible de le mettre au comble de ses vœux en lui procurant des successeurs. Egée entre dans ses intérêts; mais il exige de Médée qu'elle aille à Athènes sans qu'il paroisse entr'eux aucun concert: si Créon & Jason découvroient qu'il y eût de l'intelligence, ils auroient droit de la redemander à main armée. Médée promet tout: mais elle veut s'assurer de ce Prince, & tirer de lui un serment de ne pas l'abandonner; & cela sous prétexte que ce serment mettra Egée à couvert de tout reproche, si les alliés viennent à lui demander raison de sa conduite. Le serment se fait à la ma-

niere des Grecs, ainsi qu'on l'a pû déjà voir dans l'Iphigénie en Tauride : & le Chœur touché de la générosité d'Egée, lui souhaite un heureux retour dans ses Etats, & toutes les prospérités qu'il mérite.

Par ce secours inopiné, Médée voit un obstacle de moins à sa vengeance. Elle a un asyle assuré. » C'est à présent, » dit-elle, ô Déesse de la vengeance, » que je puis en sûreté triompher de » mes ennemis. Le chemin de la vic- » toire m'est ouvert, & l'espérance re- » naît dans mon cœur. » Sur cet espoir, elle développe au Chœur tout le plan de son intrigue. C'est de rappeler Jason, de recourir à la feinte pour le regagner, & de faire présenter par ses enfans un don funeste à sa rivale. Voilà une partie de sa vengeance. A la seule pensée du reste qu'elle ne dit pas, * elle s'effraye elle-même. » Je frémis, dit-elle, quand je songe à l'attentat horrible qui me reste à concerter. Car

Note
de l'Edi-
teur.

* Comment est-il venu dans l'esprit du P. B. qu'elle ne le dit pas *ce reste*? τέκνα γὰρ ἡγοῦμαι τῶν τῶν. » J'immolerai, dit-elle, mes propres enfans. » Et pour qu'on ne croie pas que ceci est un à parte, & qu'elle ne s'est pas expliquée

» enfin le dessein en est pris , je massa-
 » crerai moi-même mes enfans. » Mé-
 » dée frémit & soupire en disant ceci :
 ce soupir & ce retour sur elle sont bien
 exprimés à la Françoisé dans l'Opera
 de Thésée.

* Ah faut-il me venger

En perdant ce que j'aime !

Que fais-tu ma fureur ? Où vas-tu m'engager ?

Punir ce cœur ingrat , c'est me punir moi-même :

J'en mourrai de douleur : je tremble d'y songer.

Ah faut-il me venger

En perdant ce que j'aime !

Ma rivale triomphe & me voit outrager.

Quoi , laisser son amour sans peine , & sans dan-
 ger !

Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !

Non , il faut me venger

En perdant ce que j'aime.

Le Chœur effrayé à beau vouloir
 arrêter une mere furieuse , & lui repré-
 senter combien elle est dénaturée de
 s'armer contre ses propres enfans. Mé-

tout haut , le Chœur lui dit presque tout de
 suite ,

ἀλλὰ χλευῖεν σὸν σπέρμα τολμήσεις , γύναι.

» Quoi donc , ô femme , auriez-vous bien le
 » cœur d'égorger ces tendres victimes. »

* *Thésée Opera , Act. V. Sc. I.*

334 M E D É E,
dée replique qu'il n'est plus tems ;
qu'elle a pris son parti , & que pourvû
que Jason soit puni , il lui importe
peu à quel prix.

LE CHŒUR. Quoi , vous osez tuer
vos enfans , & vous êtes mere !

MÉDÉE. C'est pour frapper Jason par
l'endroit sensible.

LE CHŒUR. Et ce coup ne retom-
bera-t-il pas sur vous ?

MÉDÉE. Il n'importe. Le sort en est
jetté ; n'en parlons plus.

Ce mouvement de pitié que Médée
apperçoit dans les Dames Corinthien-
nes , fait qu'elle leur demande encore
une fois le secret pour cet attentat.
Aussi-tôt elle envoie une de ses fem-
mes chercher Jason. „ Va , dit-elle ;
„ ta foi m'est connue. Amene moi ma
„ victime : confidente & femme , tu
„ dois servir doublement mes fureurs.

Le Chœur persiste à détourner Mé-
dée d'un si exécrationnable dessein. Ceci paroît
chanté. Il y a deux Strophes employées
en l'honneur d'Athènes , dont voici le
sens. „ O Athènes , région chérie des
„ Dieux , séjour de la sagesse , où l'on
„ dit que les Muses ont fixé la divine
„ harmonie , où Venus , dit-on , sur les
„ bords du Céphize répandit un souffle

» aussi doux que celui des Zéphirs ,
 » où enfin Cypris , en couronnant de
 » fleurs sa belle chevelure , a laissé les
 » tendres Amours & les Génies qui pré-
 » sident aux beaux arts.... » Le Chœur
 s'interrompt tout-à-coup , & se tour-
 nant vers Médée , » de quel œil , dit-il ,
 » cette Athènes , cette ville si polie
 » verra-t-elle une mere encore teinte
 » du sang de ses enfans ? » Là il redou-
 ble ses prieres pour la fléchir : mais en
 vain.

A C T E I V.

Jason averti vient trouver Médée.
 Elle fait tout ce qu'elle a promis dans
 la Scène précédente , qui pour le dire
 en passant prévient un peu trop celle-ci :
 c'est-à-dire , que Médée fait excuse à
 Jason de son emportement. Elle avoue
 qu'à tort elle a blâmé un hymen poli-
 tique & avantageux pour ses enfans &
 pour elle-même. Elle va jusqu'à dire
 qu'elle auroit dû favoriser cet hymen ,
 & couronner de ses mains la nouvelle
 épouse. » Paroissez , dit-elle , chers
 » gages de mon hymen , paroissez sans
 » crainte ; embrassez un pere : étouffons
 » nos haines anciennes. Mon courroux
 » cesse ; & je me réconcilie. Baïsez la

» main paternelle. Hélas , enfans mal-
 » heureux , le ferez-vous long-tems : *
 » Ciel , quel souvenir affreux vais-je
 » me rappeler ! Attendrie & faisie de
 » crainte , je ne puis retenir mes lar-
 » mes. » Cela est ambigu ; & Jason
 attribue cette tendresse à un retour sin-
 cere de la part de Médée , tant elle a
 sçu faire servir la nature même à l'arti-
 fice. Il la loue d'avoir enfin ouvert les
 yeux sur ses véritables intérêts. Il assure
 ses enfans qu'il les chérit toujours d'un
 amour de pere ; il les flate de l'espoir
 d'être dans la suite Rois de Corinthe ;
 & il souhaite enfin de les revoir dignes
 de lui dans un âge plus avancé. » Mais
 » d'où vient , dit-il à Médée , détour-

Note
 de l'Édi-
 teur,

* Ce passage nous semble mal entendu , &
 mal traduit.

οἱ μοι πατρῶν ,

ὡς ἐννοῶμαι δὴ π τῶν κεκρυμμένων.

C'est ici pour le coup un véritable à *partie* :
 » Malheureuse que je suis , dit-elle , quand je
 » pense au forfait que je roule dans la pen-
 » sée ! » Elle reprend ensuite sa dissimulation ,
 & dit à voix haute ! » Allons , chers enfans ,
 » que tardez-vous encore de baiser tendrement
 » les mains d'un pere , puisqu'aussi-bien c'est
 » l'unique moyen de vivre long - tems heu-
 » reux ? »

nez-vous

» nez-vous vos regards & vous baignez-
 » vous de pleurs ? Ah , répond-elle ,
 » c'est le souvenir de mes fils qui m'ar-
 » rache ces larmes. Je suis mere ; & ce
 » fouhait paternel qui vient de vous
 » échapper en leur faveur a réveillé
 » dans moi une crainte secrette qu'il
 » ne s'accomplisse pas.

Médée voile ainsi la véritable cause de sa douleur , & amene peu-à-peu Jason au point d'écouter la demande qu'elle lui fait d'empêcher l'exil de ses enfans par l'entremise de la fille du Roi. Jason promet de le tenter , & se flatte d'y réussir par cette voie. Médée propose enfin , pour gagner tout-à-fait cette Princesse , de lui envoyer par ses enfans un don digne d'elle , une robe très-fine , & une couronne d'or. » Al-
 » lez , dit-elle à ses femmes , ne diffé-
 » rez pas d'apporter les présens que je
 » lui destine. Mille fois heureuse cette
 » épouse d'être unie à un époux tel que
 » Jason ! Elle mérite de posséder le
 » gage précieux que le Soleil mon
 » ayeul a laissé à sa postérité. Venez ,
 » chers enfans , prenez cette robe &
 » cette couronne , & portez un trésor
 » si estimable à cette royale épouse. »

Jason veut empêcher Médée de se

dépouiller ainsi elle-même pour une Reine qui n'a point besoin de ses présens. Enyvré du fol amour qui le possède il croit, dit-il, que le cœur de Jason lui sera plus précieux que tout l'or du monde. » Ah, repart Médée, les
 » présens touchent les Dieux mêmes.
 » L'or agit plus efficacement sur les
 » cœurs que les plus beaux discours.
 » Elle est Reine, elle est heureuse, &
 » je suis. Je racheterois l'exil de mes
 » fils au prix non-seulement de l'or,
 » mais de ma vie. Partez donc, mes
 » enfans, & allez trouver ma Souve-
 » raine, l'épouse de votre pere : sup-
 » pliez, pressez, obtenez votre grace,
 » & faites qu'elle reçoive de ses mains
 » les dons que vous lui portez. C'est
 » un point nécessaire. Allez, remplif-
 » sez mon attente, & revenez m'an-
 » noncer un heureux succès ».

J'ai mis ici tout le détail de cette Scène si intéressante, pour laisser voir qu'après tout Jason paroît un peu trop crédule. Il devoit, ce semble, connoître assez Médée pour s'en défier. Mais il est aussi vrai que la passion aveugle les hommes; & c'est sur ce principe qu'on excuse le peu de défiance de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine.

Après le départ de Jason le Chœur acheve la Scène, & prévoit ce qui va arriver, à sçavoir que les dons de Médée feront périr la Princesse, & la pareront, comme il dit, pour Pluton.

Le Gouverneur des fils de Médée revient avec eux. » Vos enfans dit-il, » ne sont plus exilés. La Princesse a » reçu favorablement vos dons ». A cette nouvelle Médée ne répond que par des soupirs & des pleurs, dont le Gouverneur, qui en ignore le sujet, s'étonne d'autant qu'il attendoit d'elle des marques de joye. Pour toute réponse, elle le renvoye. Puis s'adressant à ses deux fils, elle leur dit : » Chers enfans, vous avez donc une » retraite assurée dans ce Palais. Vous » y vivrez privés d'une mere. Car, hélas, il me faut chercher des climats » étrangers. Je ne goûterai point le » plaisir flateur que j'attendois d'un âge » plus avancé. On ne me verra point » vous choisir des épouses, ni allumer » pour vous le flambeau nuptial. Triste » effet de mes emportemens contre » Créon ! C'est donc en vain que je » vous ai porté dans mes flancs : en » vain m'en a-t-il coûté tant de soins » pour élever votre enfance. J'espérois

» que vous seriez un jour mon appui ;
» & que des mains si cheres me ren-
» droient les derniers devoirs.° Espoir
» si doux pour les humains , qu'êtes-
» vous devenu pour moi ? Séparée
» de mes fils je vais traîner une vie
» languissante. Contraints à votre tour
» de passer dans une famille étrangere ,
» vous ne verrez plus une mere tendre.
» Ah , pourquoi tournez-vous sur moi
» vos regards , déplorables enfans ? Que
» ces dernieres caresses , que ce souris
» me déchirent le cœur ! Que ferai-je ,
» hélas , cheres compagnes ? Cette vûe
» m'attendrit & me défarme. Non , je
» ne puis souscrire à mon barbare arrêt.
» Ils me suivront. Quoi , pour punir un
» ingrat , je me rendrois moi-même
» malheureuse ! Non , encore une fois.
» Mais fera-t-il dit que les perfides se
» riront impunément de Médée ? Ah !
» Je reprens mes fureurs. Osons tout.
» Lâche tendresse , as-tu pû m'arracher
» une indigne pitié ? Rentrez mes en-
» fans ; je vous suis. S'il est des Dieux
» témoins & ennemis d'un pareil sa-
» crifice , que m'importe ; je n'en croi-
» rai pas mes mains souillées.... Que
» vais-je ofer ? Ah ! Mon cœur , ne com-
» mettons pas un si horrible attentat.

» Epargnons notre sang. Ils vivront du
 » moins , & me consoleront dans ma
 » fuite. Non , non , par tous les Dieux
 » infernaux , je ne souffrirai pas que
 » mes plus cruels ennemis puissent ou-
 » trager leur enfance. Mes fils au point
 » où nous en sommes ne peuvent éviter
 » le trépas. Hé bien , puisque telle est
 » leur destinée , ils recevront la mort
 » de celle dont ils reçurent le jour. C'en
 » est fait ; leur arrêt est prononcé. Aussi-
 » bien je le vois , la couronne & la ro-
 » be fatale auront eû leur effer. La Prin-
 » cesse expire ; fuyons , précipitons ma
 » vengeance , & appellons mes enfans
 » pour la dernière fois. Venez , mes
 » fils , embrassez votre mere , &c.

Ces dernières tendresses & ces em-
 brassemens mutuels devoient faire une
 grande impression dans le spectacle ,
 Médée entend encore malgré elle les
 cris de la nature. Elle les étouffe , &
 renvoye derechef ses enfans. Allez , re-
 tirez-vous. » Je ne puis plus soutenir
 » leur vûe. Je succombe sous le faix de
 » mes maux. Je sens toute l'horreur du
 » crime que je vais commettre. Mais
 » la rage a banni la raison ; & jusqu'ou
 » le désespoir ne porte-t-il pas les hu-
 » mains ».

Rien ne nous fait ici entrevoir si Médée reste sur le Théâtre. Il y a apparence qu'elle n'en sort pas, & que livrée à sa noire tristesse elle attend le succès de ses présens. Cela paroît par le commencement de l'Acte cinquième, & par la tranquillité du Chœur qui en finissant le quatrième Acte se contente de porter ses réflexions sur les inquiétudes qu'entraîne après soi la tendresse des meres pour leurs enfans, de comparer l'état du mariage avec le célibat, & de préférer la douceur de ce dernier état aux avantages onéreux du premier. Cette morale est fort belle : mais est-elle assez vive après une situation aussi violente que celle de la Scène précédente ? La vérité est qu'elle paroît ménagée exprès avec le chant pour adoucir l'impression faite sur les esprits ; & pour les disposer à de plus grands efforts de passion par un passage doux & insensible. C'est ce que Boileau dit en parlant de l'Auteur Tragique.

* Il faut qu'en cent façons pour plaire il se replie,
 Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie :
 Qu'en nobles sentimens il soit par-tout fécond :
 Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond,

* DESPR. *Art. Poët. ch. 3.*

Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille,
 Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
 Et que tout ce qu'il dit facile à retenir
 De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
 Ainsi la Tragédie marche, agit, & s'explique.

Voilà Euripide ; & je ne doute pas que
 ses plus grands ennemis ne lui donnent
 une partie au moins des talens qu'exi-
 ge ici Despréaux, & particulièrement
 celui qu'il souhaite aux Poëtes.

Heureux qui dans ces vers sçait d'une voix légère
 Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Il faut en effet dans la Tragédie mé-
 nager les sentimens pour la suspension
 des esprits, comme dans un tableau
 les couleurs pour le repos des yeux.

A C T E V.

Médée impatiente de sçavoir l'issue
 de ses présens, qui tarde trop à son
 gré, voit tout-à-coup arriver un Offi-
 cier de Jason dont les regards effarés
 montrent assez que tout est en pleurs
 dans le Palais. Cet Officier par un res-
 te de pitié pour son ancienne Reine,
 s'écrie dès qu'il l'apperçoit : » Fuyez,
 » malheureuse Princesse : fuyez, qu'at-

» tendez-vous ? Glauca & Créon expi-
» rent victimes de vos dons cruels. »
Médée pour couronner sa joye se fait
raconter en détail cet horrible dénoue-
ment. » Ce sera pour moi , dit-elle ,
» un surcroît délicieux de plaisir , si
» j'apprens que leur supplice ait été
» affreux ». L'Officier fait sa narration
en cette maniere. » Jason avec ses en-
» fans entroit dans l'appartement nup-
» tial. Nous commençons à goûter le
» plaisir d'une heureuse réconciliation.
» Car le bruit s'en étoit répandu à la
» Cour , & les Courtisans s'empressoient
» autour des jeunes Princes. L'un leur
» prenoit la main ; l'autre les embras-
» soit ; moi-même comblé de joye je
» les suivois dans l'appartement des
» femmes. La Reine d'un œil serain
» aborde Jason : mais à peine a-t-elle
» apperçu ses fils qu'elle détourne les
» yeux : comme si elle eût été faisie
» d'horreur à cet aspect. Jason toute-
» fois a sçu la gagner par ce peu de
» mots : Calmez votre colere , Prin-
» cesse : pourquoi détourner vos re-
» gards ? Les fils ne sont pas moins à
» vous que le pere. Daignez recevoir
» les dons qu'ils vous offrent , & obte-
» nir leur grace du Roi. Qu'ils éprou-

» vent vos bontés pour Jason. La vûe
 » des présens offerts adoucit le cœur
 » de la Princesse. Elle promet tout ; &
 » charmée de ces dons , elle attend le
 » départ des Princes pour se revêtir de
 » la robe. Elle se met la couronne sur
 » la tête , & consultant le miroir pour
 » arranger ses cheveux , elle goûte une
 » secrete complaisance à l'aspect de cet-
 » te parure. Elle se leve ; elle fait plu-
 » sieurs tours avec des regards sur elle-
 » même , & des airs qui marquoient
 » assez la vaine joye dont elle se repaif-
 » soit. Mais bien-tôt après (quel af-
 » freux spectacle ?) Nous l'avons vûe
 » changer de couleur. Ses genoux se
 » dérobent sous elle. A peine peut-elle
 » se soutenir un moment. Elle retombe
 » sur son Trône. Une de ses femmes
 » la croyant frappée du Dieu Pan ou
 » de quelqu'autre Divinité ennemie ,
 » s'effraye & appelle du secours. En
 » effet , on voit l'écume sur ses levres ,
 » ses yeux éteins & égarés , & tout son
 » corps sans couleur. Elle jette d'horri-
 » bles cris : toute la Cour s'émeut , &
 » les femmes courent çà & là , les unes
 » vers le Roi , les autres à Jason. Le
 » mal étoit au comble. Elle étoit sans
 » voix : ses yeux se fermoient à la lu-

» miere. Incontinent elle soupire , elle
» se réveille , mais pour lutter avec un
» double mal. Car la couronne qui en-
» vironnoit sa tête jettoit un tourbillon
» de flammes , & la robe empoisonnée
» la consumoit. Toute entourée de feux ,
» elle se fuit elle-même , & secouant sa
» chevelure , elle tâche d'arracher la fa-
» tale couronne. Vains efforts : plus elle
» en fait , plus la flamme redouble. En-
» fin , elle tombe méconnoissable à tout
» autre œil qu'à celui d'un pere , tant
» sa beauté étoit défigurée. L'éclat de
» ses yeux & de son teint avoit disparu.
» Le sang mêlé de feu lui inondoit le
» visage. Les chairs mêmes tomboient
» comme les gouttes ardentes d'un flam-
» beau. Les os étoient découverts : loin
» d'oser toucher ce cadavre enflammé ,
» à peine pouvoit-on en soutenir la
» vûe. Son déplorable pere qui igno-
» roit ce qu'il alloit lui en coûter , en-
» tre enfin , & se jettant sur le corps
» de sa fille avec de grands cris , il le
» tient serré dans ses bras. Fille infor-
» tunée , dit-il , qui des Dieux t'a si
» cruellement frappée , pour me préci-
» piter au tombeau ? Oui , je veux t'ac-
» compagner aux enfers. Après ces pre-
» miers transports de douleur , il veut

» se relever. Mais , hélas , les funestes
 » ornemens de la fille s'attachent au
 » corps du pere , comme le lierre au
 » laurier. Vainement il s'efforce de les
 » détacher ; il se sent arrêté. S'il redou-
 » ble ses efforts , la chair est enlevée.
 » Les forces l'abandonnent ; & con-
 » traint de céder au poison il expire
 » entre les bras de sa fille. Enfin , la
 » fille & le pere sont étendus par terre ;
 » spectacle capable d'attendrir , . . mê-
 » me votre cœur. » L'Officier finit en
 conseillant la fuite à Médée. Il ajoute
 une sentence ou réflexion sur l'instabi-
 lité des choses humaines. Le Chœur
 plaint la fille du Roi d'avoir porté la
 peine due à l'infidélité de Jason.

C'est ici que Médée après le départ
 de l'Officier s'apprête tout de bon à
 exécuter sa dernière vengeance dont le
 projet a tant coûté à son cœur. » Elle
 » se voit , dit-elle , dans l'impossibilité
 » de dérober ses enfans à la fureur des
 » vengeurs de Créon. Il faut donc qu'ils
 » meurent. C'est à une mere à leur per-
 » çer le sein. Ses coups seront plus doux
 » que ceux d'une main ennemie. »
 C'est la même pensée & les mêmes ver-
 que ci-dessus, » Hé-bien , mon cœur ,

» arme-toi de barbarie. Pourquoi fré-
 » mir ? Ne differe plus un crime hor-
 » rible , mais nécessaire. Main infortu-
 » née , prens le poignard ; prens : va
 » trancher des jours malheureux : cesse
 » de trembler , & oublie que tu vas
 » te baigner dans mon sang. O mes
 » fils , souvenir cher & cruel ! Faut-il
 » donc que je sois mere ! Mais , non :
 » oublions-le au moins pour ce jour-ci.
 » La douleur & les larmes auront leur
 » tour. Ils ne m'en feront pas moins
 » chers : je n'en ferai que plus mal-
 » heureuse. »

Elle rentre pour accomplir ce projet.
 Le Chœur épouventé jette des cris ,
 s'adresse au Soleil auteur de la naissan-
 ce de Médée , & le prie d'arrêter cette
 mere inhumaine devenue la Furie de
 ses enfans. Il s'adresse ensuite à Médée
 elle-même , & il employe les menac-
 es. Mais inutilement : on entend les
 cris de ses fils , comme ceux des vic-
 times frappées , qui tâchent d'éviter de
 nouveaux coups. Les Dames Corin-
 thiennes veulent entrer : mais elles ne
 peuvent forcer les obstacles. Elles ont
 recours aux larmes & aux cris pour
 réveiller la pitié dans le cœur de cette

nouvelle Ino. C'est le nom qu'elles lui donnent, parce que Ino * se jeta dans la mer avec son fils Mécicerte. Cette historiëtte, toute courte qu'elle est, paroît languir dans une Scène aussi vive que celle qui se passe derriere le Théâtre.

Sur ces entrefaites Jason arrive pour punir la cruauté de Médée, & plus encore pour soustraire ses fils à la vengeance de la Maison Royale & des Corinthiens. Il apprend que ses enfans sont massacrés par les mains de leur mere. Furieux il veut briser les portes. Mais Médée s'éleve dans les airs, sur un char que lui avoit donné le Soleil son ayeul. Horace † & Sénèque § disent que ce char étoit traîné par des Dra-

* Ino étoit fille de Cadmus & d'Harmonie. Le dépit qu'elle conçut contre Athamas son époux, qui avoit tué son fils Léarque, lui inspira, disent les Poëtes, une fureur divine, de sorte qu'elle se précipita dans la mer avec son autre fils Mécicerte. Médée ne l'imita qu'en partie.

† *Hæc delibutis ulta donis pellicem*
Serpente fugit alite. HOR. Epod. 3.

§ *Squamosa gemini colla serpentis jugo*
Summissa prabent. SENECA. Med. v. 1021.

350 M E D É E ,
gons aîlés. Euripide ne dit rien de
cette circonstance qui est peu impor-
tante.

Quoique ce dénouement soit magi-
que aussi-bien que la mort de Glauca
& de Créon, il produit une situation
bien intéressante, je veux dire, les
adieux de Jason & de Médée. Elle lui
dit d'abord, pour arrêter ses efforts
inutiles, le sens à peu près de ces vers
de Corneille.

* Que sert de t'emporter à ces vaines Furies ?
Épargne, cher époux, les efforts que tu perds :
Voi les chemins de l'air qui me sont tous ouverts ;
C'est par-là que je fuis, & que je t'abandonne.

» † Barbare mere, s'écrie Jason, monf-
» tre exécration aux Dieux & à l'Uni-
» vers, comment as-tu osé plonger un
» poignard dans le sein de tes propres
» enfans pour me frapper dans eux * &

* P. CORNEILLE, *Médée*, Scène dernière.

† Un Commentateur (GASPAR. STIBLIN)
fait la liste de dix injures qu'il a trouvées dans
cette Scène. La chose n'étoit pas assez cu-
rieuse pour en tenir registre. Au reste, ces
injures répondent à celles que le Théâtre souf-
fre encore de nos jours sans se dégrader : &
l'on ne sçauroit sans injustice en faire un crime
à EURIPIDE.

» par eux ? Comment vois-tu encore
 » la lumière après cet attentat ? » En-
 suite de ces emportemens, il reproche
 à Médée tous ses crimes. Insensé,
 dit-il, d'avoir traîné avec lui dans la
 Grèce une pareille Furie. Médée ré-
 pond qu'elle auroit trop de quoi con-
 fondre son infidélité, quand même Ju-
 piter ne seroit pas témoin de leur con-
 duite réciproque. » Quoi, dit-elle,
 » j'aurois souffert le triomphe & le bon-
 » heur d'un ingrat ? Non, appelle moi
 » barbare ; charge-moi de noms en-
 » core plus détestés. Il me suffit d'être
 » vengée, & de jouir de ta peine. »
 Voilà au moins le tour & le sens de
 sa réponse.

JASON. Et c'est à vos dépens, cruel-
 le, que vous êtes vengée.

MÉDÉE. Que m'importe à quel prix,
 pourvû qu'un perfide ne se rie pas de
 Médée.

JASON. Chers enfans, quelle mere
 vous a donné le jour ! (*Il faut remar-
 quer qu'il voit leurs corps ensanglantés
 dans le char de leur mere.*)

MÉDÉE. Chers enfans, c'est un pere
 infidèle qui vous a perdus.

JASON. Ma main du moins ne s'est
 pas trempée dans leur sang.

MÉDÉE. Elle a fait plus. Elle m'a trahie.

JASON. Ce léger mal devoit-il être si cruellement puni ?

MÉDÉE. Perfide , oses-tu nommer léger un pareil outrage ? connois-tu le cœur d'une femme ?

Jason demande du moins le corps de ses fils pour les ensevelir. Médée les lui refuse. Elle va , dit-elle , les cacher dans un Temple de Junon pour enlever ces tristes restes à la fureur de ses ennemis. Elle-même établira des fêtes & des expiations solemnelles à Corinthe pour appaiser leurs mânes. Ce sont apparemment ces fêtes & ces expiations qui ont pû faire croire que les Corinthiens avoient égorgé ces enfans sur l'autel où Médée les avoit laissés en fuyant de Corinthe , suivant une autre tradition. Pour elle c'est Athènes qui va la recevoir en qualité d'épouse d'Égée. Enfin , elle prédit à Jason qu'après avoir assez vécu pour sentir tout le poids de son infortune , il périra accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes , ce qui arriva en effet. Un jour qu'il dormoit à l'abri de ce vaisseau , une poutre détachée lui fracassa la tête.

JASON. Puissent les Euménides & la Vengeance te réserver le supplice dû aux parricides ?

MÉDÉE. Hé quel Dieu prêteroit l'oreille aux vœux d'un parjure & d'un impie !

Les adieux du côté de Médée se terminent par cette amère dérision.
 » Va rendre les derniers devoirs à ta
 » nouvelle épouse. Tu ne sens pas en-
 » core tous tes maux. Le tems & la
 » vieillesse me vengeront de plus en
 » plus ; » & choses semblables. Il y a encore quelques sentimens très-fins comme ceux-ci.

JASON. O enfans chéris !

MÉDÉE. Oui, chéris d'une mere, mais non pas de toi.

JASON. Cruelle ! Et c'est vous qui les avez égorgés.

MÉDÉE. C'étoit pour ton supplice.

JASON. Hélas ne pourrai-je au moins les embrasser !

MÉDÉE. Caresses tardives ! Hé ne les as-tu pas bannis ?

JASON. Au nom des Dieux, accordez-moi cette triste consolation.

MÉDÉE. Non : tes efforts sont vains.

Jason en proie à son désespoir prend

les Dieux à témoins d'un refus si barbare. En effet , l'on ne sçauroit trop remarquer combien un pareil refus devoit être douloureux à Jason dans l'idée des Anciens , eû égard à leur maniere de penser sur les morts & les funérailles. Nous avons vû l'exemple d'un refus semblable dans les Phœnicien-nes. C'étoit-là le dernier trait que Médée réservoir à Jason , & le plus haut comble de l'action Tragique. Médée après avoir ainsi fait languir son époux par une lente vengeance , se fait enlever sur son char volant. *

* Telle est la Tragédie d'EURIPIDE fondée sur l'histoire Grecque de son tems, ou plutôt sur des traditions fabuleuses. Car, au rapport d'HERODOTE , (*Clio ou l. 1.*) les Historiens de Perse rapportoient bien différemment des Grecs l'enlèvement de Médée par Jason , & généralement tous les rapt des femmes qui causèrent une haine irréconciliable entre les Grecs & les Asiatiques. Le premier enlèvement [disent les Perses] fut celui d'Io fille d'Inachus Roi d'Argos par des Marchands Phœniciens , qui la conduisirent en Egypte. Le second est celui d'Europe fille du Roi de Tyr , que des Cretois enleverent , pour rendre la pareille aux Phœniciens. Médée fut la troisième enlevée à Colchos par Jason , & vainement redemandée par le Roi son pere , à qui les Grecs

M E D É E ,
TRAGÉDIE DE SENEQUE.

ACTE PREMIER.

LE premier Acte consiste en deux Scènes , à sçavoir un monologue de Médée , & un autre du Chœur. Médée explique le sujet en s'adressant aux Dieux vengeurs de la foy conjugale violée par un ingrat époux. P. Corneille a traduit presque mot pour mot cette Scène , & toutes celles de Sénèque qui sont un peu intéressantes. Voici la première de Sénèque travaillée par les mains de ce grand homme.

alléguerent le rapt d'Io, dont ils n'avoient point reçu de réparation. Au siècle suivant, Paris fils de Priam s'avisa de son côté d'enlever Hélène aux Grecs, qui les premiers crurent devoir s'en venger, ce que ne faisoient pas les Asiatiques. De-là les haines mutuelles qui mirent l'Europe & l'Asie en combustion dans la suite des siècles.

* Souverains protecteurs des loix de l'hyménée ,
Dieux , garans de la foi que Jason m'a donnée ,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur ,
&c.

Séneque nomme tous ces Dieux ; ce
que son habile imitateur ne fait pas.

Et vous troupe sçavante en noires barbaries ,
Filles de l'Achéron , pestes , Larves , Furies ,
Fieres sœurs , si jamais notre commerce étroit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit ,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes ,
Et les mêmes tourmens dont vous gênez les ames.

Séneque dit : » Sortez telles que vous
» parûtes à mon hymen. » Cela est
plus fort.

Apportez-moi du fond des antres de Mégère
La mort de ma rivale & celle de son pere ,
Et si vous ne voulez mal servir mon courroux ;
Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de province en province ;
Qu'il fasse lâchement la Cour à chaque Prince
Banni de tous côtés , sans bien & sans appui ,
Accablé de frayeur , de misere , d'ennui , &c.

Médée dans le Poëte Latin dit
beaucoup plus & en moins de mots sur

* P. CORNEILLE , *Médée* , Act. I. Sc. VI.

l'article de Jason. Car en demandant aux Dieux une vengeance plus sensible pour lui, elle l'exprime par ce mot, *qu'il vive*. Il est vrai qu'elle ajoûte dans la suite ce que Corneille lui a fait dire. Il auroit peut-être suffi d'ajoûter, *qu'il vive malheureux*, ou plutôt de ne rien ajoûter du tout pour ne pas affoiblir un trait sublime.

L'on peut juger du reste de la Scène par ce commencement. C'est donc proprement-là le point où commence l'action Tragique. Médée offensée se détermine à punir sa rivale que Sénèque appelle Creüse, & à sacrifier aussi Créon pere de cette Princesse, pour punir Jason. Le Chœur sans faire connoître qui il est, (car il faut deviner que ce sont des citoyens de Corinthe) chante une espèce d'hymne nuptiale pour les nouveaux époux. Tel est le premier Acte, qui est assurément fort au-dessous du premier d'Euripide.

A C T E I I.

Médée sent sa fureur se ranimer par les apprêts de l'hymen de Jason. Elle fait ici une déclamation comme dans

l'Acte précédent. Mais son amour se réveille en même-tems que son courroux ; & trouve des raisons pour justifier un ingrat aimé. Véritablement ces raisons ont quelque solidité. Car Sénèque suppose ingénieusement que Jason ne peut éviter la mort, s'il refuse la main de Créüse : C'est qu'Acaste fils de Pélias menace de ravager Corinthe, si Créon ne lui livre Jason & Médée. Jason a le bonheur de trouver grace aux yeux de Créon, à condition d'épouser Créüse, de sorte que l'on trouve moyen d'appaïser Acaste & de ménager la paix en lui livrant seulement Médée. Médée est donc la seule victime d'Etat qu'on sacrifie dans Sénèque. Cet heureux artifice a été imité par Corneille : & c'est le pivot sur qui roule l'une & l'autre Tragédie, la Latine & la Françoisse. Ainsi dans le second Acte de Sénèque Médée pardonne en secret à Jason, & se contente de prendre le parti d'immoler Créüse, parce qu'elle est sa rivale, & Créon parce qu'il manque au devoir de l'hospitalité par politique. La Confidente de Médée exhorte sa maîtresse à cacher du moins sa rage.

*M E D E A. Medea superest. Hic mare & terras
vides ,*

*Ferrumque & ignes , & Deos & ful-
mina.*

Enfin , Médée consent à prendre la fuite. Mais elle est résolue d'enfanger ses adieux , & de laisser des marqués terribles de sa vengeance.

Créon qui a porté l'arrêt de bannissement contr'elle , vient la presser de quitter ses Etats. Cette Scène est imitée d'Euripide. S'il y a moins de simplicité , en récompense elle brille d'esprit. Corneille n'a fait que la traduire sans omettre aucun des défauts ni aucune des beautés. En voici quelques traits. Premièrement pour les défauts. C'est le commencement.

* *Quoi , je te vois encore ! avec quelle impudence
Peux-tu sans t'effrayer soutenir ma présence ?
Ignorez-tu l'arrêt de ton bannissement ?
Fais-tu si peu de cas de mon commandement ?
Voyez comme elle s'enfle , & d'orgueil & d'audace :
Ses yeux ne sont que feu , ses regards que menace.
Gardes , empêchez-la de s'approcher de moi.*

Ce dernier vers sur-tout est peu digne de la majesté Royale.

Arcete famuli tactu & accessu procul.

* *La même , Act. II. Sc. II.*

Euripide

Euripide n'a point donné cette lâche crainte à Créon. En revanche voici du beau de Sénèque & de Corneille, qui n'est pas dans le Poëte Grec. Créon reproche à Médée d'avoir trahi sa patrie ; elle répond.

Si j'eusse eu de l'horreur de tant d'énormes fautes
 Que devenoient Jason & tous vos Argonautes ?
 Sans moi ce vaillant chef que vous m'avez ravi
 Eût péri le premier , & tous l'auroient suivi....
 Je vous les ai sauvés , je vous les cède tous :
 Je n'en veux qu'un pour moi : n'en soyez point
 jaloux.

Pour de si bons effets laissez moi l'infidelle :
 Il est mon crime seul , si je suis criminelle.
 Aimer cet inconstant , c'est tout ce que j'ai fait ;
 Si vous me punissez , rendez-moi mon forfait.

Il est vrai que ces pensées sont plus brillantes que solides : mais après tout c'est de l'ingénieux , & cette sorte de broderie ne laisse pas quelquefois de relever une Scène Tragique , sur-tout quand elle est tissue par une main de maître telle qu'étoit celle du grand Corneille. J'oserais toutefois le dire , dussai-je encourir la disgrâce des adorateurs de ce sublime génie , il paroît qu'il court souvent avec trop d'ardeur à ce qui s'appelle , *esprit* : ce qui le fait quelquefois donner dans le faux

362 M E D É E,
brillant. Combien de Scènes de ce goût ! Presque toute la piece d'Horace, où il y a d'ailleurs tant de sublime, joue sur les titres de sœur & d'amante, de frere & d'époux, d'Albe & de Rome. L'esprit de Sénèque & de Lucain a formé le tour de celui de P. Corneille, heureux d'avoir trouvé dans ses propres forces assez de ressource pour ne pas se rendre entièrement esclave de ceux qu'il vouloit bien regarder comme ses maîtres, & choisir pour ses guides.

Créon accorde enfin à Médée un seul jour, ainsi que chez Euripide. Le Chœur bat la campagne à son ordinaire. Au sujet de la navigation des Argonautes, il parodie ces vers d'Horace,

** Olli robur & as triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.*

» † Celui-là avoit sans doute un cœur
» de roche & de bronze, qui risqua le
» premier d'essuyer sur un vaisseau fra-

* HORAT. *Ode* 3. l. I.

† Trad. du P. SANADON. HORACE edit. de Paris 1728.

„ gile la violence d'une mer courrou-
 „ cée. „

A C T E I I I.

L'Acte troisiéme commence par un entretien de Médée avec sa Confidente , comme le précédent ; & cette Scène ne dit rien de nouveau. C'est Médée furieuse dont une Confidente tâche d'arrêter les emportemens. L'arrivée de Jason qui survient n'y est pas même préparée. Ces délicatesses n'étoient pas du goût de Sénèque. L'entrevue de Jason & de Médée est pleine de beautés. Il y a même une adresse fort judicieuse , & qu'Euripide n'a point employée , ou du moins si bien employée. C'est de rendre Jason excusable , en ne le faisant infidèle que pour sauver ses enfans. En effet Acaste menaçoit leurs jours autant que ceux de Jason. Il falloit leur trouver un appui , & il ne s'en présentoit point d'autre , que l'hymen de Creüse qu'on lui offroit. Voilà un prétexte plausible pour pallier une infidélité , & pour la faire envisager comme nécessaire. Aussi Corneille a-t-il pris toute cette Scène avec le même ressort. Par ce moyen Jason y

364 M E D É E ,
soutient assez bien son personnage ; &
Médée n'y perd rien de sa dignité :
elle dit d'abord comme dans Euripide.

* Où me renvoyez-vous si vous me bannissez ;
Irai-je sur le Phase , où j'ai trahi mon pere ,
Appaiser de mon sang les manes de mon frere ;
Irai-je en Thessalie où le meurtre d'un Roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi....
Prodigue de mon sang , honte de ma famille ,
Aussi cruelle sœur , que déloyale fille ,
Ces titres glorieux plaisoient à mes amours :
Je les pris sans horreur pour conserver tes jours.

Ces derniers vers ont encore plus de
force dans Sénèque. « Je n'ai rien em-
» porté dans ma fuite que les mem-
» bres dispersés de mon frere Absyrte
» égorgé par mes mains. Je les ai mê-
» me prodigués pour toi. Je t'ai livré
» patrie , pere , frere , honneur , tout :
» voilà ma dot. Rends moi ce que je
» t'ai donné. »

Nil exul tuli

*Nisi fratris artus : hoc quoque impendi tibi
Tibi patria cessit , tibi pater , frater , pudor,
Hac dote nupsi. Redde fugienti sua.*

Tels sont encore ceux-ci.

J A S O N. *Objicere crimen quod pores tandem mihi ?*

* P. CORN. Médée Act. III. Sc. III.

MEDEA. *Quodcumque feci.*

MEDÉE. * Oui je te les reproche , & de plus ...

JASON. Quels forfaits ?

MEDÉE. La trahison , le meurtre , & tous ceux
que j'ai faits.

Et les suivans ,

JASON. *Hinc res & illinc.*

MEDEA. *Est & his major metus
Medea.*

JASON. † Il est aisé de fuir :- mais il n'est pas
facile
Contre deux Rois aigris de trouver un
asyle.

Qui leur résistera s'ils viennent à s'unir.

MEDÉE. Qui me résistera si je te veux punir ?

Enfin , il y a un trait de rage qui
vaut son prix. Médée contrainte de
subir l'exil redemande au moins ses
enfans. Jason ne peut se résoudre à se
priver d'un gage si précieux : & Mé-
dée dit ,

Sic gnatos amar.

Benè est : tenetur ; vulneri patuit locus.

¶ Il aime ses enfans ce courage inflexible :
Son foible est découvert : par eux il est sensible ,
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

* P. CORN. *ibid.*

† P. CORN. *ibid.*

¶ P. CORN. *ibid.*

Jafon parti , Médée fait le projet d'empoisonner par fes enchantemens la robe & le bandeau qu'elle destine à fa rivale en présent. Le Chœur paroît témoin de tout cela , ou tout au moins d'une partie de la Tragédie & du projet de Médée : ce que je remarque exprès pour faire voir que * P. Corneille s'est mépris , quand il a dit que Médée ne prend point , à ce qu'il semble , ces résolutions violentes en présence du Chœur. Il est pourtant véritable que l'Intermede de cet Acte & les suivans ne roulent que sur la colere & les menaces de cette Princesse , & donnent lieu à de grandes morales , d'ailleurs assez inutiles , pour ne pas dire ennuyeuses , sur la fureur des femmes offensées. La différence est bien sensible entre le Chœur de Sénèque & celui d'Euripide. Dans ce dernier le Chœur est composé des amies de Médée ; amies que son adresse & ses malheurs lient de plus en plus à ses intérêts. Elle peut donc leur faire part de ses projets. Il n'en est pas ainsi chez Sénèque , où le Chœur semble n'avoir nul rapport avec Médée , & n'être qu'un

† P. CORN. *examen de Médée.*

personnage postiche pour remplir les vuides des entr'actes. Aussi le Chœur dès le premier Acte, loin de plaindre Médée, célèbre par des chants le nouvel hymenée de Jason. Cette différence si marquée résout pleinement les difficultés de Corneille.

A C T E I V.

Le quatrième Acte est très-singulier par l'extravagance qui y règne d'un bout à l'autre, & par la beauté du projet si mal exécuté. Ce sont deux Scènes, l'une de la Confidente, & l'autre de Médée. Celle-là vient annoncer que sa maîtresse est occupée à des enchantemens magiques. Mais comment l'annonce-t-elle ? Par la description de quantité de serpens, d'insectes, & de monstres que Médée fait venir en un instant des deux bouts du monde. Ensuite elle décrit les herbes venimeuses qu'elle employe, sans oublier, je pense, un seul de tous les pays où il en croît. Nous avons vû ailleurs ces fortes de descriptions Géographiques. C'étoit le goût du siècle de Sénèque. Il a pris ici cette mauvaise fécondité d'un

endroit d'Ovide qui fait précisément la même chose au septième livre des Métamorphoses. C'est bien de l'érudition perdue.

*Postquam evocavit omne serpentum genus
 Congerit in unum frugis infausæ mala ;
 Quæcunque generat invius saxi Erix ,
 Qua fert opertis hiems perpetuâ jugis
 Sparsus cruore Caucasus Promethei ;
 Pharetrâque pugnae Medus , aut Parthus levis ;
 Et queis sagittas divites Arabes linunt :
 Aut quos sub axe frigido succos legunt
 Lucis Suevi nobiles Herciniis
 Quodcumque tellus vere nidifico creat ;
 Aut rigida cum jam bruma discussit decus
 Nemorum , & nivali cuncta constringit gelu.
 Quodcumque gramen flore mortifero viret ,
 Dirusve tortis succus in radicibus
 Causas nocendi gignit , atrestat manu.
 Emonius illas contulit pestes Athos ;
 Has Pindus ingens ; illa Pangei jugis
 Teneram cruentâ falce deposuit comam :
 Has aluit altum gurgitem Tigris premens ;
 Danubius illas : has per arentes plagas
 Tepidis Hydaspes Gemmifer currens aquis ,
 Nomenque terris qui dedit Batis suis
 Hesperia pulsans maria languenti vado. &c.*

L. AN. SENECA , Medea , Act. IV.

*Sublimis rapitur. Subiectaque Thessala Tempe
 Despicit , & Creteis regionibus applicat angues :
 Et quas Ossa tulit , quas altus Pelion herbas ,
 Othrysque , Pindusque , & Pindo major Olympus*

*Perspicit, & * placitâ partim radice revellit ;
Partim succidit curvamine falcis ahenæ ,
Multa quoque Apidani placuerunt gramina cam-
pis ,*

*Multa quoque Amphrysi : neque eras immunis ,
Enipeu :*

*Nec non Peneæ , nec non Spercheides undæ
Contribuere aliquid , juncosaque littora Bæbes.
Carpit & Euboicâ vivax anhedone gramen
Nondum mutato vulgatum corpore Glauci. &c.*

OVID. Metam. l. 7.

Voilà les herbes cueillies pour ra-
jeunir Æson. Voici la composition des
Drogues , & la façon de la magie.

*Interea validum posito medicamen ahero
Fervet & exultat , spumisque tumentibus albet.
Illic Hæmoniâ radices valle resectas ,
Seminaque floresque & succos incoquit acres :*

*Adjicit extremo lapides Oriente petitos ,
Et quas Oceani refluxum mare lavit Arenas.
Addit & exceptas lunâ pernocte pruinas ;
Et strygis infames ipsi cum carnibus alas ;
Inque virum soliti vultus mutare ferinos*

*Ambigui profecta lupi. Nec defuit illic
Squamea Cinyphii tenuis membrana Chelydri ,
Vivacisque jecur Cervi ; quibus insuper addit*

† *Ora caputque novem Cornicis sæcula passa. &c.*

OVID. Metam. l. 7.

* Ne pourroit-on pas lire *plantas* ?

† Ne liroit-on pas mieux *Ova* ?

On doit toutefois passer plus aisément cette érudition fréquente à Ovide , qui écrivoit de dessein formé un ouvrage dont le but étoit d'instruire & de plaire par des descriptions exactes & détaillées , qu'à Sénèque , qui ne devoit travailler que pour l'amusement & le plaisir des spectateurs. Le Théâtre n'est point fait pour les détails Historiques & Géographiques.

Revenons à la Confidente , en suivant toujours Ovide pour guide elle représente Médée qui exprime le sang & le venin des serpens. Mais cela est peint d'une maniere si hideuse , que la peinture fait plus d'horreur que de plaisir. « Je l'entends , ajoute-t-elle. Ses » chants font déjà trembler tout l'Uni- » vers. »

En effet Médée vient achever ses charmes sur le Théâtre. C'est moins un enchantement magique qu'un hurlement infernal. J'appelle ainsi cette longue tirade de vers ampoullés que Médée hurle plutôt , s'il est permis de parler ainsi , qu'elle ne les recite. C'est la Sybille de la Pharsale , & pis encore , s'il est possible. Il est bien étonnant que Corneille ait dérobé quelque le-

ger lambeau de cette effroyable guire.
pure.

* Voi comme ces serpens à mon commandement
D'Afrique jusquici n'ont tardé qu'un moment,
Et contraints d'obéir à mes clameurs funestes
Ont sur ce don fatal vomit toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune:
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand les cheveux flottans, le bras, & le pied nu
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.

Corneille épagne au moins le détail Géographique de plusieurs climats.

Voi mille autres venins. Cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'Hydre avec celui de Nesse.
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Est celui qu'une Harpye en fuyant laissa choir.
Par ce tison Althée assouvit sa colere
Trop pitoyable sœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du Ciel avecque Phaëton;
Cet autre vient des flots du pierreux Phlegeton.
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges ensouffrées.
Enfin tu ne vois là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce présent déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.

* P. CORN. *Médée Act. IV. Sc. I.*

Cet étalage , où s'il est permis d'ufer de ce terme , cette *dispensation de Pharmacie* doit-elle faire grand plaisir au spectateur ? Ce n'est pas qu'il ne faille offrir de grands traits , & des choses même au-dessus de toute croyance. Mais il faut un pinceau aussi délicat & aussi sage que celui de Virgile pour tracer des peintures de choses horribles. En voici un exemple sans sortir beaucoup du sujet de Médée.

* Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare ,

(C'est Circé autre Magicienne.)

Les Parques , Nemesis , Cerbere , Phlegeton
 Et l'inflexible Hécate , & l'infame Aleçon.
 Sur un autel sanglant l'affreux bucher s'allume ,
 La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
 Mille noires vapeurs obscurcissent le jour :
 Les astres de la nuit interrompent leur course ;
 Les fleuves étonnés remontent vers leur source ,
 Et Pluton même tremble en son obscur séjour.

Sa voix redoutable
 Trouble les enfers :
 Un bruit formidable
 Gronde dans les airs :

* ROUSS, *Cantate Circé.*

Un voile effroyable
 Couvre l'Univers :
 La terre tremblante
 Frémit de terreur :
 L'onde turbulente
 Mugit de fureur ;
 La lune sanglante
 Recule d'horreur.

Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens

Vont troubler le repos des Ombres.

Les Manes effrayés quittent leurs monumens ,
 L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens ,
 Et les vents échappés de leurs cavernes sombres
 Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.

Inutiles efforts ! &c.

Combien plus sagement que Sénèque , * Virgile lui-même décrit-il les présages funestes de la mort de Didon , présages qui ont l'air lugubre des enchantemens de Médée ! Le cœur en est touché , & non pas rebuté. Ces images entretiennent je ne sçai quelle horreur majestueuse & non pas dégoûtante , comme celle qui naît des vers de Sénèque & de Corneille. Mais Corneille , c'est-à-dire , le plus grand Poëte de nos jours , a été dupe de l'estime qu'on fait de la Médée Latine , qui est en effet

* *ÆNEID.* l. 4. v. 450.

374 M E D É E ,
la plus belle des Tragédies qu'on attribue à L. Séneque.

Pour revenir à Médée elle donne la robe & le bandeau à ses fils , avec ordre de les porter à Creüse. Mais tout cela n'est ni lié ni préparé. Le Chœur parle ici beaucoup moins , & plus sensément au sujet de la fureur de Médée.

A C T E V.

Un Officier vient dire que les dons enchantés ont consumé le Roi & la Princesse , le pere & la fille , & que de plus tout le Palais est embrasé , de sorte qu'on craint un incendie universel de la ville. A quoi le Chœur répond qu'il faut apporter de l'eau pour l'éteindre : mais l'Officier replique aussitôt , que l'eau sert d'aliment à ce feu extraordinaire.

CHORUS. Unde flammæ opprimat.

NUNT. Alit unda flammæ. &c.

Puerilité que j'observe pour faire voir que ces esprits naturellement guindés tombent quelquefois par terre d'une manière pitoyable.

Ce qui suit est véritablement beau

en plusieurs endroits. Médée loin de fuir, dit que quand même elle seroit partie, elle reviendroit pour jouir de sa vengeance. Cette catastrophe lui tient lieu d'hymenée. *Nuptias specto novas.* Elle s'anime à mettre le comble à ses horreurs par le massacre de ses enfans. Ce qu'elle a fait n'est qu'un prélude.

Prolusit dolor

Per ista noſter.

Elle n'ose pourtant s'avouer encore à elle-même ce qu'elle veut oser.

Nescio quid ferox

Decrevit animus intus, & nondum sibi.

Audet fateri.

Elle sent les combats de la nature & de la passion.

* Immolons avec joye

Ceux qu'à me dire adieu Créüse me renvoye.

Ils viennent de sa part, ils ne sont plus à moi :

Mais ils sont innocens ! aussi l'étoit mon frere.

Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere.

Scelus est Jason genitor, & majus scelus

Medea mater. Occidant, non sunt mei.

Pereant, mei sunt. . . Crimine & culpâ carent.

Sunt innocentes fateor; & frater fuit.

* CORN. Médée, Act. V. Sc. II.

En récompense il y a bien des sentimens outrés, comme celui-ci. « Que » n'ai-je, dit Médée, autant d'enfans » que Niobe. J'en ai trop peu pour » assouvir ma vengeance. » *Sterilis in pœnas fui.* « Au moins en ai-je assez » pour appaiser les Ombres d'un pere » & d'un frere. » Elle croit voir des Furies & l'Ombre d'Absyrte. « Laisse- » moi, s'écrie-t-elle, le soin de te ven- » ger. Cette main & ce poignard le fe- » ront assez sans toi. » Elle entend un bruit d'armes : elle monte sur un balcon, & s'exhorte à massacrer ses enfans en public. Ce seroit perdre sa vengeance, que de le faire en secret. Il faut montrer à tout le peuple quel est le bras de Médée.

Non in occulto tibi est

Perdenda virtus. Approba populo manum.

C'est pécher directement contre le précepte d'Horace, qui défend de représenter Médée égorgeant ses fils sur la Scène.

* *Ne pueros coram populo Medea trucidet.*

Jafon court à la vengeance ; & Mé-

* HORAT. *Art. Poët.* v. 185.

dée parle ainsi sans le voir. « J'ai re-
 » trouvé mon Sceptre , mon frere , mon
 » pere , la toison & mon honneur tra-
 » hi. Dieux favorables ! Heureux jour !
 » Triomphe précieux ! (*Elle tue un de*
 » *ses fils.*) Mon crime est achevé :
 » mais ma vengeance ne l'est pas. » Elle
 ranime sa main. Mais elle se repent de
 son crime ; puis elle s'en rejouit , & sa
 joye s'accroît à la vûe de Jason. « Il me
 » manquoit , dit-elle , de l'avoir pour
 » spectateur. »

Deerat hoc unum mihi

Spektator ipse. Nil adhuc factum reor.

Quidquid sine ipso fecimus sceleris perit.

» Je n'ai rien fait encore. Hélas le cri-
 » me que je viens d'épargner à ses yeux
 » est perdu pour moi. »

Voilà un raffinement de rage dont
 on ne sçait que dire , tant il est ex-
 traordinaire. Corneille n'a osé l'imiter.
 Mais Sénèque le porte encore plus loin.
 Médée montre d'un côté à son époux
 un de ses fils déjà égorgé , & de l'autre
 le second prêt à recevoir le coup dont
 elle le menace. Le poignard est levé.
 Jason effrayé demande la mort pour
 lui , & grace du moins pour le seul
 fils qui lui reste. Médée excite de plus

en plus cette pitié paternelle , pour jouir
 du plaisir barbare de tourmenter de plus
 en plus le cœur d'un pere. « Je te veux
 » frapper par l'endroit sensible , dit-elle.
 » Ne suis-je pas assez puni par la mort
 » d'un fils , répond Jason ? Non , re-
 » prend Médée. Si j'avois pû me con-
 » tenter d'en sacrifier un , j'aurois épar-
 » gné l'un & l'autre. Deux fils ! C'est
 » trop peu pour ma fureur. De ce fer
 » je sonderai encore jusqu'à mes en-
 » trailles. »

*In matre si quod pignus etiamnum latet ,
 Scrutabor ense viscera , & ferro extraham.*

Quelles idées ! Quels traits ! On les
 admire en frémissant. Jason demande
 que tout au moins elle suspende un peu
 sa barbarie. Elle y consent : mais c'est
 pour prolonger le supplice d'un pere.
 » Jouis , (se dit-elle à elle-même ,)
 » jouis , Médée , d'une lente vengean-
 » ce. Ne hâte pas ton forfait : le jour
 » entier est à toi : mets tous les momens
 » à profit. »

*Perfruere lento scelere ; ne propera , dolor :
 Meus dies est ; tempore accepto utimur.*

» Barbare , massacrez-moi , s'écrie Ja-
 » son. Bon , dit Médée , tu demandes

» grace : la voici. » (*Elle frappe son
autre fils.*) « O vengeance , voilà tout
» ce que j'ai pû t'immoler ! Leve les
» yeux , perfide Jason ; reconnois ton
» épouse à ces traits. » Elle s'enfuit
aussi tôt sur son char volant : & Jason
termine la pièce par un vers des plus
impies qui se fassent. « Va , parcours
» les espaces célestes , & fers de garant
» à toute la terre , que là-haut il n'est
» point de Dieux. »

Testare nullos esse quâ veheris Deos.

Pensée divine , dit un critique. Certainement il n'y a rien de moins divin. Telle est une des plus belles Tragédies Latines parmi le peu qui nous en reste du même siècle. Personne ne fait difficulté de l'attribuer à L. Séneque , au vrai Séneque ; c'est-à-dire au Philosophe , ou du moins au Tragique. Quelques-uns même la préfèrent à celle d'Euripide. C'étoit beaucoup de les comparer l'une & l'autre.



M E D É E ,

TRAGÉDIE DE P. CORNEILLE.

ON en a déjà rendu compte en partie par l'Analyse qu'on vient de voir. Il ne reste qu'à tracer le plan de Corneille pour discerner d'un coup d'œil ce qu'il a de conforme à celui d'Euripide ou de Sénèque, & de différent.

A C T E P R E M I E R .

C'est Pollux qui ouvre la Scène. On suppose que cet Argonaute depuis la conquête de la Toison d'or a été absent de la Grèce, & qu'il ignore ce qui s'y passe. Corneille avoue que c'est un personnage protatique introduit seulement pour écouter la narration du sujet. C'est en effet presque tout son rôle. Il n'agit que très-peu dans la piece, ou, pour mieux dire, point du tout. Jason lui raconte donc toutes ses aventures, & la nouvelle alliance qu'il va contracter en répudiant Médée. Ce récit n'est autre que celui d'Euripide avec l'heureuse

supposition de Sénèque , qui rend Jason plus excusable , en le mettant dans la nécessité , ou de quitter Médée , ou de voir ses enfans en danger d'être accablés par deux puissans Etats , Iolcos & Colchos , qui veulent se venger , l'un de la Toison enlevée , & l'autre de la mort de Pélias.

Jason pressé par le desir de revoir Creüse qu'il aime , quitte assez brusquement Pollux , parce qu'en effet il n'ont plus rien à se dire , ni à apprendre au spectateur : & comme il est bon de prévenir les cœurs en faveur de Creüse , on la montre un moment dans une courte Scène ; & elle disparoît à la vûe de Médée. C'est-là proprement que commence la Tragédie. J'ai cité une partie de cette Scène , qui est la première de Sénèque. Médée dans un monologue , & ensuite dans un entretien avec sa Confidente Nérine , prend la résolution de perdre Creüse & Créon. Tout cet Acte n'est donc que le premier du Poëte Latin , dont les morceaux sont récités par divers Acteurs ; au lieu que dans la Tragédie Latine c'est un seul monologue de Médée.

Médée revient déterminée à épargner Jason. Créon la presse de partir, & lui accorde un jour de délai. Tout cela est encore de Sénèque. Mais l'Épisode d'Égée qu'on va voir est purement de Corneille.

* Il blâme Euripide d'avoir introduit ce personnage comme un passant nécessaire seulement à tirer Médée d'intrigue. Il a raison : aussi la Scène d'Égée est-elle assez courte dans Euripide. Mais les deux choses que P. Corneille trouve de plus à redire dans le Poëte Grec ne paroissent pas fondées. La première est qu'Égée étant dans la Cour de Créon ne parle point de le voir. Il en parle équivalement & assez pour laisser penser que ce Roi d'Athènes a déjà vû le Roi de Corinthe en arrivant ; & que comme étranger il vient ensuite faire civilité à Médée qu'il sçait être à Corinthe, sans sçavoir encore sa dernière aventure. Ce qui le montre évidemment, c'est un endroit auquel Corneille semble n'avoir pas fait attention.

* P. CORN. *Examen de Médée.*

Le voici : Egée proteste à Médée qu'elle sera bien reçue à Athènes : mais il ajoute qu'il ne croit pas devoir l'emmener lui-même , de peur de donner quelques ombrages à ses hôtes. Ce mot , *hôtes* , indique nettement Créon. Egée l'a donc vû , ou le va voir. Il n'en falloit pas davantage pour le laisser deviner.

Quant au second reproche de Corneille : c'est une pure subtilité. « Bien que le Roi d'Athènes, dit-il , promette à Médée de la recevoir & protéger à Athènes , il lui témoigne toujours qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pithœus à Trézene pour consulter avec lui le sens de l'Oracle qu'on venoit de lui rendre à Delphes. Ainsi Médée seroit demeurée en assez mauvaise posture dans Athènes en l'attendant ; puisqu'il tarda manifestement quelque tems chez Pithœus , où il fit l'amour à sa fille *Ætra* qu'il laissa grosse de Thésée , & n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. »

Je réponds que le dessein d'aller à Trézene chercher le sens de l'Oracle précède la promesse faite à Médée. Cette Princesse même approuve ce voyage. Elle se contente d'obtenir un asyle chez Egée

fans exiger sa présence. Or une absence qui devoit être si courte, (à en juger par le seul projet :) n'auroit pas laissé Médée en mauvaise posture à Athènes. Il est vrai que par l'événement Egée demeura quelque tems à Trézene, puisqu'il y accomplit, sans y penser, l'Oracle de Delphes qui lui défendoit en termes obscurs & fort indécents pour un Oracle, le commerce qui donna lieu à la naissance de Thésée. Mais ce défaut ne doit pas être imputé à Euripide. Il prend Egée tel qu'il est dans le moment présent, c'est-à-dire, déterminé à retourner incessamment à Athènes, & flatté de l'espérance que lui donne Médée de faire réussir le desir qui l'avoit conduit à Delphes. Cela suffisoit à Euripide, sans qu'il dût s'embarasser beaucoup si en effet Egée tarderoit ou non à terminer son voyage, qui fut après tout assez court. Faute ou non, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Corneille ne s'y est arrêté que pour faire valoir son Episode d'Egée, qu'il ne fait pas jouer beaucoup plus heureusement qu'Euripide. Au contraire il rend ce vieux Roi ridicule en le faisant rival de Jason & amant de Créuse. Puis il le fait emprisonner,

sonner, autre chose fort étrangere : le tout pour donner occasion à Médée de le tirer des fers, afin que cette obligation engage le Roi d'Athènes à donner une retraite à sa bienfaitrice, & même à l'épouser. Parlons plus juste, tout cet Episode n'est amené que pour remplir les Actes vuides. Aussi n'a-t-il d'autre effet que de faire languir l'action principale en reculant les Scènes véritablement capables d'intéresser le spectateur. Mais la Tragédie de Sénèque étoit trop courte. Il falloit l'allonger. Egée est donc ici ce qu'est l'Infante dans le Cid, un allongement, un personnage plus ennuyeux qu'utile. Il ne m'appartient pas de faire le procès à Corneille. Il faut respecter jusqu'aux défauts des grands hommes. Je ne blâme que la fâcheuse nécessité qu'on s'est imposée d'Episodier presque toutes les Tragédies. On veut faire cinq Actes dont la représentation puisse occuper deux ou trois heures. La matiere manquée, ou paroît manquer : on en cherche une étrangere qu'on lie, comme on peut, au véritable sujet. On convient bien que cet alliage gâte souvent l'or pur : mais c'est, dit-on, un mal nécessaire. Comment donc ont fait les Grecs pour l'éviter ?

Retournons à Egée. On a supposé qu'il aimoit Creüse. Mais la Princesse , d'accord avec son pere , se détermine à congédier cet amant furanné. Creüse le fait civilement , dit-elle ; mais en effet assez lestement , de façon qu'Egée qui se voit joué projette d'enlever Creüse.

A C T E I I I .

Les deux premières Scènes du troisième Acte , à sçavoir de Nérine seule & de Jason avec elle disent peu de chose , & sont faites pour ménager l'entrevûe de Jason & de Médée. C'est la Scène qu'on a déjà vûe dans Séneque. L'une & l'autre est belle : mais l'une & l'autre a un défaut considérable. C'est que Médée y passe sans intervalle des reproches amers & de la rage la plus violente à un amour feint dont Jason est la dupe. Si Jason paroît un peu trop crédule chez Euripide , où pourtant la feinte de Médée est si artificieusement préparée par un second tête-à-tête , combien plus doit-il le paroître ici , puisque le passage de la violence à la douceur y est si subit ? Jason d'ailleurs ayant perdu son ancienne ten-

dresse pour Médée ; on ne peut pas dire pour le justifier ,

* L'on est aisément dupé par ce qu'on aime ,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.

La Scène suivante qui finit l'Acte est un entretien de Médée avec sa Confidente , fondé sur une vraie enfance de Creüse. Corneille n'a pas voulu donner à Médée le dessein d'envoyer elle-même des présens à la nouvelle épouse , en reconnoissance de ce qu'elle a obtenu la grace des enfans de Jason. Il a feint que Creüse meurt d'envie d'avoir la robe de Médée : (envie de jeune femme ,) & qu'elle prie Jason de la lui procurer à quelque prix que ce puisse être. Ce trait assurément n'est pas digne du grand Corneille. C'est pourtant sur cela que roule une partie du dénouement. Ainsi Virgile a-t-il manqué le sien par l'équivoque risible des tables que devoient manger les Troyens, suivant l'Oracle d'une Harpye. L'envie puérile de Creüse & le desir qu'a son amant de la satisfaire , occupent deux ou trois Scènes un peu comiques , soit dans cet Acte , soit dans les précédens.

* MOLIERE , *l'Impost. Act. IV. Sc. III.*

ACTE IV.

Médée faifit donc cette occafion pour fe venger : & c'eft à ce fujet que fe fait la Scène des enchantemens dont j'ai parlé ci-deffus. Comme cette Scène, qui fait le quatrième Acte de la Tragédie Latine étoit trop courte pour remplir le même Acte de la Tragédie Françoisè, l'on y fait éclore l'effet des menaces d'Egée ; & l'on vient raconter à Médée comment ce Prince a penfé enlever Creüfe. Nérine veut achever fon récit , & dire comment la Princesse a été fauvée : mais Médée l'interrompt par ce vers fi bien placé.

Je devine la fin ; mon traître l'a fauvée.

Jason en effet a volé au fecours de fon amante avec Pollux, & l'a tirée des mains d'Egée, qui s'est trouvé lui-même enveloppé. Corneille fait observer cette ingénieufe interruption de Médée. C'est un artifice véritablement délicat & dans les mœurs. Médée avoit l'esprit trop agité pour entendre un détail inutile. Elle ordonne à Nérine de faire porter sur le champ la robe empoisonnée à Creüfe par les jeunes Princes fils de Jason.

La seconde Scène est un vain combat de complimens entre Créon & Pollux , pour montrer que ce dernier personnage n'a pas été tout-à-fait oisif , puisqu'il a combattu. Il donne même de justes défiances à Créon dans la Scène suivante au sujet du présent de Médée.

J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis ;

Dit-il après Virgile.

Timeo Danaos & dona ferentes.

Créon a de la peine à en prendre ombrage ; ce qui est étonnant , après les frayeurs qu'il a marquées à la vûe de Médée.

Gardes , empêchez-la de s'approcher de moi.

Il consent toutefois à faire un essai de la robe sur une femme condamnée à mort : épreuve inutile ; Médée y avoit pourvu. Le poison , comme s'il eût eu l'art de discerner , étoit fait pour nuire à Créon & à Creüse , & pour épargner tout autre qu'eux.

On passe de ces deux Scènes à la

* *Æneid. l. 2. v. 49.*

390 M E D É E ,
prison d'Egée , qui débite des Stances
beaucoup moins intéressantes que celles
de Polieucte ou de Rodrigue. Corneille
a tâché en vain de justifier ces change-
mens de lieu qui sont assez fréquens
dans sa Médée. La prétendue place
publique d'Euripide & de Sénèque le
blessoit trop. Mais ces changemens de
place choquent-ils moins? Certainement
le spectateur a moins de peine à oublier
que le lieu où l'on le fixe est trop ex-
posé à la vûe des passans , qu'à faire
tant d'allées & de venues pour suivre
les Acteurs sans changer lui-même de
lieu.

Médée vient enfin avec sa baguet-
te magique briser la prison ; elle
fait tomber les fers d'Egée ; & ce-
lui-ci part sans bruit après avoir of-
fert son Trône & sa main à sa libé-
ratrice.

A C T E V.

Un officier sort du Palais pour aver-
tir promptement Jason du funeste effet
de la robe. Médée d'un coup de ba-
guette l'arrête tout court. Puis ayant
sçu la cause de son voyage , elle lui
rend par un autre coup la liberté de

marcher. Voilà bien de la magie. Euripide n'a-t-il pas mieux fait d'en prodiguer moins ?

Médée ensuite se détermine au meurtre de ses deux fils, comme chez Sénèque, & s'en va. Puis le vuide de ce dernier Acte est rempli par Créon & Créüse qui paroissent sur la Scène, dévorés par un feu, (invisible à la vérité, mais insupportable.) Leur situation est plus affreuse que touchante. Créon se frappe à la fin d'un poignard pour laisser le champ libre à Jason. C'est une adresse du Poëte. Il a senti qu'une situation bien tragique languit d'ordinaire quand il y a plus de deux interlocuteurs. C'est pour cela qu'il se sçait gré d'avoir écarté pour quelque tems Jason, qui par politesse remenoit Pollux hors de Corinthe, parce qu'on n'avoit plus affaire de ce dernier Acteur.

Jason reparoit enfin, & sa Scène est frappante par la situation où il se trouve entre un beau-pere mort, & une épouse mourante, sans qu'il puisse la soulager. Les adieux mutuels sont bien touchés. Mais Créüse morte, la fureur qui fait Jason n'est gueres dans la nature. Non content de vouloir livrer

Médée aux plus rudes supplices dans une tirade fougueuse, (il étoit question d'agir, & non pas de déclamer,) il va jusqu'à délibérer s'il n'immolera pas ses propres enfans, parce qu'ils ont porté le don fatal, & parce qu'ils sont fils de Médée. C'est à Médée seule qu'il falloit réserver une pareille fureur, comme l'ont fait Euripide & Sénèque. Un pere ne s'empporte point jusqu'à tuer ses enfans pour se venger de sa femme. Il est vrai que Jason ne fait que délibérer, & cela dans l'excès de son désespoir. Mais cette pensée fait horreur dans un Prince qu'on voudroit plaindre. De plus il arrive au Palais : il voit Médée sur le balcon, & de-là sur le char volant : il l'accable d'invectives. Elle a tué ses enfans, & se félicite d'avoir prévenu Jason. A cela Jason ne répond rien. Il semble qu'il ait oublié qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est amant. Il ne dit pas un mot de ses fils; il ne songe qu'à Creüse, & dans l'impuissance où il se voit de la venger sur Médée, il la venge sur lui-même, & se tue.

Je sçai bien que Médée n'est pas la meilleure piece de P. Corneille. Il a bien senti lui-même que le style en

étoit inégal : & même il a remarqué * que depuis cette Tragédie il a acquis assez de force pour ne paroître pas fort au-dessous de l'enthousiasme de ceux qu'il a imités ; par exemple dans Pompée : ce qui est très-vrai : & la posterité lui rendra toujours cette justice. Il seroit seulement à souhaiter qu'il n'eût pas quelquefois porté l'imitation de Sénèque & de Lucain jusqu'à épouser leurs défauts. Après tout , cela ne diminue en rien la gloire d'un si grand Génie , qui a toujours enchéri sur ses Modeles. Aussi n'ai-je rapproché sa Tragédie de celles des Grecs , que parce que c'est une de celles qu'on peu comparer aux anciennes par rapport au sujet. Si l'on avoit égard à tout , le Grand Corneille pourroit soutenir une comparaison plus étendue à l'avantage de notre siècle & au sien.

* P. CORNEILLE , *Examen de Médée.*



M E D É E ,

DE LODOVICO DOLCÉ.

J'EN dirai peu de chose , parce qu'elle est presque la même que celle d'Euripide. C'est précisément le même goût de traduction que son Iphigénie dont nous avons parlé. Dolcé n'a ajouté à son original que des ornemens peu considérables pour remplir davantage quelques Actes. Il a même gâté un morceau loin de l'embellir. C'est une Scène du premier Acte où Médée est supposée derriere le Théâtre dans le Poëte Grec. L'Italien a cru mieux faire en introduisant Médée sur la Scène : & il a perdu une belle suspension qui surprend , pour une déclamation qui languit. Il a encore jugé à propos de faire parler sur le Théâtre les petits enfans de Médée , comme il a fait à l'égard du petit Oreste dans Iphigénie , chose inouïe chez les Anciens. Les enfans n'étoient introduits que pour augmenter l'impression de la pitié , & leur bégayement ne paroïsoit pas digne de la majesté du Théâtre

tragique. Dans Euripide les enfans ne disent que très-peu de vers derriere le Théâtre, lorsque Médée les poursuit à coups d'épée.

Toutefois Dolcé, ainsi que les autres Poëtes Italiens imitateurs des Grecs, en a bien rendu le pathétique & même la simplicité sans *concetti*, sans antitheses, sans vaine parure; heureux si au lieu de s'en tenir si exactement à l'œconomie Grecque, il eût osé donner à l'Italie l'exemple de hardiesse que nos Poëtes ont donné à la France, en s'écartant un peu des mœurs Grecques sans sortir de leur goût :

Vestigia Græca

Ausi deserere.

HORAT.
de Art.
Poët.

J'ai vû encore de Dolcé deux autres Tragédies, l'une intitulée *Progné*, l'autre *Thyeste*. Elles sont de la même manière, c'est-à-dire, modélées sur l'arrangement & le goût des Poëtes Grecs, sans atteindre à leur souveraine beauté. Le *Thyeste* est une traduction de Sénèque. Dolcé y a manqué ce beau mot qui fait un dénouement admirable dans le Poëte Latin. Atrée après le festin qui fit reculer le Soleil présente à Thyeste une coupe. Thyeste demande à voir ses

396 M E D É E ,
enfans , & son frere lui montrant les
restes de ces infortunées victimes qu'il
lui a servies dans le repas , dit ces hor-
ribles paroles :

ATREUS. Venere ; gnatos ecquid agnoscis tuos ?

A quoi Thyeste répond :

Agnosco fratrem.

*Atrée de
M. Cre-
billon.* Ce qu'un de nos Poëtes a traduit
heureusement de cette maniere :

ATRÉE. Reconnois-tu ce sang.

THYESTE. Je reconnois mon frere.

Dolcé n'a pas senti la vivacité & le
sublime de cette pensée , quand il a
cru la traduire en s'exprimant ainsi.

ATRE'E. Conosci queste teste e queste mani ?
*Questi son tuoi figlivoli : hora gli
abbraccia.*

*Che questo è Filisten : questi son gli
altri.*

THYESTE. Oime , come consenti
*Terra crudel , di sostener ancora
Tanta sceleritade ? &c.*

Ce Lodovico Dolcé a fait quantité
d'autres Pièces toutes tirées des Grecs
ou des Latins , ou plutôt traduites pour

DE LODOVICO DOLCÉ. 397
la plûpart. C'est un des Héros du Théâ-
tre Italien.

HIPPOLYTE. ALCESTE.

Elles sont entierement traduites.
Voyez la premiere Partie , vol. 2. pag.
139. & vol. 3. pag. 97.

ANDROMAQUE,

TRAGÉDIE

D'EURIPIDE.

L'ON ne sçauroit nommer Andro-
maque , quon ne se rappelle aussitôt
un des chefs-d'œuvres du Théâtre
François. Mais pour ne pas attendre
ici un parallele entre Euripide & Ra-
cine , comme dans Iphigénie & Phédre ,
il faut se souvenir de ce que dit Racine
lui-même dans sa Préface au sujet de
l'Andromaque d'Euripide. » Quoique
» ma Tragédie porte le même nom que
» la sienne , le sujet en est pourtant très-
» différent. Andromaque dans Euripide
» craint pour la vie de Molossus qui est

» un fils qu'elle a eu de Pyrrhus, &
 » qu'Hermione veut faire mourir avec
 » sa mere. Mais ici il ne s'agit point de
 » Moloffus. Andromaque ne connoît
 » point d'autre mari qu'Hector, ni
 » d'autre fils qu'Astyanax. J'ai cru en
 » cela me conformer à l'idée que nous
 » avons maintenant de cette Princesse.
 » La plûpart de ceux qui ont entendu
 » parler d'Andromaque ne la connoif-
 » sent gueres que pour la veuve d'Hec-
 » tor, & pour la mere d'Astyanax. On
 » ne croit point qu'elle doive aimer un
 » autre mari ni un autre fils ; & je
 » doute que les larmes d'Andromaque
 » eussent fait sur l'esprit de mes Spec-
 » tateurs l'impression qu'elles y ont
 » faite, si elles avoient coulé pour un
 » autre fils que celui qu'elle avoit
 » d'Hector. »

Voilà des réflexions d'un discerne-
 ment très-délicat. Les usages anciens
 sont trop éloignés de nos tems & de
 nos mœurs pour attendrir des Specta-
 teurs plus sensibles au malheur d'une
 épouse fidelle aux cendres de son pre-
 mier époux, qu'à la misere d'une Prin-
 cesse captive, contrainte d'entrer dans
 le lit du vainqueur en qualité d'esclave
 plutôt que d'épouse. Cela étoit bon

pour les Grecs qui avoient sous les yeux de pareils exemples : mais cette situation devient choquante pour nous qui ne les avons pas. Ainsi l'Andromaque Française , sans compter bien d'autres considérations , l'emportera toujours par la noblesse de sa douleur , sur la simplicité de l'Andromaque Grecque. Je ne laisserai pas de la mettre sous les yeux telle qu'elle parut sur le Théâtre d'Athènes , mais sans entrer dans aucune comparaison avec celle qui a tiré des larmes de toute la France ; puisqu'après tout il n'y a presque de ressemblance entre les deux Andromaqes , qu'une peinture très-différente d'une mere malheureuse devenue malgré elle la rivale d'Hermione.

Ces deux Princesses sont les principales Actrices d'Euripide. Molossus n'est qu'un personnage d'enfant fait pour fomentier la compassion. Ménélas , Pélée , Oreste sont subalternes , aussi-bien qu'une Suivante , une Confidente , & un Officier. Thétis enfin est amenée machinalement pour dénouer l'intrigue ; & le Chœur composé de femmes Grecques sert à la soutenir. La Scène est à Phthie , ville

400 ANDROMAQUE,
du domaine de Néoptolème fils d'Achille.

A C T E P R E M I E R.

C'est Andromaque elle-même qui ouvre la Scène. On la voit dans un Temple au pied d'un autel dédié à Thétis, proche du Palais de Pyrrhus. De cet asyle où elle s'est jettée pour éviter la mort, elle fait entendre l'histoire de ses malheurs. Elle raconte comment elle a vû la ruine de Troye, son Hector traîné par les coursiers d'Achille, & son fils Astyanax précipité d'une tour; comment le sort l'a livrée en qualité d'esclave à Pyrrhus, & l'a forcée de devenir l'épouse du fils de celui qui a détruit Ilion; comment elle est devenue mere de Molossus, enfant chéri qui lui tient lieu d'Astyanax; comment enfin la jalouse Hermione en épousant ce même Pyrrhus s'est déclarée la plus cruelle ennemie & d'elle & de son fils. Pyrrhus est supposé absent. Hermione soutenue par son pere Ménélas profite de l'absence du fils d'Achille pour condamner à la mort sa rivale & Molossus l'objet principal de sa fureur.

La Princesse Lacédémonienne qui n'a point d'enfans ne peut souffrir le fils de l'étrangere ni la veuve d'Hector. Elle l'accuse d'être cause de l'indifférence de Pyrrhus pour elle , par des enchantemens magiques. Andromaque a dérobé Molossus aux poursuites de ses ennemis : & réfugiée dans la chapelle de Thétis , elle y attend sa rivale qui cherche à la faire périr. Telle est la situation d'Andromaque , énoncée par le Prologue.

Une de ses femmes s'approche avec précaution & marque bien l'excès des maux où cette princesse est réduite. Car ce n'est que par un effet de fidélité que cette femme ose encore lui parler & lui apprendre en secret les nouvelles trames de Ménélas & d'Hermione. Andromaque en l'appellant sa Compagne & non plus son esclave , lui demande avec empressement ce qu'elle vient lui annoncer de nouveau. » Ils ont résolu , dit la Suivante , d'égorger votre fils. Ah , Ciel , reprend » la Princesse , mon fils est découvert : » Je suis perdue ! » La chose est vraie en effet , & Ménélas est sorti du Palais pour aller chercher lui-même sa victime.

Privée de la présence de Pyrrhus qui est allé à Delphes, & de Pélée qui est dans ses Etats de Pharfale, Andromaque prend le parti d'envoyer vers le dernier qui se trouve le moins éloigné, afin de le presser de se rendre au plutôt à Phrthie, pour prévenir cette sanglante intrigue. L'esclave se charge, quoiqu'avec quelque peine, d'une si dangereuse commission. Il y va pour elle de la vie. Mais sa maîtresse la rassure en lui disant, « pour tromper Her-
 » mione sur votre départ vous trouve-
 » rez des ressources dans le génie de
 » votre sexe. » Trait malin contre les femmes. Il y en a plusieurs de cette nature dans cette Pièce. Euripide n'avoit garde de les laisser échaper.

Andromaque seule continue de déplorer ses infortunes, en comparant ce qu'elle est avec ce qu'elle fut autrefois. Elle change même de langage, & prend le ton Elégiaque qui répond aux Stances de nos Tragiques François; mais avec plus d'avantage; puisque l'Elégie a pris sa naissance des larmes & des soupirs qu'elle sçait plus heureusement exprimer que nos Stances. Aussi ne sçauroit-on rendre en notre langue toute l'élégance des plaintes d'Andromaque.

» Malheureux Pâris , s'écrie-t-elle , c'est
 » une Furie , non une épouse que tu
 » amenas à Troye. C'est elle , patrie
 » infortunée , qui te livra en proye aux
 » flammes & au fer du Grec vengeur.
 » C'est elle qui a perdu mon cher Hec-
 » tor si cruellement traîné sur la pouf-
 » siere ; elle enfin qui me voila la tête
 » comme à une captive pour me faire
 » passer sur ces tristes bords. Que de
 » pleurs m'a couté cette cruelle sépara-
 » tion de Pergame en cendres , &
 » d'Hector au tombeau ! Faut-il que
 » je voye la lumiere du jour pour être
 » esclave d'Hermione , barbare rivale
 » qui me réduit à embrasser cet autel ,
 » & à devenir une source de larmes ! »
 Ainsi parle Andromaque chez Racine.

* J'ai vû mon pere mort & nos murs embrasés ,
 J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere ,
 Et mon époux sanglant traîné sur la poussiere ,
 Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
 Mais que ne peut un fils ! je respire , je fers.

Du moins est-ce d'Euripide que Ra-
 cine a puisé le génie de la douleur d'An-
 dromaque , à qui il met si souvent &
 si élégamment , comme Euripide , les

* RACINE , *Andromaque* , Act. III. Sc. VI.

404 ANDROMAQUE,
noms de Troye & d'Hector à la bouche.
Ces noms ont en effet quelque chose
d'enchanteur pour les oreilles un peu
poétiques ; & les idées de ces tems fa-
buleux acquierent toujours de nouveaux
charmes pour les esprits. C'est pour ex-
primer cet enchantement de l'ancien
goût , que la Fontaine s'écrie :

Fable 445. Ilion , ton nom seul a des charmes pour moi.
Lieu fécond en sujets propres à notre emploi ,
Ne verrai-je jamais rien de toi , ni la place
De ces murs élevés & détruits par les Dieux ,
Ni ces champs où couroient la Fureur & l'Audace ;
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me présenter l'image de ces lieux !

Despréaux faisi du même enthousiasme ne s'explique pas moins vivement.

* La fable offre à l'esprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux semblent nés pour les
vers ,
Ulysse , Agamemnon , Oreste , Idoménée ,
Hélène , Ménélas , Pâris , Hector , Enée.
O le plaisant projet d'un Poëte ignorant ,
Qui de tant de Héros va choisir Childebrand !

Il dit bien vrai , & c'est sans doute ce précieux charme des noms fabuleux qui

* *Art. Poët. chant. 3.*

anime le génie du Poëte , & qui répand sur son ouvrage je ne ſçai quel vernis , ſeul capable d'en laiſſer un doux ſouvenir dans les eſprits des Lecteurs. C'eſt-là un des grands avantages des Tragédies Grecques ſur quantité des nôtres.

Je reviens à Andromaque. Un Chœur de femmes Theſſaliennes touché de compaſſion pour elle , vient prendre part à ſa douleur ; ſecours de pure tendreſſe ſans effet , & plus propre à augmenter la triſteſſe Tragique qu'à changer la ſituation des choſes. Ces femmes ne peuvent que plaindre une Princeſſe étrangere. Auſſi , loin d'entreprendre de la conſoler , elles lui annoncent au contraire que tout eſt perdu pour elle ; puisqu'une fiere & puiſſante rivale a réſolu ſa mort. C'eſt pourquoi elles l'exhortent à reprendre ſa fermeté & à ne plus traîner un reſte de vie malheureuſe dans un aſyle qui bien-tôt va lui devenir inutile.

Hermione paroît en ce moment. Orgueilleuſe de ſes parures & de ſes richesses , qu'elle ne doit point , dit-elle , à un époux , mais à un pere ; elle ſe croit en droit de parler avec hauteur à Andromaque , qu'elle traite d'étrangere & de captive. Elle lui reproche

une jalousie & une noirceur qui va , dit Hermione , » jusqu'à employer des » philtres pour me rendre odieuse à » Pyrrhus. Car tel est le génie des fem- » mes Asiatiques. Mais je sçaurai vous » confondre ; mais il n'y aura ni Au- » tel , ni Temple , ni Déesse qui puisse » vous soustraire à la mort que je vous » destine : ou du moins si la main de » quelque Dieu ou de quelque mortel » vous délivre des miennes , ce fera » pour vous contraindre à mettre bas » votre fierté , & à ramper à mes pieds » comme une esclave. « Hermione dit plus encore : elle condamne sa rivale en cas qu'elle échape à ses coups , au soin humiliant d'arroser & de balayer le Palais. Ce sont là de ces choses que je ne dois ni dissimuler , ni traduire. Hermione reprend ensuite son discours avec plus de dignité. C'est pourtant toujours le langage de l'envie & de la fureur. Elle fait souvenir Andromaque qu'elle n'est plus à Troye , mais dans la Grèce , où il est honteux de voir un homme mari de deux femmes , coutume des barbares , qu'elle impute à sa rivale d'avoir introduite chez les Grecs. Le discours d'Hermione chez Racine est d'une hauteur plus fine & plus pal-

liée. Aussi parle-t-elle à la Françoisé.

Andromaque balance si elle répondra à ces outrages au hazard de s'exposer à de pires traitemens. Une juste indignation la détermine. Elle éclate : " Sur
 " quel appui , dit cette Princesse ,
 " oserois-je troubler votre hymen ?
 " Troye en cendres l'emporte-t-elle
 " sur Sparte, & ne suis-je pas captive
 " en ces lieux ? Seroit-ce sur l'avantage
 " d'une jeunesse & d'une beauté qui ne
 " sont plus, sur l'éclat de ma patrie
 " défolée, ou sur mes alliances, que
 " je fonderois mes prétentions ? "
 Cléone parle à-peu-près de la même façon pour Andromaque dans Racine.

* Pensez - vous que des yeux toujours ouverts aux
 larmes

Se plaisent à troubler le repos de vos charmes,
 Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
 De son persécuteur ait brigué les soupirs ?

C'est le même tour, mais ennobli par l'expression. La veuve d'Hector continue ainsi dans Euripide. " Bri-
 " guerois-je le triste avantage de met-
 " tre au monde des esclaves d'Her-
 " mione, fruits malheureux de ma

* *Andromaque Act. II. Sc. I.*

» captivité ? Si vous ne donnez point
 » de successeurs au Trône , souffrira-
 » t-on que mes enfans deviennent Rois ?
 » Les Grecs oublieront-ils qu'il fut un
 » Hector , & que je fus son épouse ?
 » Croyez - moi , si Pyrrhus paye vos
 » soins d'indifférence , prenez-vous-en
 » à vous-même. Votre fierté est le phil-
 » tre dont vous vous plaignez. Dé-
 » trompez - vous , Madame : c'est la
 » vertu , non la beauté qui fixe le cœur
 » d'un époux. Au moindre sujet de
 » mécontentement Pyrrhus vous voit
 » piquée jusqu'au vif vanter la gloire
 » de votre Lacédémone , rabbaïsser Scy-
 » ros , relever vos richesses au-dessus
 » des siennes , & préférer Ménélas à
 » Achille. Hé le moyen de lui plaire
 » à ce prix ! Le faste sied mal à une
 » femme , fût-elle épouse d'un mari
 » intraitable. »

Andromaque lui demande ensuite
 si devenue l'épouse d'un Prince de la
 Trace où les Souverains partagent leur
 lit avec plusieurs femmes , elle porte-
 roit la jalousie & la fureur jusqu'à
 attenter à leur vie. Elle dit sur cela
 des choses qui ne conviennent ni à nos
 mœurs , ni même à la bienséance de
 nos jours , où l'on veut dans les paroles

les publiques & dans les dehors démontrer une réserve plus scrupuleuse que ne l'exigeoit la vertu des Anciens toute sévère qu'elle étoit pour le fonds : ce qui prouve toujours l'impossibilité de traduire entièrement les anciens Tragiques. Andromaque se fait même un mérite d'en avoir bien usé envers les maîtresses d'Hector, & (le dirai-je?) d'avoir allaité des enfans qui n'étoient pas à elle. On ne sçauroit porter plus loin la complaisance, eu égard aux mœurs antiques. Elle reproche enfin à Hermione une mere éperdument jalouse, & dont la fille suit les traces » en paroissant se défier de l'air même » que respire son époux. »

Le Chœur fait ici son office de conciliateur, & veut engager Hermione à contrebalancer ses raisons avec celles de la veuve d'Hector. Mais l'orgueilleuse Lacédémonienne se trouve offensée; & la conversation dégénere en un démêlé assez piquant de vers à vers. Enfin Andromaque déclare qu'elle ne quittera point son asyle: & Hermione la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une manière outrageante. Puis elle s'en va. Le Chœur finit l'Acte par des plaintes élégantes sur le

410 ANDROMAQUE,
jugement de Pâris, cause unique des
maux d'Andromaque, de Troye, &
de la Grèce.

A C T E I I.

Ménélas fait éclorre le dessein qu'Hermione avoit obscurément annoncé. Il amène Molossus qu'il a découvert, & il le présente à sa mère pour la contraindre par cette lâche ruse de sortir de son asyle. En effet, il veut une victime, ou la mere ou le fils. L'arrêt en est porté. Andromaque soutenue par un reste de fierté que lui donne sa fortune passée, éclate en invectives, & confond Ménélas, pour s'être prêté à l'indigne artifice de sa jalouse fille. A ses yeux un pareil Héros n'est plus digne de Troye, & Troye méritoit un autre vainqueur. Que gagnera-t-il en sacrifiant une mere ou son fils? La haine du peuple & le courroux de Pyrrhus. Il est même peu sûr pour lui d'oser accomplir l'un ou l'autre attentat. Que deviendrait Hermione? Pyrrhus seroit-il assez lâche pour la reprendre après un tel forfait? Enfin Andromaque s'offre à la mort; si elle est coupable des crimes que lui impute sa rivale: mais

si elle est innocente , sied-il à un Roi
d'entrer dans les passions d'une femme
& d'épouser sa rage ?

Le Chœur trouve cela trop fier dans
la bouche d'une Princesse indéfendue.
Ménélas outré , justifie sa colere par des
raisons politiques ; & il s'en tient à l'al-
ternative qu'il a proposée , ou la mere
ou le fils. » Cruelle situation , s'écrie
» celle-ci , je suis perdue si je balance
» ou si je me détermine à un choix.
» Barbare auteur de mes peines , pour-
» quoi en voulez-vous à mes jours ?
» Ai-je attenté sur ceux de vos enfans ?
» Ai-je porté le fer & le feu dans vos
» Etats ? Aimée malgré moi de Pyrrhus
» faut-il que je porte la peine de son
» amour ? Que ne l'en punissez-vous
» lui-même ? * Est-ce ma foiblesse
» qui arme votre bras contre moi ? O

* Cette phrase est fort belle : mais elle ap-
partient tout entiere au Traducteur. Sans doute de l'Edi-
teur. qu'il a cru rendre par-là ce vers & demi :

*ἀλλὰ τὴν ἀρχὴν ἀφείς
πρὸς τὴν τελευτὴν ὑπέρθον ἔτος φέρη.*

Ce qui signifie selon moi : » Prenez-vous-en
» aux auteurs du trouble , & remontez jusqu'au
» principe , sans décharger votre fureur sur une

» Troye, ô chere Patrie, à quelle ex-
 » trémité me vois-je réduite ! Falloit-il
 » devenir deux fois mere, pour deve-
 » nir doublement malheureuse ! Mais
 » pourquoi déplorer ces maux ? N'ai-je
 » pas vû les tristes restes d'Hector in-
 » dignement traînés, tout Ilion en flam-
 » me & mon Astyanax précipité * des
 » murs de Pergame ? N'ai-je pas été
 » traînée moi-même sur les vaisseaux
 » des Grecs ? Et pour tout dire enfin,
 » ne suis-je pas devenue l'épouse du
 » meurtrier d'Hector ? Non, non, la
 » vie n'a rien qui me soit précieux. Ma
 » fortune passée & ma destinée présente
 » me la rendent trop odieuse. Il me
 » restoit un fils, (unique & tendre
 » espoir) & voilà qu'on me l'arrache,
 » qu'on l'immole ! C'est moins ma vie
 » qu'ils veulent que la sienne : Ils crai-
 » gnent sa vengeance, s'il échape à
 » leurs coups. » Elle dit le contraire

» infortunée qui n'est nullement responsable
 » des événemens. » Par les auteurs du trouble
 elle entend Pyrrhus, & encore plus Hermione.
 Ou plus succinctement : » Pourquoi me rendre
 » responsable du trouble présent, sans remon-
 » ter jusqu'à son principe ?

* Vers que BARNES a cru devoir ajouter
 pour rendre le sens complet.

dans Racine , & beaucoup mieux fans doute par rapport à Astyanax.

* Hélas , on ne craint point qu'il venge un jour son pere ;

On craint qu'il n'essuyât les larmes d'une mere.

» Mais enfin , répond-elle , je rougirois
 » de ne pas le sauver aux dépens de
 » mes jours. C'en est fait , j'abandonne
 » cet autel ; voici votre victime. Frap-
 » pez. . . . O mon fils , c'est pour toi
 » que je me sacrifie. Si la pitié te laisse
 » vivre , souviens-toi d'une mere ; &
 » si tu revois un pere , raconte-lui en
 » arrosant son visage de pleurs , jus-
 » qu'ou j'ai porté la tendresse pour toi. »
 Chez Racine elle enchérit noblement sur cette pensée. Mais elle ne parle pas à son fils. Ce discours auroit été hors de sa place. Il eût fallu plus de tendresse & moins de leçons. C'est à sa Confidente qu'elle parle ainsi :

† Fais connoître à mon fils les Héros de sa race :

Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace.

Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté.

Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.

* *Andromaque Act. I. Sc. IV.*

† *La même , Act. IV. Sc. I.*

Parle-lui tous les jours des vertus de son pere ,
 Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere.
 Mais qu'il ne songe plus , Cephize , à nous venger ;
 Nous lui laissons un maître : il doit le ménager.
 Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste ;
 Il est du sang d'Hector ; mais il en est le reste ,
 Et pour ce reste enfin ; j'ai moi-même en un jour
 Sacrifié mon sang , ma haine , & mon amour.

Si elle eût parlé à son fils , elle se se-
 roit contentée de dire en le baignant
 de ses larmes :

* O Cendres d'un époux ! ô Troyens , ô mon pere !
 O mon fils , que tes jours coûtent cher à ta mere.

Vainement le Chœur tâche d'exciter
 la compassion de Ménélas & d'Her-
 mione en faveur de la mere & du fils.
 Ménélas non moins lâchement artifi-
 cieux que barbare ne rougit pas de
 confesser son artifice & de manquer à
 sa parole. Maître de la vie d'Andro-
 maque qui est sortie de son asyle , il ne
 promet rien à Molossus , & il l'aban-
 donne au caprice d'Hermione. Andro-
 maque abusée a beau attester l'Equité,
 la Bonne-foi , les Dieux ; on ne l'écou-
 te plus. Réduite au désespoir elle acca-

* La même , Act. III. Sc. VIII.

ble d'invectives & d'imprécations les Lacédémoniens ; & le titre le plus doux qu'elle leur donne est celui de *perfides*. Etoient-ils du tems du Poëte ceux de la Grèce qui méritoient le plus ce titre commun à tous les Grecs ? Ou plutôt n'étoient-ils point alors brouillés avec les Athéniens ! Sans cela Euripide les auroit-il attaqués avec des traits si piquans , lui qui les loue ailleurs ? L'on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet , premiere Partie , Vol. I. Discours troisiéme , Articles VI. VII. & VIII.

Ménélas fait conduire la mere & le fils dans le Palais pour le conduire ensuite à la mort ; & cet intervalle est rempli par le Chœur , qui après avoir imputé les malheurs domestiques à la pluralité des femmes & détesté la barbarie de Ménélas & d'Hermione , plaint le sort d'Andromaque & de Moloffus.

L'une & l'autre reparoissent sur la Scène , apparemment en habits funebres , comme Mégare & ses enfans dans l'*Hercule furieux*. * Andromaque du moins a les mains liées. Leurs

* Dernière Pièce de cette seconde Partie ; Vol. V.

416 ANDROMAQUE,
plaintes entrent dans le corps de l'Inter-
terméde; & ce font de ces exclamations
naturelles qu'une mort prochaine met-
toit dans la bouche des Anciens. Cel-
les de la mere font nobles; & celles
de l'enfant plus naives. La mere le fait
approcher de son sein pour ne s'en
point séparer en mourant. Mais sa ten-
dresse l'emportant enfin sur la fierté,
elle engage ce fils si cher à tomber aux
genoux de Ménélas qui est présent.
Celui-ci demeure inflexible comme un
rocher. C'est ainsi qu'il se qualifie.

A C T E I I I.

La chose amenée à ce point il se
fait une révolution de Théâtre par l'ar-
rivée de Pélée, que le Chœur voit s'ap-
procher. C'est un Vieillard plein de
fermeté, époux d'une Déesse, pere
d'Achille, ayeul de Pyrrhus, & que tant
de titres rendent respectable à Ménélas
qu'il se voit contraint de céder, non
toutes fois sans démêlé. Car cette situa-
tion est une de ces Scènes contentieuses
où les Tragiques Grecs prenoient plaisir
à développer tout l'art d'un dialogue
éloquent en faveur des Républicains
naturellement libres & disputeurs. Pour

tout dire enfin , c'est une de ces Scènes qui malgré cet art n'ont pas le don de nous plaire , parce qu'elles choquent toutes nos manieres , & qu'elles ne conviennent nullement ni au rang , ni à la majesté de nos Souverains d'aujourd'hui. Les deux Grecs en effet ne s'épargnent pas plus les injures que les raisonnemens ; préjugé terrible pour nous contre les Anciens. Voici la substance de cet entretien.

Pélée fort surpris de voir Andromaque liée & traînée au supplice avec son fils , se montre à leurs yeux , & comme une Divinité qui vient les délivrer de ce danger pressant. La Princesse Troienne lui raconte en peu de mots le fait , & les motifs d'Hermione. Tout cela est naturel & tendre : car Andromaque en tombant aux genoux de Pélée , ajoute à la fin ces paroles si belles , (parce qu'elles sont peu recherchées) « ils ont » profité de l'absence de mon époux , » & de l'abandon où je me trouve , » pour me perdre & pour égorger un » enfant qui ne leur a fait aucun mal. » J'ose donc me jeter à vos genoux, Seigneur : car , hélas , ces liens que vous voyez , m'empêchent de les embras-

» fer. » C'est la même naïveté que dans
ces vers de Virgile ,

* *Ecce trahebatur passis Priamēia virgo
Crinibus à Templo Cassandra , adytisque Minerva
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra ,
Lumina ; nam teneras arcebant vincula palmas.*

» On tiroit avec violence du fonds du
» Temple, & du sanctuaire de Minerve,
» la malheureuse Cassandre ; & tandis
» qu'on la traînoit, les cheveux épars ,
» elle levoit vainement au Ciel ses
» yeux encore pleins d'un feu prophé-
» tique : d'indignes liens l'empêchoient
» d'élever les mains. »

» Seigneur , continue Andromaque ,
» sauvez-nous, au nom des Dieux , d'un
» trépas affreux pour une mere , mais
» dont la honte retomberoit sur vous. »
Pélée ordonne à l'instant qu'on délie An-
dromaque. Ménélas d'un ton fier défend
qu'on le fasse : & voilà où commence la
contestation. Le premier demande au
second , de quel droit il tranche du Sou-
verain dans une Cour étrangere. Méné-
las allégué le droit d'allié & d'ami qui
rend l'autorité commune ainsi que les

* *Æneid. l. 2. v. 403,*

biens & les maux. Les répliques piquantes & redoublées amènent les menaces. Le Roi de Sparte déclare qu'il ne relâchera point sa victime ; & le Roi de Thessalie le menace de lui donner du Sceptre sur la tête. Nous avons déjà vu quelque part * cette menace, qui est bien du style d'Homère.

Enfin, Pélée commence un discours suivi où il reproche à son adversaire, comme une lâcheté insigne, d'avoir souffert qu'un indigne Phrygien vînt lui enlever sa femme dans ses Etats, & d'avoir cru Hélène assez sage pour être laissée seule à sa bonne foi. « Et comment Hélène eût-elle été chaste dans » une ville, (c'est Sparte) où l'usage » autorise les jeunes filles à entrer » dans des tournois † vêtues en Amazo- » nes ? » Le Grec peint l'habillement des Lacédémoniennes précisément comme Virgile l'a fait au premier Livre de l'Eneïde, vers 314. où il nous représente Vénus qui s'apparoît à son fils

* C'est dans l'Iphigénie en Aulide. Ménélas menace un esclave du même traitement, Acte II, Scène I. Vol. II.

† J'ai exprimé ainsi les jeux de la course & de la lutte : & par le terme (*vêtues en Amazones*) l'habillement dont il s'agit.

420 ANDROMAQUE,
Enée dans la Forêt de la nouvelle
Carthage :

*Virginis os habitumque ferens & virginis arma
Spartanae : vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce , volucremque fugâ prævertitur Hebrum.
Namque humeris de moreabilem suspēderat arcum
Venatrix , delectatque comam diffundere ventis ,
Nuda genu , nodoque sinus collecta fluentes.*

Et plus , vers 336.

*Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram
Purpureoque altè suras vincire cothurno.*

» * Vénus sa mere vint à sa rencontre.
» On l'auroit prise à son habit & à son
» air pour une fille de Lacédémone , ou
» pour une Reine des Amazones , (une
» *Harpalyce* ; c'étoit une Reine de Thrace ,)
» dans le tems qu'elles s'exercent à
» dompter des chevaux , & que sur le
» bord de l'Hebrus , elles s'efforcent de
» devancer à la course les ondes de ce
» fleuve. La Déesse travestie en chasseuse
» portoit sur l'épaule un joli carquois.
» Sa chevelure négligemment éparse
» étoit le jouet des vents ; & sa robe
» retroussée par une ceinture lui laissoit
» un genou découvert..... les filles de

* Trad. du P. F. CATROU , nouv. édit. 1729.

» Tyr, où j'ai pris naissance, font vêtues & chaussées, comme vous voyez que je le suis. La mode de leur pays est de porrer le carquois, & de chauffer le brodequin.»

C'étoit la même mode chez les filles Lacédémoniennes. Une des loix de Licurgue étoit de les élever dans les plus pénibles exercices du corps. Mais le reste de la Grèce ne goûtoit point cet usage, comme peu conforme à la bienfaisance, du sexe; & c'est ce que Pélée reproche à Ménélas. Il fait tout de suite une peinture d'Hélène, très-peu avantageuse pour elle, mais assez conforme à la vérité. Tous les maux qu'elle a causés aux Troyens & aux Grecs, la perte de tant de héros, les larmes de tant de meres, la mort même d'Achille, & tant d'autres calamités, il les impute au seul Ménélas, à un époux assez lâche pour racheter à si haut prix une Furie * qu'il auroit dû laisser à Troye avec exécration, en donnant même une récompense à ses ravisseurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Ce sont,

* Voyez les mêmes expressions dans Iphigénie en Aulide, Act. II. Sc. II. vol. II.

422 ANDROMAQUE,
à peu de chose près, les propres termes de Pélée.

Il ne ménage pas plus l'honneur de Ménélas en fait de bravoure. Il le représente comme un héros de montre, revenu seul sans blessure, & qui bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenues soigneusement cachées, & n'a rapporté de Troye que celles qu'il y avoit portées : bien différent, veut-il dire, des héros Grecs qui héritoient des armes de leurs ennemis vaincus, ou qui les échangeoient mutuellement par estime, comme l'avoit fait * Ajax avec Hector. Il ajoute que c'est contre son inclination que Pyrrhus a recherché l'alliance de Ménélas. Il lui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigénie, qu'il a extorqué d'Agamemnon sans rougir de contraindre un frere à immoler sa propre fille, tant vous appréhendez, dit-il, de ne pas recouvrer une femme intraitable ! Il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la revoyant, & de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne dans laquelle il vient de le surprendre. Il veut qu'il

* Voyez Ajax de SOPHOCLE, vol. III.

reprenne Hermione ; qu'il en délivre la Thessalie ; & il le menace d'un vengeur dans la personne de Molossus fils d'Andromaque.

Après la réflexion du Chœur , qui trouve trop d'emportement dans le courroux de Pélée , Ménélas prend la parole à son tour , & rend invectives pour invectives. A l'entendre , Pélée est bien peu sage de faire à son allié une querelle sérieuse pour une étrangère qu'il auroit dû chasser au-delà du Phasé , comme issue des ennemis des Grecs , & en partie cause de la mort d'Achille. Quelle honte pour le père de ce héros d'avoir reçu dans ses Etats la veuve d'Hector , & souffert qu'elle lui donnât des petits-fils , opprobre que Ménélas en ami vouloit laver dans le sang d'Andromaque & de Molossus. Quoi donc , si Hermione demeure privée d'enfans , Pélée mettra-t-il le Sceptre aux mains de l'esclave Troyenne ? ne prendroit-il pas lui-même les intérêts d'une fille aussi indignement traitée que l'est Hermione , s'il étoit son pere ? Il se justifie ensuite fort légèrement sur l'article de la valeur. C'est le point qu'un François auroit d'abord vuïdé sans tant de raisonnement. Autre étoit la méthode des

424 ANDROMAQUE,
Anciens. A l'égard d'Hélène, Ménélas rejette tous ses malheurs sur les Dieux, & par-là il raye d'un seul trait tout ce que peut dire la médifance à son désavantage. Il prétend même que le siège de Troye a procuré un grand bien aux Grecs, en les rendant autant de héros. Il se sçait bon gré de n'avoir pas attenté sur les jours d'Hélène, & il voudroit que Pélée eût épargné de même ceux de * Phocus son frere. C'est reproche pour reproche.

Ces vérités piquantes de part & d'autre sont adoucies par le Chœur qui fait son office, comme dit Horace, pour concilier les esprits. Cela n'empêche pas Pélée de repliquer. Il insiste encore sur l'expédition de Troye, dont Ménélas tiroit vanité; « grande injustice, dit » Pélée, d'attribuer au chef la gloire » que les soldats ont achetée au prix » de leur sang. » Ce vers d'Euripide cité

* PAUSAN. *in Corinthi*. Télamon & Pélée ayant invité Phocus leur frere aux 5 jeux ordinaires des Grecs, Pélée frappa exprès Phocus d'une pierre qui lui tenoit lieu de disque. Ce que PAUSANIAS ajoute fait voir que ce crime étoit douteux, ou du moins qu'il passa pour tel. Ainsi c'étoit malignité à Ménélas de le reprocher.

par Clytus avec autant d'imprudence que de malignité pour rabaisser Alexandre , couta la vie à ce favori.

Au milieu de ce discours Pélée s'avance vers Andromaque , la relève , ordonne à son petit-fils de la délier , & il la délie lui-même en lançant des traits d'indignation contre Ménélas pour avoir si cruellement traité une Princesse dont le crime unique est d'être mere , tandis qu'Hermione ne l'est pas. Il parle en maître ; il veut que le pere & la fille retournent à Sparte ; il leur prépare un ennemi redoutable dans Molossus , & il se déclare lui-même plus leur ennemi que ne fut Pâris.

Ménélas prend le parti d'une modération affectée : une guerre le rappelle , dit-il , dans ses Etats , & ne lui laisse pas le loisir de terminer un pareil démêlé. Mais il déclare qu'il reviendra furieux , si l'on ne fait pas justice à Hermione. Quant aux paroles de Pélée , il dédaigne d'y répondre , & il se retire. Andromaque rend grâces à son libérateur. Mais semblable à une timide colombe à peine échappée des ferres du vautour , elle craint encore que Ménélas ne l'enleve à Sparte avec son fils. Pélée la rassure par les paroles peu honora-

426 ANDROMAQUE ,
bles à Ménélas ; car il compte moins
sur ses propres forces que sur le peu
de valeur de son ennemi ; & pour re-
mettre entierement Andromaque de sa
frayeur , il la remene dans le Palais. Le
Chœur dans l'Interméde envie le bon-
heur des Grands que leurs alliances
mettent toujours en état de se soute-
nir mutuellement dans les plus affreux
dangers , & il loue la valeur & la fer-
meté de Pélée.

A C T E I V.

La Confidente d'Hermione toute
effrayée vient avertir le Chœur , que sa
maîtresse déchirée par ses remords & li-
vrée au désespoir dans la crainte de Pyr-
rhus offensé veut se donner la mort , &
qu'on a de la peine à la défendre contre
elle-même En effet on entend dans le
Palais le bruit des domestiques qui lui
arrachent le poignard dont elle veut se
frapper. A l'instant elle paroît sur le
Théâtre. Elle arrache sa coëffure ; elle
déchire ses vêtemens ; elle jette des
cris qui marquent toute la violence de
son repentir & de ses allarmes.

Le Chœur & la Confidente font de
vains efforts pour calmer son esprit , &

pour dissiper ses inquiétudes. Elle ne cherche que le poignard qu'on lui a ravi. Elle ne songe qu'à se précipiter dans les flammes, ou du haut d'un rocher. Quelquefois elle se représente sa triste situation ; elle est abandonnée d'un pere qui vient de partir, livrée à ce qu'elle croit, à la vengeance d'Andromaque, & contrainte de ramper aux pieds de l'étrangere. C'est ce qu'a heureusement imité Racine. *

Est-ce là, dira-t-il †, cette fiere Hermione ?
 Elle me dédaignoit : une autre l'abandonne.
 L'ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix
 Apprend donc à son tour à souffrir des mépris.
 Ah, Dieux !

Toutefois, il le faut avouer, quoique Racine se dise redevable à Euripide du caractère d'Hermione, il l'a beaucoup annobli par l'heureux tour qu'il a scû donner à son Poëme. Encore une fois on ne peut faire aucune comparaison entre deux Andromaques d'un caractère si différent.

» Princesse, reprend la Confidente,
 » je n'approuve pas plus vos craintes

* *Andromaque Act. II. Sc. I.*

† Oreste.

» que votre attentat sur la rivale Troyen-
 » ne. Pensez-vous en effet que Pyrrhus ,
 » (dût-il être gagné par les larmes de
 » l'Etrangere ,) voulût porter son ressen-
 » timent au point que vous l'imaginez ?
 » Non , non , vous n'êtes pas à ses yeux
 » une captive tirée des cendres de Troye.
 » Fille d'un grand Roi , née dans un
 » Etat opulent , suivie d'une riche dot ,
 » votre alliance lui est trop précieuse.
 » Ne croyez pas non-plus qu'un pere
 » vous ait abandonnée , ni qu'il souffre
 » que Pyrrhus vous outrage. Remettez-
 » vous , Madame ; & rentrez dans votre
 » appartement. Evitez la honte de pa-
 » roître en l'état où vous êtes. »

Sur cela le Chœur voit arriver un
 Etranger qui demande où est le Palais
 de Pyrrhus , & qui se donne pour Oreste
 fils d'Agamemnon. Ce Prince en effet
 aimoit Hermione , & son amour lui
 faisoit prétexter un voyage vers l'Oracle
 de Delphes , tandis qu'il venoit à dessein
 d'enlever son amante dans l'absence de
 Pyrrhus. Hermione avertie est charmée
 de retrouver Oreste , & de profiter de
 sa tendresse pour se mettre à couvert
 de la vengeance de son Epoux. Elle se
 jette aux pieds du fils d'Agamemnon ,
 & lui raconte avec beaucoup d'artifice

son attentat & ses craintes. Car sans entreprendre de justifier son crime, elle en rejette tout l'odieux sur les horribles conseils de quelques femmes, qu'elle peint très-naivement comme des Sirènes cruelles; qui par leurs paroles envenimées ont fait glisser dans son sein le poison de la plus amère vengeance.*

» Que voulez-vous, ajoute-t-elle? La
 » douceur de se venger, l'absence de
 » Pyrrhus, la présence de Ménélas, mes
 » grandes richesses, & la qualité de Rei-
 » ne & de rivale d'une Etrangere, tout
 » m'applanissoit le chemin du crime. »
 Sur quoi elle fait une réflexion peu honorable au sexe. A l'en croire, » tout
 » époux sensé doit interdire à son épouse
 » les visites même des femmes. Ce sont
 » autant de voix qui donnent de funes-
 » tes leçons, les unes par intérêt, les au-
 » tres par passion, d'autres pour avoir
 » des compagnes de leurs dé églements.»
 Hermione veut même qu'on employe

* » Il semble qu'Hermione dit vrai en une
 » Tragédie d'EURIPIDE, quand elle parle
 » ainsi,

Entrant chez moi femmes de mauvais nom
 Ont ruiné mon los & bon renom.

PLUT. tr. du Mar. trad. d'AMYOT.

les verroux & les grilles pour se garantir de ces Sirènes. Que diroit Moliere de ces grilles & de ces verroux ? Le Chœur tout composé de femmes en est véritablement piqué, & il ne pardonne cet emportement qu'à un excès de douleur.

Oreste ravi de trouver les choses au point où il les vouloit, confesse qu'Hermione est l'unique objet de son voyage, & il met à profit les conjonctures pour faire sa déclaration. En un mot il met à prix son secours. « Si Hermione veut » être libre & sortir des Etats de Pyrrhus, » il faut qu'elle épouse Oreste : aussi- » bien lui fut-elle promise par Pélée. » Mais elle devint la récompense d'un » guerrier qui avoit combattu à Troye ; » & le fils d'Agamemnon eut beau prier » le fils d'Achille de ne pas troubler cet » amour : le Prince Thésalien ne répon- » dit que par des outrages. Il reprocha » à Oreste d'être la proie des Furies, » après avoir été le bourreau de sa mere : » affront que cet amant n'a pû dévorer, » & que l'amour d'Hermione a gravé » plus profondément dans son cœur. » Tel est le fonds du discours d'Oreste, beaucoup moins rempli d'art que le rôle que lui donne Racine.

Hermione renvoye son amant à Pélée sur ce qui concerne l'hymen. C'est se rendre : quant aux autres conditions elle le prend au mot , prête à le suivre dans la crainte du sort qu'elle prévoit.

» Ne craignez désormais, répond Oreste, » ni Pélée, ni Pyrrhus. » Pour celui-ci, le fils d'Agamemnon déclare qu'il va le chercher à Delphes, & laver son affront dans le sang de cet orgueilleux rival : projet barbare, auquel Hermione consent par son silence. On voit assez combien l'Hermione Françoisé conduit différemment son intrigue. C'est elle plus qu'Oreste qui tue Pyrrhus, & qui le tue malgré elle par les mains d'un amant détesté, à qui elle redemande ses jours après l'avoir contraint à cet attentat. Chez Euripide Oreste & Hermione partent sur le champ pour Delphes, ou Pyrrhus étoit allé demander raison à Phœbus du meurtre d'Achille; impiété qui fera le dénouement de la pièce.

A C T E V.

Pélée s'apperçoit qu'Hermione s'est échappée secrettement avec Oreste, & il apprend du Chœur tout le détail

432 ANDROMAQUE,
de la conjuration contre Pyrrhus. Comme il est sur le point d'envoyer vers lui , il voit paroître un Député qui vient lui raconter tous les malheurs qu'il appréhendoit : chose visiblement contraire à la vrai-semblance , puisqu'Oreste loin d'avoir eû le tems de faire tout ce que dit l'Envoyé , n'a pas même pû arriver au Temple de Delphes. C'est , je pense , la premiere fois que nous ayons vû Euripide s'oublier à ce point , lui qui , aussi-bien que ses Contemporains , étoit si exact à garder toutes les vrai-semblances du tems & du lieu.

En effet le député , après avoir accablé d'abord Pélée , en lui disant brusquement que les Delphiens & Oreste ont tué Pyrrhus , fait le détail de cette action , qui sans compter le voyage exigeoit au moins quelques heures : narré trop peu conforme à nos manieres pour le traduire littéralement. En voici la substance : « Pyrrhus avoit passé trois » jours à Delphes. On soupçonnoit qu'il » vouloit reconnoître le Temple pour » en enlever les Trésors. Ce soupçon du » peuple étoit fondé sur ce qu'il enten- » doit Pyrrhus se plaindre d'Apollon
comme

» comme de l'assassin d'Achille. Le Sé-
 » nat s'assemble : on environne secrète-
 » ment le Temple de gardes. Cependant
 » Pyrrhus commençoit le sacrifice, où
 » il prétendoit expier la faute qu'il avoit
 » commise en demandant raison au
 » Dieu de la mort de son pere, comme
 » si Apollon en eût été le coupable au-
 » teur. Oreste se glisse dans le Temple,
 » & par des bruits sourdement semés,
 » il change les soupçons en évidence.
 » A l'instant les Delphiens armés assié-
 » gent Pyrrhus de toutes parts, & le
 » poursuivent l'épée à la main. Il se
 » dérobe à leurs coups, se saisit des
 » armes suspendues aux colonnes, s'a-
 » vance vers l'Autel, & fait face à tous
 » les assaillans. »

Ici le Député s'étend sur les efforts plus qu'humains de son Héros. Pyrrhus quoique blessé évite avec son bouclier une grêle de traits & de pierres. Mais il avoit trop à faire : car on lui lançoit jusqu'à des brochets. Voilà par exemple, ce qu'un François ne sçauroit traduire, non-plus que les sauts agiles que faisoit Pyrrhus pour parer tous ces traits. Nous voudrions avec raison qu'on nous dît en deux mots, comme Racine :

* Chacun se disputoit la gloire de l'abattre.
 Je l'ai vû dans leurs mains quelque tems se débattre ,
 Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober :
 Mais enfin à l'autel il est allé tomber.

Euripide non content d'une opiniâtre défense, lui fait faire encore une vigoureuse attaque. Pressé de toutes parts Pyrrhus se jette à corps perdu à travers les Delphiens, & il les fait fuir comme de timides colombes à l'aspect du vautour. Un grand nombre tombe sous ses coups redoublés : mais une voix divine se fait entendre de l'autre du Temple, & ranime les combattans. Un Delphien commence ; les autres achevent, & tous veulent avoir part à la gloire de frapper Pyrrhus. Ils l'accablent même après le trépas. Enfin, l'on apporte son corps sur le Théâtre, & tout cela se fait presque en un clin d'œil.

Ce spectacle acheve de désespérer Pélée. Il embrasse le cadavre de son petit-fils, le baigne de ses pleurs, & par un retour de douleur, il voudroit qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troie.

* *Andromaque Act. V. Sc. III.*

Enfin, il exprime sa tristesse par tout ce que les Tragiques Grecs ont de plus naturel. Le Chœur en augmente l'impression, & tout le Théâtre ainsi agité représente un Roi & son peuple en pleurs. C'est le deuil ordinaire des Grecs au sujet des morts.

Cette lugubre cérémonie est interrompue tout-à-coup par l'arrivée d'une Déesse, qui traversant les airs, descend sur le Théâtre, & se fait connoître pour Thétis femme de Pélée. Elle console ce Prince par son propre exemple. Toute Déesse qu'elle est, il lui a fallu perdre Achille, & obéir au Destin. Elle veut donc que Pélée suspende sa douleur, pour aller inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, & de laisser à la postérité un monument de la violence d'Oreste. Elle ordonne qu'Andromaque aille chez les Molosses épouser Hélénius, afin de donner lieu à Molossus, reste unique des Æacides de procurer des successeurs légitimes au Trône de Molossie. Par-là le sang Grec & Troyen, d'Achille & d'Hector, réuni dans Andromaque & Pyrrhus, se perpétuera dans un puissant Royaume.

Quant à Pélée, l'honneur qu'il a d'être

l'Époux d'une Déesse lui vaudra la divinité. Pour cela Thétis lui donne ordre de se retirer dans une grotte des Isles fortunées , où il reverra Achille déifié. Elle viendra ensuite le prendre accompagnée de cinquante Néréides pour l'enlever comme son Époux dans le Palais de Nérée , en lui donnant la qualité de demi-Dieu.

Comme la morale de cette pièce roule sur le bonheur des mariages bien assortis , & sur les horreurs qui accompagnent la polygamie , l'on peut dire que c'est autant la punition de Pyrrhus , que l'établissement d'Andromaque chez les Molosses.



L E S
S U P P L I A N T E S ,
T R A G É D I E D ' E U R I P I D E .

QUOIQUE cette Tragédie paroisse porter le même titre qu'une de celles d'Eschyle, le sujet en est toutefois très-différent. Les Suppliantes d'Eschyle ne sont autre chose que l'histoire des Danaïdes, ainsi qu'on l'a vû. * Mais les Suppliantes d'Euripide nous rappellent l'histoire des sept Chefs devant Thèbes : du moins en sont-elles une suite toute naturelle. Du reste la pièce d'Euripide a beaucoup de rapport à celle d'Eschyle.

Les Argiens que Polynice avoit amenés au pays Thébain avoient été battus & contraints de lever le siège après un grand échec. Créon devenu Roi de Thèbes par la rage des deux freres qui s'entrégorgerent fit jeter les cadavres des Argiens avec défense de leur rendre

* Voyez Tom. III.

les derniers devoirs, chose plus précieuse aux Payens que la vie même. Adraſte Roi d'Argos outré de cet affront, mais trop foible pour le venger, prend le parti d'aller à Eleuſine ville de l'Attique, ſuivi des meres & des épouſes qui avoient perdu leurs maris ou leurs fils au ſiége de Thèbes, pour ſupplier Thèſée Roi d'Athènes de prendre les armes en leur faveur contre Créon, & de faire inhumer tant d'illuſtres morts dans ſes Etats, puisqu'on leur refuſoit la ſépulture au pays Thébain. Voilà ce qu'Euripide nomme les *Suppliantes*. Cette troupe de femmes qui accompagnent Adraſte fait le personnage du Chœur. Les Acteurs ſont Adraſte, Thèſée, Æthra mere de Thèſée, Evadné femme de Capanée, l'un des ſept Capitaines morts au ſiége, Iphis ſon pere, deux Héraults, un Officier, un jeune Enfant, enfin la Déeſſe Minerve. La Scène eſt dans le Temple dédié à Cérés à Eleuſine pays de la Grèce, où ſuivant la Fable, l'on vit pour la première fois l'uſage de fermer le bled, par les bienfaits de cette Divinité. Cette pièce fut jouée ſous l'Archonte Antiphon l'an troiſième de la 90^e. Olympiade, dans le tems que les Argiens & les Lacédémoniens faiſoient

une ligue après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

ACTE PREMIER.

Le spectacle de l'ouverture devoit être frappant. Car on y représente *Æthra* au pied d'un autel, son offrande à la main, & environnée de Prêtres, le Temple rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule le Roi *Adraсте* qui a la tête voilée, & qu'entoure une troupe de petits enfans de ces Dames *Argiennes*, tous en posture de *Supplians*. *Æthra* adresse la parole à *Cerès* & aux Ministres de ses autels. Elle fait des vœux pour elle, pour *Thésée*, pour *Athènes* & pour *Trézéne* sa patrie, & prie les Dieux d'en écarter les malheurs. Elle avoue que ses vœux naissent d'un retour sur elle-même à la vûe des illustres affligés qui viennent de tomber à ses pieds, & d'implorer son secours. Voilà l'effet ordinaire de la compassion; & ce sont-là de ces traits de la nature qui n'échappent gueres aux Poëtes Grecs. Dans le cours de sa priere elle fait connoître les *Supplians*, la cause de leur affliction & le motif de leur

440 LES SUPPLIANTES ,
voyage. Elle peint en un mot tout ce que je viens de dire ; & c'est de cette belle Scène que Stace a pris la matière du douzième Livre de sa Thébaïde. L'artifice d'Euripide en cette ouverture la rend plus intéressante que la plûpart des autres Prologues du même Auteur.

Æthra revient au but principal de son sacrifice. C'est pour les biens de la terre qu'elle invoque Cerès en lui présentant des épis. Dans cette cérémonie elle se croit obligée par humanité envers des étrangers d'attendre Thésée, qu'elle a (dit-elle) envoyé chercher pour l'engager à prendre en main leurs intérêts.

Le Chœur de femmes s'avance , & redouble ses prieres avec beaucoup de marques de douleur. Ce sont des époux , ce sont des fils qu'elles pleurent , & dont on leur refuse impitoyablement les Cendres. « O Reine , vous sçavez par » vous-même , disent-elles , ce que c'est » qu'être mere. Prenez part à notre » deuil , rendez-nous par le secours de » Thésée ce que nous eûmes de plus » cher. Ce n'est point la Déesse que nous » venons supplier. C'est vous seule ; & » vous êtes en état de soulager nos dou- » leurs. Mere d'un Roi fortuné , vous

» pouvez adoucir notre misere ; & nous
 » ne demandons pour toute grace que
 » les tristes restes de nos fils pour
 » les embrasser & les arroser de nos
 » pleurs. »

Elles font ensuite un de ces petits Chœurs , qui sont souvent mêlés dans le cours des Scènes Grecques , sous le nom de Strophes & d'Antistrophes ; & cela en se frappant la poitrine , & en renouvelant à la maniere des Grecs un deuil , qu'elles disent être si naturel aux meres , que la mort seule est capable de le terminer.

Thésée arrive sur ces entrefaites , & sans rien voir encore , il entend des cris. Il tremble pour sa mere. Puis en tournant ses regards vers l'autel , il la voit au milieu de cette troupe de personnes éplorées , qui lui paroissent étrangères , & dont les cheveux coupés & les habits peu conformes à la pompe d'un sacrifice , piquent de plus en plus son inquiete curiosité. Æthra lui déclare en deux mots quels sont tous ces supplians. Cela est interrompu par des gémissemens & des pleurs ; ce qui fait voir de plus en plus que le spectacle & le jeu de l'action faisoit une des principales parties des Tragédies anciennes. Adraste

442 LES SUPPLIANTES,
se dévoile , & par des vers entre-coupés
de réponses & d'interrogations , il inf-
truit Thésée de son histoire. Il lui ap-
prend comment par un Oracle d'Apol-
lon , sans doute mal compris , & que
nous avons marqué dans les *Phénicien-*
nes , * il avoit donné ses deux filles en
mariage à deux exilés Tydée & Polyni-
ce ; alliance qui l'engagea dans la mal-
heureuse guerre de Thèbes ; qu'il entre-
prit contre la volonté des Dieux , & par
les conseils d'une jeunesse vive & bouil-
lante qui ne respiroit que la vengeance :
témérité ordinaire , dit-il , qui a perdu
tant de Rois ! « *Blanchi sous le Diadê-*
» *me , & plus heureux autrefois , je dois*
» *rougir d'embrasser vos genoux. Jugez*
» *de mes malheurs par la situation où*
» *vous me voyez réduit. Rendez-nous*
» *nos chers morts. Soyez sensible à mes*
» *maux , & à ceux de tant de meres*
» *malheureuses. Songez qu'elles ont en-*
» *trepris un pénible voyage pour im-*
» *plorer non la Déesse , mais Thésée.*
» *Elles ne veulent que rendre à leurs*
» *fils des devoirs qu'elles auroient dû*
» *attendre d'eux. Songez qu'il sied à*
» *l'homme heureux de jeter des re-*

* *Voyez ci-dessus , Tom. IV.*

» gards propices sur les personnes affli-
» gées. »

Cette dernière sentence est poussée trop loin pour nous, qui sommes amateurs de la précision, & ennemis des longues morales. Car Adraсте y fait entrer, je ne sçai comment, une pensée, devenue depuis favorite à tous les Poëtes, à sçavoir, que la poësie veut un esprit serain, & que, comme dit Despreaux,

* Un Auteur qui pressé d'un besoin importun
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul, quand il voit les Ménades,
Et libre du fouci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un Sonnet.

Adraсте continue, & prévient l'objection qu'on peut lui faire. Roi d'Argos ne sçauroit-il trouver de ressource dans ses propres Etats? Il avoue qu'il ne le peut; & qu'Athènes est la seule ville, & Thésée le seul Roi qui puisse tirer vengeance de l'affront fait aux Argiens; cela est mis pour flater les Athéniens.

Thésée répond, & commence son

* DESPR. *Art. Poët. chant 4. v. 18.*

discours par un éloge de la Providence des Dieux. Puis il retombe sur l'orgueil humain, qui prétend trouver à redire à leur Ouvrage. Il fait l'application de cette morale un peu trop étendue à Adraсте, qu'il blâme d'avoir manqué de respect aux Oracles, & donné imprudemment ses filles à deux étrangers souillés de crimes. L'alliance que l'on contracte avec les coupables confond avec eux le juste dans le châtement. Le mépris des Oracles & une aveugle confiance en de jeunes gens qui ont poussé Adraсте à une guerre téméraire, est la source de ses malheurs. Thésée fait ici le caractère des esprits remuans dans un Etat, " ils courent, dit-il, » après les honneurs aux prix d'une guer- » re injuste, & mettent tout leur art à » corrompre les citoyens, l'un pour » obtenir les charges militaires, l'autre » pour se mettre en état de venger ses » querelles particulieres, un autre pour » s'enrichir, & tous sans se mettre en » peine du tort irréparable qu'ils font » au peuple. Car il y a trois sortes de » citoyens. Les uns riches, sont inca- » pables de servir l'Etat, & ne songent » qu'à accumuler richesses sur richesses; » les autres envieux dans leur indi-

» gence , & donnant tout à la haine fe-
 » crette qu'ils ont pour les riches , leur
 » lancent des traits envenimés à l'insti-
 » gation des mauvais chefs qui les gou-
 » vernent. Des trois parts la moyenne
 » est l'appui & le salut de l'Etat. C'est
 » elle qui le maintient dans l'observa-
 » tion des bonnes loix. » Ce font-là au-
 tant de leçons pour Athènes ; & si Euri-
 pide eût eû des commentateurs con-
 temporains , comme Despreaux , nous
 sçaurions sans doute le fin de plusieurs
 anecdotes renfermées dans ce passage &
 dans toute cette pièce qui n'est qu'une
 allégorie aux intérêts de la Grece. Les
 Argiens avoient été battus par ceux de
 Lacédémone , cette même année 14^e.
 de la guerre du Péloponnèse. Les Athé-
 niens apparemment n'auroient pas été
 fâchés de gagner les Argiens ; & c'est-
 là , sans doute , le secret politique de
 cette Tragédie , qui tend à les détour-
 ner de faire aucun traité avec les Lacé-
 démoniens ennemis d'Athènes.

Thésée après avoir ainsi parlé avec
 beaucoup de gravité , juge qu'il est in-
 juste de servir l'imprudencce & la témé-
 rité. » Après cela , dit-il , oserois-je vous
 » secourir ? Hé , que dirai-je à mon
 » peuple ? Quel prétexte honnête pour-

» rois-je lui apporter ? Non , non ; votre
 » entreprise a été trop mal concertée
 » pour nous y engager sous les mêmes
 » auspices. »

ADRASTE. Je ne suis point venu à vous comme à un Juge de ma conduite , mais comme à un Médecin dans mes maux. S'il se trouve que j'ai mal fait , je ne cherche pas ici un vengeur qui me punisse , mais un ami qui me relève. Si vous refusez ma juste demande ; c'est à moi d'acquiescer : que ferois-je ? Venez , mères infortunées , retournez sur vos pas , jetez par terre ces inutiles rameaux , & prenez à témoin les Dieux & la Terre , Cerès & le Soleil , que vos prieres ont été rejettées par un Roi à qui * le sang nous unissoit. Quoi , Thésée , vous foulerez aux pieds des nœuds si saints ! Vous renverrez sans pitié ces Matrônes que leur âge & leur douleur devoient vous rendre si respectables ! Non , je ne puis le croire. Les autels servent d'asyle aux animaux , les autels aux esclaves , & les Etats florissans aux peuples affligés, dans

* Æthra mere de Thésée étoit fille de Pitthée , & par conséquent Pélovide : ainsi elle tenoit aux Argiens.

l'idée qu'il n'est point ici-bas de félicité durable.

Le Chœur pour achever d'ébranler Thésée se jette à ses pieds en redoublant ses cris. Thésée n'est pas insensible, mais Æthra pénétrée de compassion se voile le visage. Le Roi d'Athènes est touché des pleurs de sa mere. Après avoir pris pour bien parler les précautions de bienfiance, sur lesquelles les femmes Grecques étoient si délicates elle rompt le silence; elle allégué à son fils le respect dû aux asyles & aux Dieux; la gloire qui revient du secours qu'on donne aux affligés, & l'inconvénient de flétrir par un refus la gloire d'Athènes & de Thésée même.

Le Roi convient enfin qu'il y va de sa gloire, s'il ne suit pas les conseils de sa mere. Vengeur qu'il est de la justice, & le fléau le plus redoutable des forfaits, lui seroit-il de se dérober à une occasion de signaler son courage & son équité? Il promet donc de s'armer contre Thébes: mais il veut que le peuple y consente, pour donner plus de poids à cette expédition. Car il déclare qu'il gouverne en pere une ville libre, & qu'il donne toujours à ses citoyens le droit de suffrage. C'est un

448 LES SUPPLIANTES ,
tour du Poëte pour intéresser davantage le peuple Athénien en faveur de Thésée. Le Chœur finit par des actions de graces qui marquent sa reconnaissance & sa joye , avec un éloge des Athéniens & de leur Roi.

A C T E I I.

Thésée rentre sur la Scène suivi d'un Hérault d'armes , personnage muet , à qui il parle à peu près en ce sens. « Allez
» trouver le Roi de Thèbes, & portez-
» lui ces paroles en mon nom. Thésée
» vous prie de rendre les morts d'Argos.
» A ce prix , il vous offre l'amitié des
» Athéniens. Si Créon y consent , re-
» venez sur vos pas. S'il le refuse , vous
» lui direz , qu'il s'attende à me voir
» les redemander à la tête d'une armée ,
» au puits de Callichore. » C'étoit un lieu peu éloigné d'Eleusine ainsi nommé à cause des danses sacrées qu'y faisoient les femmes en l'honneur de Cerès.

Tandis que le Roi d'Athènes donne ses ordres à son Ambassadeur , il en survient un de la part de Créon : ce qui donne lieu à Thésée d'arrêter le sien. Le Député Thébain demande le

Monarque d'Athènes ; & Thésée se fait connoître à lui , en le reprenant de son erreur. Il lui apprend qu'il ne veut être que le Chef , & non le Souverain des peuples ; & qu'Athènes est une ville libre , où tout citoyen riche ou pauvre a droit de suffrage. Cela fait naître une dispute singulière entre ce Prince & le Député sur les avantages de l'Etat Monarchique & du Républicain. L'Envoyé commence , & insiste sur le choix des Magistrats Républicains, qu'il compare à un coup de dez , sur l'abus de l'éloquence qui tourne l'esprit des citoyens , comme il lui plaît , & qui les fait passer du blanc au noir , sur l'aveuglement d'une multitude peu éclairée , enfin sur l'adresse des méchans à s'élever aux premiers Emplois. Tout ceci est amené finement par une prétermission. Car le Député relève le Gouvernement de Thèbes , en montrant ce qu'il n'est pas , pour retomber par contre-coup sur celui d'Athènes. Mais comme il étoit peu sûr pour Euripide de faire l'objection bien forte , les traits ne sont pas assez marqués , & ne sont jettés qu'indirectement & comme en passant.

Toutefois Thésée trouve l'Envoyé

un peu discoureur, & il se croit obligé de le refuter. Il déclare que « rien » ne lui paroît plus pernicieux que » l'Etat Monarchique : que les loix se » taifent sous un Souverain, au lieu » qu'elles parlent également en faveur » du pauvre & du riche dans une Ré- » publique ; qu'il n'y a d'arbitre entr'eux » que l'équité ; que chaque citoyen » peut ouvrir des avis pour le bien pu- » blic ; que c'est-là le moyen de se dis- » tinguer : qu'au contraire dans un Royau- » me, les gens de bien sont suspects, » & n'ont souvent d'autre prix de leur » probité & de leur droiture que la » mort. Que sert, (continue-t-il plein » de son enthousiasme Républicain) » d'amasser pour ses héritiers des richesses dont un Tyran ravira la meilleure » part, & d'élever avec soin des filles » qui deviendront la proie de ses désirs » effrenés, & un sujet de larmes pour » leurs parens ? Me punisse le ciel si » jamais je contrains aucun citoyen » d'épouser mes filles ! » Voilà ce que répond Thésée : puis il demande à l'Ambassadeur ce qui l'amène, en lui disant avec dignité qu'il le feroit repentir de ses discours trop libres, s'il ne respectoit en lui le titre d'Envoyé & le droit de gens.

Celui-ci fait sa commission avec hauteur. Au nom de son maître il défend à Thésée de recevoir Adraste ; où s'il est arrivé il ordonne qu'on le chasse avant le Soleil couché, & qu'on se garde d'écouter ses demandes, puisque les morts Argiens n'intéressent en rien Athènes. On menace Thésée de la guerre, s'il refuse d'obéir. L'Ambassadeur pour donner plus de force à ses paroles exagère les maux de la guerre, & la témérité des Républiques qui n'en sentent pas assez les conséquences, parce que chacun des citoyens en opinant à prendre les armes, se croit à l'abri du danger ; au lieu qu'ils iroient bride en main, si chacun en portant son suffrage avoit la mort sous les yeux. Il colore même d'une apparence de justice la conduite de Créon à l'égard des Argiens. C'est le ciel qui semble les avoir condamnés, puisque Capanée a été frappé de la foudre. Athènes prétend-elle s'opposer aux Dieux & les surpasser en sagesse ? Sa vaine compassion doit-elle aller jusqu'à protéger des méchans ?

A ce discours, Adraste ne peut plus se retenir. Il éclate contre l'Ambassadeur : mais Thésée l'arrête. « C'est à » moi, dit-il, non vers vous, qu'il est

» envoyé. » Il se met donc en devoir
de répondre ; & il le fait si noblement
que son discours l'emporte sur celui de
l'Ambassadeur , & jette un grand inté-
rêt sur la Scène. Il dit : « Qu'il ne re-
» connoît pas Créon pour son maître.
» De quel droit prétend-il faire la loi
» à Athènes ? Quel étrange renverse-
» ment ! Que ce n'est point Athènes
» qui commence la guerre ; mais qu'elle
» la soutiendra pour maintenir une loi
» des Grecs aussi sacrée que celle de
» donner la sépulture aux morts : qu'il
» doit suffire aux Thébains de s'être
» vengés en ôtant la vie à leurs enne-
» mis sans porter la barbarie jusqu'à
» les poursuivre au-delà du trépas ; que
» comme les esprits retournent à leur
» principe , les corps sont dûs à la terre
» qui est leur mere ; que ce n'est pas
» seulement Argos , mais toute la Grece
» qui est offensée par le procédé de
» Créon : que cet exemple pernicieux
» suffiroit pour étouffer le courage des
» guerriers. Quoi ? continue-t-il , vous
» faites parade de fierté & de menaces
» devant nous , & vous craignez des
» morts ? Appréhendez-vous que s'ils
» sont inhumés , ils ne viennent un jour
» à percer le sein de la terre pour s'ar-

» mer de nouveau contre vous , ou qu'il
 » ne sorte de leurs cendres des ven-
 » geurs ? Songez plutôt que la fortune
 » se joue des foibles mortels ; que tel
 » est heureux aujourd'hui qui demain
 » ne le sera plus ; que tout mortel enfin
 » doit être dans la défiance de son sort
 » & ne pas accabler un ennemi humilié ,
 » sur-tout en violant les loix les
 » plus sacrées de l'humanité. Hâtez-vous
 » donc de nous rendre ces morts , où
 » je vais moi-même les reprendre à
 » main armée. Il ne fera pas dit que
 » Thésée souffre impunément que la
 » loi des Dieux soit foulée aux
 » pieds. »

Le discours de Thésée est encore soutenu par les acclamations du Chœur. Il se fait ensuite une dernière contestation , mais courte & dans le vrai goût du Théâtre entre le Roi & le Député. Le second déclare que les morts ne seront point enlevés , & le premier qu'ils le feront. Il y a même des reparties très-vives , telles que celle-ci. L'Envoyé représente au Roi les dangers d'une guerre douteuse. « J'ai essuyé , répond-il, beau-
 » coup d'autres dangers. » Et sur ce qu'on lui demande ; s'il se croit capable de tenir tête à tout l'Univers. « Oui ,

454 LES SUPPLIANTES ,
» dit Thésée , à tous les méchans. » Enfin
le Roi impose silence au Hérault par ces
paroles : « Retirez-vous. Toute votre
» fierté n'aura pas l'avantage d'exciter
» mon courroux. Il n'est plus question
» de vains discours , il faut agir. J'irai
» moi-même annoncer mon arrivée à
» Créon. Partez. » Il veut qu'Adraсте
demeure, & il se réserve à lui seul l'hon-
neur de la victoire , outre qu'il craint de
s'associer au malheur qui accompagne
Adraсте. Il va se disposer au combat en
implorant le secours des Dieux pro-
tecteurs de la justice.

Æthra fait un Intermède de Strophes
régulières avec le Chœur. Cela ne con-
siste que dans la communication mutuel-
le de leurs craintes & de leurs espéran-
ces. Le bruit de la guerre les allarme ;
le courage & le bonheur de Thésée les
rassure. Toutes ces femmes de concert
réunissent leurs vœux & leurs invoca-
tions pour l'heureux succès de l'entre-
prise des Athéniens.

A C T E I I I.

Ces vœux sont exaucés dès le com-
mencement du troisième Acte. Cela est
bien prompt, & a un peu l'air des mira-

cles. On va voir par le récit, que le projet & l'exécution se sont suivis de trop près. C'est le même défaut que dans la Tragédie d'Andromaque. *

Un homme vient de Thèbes, & du premier abord, il annonce la victoire de Thésée à la Reine & au Chœur. Il se dit Officier de Capanée mort au siège de Thèbes. L'armée Athénienne l'a délivré de captivité, & l'a chargé de porter d'avance une nouvelle si intéressante aux Dames d'Argos. Le Chœur, à en croire les éditions & les manuscrits, parle presque toujours avec l'Envoyé dans cette Scène, tandis qu'Adraste ne dit que peu de chose. M^r. *Jean Milton* Anglois a corrigé ceci avec quelque apparence de vérité. Il attribue quantité d'interlocutions au Roi Adraste qui véritablement est le plus intéressé dans cette affaire. Mais il n'est pas moins surprenant de voir qu'Æthra ne paroisse point dans cet Acte, d'autant qu'elle étoit sur le Théâtre à la fin de l'Acte précédent; & qu'il n'y a aucune raison apparente de la supposer partie. C'est une difficulté que je ne me hazarde point de résoudre, non-plus que la première.

* *Andromaque Act. V. ci-dessus.*

Cet Acte du reste est assez court, & il ne feroit qu'une Scène de nos Tragédies; puisque c'est un simple récit d'une bataille qui ne peut faire plaisir que par la beauté des vers & de quelques images, outre l'intérêt qu'on prend au changement de fortune qui en résulte pour les Suppliantes.

Le Chœur interroge, donc l'Envoyé sur l'état de l'armée Athénienne. Celui-ci répond qu'elle est en sûreté & au comble de ses vœux. Puis il entre dans le détail de l'action en reprenant les choses dès le commencement. « Il a vû
 » du haut du mur de Thèbes les Athé-
 » niens s'avancer en bon ordre sur les
 » bords du fleuve Ismene. L'armée étoit
 » partagée en trois bataillons. Les Thé-
 » bains étoient rangés devant les murs,
 » ayant mis derrière eux les morts qu'on
 » leur disputoit. Il oppofoient Cava-
 » lerie à Cavalerie, & chars à chars. Le
 » Hérault d'armes de Thésée élève la
 » voix, & dit, que l'armée Athénienne
 » vient demander les morts, & non les
 » venger. Le silence de Créon est pris
 » pour un refus. Les deux armées s'é-
 » branlent en même-tems, & les chars
 » commencent à s'entreheurter en se mê-
 » lant. » L'Officier décrit ici avec feu
 la

la poussière élevée dans les airs, le bruit
 des armes, & le sang qui ruisseloit de
 toutes parts. « L'action devient géné-
 » rale. Mais Créon prend le dessus. Il
 » anime ses soldats par sa présence pour
 » ne pas laisser languir leur feu. Thésée
 » ne s'oublie pas lui-même dans une
 » conjoncture si délicate. Il s'avance,
 » il combat comme un Lion. Mais tan-
 » dis que posté à l'aîle droite, il met
 » en fuite l'aîle gauche des ennemis,
 » la sienne plie sous les efforts de l'aîle
 » droite des Thébains. La victoire
 » étoit douteuse. Thésée en grand Ca-
 » pitaine, loin de s'arrêter au butin
 » revient sur ses pas pour rétablir son
 » aîle gauche. Il jette un cri qui reten-
 » tit de toutes parts; enfans, c'est fait
 » d'Athènes, si nous n'achevons de
 » vaincre. Il s'arme lui-même d'une
 » * massüë énorme, & renverse tout
 » ce qui s'oppose à sa fougue. Il em-
 » porte même les casques & les têtes
 » par ses redoutables coups. Enfin, il

* Le Poëte l'appelle *Epidaurienne*, parce
 qu'au rapport de PLUTARQUE, Thésée en dé-
 pouilla *Périphtes* qu'il tua dans Epidaurie; &
 il s'en servit depuis, comme Hercule de la peau
 du Lion de Némée.

» vient à bout quoiqu'avec peine de
 » mettre en fuite ce terrible bataillon.
 » Assuré de la victoire, il répand la
 » terreur dans toute la ville. Le peuple
 » s'étoit déjà réfugié dans les Temples.
 » Il ne tenoit qu'à Thésée d'entrer dans
 » Thèbes en Conquérant : mais con-
 » tent d'être vainqueur, il arrête son
 » armée. *C'est pour recouvrer ces morts,*
 » dit-il, *& non pour détruire Thèbes que*
 » *nous avons pris les armes.* Quel Roi,
 » s'écrie l'Officier, quel Capitaine !
 » Intrépide dans le danger, il sçait
 » confondre l'orgueil de ses ennemis ;
 » il sçait vaincre ; & pour s'élever au
 » plus haut degré de la gloire, il sçait
 » se modérer au milieu de ses conquê-
 » tes, & il laisse échaper une proye
 » qui est entre ses mains. »

Les Dames Argiennes reconnoissent
 l'équité des Dieux à cet heureux succès.
 Adraste, qui jusqu'ici a laissé parler
 des femmes dont la joye est naturelle-
 ment plus épanouie, & la curiosité
 plus vive, (car l'on ne peut apporter
 d'autre raison, si la correction de M.
 Milton n'a pas lieu) commence, quoi-
 qu'un peu tard, à parler à son tour : &
 il s'écrie dans son transport. « O Ju-
 » piter, que les lumieres des mortels

„ font bornées , & qu'il est bien vrai
 „ que notre sort dépend uniquement
 „ de votre volonté ! Nous refusâmes
 „ d'écouter la proposition raisonnable
 „ d'Étéocle. Fiers du nombre & de la
 „ valeur de nos Soldats nous voulû-
 „ mes combattre & nous fûmes défaits.
 „ Créon de son côté énorgueillî de sa
 „ prospérité , comme un homme vil
 „ qui passeroit de l'indigence à une
 „ haute fortune , a subi la peine de son
 „ orgueil. Insensés Thébains , Citoyens
 „ peu sages , pourquoi loin d'être éclai-
 „ rés par les justes châtimens du Ciel
 „ que vous avez tant de fois éprouvés ,
 „ vous aveugler au point de vous éle-
 „ ver au-dessus de votre destinée , &
 „ d'écouter moins la raison que les
 „ conjonctures ! Malheureux les Etats
 „ qui pouvant se dérober par les traités
 „ aux derniers malheurs , aiment mieux
 „ terminer leurs querelles par le sang
 „ que par l'équité ! »

L'Officier interrogé par Adrasste * dit
 enfin nettement que les morts sont re-
 couvrés & honorés des derniers devoirs.
 Il auroit dû , ce semble , commencer

* Suivant JEAN MILTON , ou par le Chœur ,
 selon les éditions ordinaires.

par-là. C'étoit ce qui devoit toucher ceux à qui il parloit. Il ajoûte qu'on transporte à Eleufine les corps des fept Chefs enfermés dans des cercueils; que les autres font inhumés dans la vallée de Cithéron; que Théfée lui-même leur a rendu les devoirs funebres, qu'on eût dit qu'il étoit leur pere; & que ce Prince a fait fur-tout éclater fa piété à l'égard des Chefs en les enfeveliffant de fes mains.

Un pareil récit & l'approche de ces morts chéris réveille la tendrefle des femmes & d'Adrafte. Tous fe difpofent à la célébration des funérailles. C'eft un mélange de joye & de douleur, de triomphe & de deuil, qui a quelque chofe de fingulier. On apporte fur le Théâtre les fept cercueils. Chaque mere, chaque époufe pleure un fils ou un mari; & Adrafte regle, pour ainfi dire, les chants lugubres en les reprenant tour à tour avec le Chœur. C'eft le vrai *γκος* des Grecs, & le *Lesfus* des Latins, dont nous avons déjà obfervé plufieurs exemples. Tout cela eft plus le propre du fpectacle que de la lecture,

A C T E I V.

Thésée en arrivant dit qu'il ne veut point renouveler les douleurs d'Adraсте en lui demandant le détail de la guerre malheureuse qu'il a faite devant Thèbes. Etonné cependant de l'audace & de la valeur des sept Capitaines qui assiègerent cette redoutable ville, dont il connoît les forces par sa propre expérience, il voudroit les connoître, c'est-à-dire, leur caractère, non leurs exploits. » Car quelle folie, dit-il, de
 » demander ou d'expliquer les circon-
 » stances particulieres d'un combat, où
 » chacun occupé à se défendre ou à
 » attaquer conserve à peine assez de
 » présence d'esprit & de sang froid
 » pour agir. » C'est un trait satyrique & sensé contre les faiseurs de relations trop circonstanciées.

Adraсте montre d'abord le cercueil de Capanée. » C'étoit un homme riche, sans faste, amateur de la simplicité, ennemi du fol orgueil qu'inspire l'abondance, sobre, modéré, & méprisant ceux qu'il voyoit se livrer aux festins & à la joye, persuadé que la probité & la bonne chere

» font deux choses incompatibles , hon-
» nête homme , ami fidèle , particulie-
» rement à l'égard des absens ; sincere ,
» mais poli & obligeant , exact obser-
» vateur de sa parole , même à l'égard
» des esclaves. Tel fut Capanée. Cet
» autre , continue-t-il , est Eréoclus ,
» jeune Héros peu favorisé des biens
» de la fortune , mais comblé d'hon-
» neurs dans l'Argolide ; tellement
» désintéressé dans les services qu'il
» rendoit à sa patrie , que jamais il ne
» put se résoudre à recevoir rien de ses
» amis même , dans la crainte de cor-
» rompre tant soit peu son intégrité équi-
» té , & de se voir lié par les présens.
» Il haïssoit les méchans , non l'Etat ;
» & il distinguoit la République de
» ceux qui la rendoient odieuse en la
» gouvernant mal. Ce troisième est
» Hippomédon qui dès l'enfance eut le
» courage de fouler aux pieds la mol-
» lesse & la volupté , jusqu'à s'adonner
» aux soins de la vie champêtre , vivant
» durement , & formant son corps aux
» exercices pénibles du manège , de la
» chasse , & de l'arc , en vûe de se ren-
» dre un guerrier utile à sa patrie. Par-
» thénopée fils d'Atalante est le qua-
» trième. Elevé dans l'Argolide quoi-

» qu'Arcadien , il ſçut plaire aux Ci-
 » toyens & à l'Etat par ſes graces , ſa
 » douceur , & ſa réſerve dans les paro-
 » les ; éloigné de tout eſprit de diſpute
 » & de hauteur , choſe ſi peu ſuppor-
 » table dans un Citoyen , & ſur-tout
 » dans un étranger , les armes à la main
 » il défendoit nos intérêts moins en
 » étranger qu'en Argien. Adoré du
 » ſexe ; on ne lui vit jamais oublier la
 » pudeur de ſon âge , ni flétrir ſa vertu.
 » A l'égard de Tydée , je vais en faire
 » un grand éloge en deux mots. Il ſça-
 » voit moins manier la parole que les
 » armes. Habile dans les rufes de guer-
 » re , il étoit inférieur à ſon frere Mé-
 » léagre dans les autres connoiſſances.
 » Mais il l'égaloit dans l'art militaire ;
 » & ſa ſcience conſiſtoit dans ſes armes.
 » Avide de gloire , plein d'ardeur & de
 » courage , riche d'ailleurs , ſes exploits
 » faiſoient ſon éloquence. Sur ces traits
 » ceſſez d'être ſurpris , Seigneur , que
 » de pareils Héros ayent tous com-
 » battu juſqu'à la mort devant Thé-
 » bes. » Adraſte ajoure , que c'eſt-là le
 » fruit de leur éducation ; ſur quoi il
 » prononce une ſentence , & veut qu'on
 » mette l'éducation à la tête de tout. Je
 » ne diſ rien des caractères qu'on vient

464 LES SUPPLIANTES,
de lire. Le Lecteur en sent toute la
délicatesse. Ils nous donnent au moins
une idée de la vertu des anciens Grecs,
& de leur façon de la concevoir.

Adraсте interrompu un moment par
le Chœur qui pleure des fils si braves &
si malheureux reprend la parole pour
dire un mot des deux autres Chefs
dont il n'a point parlé, & dont les
corps n'ont pû être rapportés dans l'At-
rique. En effet l'un, c'est Amphiaraüs,
fut englouti tout vivant avec son char
dans le sein de la terre. Adraсте en fait
un sujet d'éloge comme si les Dieux
l'eussent enlevé. * C'est ainsi en effet
que Sophocle nous peint Œdipe à Co-
lonne. † A l'égard de Polynice, le Roi
d'Argos pour en relever le mérite se
contente de dire que ce Prince étoit
son allié & son ami long-tems avant

* AMYOT (dans son PLUTARQUE, Traité
de la maniere de lire les Poëtes,) fait ainsi
parler ESCHYLE au sujet d'Amphiaraüs :

- » Il ne veut point sembler juste mais l'être,
- » Aimant vertu en pensée profonde
- » Dont nous voyons ordinairement naître
- » Sages conseils où tout honneur abonde.

† *Tome III. page 380.*

qu'une cession volontaire du Trône de Thèbes, & la situation de ses affaires l'engageassent à passer dans l'Argolide. On ne parle point de son corps, sans doute parce que le Poëte suppose qu'Antigone * lui avoit rendu les devoirs funebres au prix de sa vie. Du reste, Adraste prie Thésée d'ordonner la pompe des funérailles, de maniere que Capanée soit mis à part comme ayant été frappé d'un feu sacré, & que les quatre autres soient placés sur un même bucher.

Thésée ne veut point souffrir que les Dames approchent de ces cadavres, suivant l'usage; ni qu'on ouvre les cercueils, de peur de les effrayer par la pâleur & la difformité des morts qu'un long intervalle de tems avoit dû rendre affreux. Adraste finit par un retour de pitié sur ces morts. » Misérables mortels, s'écrie-t-il, quelle fureur vous précipite dans les combats, & vous force à vous entr'égorger? Jouissez d'un doux repos. Hélas! la vie est si courte; faut-il qu'on se fasse encore un cruel plaisir de l'abréger! »

* Voyez l'Antigone de Sophocle, Tom. III. Acte II.

Cette réflexion amène l'Intermède qui est un renouvellement de larmes & de cris de la part du Chœur. Les meres expriment leur douleur en chant, tandis que l'on construit le bucher de Capanée. On en voit le sommet auprès d'un rocher. Sur la cime de ce rocher paroît un nouveau personnage, c'est Evadné femme de Capanée, qui va jetter un nouvel intérêt dans le cinquième Acte.

A C T E V.

Evadné déclare publiquement que son dessein est de suivre son époux & de se jeter au milieu du bucher allumé; que son parti est pris; que nul obstacle ne peut l'en détourner; que rien n'est plus doux que de mourir avec ceux qu'on aime; & que c'est pour exécuter ce projet qu'elle vient de s'enfuir de la maison paternelle. Tout cela est exprimé d'une manière fort tendre.

On voit aussi-tôt paroître le vieux Iphis son pere, qui étoit aussi celui d'Étéoclus. Il vient d'Argos tout effrayé pour chercher sa fille Evadné qui s'est échappée secrètement, dit-il, dans le dessein de mourir sur le corps de son

époux, dessein si vif & si opiniâtre qu'il a fallu long-tems la garder à vûe : mais se voyant moins observée, elle a mis les momens à profit pour s'évader, sans qu'il sçache autrement que par conjecture que c'est à Eleusine qu'elle s'est retirée. Il en demande des nouvelles au Chœur. Mais Evadné prévient la réponse, & se décele elle-même sans quitter son rocher.

Son pere surpris de la voir dans cette situation, & parée comme si elle alloit célébrer un nouvel hymenée au milieu d'une pompe funebre, lui en demande la raison. Elle répond d'une maniere énigmatique. A l'entendre, elle s'est disposée à un grand triomphe, à une victoire qui la signalera parmi toutes les épouses; en un mot, dit-elle nettement, je ne puis survivre à Capanée, & je vais mêler mes cendres aux siennes dans ce bucher. Iphis a beau la dissuader. Il n'est plus tems de la sauver. Au moment que le corps de Capanée est consumé par le feu, elle s'y précipite elle-même.

Le Chœur & son pere poussent de grands cris. Vaines plaintes. Evadné est dévorée tout-à-coup par les flammes. Le surprenant, c'est que tout cela se

468 LES SUPPLIANTES ;
passe , ou peu s'en faut , sous les yeux
du Spectateur. Car il faut , au moins ,
qu'on voye la chute d'Evadné , & qu'on
n'ait pas lieu de douter qu'elle ne soit
tombée dans les flammes derriere la
décoration. Ce qui fait voir que les
Anciens , qui donnoient beaucoup au
spectacle , étoient fort curieux de ma-
chines dans leurs Tragédies. Il est évi-
dent par toute la suite du texte que
Pline contredit Euripide. Car Pline
dit , * *qu'il n'étoit pas permis de brûler
le corps d'un homme frappé du foudre ;
qu'il falloit simplement l'inhumer , &
que c'étoit une tradition religieuse.* Il est
vrai qu'Euripide paroît entrer dans ce
sentiment sur la fin du quatrième Acte ,
où il fait dire à Thésée & à Adraste
que *Capanée étant frappé du feu de Ju-
piter doit être inhumé à part comme un
cadavre sacré ; qu'on lui fera un monu-
ment proche le bucher des quatre autres
Chefs ; & que ce sera l'affaire des domes-
tiques , tandis qu'eux-mêmes vont s'oc-
cuper aux funérailles des autres.* Cela
paroît net & précis , d'autant plus que

* PLIN. nat. hist. l. 2. c. 54. *Hominem ita
exanimatum (fulmine) cremari fas non est.
Condi terrâ Religio tradidit.*

le Chœur , (vers 980.) dit qu'il voit déjà s'élever le lit de parade & le tombeau sacré de Capanée. Cependant dès le commencement du cinquième Acte , Evadné est persuadée qu'on va brûler le corps de son mari. Elle vient (vers 1002.) pour se jeter dans le bucher enflammé , & pour être enfermée dans le même tombeau que son époux. Et ce qui détruit , ce semble , les paroles du quatrième Acte , le Chœur dit à Evadné (vers 1009.) *Voyez-vous ce bucher , vrai trésor de Jupiter , à l'entrée duquel vous vous êtes placée ? C'est-là qu'est votre mari qui a été frappé du tonnerre. De plus Evadné elle-même est si convaincue que Capanée est sur le bucher en question , qu'elle répète plusieurs fois ; (vers 1015.) que pour se couvrir d'une gloire immortelle elle va du haut de son rocher s'élançer dans le feu ; qu'elle confondra ses cendres avec celles de son époux ; & qu'enfin son corps étant placé près de celui de Capanée , elle descendra satisfaite dans le Royaume de Proserpine. (vers 1065.) Je m'élançerai dans ce bucher de Capanée. Et un moment avant que de se précipiter , (vers 1070.) Me voici prête. C'en est fait. Cette audace coûte au cœur d'un pere ; mais qu'elle est*

470 LES SUPPLIANTES,
*précieuse à une tendre épouse & à ce cher
époux que les flammes vont consumer
avec moi !* Enfin un enfant que le Poëte
ne nomme point , mais que la suite
fait connoître pour Sthénélus fils de
Capanée porte & donne à Iphis & à
son ayeule les cendres de ce Guerrier ,
ou comme il le dit , *les restes de son
pere tirés du bucher.* Ces preuves réunies
sont trop claires & trop fortes , pour
ne pas convenir que ce qui a été dit au
quatrième Acte n'exclut point les hon-
neurs du bucher pour Capanée , & ne
signifie autre chose , sinon qu'il devoit
avoir un bucher particulier , vis-à-vis
de celui des quatre autres guerriers.

C'est vouloir éluder la force de ces
preuves , & se contredire que de penser
avec Barnez , qu'Euripide suppose à la
vérité un bucher pour Capanée , mais
un simple bucher d'honneur où son
corps ne soit pas brûlé ; & cela afin de
donner lieu au généreux dévouement
d'Evadné. Evadné auroit-elle été dupe ,
aussi-bien que le Chœur , d'une simple
représentation , elle à qui le Chœur
assure que Capanée est sur ce bucher ,
& qui parle en effet , comme si elle l'y
voyoit ? De plus si c'eût été un point
de religion pour les Grecs , de ne pas

brûler ceux qui étoient morts par la foudre , Evadné l'auroit connu. Or , bien loin d'en être persuadée , elle croit tout le contraire. Il est donc visible que ce point de religion qui en étoit un du tems de Pline , ne l'étoit pas du tems d'Euripide : ou qu'il étoit alors plus mitigé , en ordonnant seulement qu'on brûleroit à part de pareils morts. Revenons à Iphis.

Cet Argien désespéré voudroit n'avoir jamais été pere. Il a perdu un fils devant Thèbes , & il voit périr sa fille. Il ne veut plus désormais retourner dans des lieux où il ne trouvera qu'une affreuse solitude , & l'image toujours présente d'une fille victime de sa tendresse pour un mari. Il n'a plus & ne veut plus de ressource que la mort. Ici le Chœur se partage en deux. On suppose que le feu a déjà consumé les chairs des cadavres ; & l'on apporte les ossemens des fils à leurs meres.

Un enfant (on verra que c'est Sthénélus , & il y en a plusieurs dont il est un ,) porte les restes de Capanée. Les deux Chœurs éclatent en soupirs & en regrets de deuil. Mais toute l'attention se réunit sur Capanée. L'enfant parle de venger sa mort sur les Thébains.

„ Ils ne font plus, dit-il, ô ma mere,
 „ ces fils qui vous furent si chers. » Il
 parle ici de tous, & à la Dame qui
 mène un demi-Chœur, soit que ce
 soit la femme d'Iphis ou non. » Ils ne
 „ font plus, continue-t-il. Réduits en
 „ cendres, ils font dispersés dans les
 „ airs, & ils ont volé au rivage des
 „ morts. O mon pere, vous entendez
 „ vos enfans, ne pourrai-je un jour les
 „ armes à la main aller venger votre
 „ trépas? » Iphis seconde ce souhait
 par les siens en faveur de Capanée.
 L'espoir de le venger adoucit la dou-
 leur de Sthénélus; & Iphis en appro-
 chant l'urne de sa poitrine, exhale les
 derniers regrets sur le sort de son fils,
 & de sa fille.

Thésée vient interrompre ce deuil :
 „ Adrafte, & vous Argiennes, dit-il,
 „ vous voyez ces enfans qui portent
 „ dans leurs mains ces braves guerriers
 „ que j'ai rachetés. L'Etat & moi nous
 „ vous en gratifions. Souvenez-vous de
 „ ce que j'ai fait pour vous. Je le répète
 „ à tous, pour vous engager à rendre à
 „ cette ville les honneurs que vous lui
 „ devez, à perpétuer cette reconnois-
 „ sance dans votre postérité, & à en
 „ charger vos fils & les fils de vos en-

» fans. Que Jupiter & tous les Dieux
 » du Ciel soient témoins de cet insigne
 » bienfait, & du retour dont nous vous
 » chargeons ! »

ADRASTE. Ah, Thésée, nous sçavons & nous sentons toute la grandeur du bienfait dont vous avez comblé Argos dans le plus pressant besoin. Notre reconnoissance sera immortelle. Elle doit égaler vos faveurs.

THESÉE. Que voulez-vous de plus ? parlez.

ADRASTE. Votre bonheur & celui de votre Erat. Que ne méritez-vous pas ?

THESÉE. J'accepte vos souhaits, & j'en forme autant pour vous.

Comme Adraсте est prêt de se séparer de Thésée, Minerve s'apparoît tout-à-coup à eux, & défend à Thésée de livrer si aisément les cendres des morts aux Argiens. Elle exige qu'ils fassent avant leur départ un serment de ne porter jamais les armes contre Athènes, & de faire avec cette ville une alliance éternelle. Elle ordonne que le Roi Adraсте prononce le serment pour tout son peuple, & se lie par de terribles imprécations contre l'Argolide, si l'on vient un jour à le violer. Une cérémonie sacrée doit rendre authentique ce

ferment, dont elle veut qu'on grave les paroles dans le fonds d'un trépié sacré, destiné par Hercule au Temple de Delphes. Après y avoir fait couler le sang des victimes, on placera ce monument éternel de la fidélité des Argiens dans le Temple d'Apollon; & le couteau sacré dont on se sera servi pour égorger trois brebis sur ce trépié sera caché sous terre, près du bucher des morts, pour être un jour l'effroi de ceux d'Argos, qui oubliant leurs sermens, oseroient porter les armes contre la ville d'Athènes. Thésée doit encore céder un bois sacré pour y purifier les Argiens.

La Déesse adresse ensuite la parole aux enfans des morts. Elle leur prédit qu'un jour ils vengeront leurs peres; qu'ils renverseront Thèbes; & que le nom * d'*Epigones* que leur donnera la Grece, aussi-bien que leur heureuse expédition de Thèbes fera l'entretien de toute la posterité. Ces *Epigones*, ou enfans de sept ou huit Braves, se rendirent célèbres au nombre de neuf, à sçavoir, Ægialée fils d'Adraсте, Thersandre fils de Polynice, Dioméde fils de Tydée, Sthénéelus fils de Capanée,

* *Επίγονες.*

Stratolaüs fils de Parthénopée, Polydore fils d'Hippomédon, Alcméon & Amphiloque fils d'Amphiaräus, & Mélon fils d'Étéoclus. Des huit peres, sept perirent; Adraсте resta seul. Du reste, Étéoclus n'étoit pas censé l'un des sept Chefs, étant beau-frere de Capanée. Leurs fils, dix ans après, les vengerent sous la conduite d'Alcméon.

Mais en voilà trop sur cette antiquité fabuleuse. Cette Tragédie toute politique étoit faite uniquement pour flatter Athenes. C'est un trait de son histoire qui étoit assez précieux aux Citoyens pour s'en prévaloir contre l'Argolide. Ces sortes d'intérêts ne nous touchent plus; & tout ce qu'on pourroit dire, ne nous rendroit pas ce sujet intéressant. Thésée promet à Minerve d'exécuter ses ordres: & le Roi Adraсте se dispose à jurer de faire tout ce que la Déesse a prescrit.

IPHIGENIE en Aulide, & IPHIGENIE en Tauride.

On trouvera ces deux Pièces entiere-ment traduites. La premiere, à la fin du Tome II. La seconde, au commencement du Tome III.

R H E S U S ,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

PENELOPE écrit ainsi à Ulyffe ,
chez Ovide :

* *Retulit & ferro Rhesumque Dolonaque cæfos ;
Utque sit hic somno proditus , ille dolis.
Ausus es , ô nimum nimumque oblite tuorum
Thracia nocturno tangere castra dolo ,
Totque simul mactare viros adjutus ab uno :
At benè cautus eras , & memor ante mei.
Usque metu micuere sinus ; dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis.*

» Télémaque a sçu de Nestor , & moi
» de ce cher fils l'histoire de Rhesus &
» de Dolon immolés par vos coups , &
» comment l'un fut la victime du som-
» meil , & l'autre d'une surprise. Quoi ,
» Ulyffe , vous avez perdu le souvenir
» de Pénélope , jusqu'à oser pénétrer
» de nuit dans le camp des Thraces ,
» & vous mettre tant d'ennemis sur les
» bras , sans autre secours que celui de

* OVID. *Heroïd. epist. I.*

» Diomedé ! Mais non ; fans doute ,
 » que l'idée d'une épouse vous avoit
 » fait prendre de justes mesures pour
 » votre sûreté. J'ai tremblé toutefois ,
 » & mon effroi n'a cessé que quand en
 » me racontant cet exploit on a fini
 » par votre retour au camp des Grecs ,
 » où vous arrivâtes sur les courriers des
 » vaincus. »

Ces beaux vers dont une traduction ne sçauroit rendre toute la délicatesse, sont le véritable sujet du Rhésus d'Euripide. Je ne pourrois en donner plus heureusement l'ébauche, outre que la Tragédie même le fera aisément connoître en se développant. Il suffit pour la Scène de se fixer au camp des Troyens devant les murs de Troye, & de sçavoir que les Personnages sont, Hector, Enée, Pâris, Dolon, Rhésus Roi de Thrace & son Ecuyer du côté des Troyens ; & de la part des Grecs, Ulysse avec Diomedé. Minerve & la Muse Terpsicore mere de Rhésus, jouent aussi leur rôle ; & le Chœur est composé des Officiers & sur-tout des Sentinelles du camp Troyen. Le sujet n'est donc autre chose que le stratagème nocturne d'Ulysse & de Diomedé qui tuent Rhésus dans sa tente,

Je dois encore avertir d'une chose, que le Lecteur n'auroit pas laissé de sentir même dans cet extrait ; c'est que le tour & le style du *Rhésus* paroît si différent du génie d'Euripide, qu'on a douté depuis fort long-tems si cette Tragédie étoit de lui, & si elle n'appartenoit pas plutôt à Sophocle. On n'y reconnoît en effet, ni les Prologues du premier, ni ses mouvemens de tendresse ; & l'on y voit au contraire, la justesse & l'art du Dialogue si bien employé par le second. Cependant malgré le jeu qui y regne, ce n'est pas la plus belle Pièce de ce Recueil. D'ailleurs le *Rhésus* ayant toujours été sur la liste des Tragédies d'Euripide, l'on ne sçauroit sur de simples conjectures entreprendre de la lui enlever ; & il est assez indifférent pour notre but qu'elle soit de l'un ou de l'autre Auteur, ou même d'un plus ancien, comme le veut Scaliger sans aucune lueur de vraisemblance, ou enfin, si l'on veut, de quelque contemporain, ce qu'il me seroit plus aisé de prouver par conjecture. Car Jophon succéda au génie de son pere Sophocle, & composa dans son goût.

ACTE PREMIER.

On voit le camp des Troyens sous les murs de leur ville, apparemment à l'un des côtés du Théâtre; & du côté opposé dans le lointain, une mer, des vaisseaux, & le camp des Grecs assiégeans. Le Chœur, c'est-à-dire, un des Guerriers qui le forment, dit à un autre : Allez éveiller Hector : ce qui marque le tems où commence l'action. C'est sans doute, sur le minuit. On l'appelle; il répond; il paroît incontinent en Général, toujours actif, toujours alerte, & incapable de prendre du repos. Il s'informe avec impatience du sujet pour lequel on le réveille. Le Sentinelle, sans lui dire encore de quoi il est question, le presse de s'armer & de mettre tout le camp sous les armes, comme s'il s'agissoit d'une surprise. Hector qui voit tout paisible, le croit frappé d'une terreur panique. Enfin, le Soldat dit la raison de ses frayeurs. C'est que le camp des Grecs, aussi-bien que leurs vaisseaux, paroissent éclairés d'une lumière extraordinaire. Il ajoute, qu'il croit les ennemis assemblés dans le quartier d'Agamemnon; qu'en un

mot , toute l'armée Grecque semble être en mouvement.

Hector loin d'être effrayé de cette nouvelle , juge qu'après l'avantage qu'il a remporté ce jour-là même sur les Grecs , il veut dérober leur fuite aux Troyens à la faveur de la nuit. Il adresse en soupirant la parole à Jupiter. » O Dieu , s'écrie-t-il , vous m'enlevez » la victoire & ma proye. » Il voudroit poursuivre les Grecs & brûler les vaisseaux. Mais il dit , que les Prêtres lui ont défendu de hasarder des combats nocturnes ; que cependant , pour ne pas donner lieu aux ennemis de profiter de ces timides conseils , il est résolu de passer outre , & d'ensanglanter la fuite de l'armée Grecque.

Le Chœur lui représente que rien n'est moins assuré que cette prétendue fuite , & que sans doute ces feux trop justement suspects couvrent quelque autre dessein. Cela ne se trouve que trop vrai dans la fuite. Mais Hector qui ignore ce que c'est que la crainte ne se peut persuader , que des ennemis qu'il a battus le jour même puissent penser à autre chose qu'à fuir. Rien ne développe mieux le caractère d'Hector que cette ouverture , qui est d'ailleurs naturelle ,
intéressante ,

intéressante , & vive. Le Prince Troyen conclut à mettre tous ses Soldats sous les armes , lorsqu'Enée survient à pas précipités.

Enée s'informe de la cause du bruit qu'on commence à entendre dans le camp. “ Armez-vous , répond simplement Hector. Pourquoi , reprend le premier ? Quelle embuscade nous ont préparé les Grecs , ils fuyent dit le Général. „ L'autre en demande des preuves ; & on ne lui en apporte point d'autres que les feux qui brillent dans leur camp. Sur cela Enée blâme la pensée & le dessein d'Hector. “ Il n'y „ a nulle apparence de fuite , & l'on „ risque tout si l'on attaque les Grecs. „ Si les Troyens ont le dessous , comment se réfugier sous les murs ? Comment passer de nuit avec la cavalerie sur les palissades , & traverser des „ ponts ? Si l'on a quelque avantage , „ Achille quoiqu'irrité souffrira-t-il „ qu'on mette impunément le feu aux „ vaisseaux ? „ Enée avance donc , que le dessein d'Hector est dangereux , & qu'il part beaucoup plus de la fougue martiale qui fait son caractère , que de la prudence d'un Général. Ainsi parloit-on *bonnement au bon vieux tems* , dont la

sincerité ne subsiste plus. Enée est d'avis qu'on envoie reconnoître le camp ennemi, pour sçavoir la cause de ce mouvement, & ce qu'il y a à craindre ou à espérer, si c'est une fuite ou une embuche, afin de prendre ensuite un parti sensé. Le Chœur se range au sentiment d'Enée; & comme c'est-là un conseil de guerre fait à la hâte, Hector se voit contraint d'y acquiescer. Il ordonne qu'on tranquillise l'esprit des Soldats; & il prend sur lui le soin d'envoyer un Espion en campagne, résolu du reste de poursuivre les Grecs, si leur fuite est vérifiée. Il demande ensuite à haute voix qui des Officiers veut servir la patrie, & se charger de la dangereuse, mais honorable commission, de découvrir par ses yeux les desseins des ennemis.

Dolon s'offre sans délai. C'est un des principaux Officiers. Il saisit avec joye cette occasion de se signaler. Mais il met une condition. " Quelle sera, „ dit-il, la récompense de mon heureuse audace ? Demandez tout, dit „ Hector, excepté mon rang. „

DOLON. Je ne vous envie point cet honneur suprême.

HECTOR. Hé-bien, vous ferez mon

allié. Devenez gendre de Priam.

DOLON. Je ne porte point mon ambition jusqu'à m'allier à des Souverains, & je mets mon bonheur dans une alliance moins disproportionnée.

HECTOR. Si vous êtes sensible à l'éclat de l'or, vous pouvez choisir.

DOLON. Les richesses ne me manquent pas. Ma modération a borné mes besoins.

HECTOR. Que pouvez-vous donc souhaiter dans Ilion ? Parlez.

DOLON. Quand vous reviendrez vainqueur, & chargé des dépouilles des Grecs, promettez-moi ce que j'oserai vous demander.

HECTOR. Je promets tout, & je n'excepte que les Généraux ennemis.

DOLON. Immolez-les, Seigneur. Je ne demande point de grace pour Ménélas.

HECTOR. Est-ce le fils d'Oïlée que vous souhaitez ?

DOLON. Non : la mollesse de l'éducation des Grecs ne produit pas des cœurs amateurs du travail. Leurs mains n'y sont point endurcies.

HECTOR, Qui donc des Officiers ennemis choisissez-vous pour prix ?

DOLON. Je vous l'ai déjà dit. L'appas

de l'or me touche peu ; je puis me passer d'eux.

HECTOR. Hé-bien , vous ferez le maître de choisir parmi les dépouilles.

DOLON. Elles sont dûes aux Dieux , faites-leur en l'hommage , & suspendez-les dans les Temples.

HECTOR. Que désirez-vous donc de plus considérable que ce que je vous offre ?

DOLON. Les coursiers d'Achille. Voilà l'unique récompense qui répond à la grandeur de mon entreprise.

HECTOR. Vos vœux concourent avec les miens. Je portois mes vûes sur ces coursiers immortels. Neptune les donna à Pélée. C'est un présent d'un Dieu. Mais enfin , je sacrifie mon inclination au bien public , & je vous cède généreusement le char d'Achille.

DOLON. Je pars à ce prix. Content de ce partage , je me croirai le plus heureux des Phrygiens ; & vous ne devez pas m'envier cet objet de tous mes désirs. Roi de cette contrée , vous êtes le maître de tout. Tout s'empresse à seconder vos souhaits.

C'est cette noble ambition de l'Officier Troyen que Virgile a exprimé en ces vers :

* *Qui quondam castra ut Danaûm speculator adire.
 Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.
 Illum Tydides alio pro talibus ausis
 Affecit pretio ; nec equis aspirat Achillis.*

„ Ce fut ce Dolon qui pour s'exposer
 „ à reconnoître de nuit le camp des
 „ Grecs , osa porter son ambition jus-
 „ qu'à demander le char d'Achille pour
 „ récompense de son audace. Mais Dio-
 „ mède lui donna un tout autre prix ,
 „ & le mit hors d'état d'aspirer aux cour-
 „ siers du fils de Pélée. „

Je cite ces vers pour montrer l'estime où ce prix étoit chez les Anciens , & comment l'idée s'en étoit perpétuée jusques chez les Romains. C'est par cette même estime que le Chœur d'Euripide félicite Dolon , en lui disant , qu'à la vérité son courage est grand ; mais que le prix ne l'est pas moins. C'est pour cela qu'après avoir tout balancé , il paroît le mettre au-dessus même de l'alliance Royale qu'Hector avoit proposée à Dolon , & que Dolon (mauvais courtisan , comme on l'étoit alors) n'avoit pas balancé à refuser , sans craindre de blesser le fils de Priam , l'héritier pré-

* *Æneid. l. 12. v. 351.*

somptif du Trône , & déjà Roi , en préférant des chevaux à une de ses sœurs. Tel est le préjugé de la Fable qu'il faut dévorer , & dont l'absurdité même produit de véritables beautés , témoin la Scène que nous venons de voir.

Dolon prêt à partir dit au Chœur qu'il va se déguiser ; & le déguisement qu'il choisit , est une peau de loup. Arrivé près des retranchemens des Grecs , il imitera la façon de marcher des bêtes , pour n'être point suspect ; c'est-à-dire , à parler selon nos manières ; qu'il fera le loup-garou. Cet artifice sent trop l'ignorance des ruses de guerre où étoit l'Antiquité comparée à nos tems , pour ne pas nous choquer. Le Chœur applaudit pourtant à ce beau stratagème , & fait des vœux pour la réussite. Il souhaite que Dolon tue Ménélas ou Agamemnon , & cet entretien mis en chant termine l'Acte.

A C T E I I.

Un Berger du mont Ida salue Hector , & lui dit qu'il vient lui annoncer une heureuse nouvelle. Hector tout plein de ses projets guerriers rebute le Berger , comme s'il venoit l'entretenir de

quelque affaire domestique. Il veut l'envoyer au Palais pour y rendre compte de ce qui concerne ses troupeaux ; & il trouve mauvais qu'il s'adresse à un Général occupé d'affaires beaucoup plus sérieuses. Le Berger le tire d'erreur.

» C'est aussi de guerre , dit-il , que je viens vous parler. « C'est qu'il a vû passer par la forêt d'Ida un gros de troupes sous la conduite d'un chef Thracien. Hector devine que c'est Rhésus ; & le Berger fait un narré très-naïf. Il peint la frayeur & l'embarras des Pasteurs à la vue de ces troupes inconnues , la fuite des troupeaux sur la croupe des montagnes , la maniere dont il a été rassuré par les coureurs de Rhésus , l'air majestueux de ce Roi de Thrace , qui ressembloit , dit-il , à un Dieu , la magnificence de ces armes toutes d'or , la richesse de ses équipages , le grand nombre de ses Soldats , tant cavalerie qu'infanterie , archers , & autres armés à la légère. Il ne voit pas d'apparence qu'Achille lui-même pût tenir contre un tel renfort. Mais Hector n'est point dupe de ces secours tardifs. Il a eu tant d'avantages sur les Grecs , qu'il se croit assez fort pour se passer de Rhésus. « Ce sont , dit-il , de ces amis de la prospérité qui

» viennent cueillir les fruits de la vic-
 » toire , fans avoir eût part aux travaux
 » de la guerre. »

Le Chœur conseille toutefois au Général Troyen d'accepter ce renfort. Mais fier de sa supériorité sur les Grecs , il croit se suffire. Le Chœur insiste , & allégué l'incertitude des armes , qui sont souvent journalières. Il prie Hector de respecter du moins l'hospitalité , & de recevoir Rhésus sinon comme un allié , au moins comme un étranger. Le Prince Troyen se rend à cette prière. Cependant , ceux qui composent le Chœur se réjouissent de l'arrivée d'un chef aussi belliqueux que l'est Rhésus. Il élève jusqu'aux cieux sa valeur , & prévient sa venue par des éloges & des vœux pour le succès de ses entreprises.

A C T E I I I .

Rhésus s'avance vers Hector , & lui offre son bras & ses troupes : le Troyen lui dit nettement : « Je suis peu fait
 » à dissimuler , & je ne puis vous cacher
 » la peine que votre absence nous a
 » causée. Tant de fois appelé dans un
 » tems où nous avons besoin de votre
 » bras , allié des Troyens , intéressé

» comme nous à combattre les Grecs ,
 » devenu Roi d'un grand Etat par mes
 » soins , il n'a pas tenu à vous que Troye
 » ne fût renversée. Seul de tant d'alliés
 » dont les uns ont sacrifié leur vie pour
 » nous , & les autres sont toujours sous
 » les armes exposés à toutes les injures
 » des faisons , vous avez , ce semble pré-
 » feré le plaisir & le repos à la gloire de
 » servir des amis , qui méritoient quel-
 » que reconnoissance. Je vous le redis ,
 » Seigneur : Hector ne sçauroit fein-
 » dre , & il se plaint à vous de vous-
 » même. »

Le Thracien loin d'être offensé de ces reproches dit, qu'il va répondre avec la même sincérité. « Contraint de rester
 » dans la Thrace , il a souffert plus
 » qu'Hector de l'impossibilité où il s'est
 » vû d'aller défendre Troye. Mais un
 » peuple voisin de ses frontieres lui a
 » suscité des affaires fâcheuses dont les
 » suites ont rompu ses desseins. Prêt à
 » s'embarquer pour Ilion , il a trouvé le
 » rivage rougi du sang de ses sujets. Il
 » a fallu écarter la tempête , & repousser
 » l'ennemi. Enfin, l'ennemi est réduit &
 » la Thrace tranquille. Il profite de sa
 » victoire pour voler au secours de
 » Troye. Battu par les vents de l'Helles-

» pont , & fatigué d'un long voyage par
» mer & par terre , il étoit bien éloigné
» de goûter les plaisirs & le repos dont
» on lui fait un crime. A la vérité , il
» arrive tard , mais à propos. Car enfin ,
» qu'ont fait les Troyens depuis dix ans ?
» Souvent vaincus , quelquefois vain-
» queurs , ils semblent essuyer avec les
» Grecs tous les hazards des jeux de
» Mars. Pour moi , ajoute-t-il , je ne
» veux qu'un jour pour terminer la
» guerre. Aujourd'hui je dompte les
» Grecs , je détruis les tours , je brûle
» leurs vaisseaux , je mets tout à feu &
» à sang , & le jour suivant je pars d'I-
» lion. Au reste qu'aucun de vous ne
» combatte. Qu'on me laisse seul tenter
» l'entreprise. Je sçaurai réparer mes
» délais. »

Le Chœur applaudit à ce discours de Rhésus , & le comble d'éloges. Flatté de ces louanges , il reprend la parole , & dit , que ce n'est pas assez de chasser les Grecs de la Phrygie , & qu'il veut à la tête des Troyens porter le fer & le feu dans le sein de la Grèce. Mais Hector à qui dix années d'une pénible & dangereuse guerre ont donné des sentimens plus modérés , & une expérience moins ambitieuse , s'écrie incontinent.

» Ah , je me croirois trop heureux , &
 » j'aurois trop de graces à rendre au ciel,
 » si je pouvois seulement écarter l'orage
 » dont Ilion est menacé, & jouir de la fé-
 » curité que nous avons perdue ! D'ail-
 » leurs , ne croyez pas , Seigneur , que
 » la Grèce soit aussi facile à ravager que
 » vous le prétendez. »

RHÉSUS. Tous les Princes Grecs ne sont-ils pas rassemblés contre Troye.

HECTOR. Il est vrai : mais loin de les mépriser , j'ai peine même à m'en délivrer.

RHÉSUS. Hé-bien , nous les passerons au fil de l'épée , & tout sera terminé.

HECTOR. Hé , Seigneur , n'allez point vous perdre en de vains projets , & ne songeons qu'au mal présent.

RHÉSUS. Quoi , satisfait de repousser les injures , vous bornez-là toutes vos prétentions !

HECTOR. Mon Sceptre me suffit. Et que puis-je souhaiter de plus ? Enfin , Seigneur , choisissez un poste dans l'une ou l'autre aîle , ou dans le corps de bataille. Je vous laisse le maître.

RHÉSUS. Non , Hector , je voudrois combattre seul. Mais si dans la confusion

d'avoir si peu avancé , vous êtes jaloux de la gloire de porter la flamme sur les vaisseaux Grecs , souffrez du moins que j'aye Achille en tête.

HECTOR. Vous ne pouvez avoir affaire à ce Héros.

RHÉSUS. N'est-il pas au siège d'Ilion ?

HECTOR. Oui , mais courroucé contre les Grecs il leur refuse son bras.

RHÉSUS. Quel est le Guerrier le plus distingué après lui ?

HECTOR. Ajax & Diomède ne le cèdent à aucun des Héros Grecs. Ils ont de plus Ulysse , Prince aussi propre aux coups de main qu'aux finesse de l'éloquence.

Hector raconte en peu de mots toutes les ruses & tous les stratagèmes d'Ulysse ; comment il a trouvé le secret de pénétrer dans le Temple de Minerve & d'enlever le *Palladium* ; comment il a paru dans Troye sous divers déguisemens : enfin , quel embarras donne aux Troyens la fécondité de son esprit toujours attentif à leur nuire. Cela prépare finement ce qui doit suivre , & caractérise bien les principaux personnages , particulièrement Ulysse , dont la tête est

toujours remplie de projets fins , & Rhé-
fus dont la présomptueuse valeur ne se
promet pas moins que de tuer Ulysse &
de vaincre Diomède. Hector sans répon-
dre à ces rodomontades , assigne un
quartier à Rhéfus & à ses troupes pour
y passer le reste de la nuit. Il leur ap-
prend le mot du guet , à sçavoir , *Phæ-*
bus. Il ordonne aux Sentinelles de bien
faire leur devoir & d'attendre Dolon ,
qui doit être bien-tôt de retour , dit-il ,
s'il n'a été intercepté. Puis il se retire
aussi-bien que Rhéfus.

Les Sentinelles qui font le Chœur ,
s'apperçoivent que le tems de leur garde
est passé. Résolus de chercher ceux qui
doivent les relever , ils les nomment ,
ils se mettent en devoir d'aller les ré-
veiller. Pour cela , ils se partagent en
deux demi-Chœurs , dont l'un va d'un
côté pour goûter le sommeil du matin
qu'annoncent déjà les oiseaux , & qu'il
dit être le plus agréable ; l'autre après
quelques soupçons légers sur le délai de
Dolon , se retire de son côté pour aver-
tir ceux qui doivent prendre sa place , de
façon que le Théâtre demeure vuide , au
moins vers la tente d'Hector, lorsqu'U-
lysse & Diomède paroissent. Cette adres-
se du Poëte à laisser son Théâtre libre ,

malgré l'embarras du Chœur , est un coup de maître qui n'est pas sans exemple. Sophocle nous en a fourni un dans son Ajax. Tom. III.

A C T E I V.

Ulyffe & Dioméde ne font point apperçus & ne voyent personne. Il est vrai que les ténèbres ne font pas entièrement dissipées , & qu'ils ne se montrent qu'après de grandes précautions. Cette Scène devient par-là tout-à-fait naturelle & semblable à la réalité même. Car les deux Princes Grecs au milieu d'un camp de Troyens prêtent l'oreille à tout , & portent par tout leurs regards curieux. Ils s'entr'exhortent à ne pas donner dans les Sentinelles , & l'on voit par leur entretien qu'ils sçavent le mot du guet , qu'ils ont appris de Dolon en le surprenant. Ulyffe va droit à la tente d'Hector. Car il la reconnoît aux marques qu'il a sçûes du même Dolon ; mais Hector ne s'y trouve pas ; ainsi leur coup est manqué. Leur dessein étoit de tuer ce Général des Troyens ; & le voyant absent ils se croient d'abord trahis ; puis ils s'imaginent que les Dieux veillent à sa sûreté.

Diomède propose d'aller attaquer Enée ou Pâris. « Mais le moyen , répond » Ulyffe d'errer dans un camp inconnu » à travers mille dangers inévitables ? » Il est donc d'avis de retourner aux vaisseaux , content que Diomède ait tué Dolon , dont ils ont la dépouille , ce qui fait connoître sur le champ au spectateur le sort de l'Espion Troyen. Mais Diomède ne peut se résoudre à s'en revenir sans avoir fait quelque exploit éclatant : & sur cela Minerve leur apparoît , de maniere qu'elle n'est vûe ni entendue que d'eux seuls.

Elle les trouve fort tristes de se voir contraints de retourner sur leurs pas sans avoir fait ce qu'ils avoient projeté. » Mais quoi , leur dit-elle , si les Dieux » dérobent Hector , Enée , & Pâris à » vos coups , ignorez-vous que Rhéfus » est une victime digne de vous ! Si le » jour le trouve en vie , ce sera fait » des Grecs. Achille & Ajax ne pourront tenir en sa présence. Votre salut » dépend de sa perte. » Ulyffe en remerciant sa Divinité lui demande où est la tente du Prince Thracien. Elle la lui montre , & l'avertit sur-tout de prendre ses coursiers comme un butin très-rare.

Ulyffe donne le choix à Diomède d'enlever le char , ou de tuer Rhéfus & ses foldats. Mais le fils de Tydée naturellement Héros , prend sur lui ce dernier exploit fans balancer , & charge Ulyffe de l'autre comme plus conforme à son caractere industrieux. C'est apparemment sur cela qu'Ajax dans * Ovide fait ce reproche au Roi d'Ithaque.

Luce nihil gestum, nihil est Diomede remoto.

Si semel ista datis meritis tam vilibus arma :

Dividite : & major pars sit Diomedis in illis.

*Quò tamen hæc Ithaco , qui clam , qui semper
inermis*

Rem gerit , & furtis incautum decipit hostem.)

» Non , Ulyffe n'a rien fait qu'à la
» faveur des ténèbres ; il n'a rien osé
» fans le secours de Diomède. Si vous
» jugez ses prétendus exploits dignes
» d'un prix tel que les armes d'Achille ,
» partagez-les. Diomède en aura la
» meilleure part. Mais que peut pré-
» tendre ce ténébreux Héros à qui la
» surprise & la ruse tiennent lieu d'ar-
» mes & de bravoure ? »

Minerve voit tout à coup arriver

* OVID, *Metamorph.* l. 13. v. 100.

Pâris. C'est un fâcheux contre-tems pour l'expédition qu'elle a conseillée, & qu'elle dirige. Diomède voudroit l'attaquer à main armée. Mais les destins ne permettent pas qu'il attente sur les jours de ce Prince. Au moins Minerve le déclare ; & tandis que les deux Grecs se déroberent à la vûe de Pâris, la Déesse l'amuse sous la forme de Vénus. C'est que les Divinités de la fable font sur les sens les impressions qu'il leur plaît de faire. En effet Minerve parle assez haut pour être entendue de loin, & ne l'est pourtant que d'Ulysse & de Diomède ; tantôt elle se montre comme Minerve, tantôt comme Vénus. Nous en avons observé un exemple dans * l'Iphigénie en Tauride. Il faut avoir égard à tout ce merveilleux de la fable ancienne si l'on veut avoir quelque commerce avec les Poëtes Grecs. Ce qui nous en choque le plus, c'est que le secours de la Déesse diminue beaucoup la gloire d'Ulysse & de Diomède, puisqu'avec son secours ils n'agissent presque plus qu'à coup sûr. C'est le reproche que dans notre siècle on a souvent fait à Homere sans vouloir

* Voyez Tom. III.

se payer d'allégorie. Apparemment que les Athéniens y étoient plus faits que nous, eux qui concevoient que Minerve n'étoit autre chose que la Prudence, & Vénus la Beauté, sans porter néanmoins le raffinement de l'allégorie aussi loin que le Tasse & d'autres modernes l'ont voulu. * Second inconvénient de ce trait fabuleux, c'est que Minerve trompe Pâris de dessein prémédité sous l'apparence de Vénus, Déesse favorite de ce Prince mou & efféminé. Cela est plus difficile à sauver malgré l'allégorie. Aussi n'entreprends-je point ici de justifier la fable ancienne. Il me suffit de l'exposer & de tâcher par une sorte d'enchantement de rappeler les esprits François aux idées Athéniennes en les substituant pour un moment aux

* PLUTARQUE admet des instructions cachées dans les fictions d'HOMERE : mais il blâme les allégories recherchées qu'on veut quelquefois y voir. » Qui voudra considérer » de près les fables & fictions qui sont les plus » blâmées en lui, il y trouvera dedans une » très-utile instruction & spéculation couver- » te, combien que quelques-uns les tordent » à force, les tirant, comme l'on dit, par les » cheveux en expositions allégoriques. » PLUT. d'AMYOT, *man. de lire les Poètes.*

nôtres , sans trop examiner si ces idées étoient bonnes ou mauvaises , absurdes ou raisonnables , convaincus seulement qu'elles étoient reçues comme une monnoye qui avoit cours alors.

Pâris inquiet d'un bruit qui s'est répandu dans le camp , qu'on a vû roder des espions , venoit réveiller Hector , & l'avertir d'être sur ses gardes. C'est-là que la fausse Vénus l'amuse , & dissipe ses soupçons par un mensonge formel , tandis qu'Ulysse & Diomède à qui elle parle ensuite , quoique de fort loin , s'en retournent par son conseil après avoir fait leur coup , c'est-à-dire , massacré Rhésus , & amené les coursiers , sans leur avoir donné le tems de goûter les pâturages de Troye , & les eaux de Xanthe , comme s'exprime Virgile :

*Ardentesque avertit equos in castra priusquam
Pabula gestassent Trojæ , Xanthumque bibissent.*

ÆNEID. l. I. v. 472.

Le bruit de ce massacre & de cette surprise nocturne a réveillé une partie du camp. On voit donc des soldats sortir en confusion à droite & à gauche en criant : *Tue , tue*. Cette Scène est la même que celle de ce beau Chœur qui ouvre l'Opéra de Thésée.

Avançons , avançons , que rien ne nous étonne :
 Frappons , perçons , frappons : qu'on n'épargne per-
 sonne ;

Il faut périr ; il faut périr ;

Il faut vaincre ou mourir.

Un demi-Chœur rencontre Ulyffe ;
 & lui portant l'épée sur la gorge il lui
 demande avec de grands cris , *qui il est ,
 d'où il vient , & ce qu'il fait.* Ulyffe se
 présente d'assez bonne grace , (à ce qu'il
 paroît) pour un guerrier accusé chez
 les Poëtes d'être plus rusé que brave.
 L'autre demi-Chœur survient qui prend
 son parti. On se contente de demander
 à Ulyffe le mot du guet ; il le dit , &
 on le laisse échapper. Ce danger si pres-
 sant affoiblit un peu l'objection dont
 nous avons parlé ci-dessus , puisque Mi-
 nerve n'a pas garanti Ulyffe ; ou plutôt
 ce trait justifie l'allégorie , puisque c'est
 en effet la présence d'esprit & le sang
 froid qui sauvent Ulyffe d'un pas si
 délicat.

Cependant les sentinelles qui ne sça-
 vent pas encore le malheur qui vient
 d'arriver dans le quartier de Rhésus ;
 raisonnent entr'eux sur l'audace de ceux
 des ennemis qui se sont glissés dans le
 camp. Ils soupçonnent Ulyffe , mais

ttop tard. Tandis qu'ils raisonnent sur cela, fort inquiets de ce que dira Hector, si l'ennemi s'est sauvé au milieu d'eux par leur négligence, on voit paroître un homme blessé qui déplore son sort & celui de Rhésus.

A C T E V.

C'est l'Ecuyer de ce Prince. Il cherche Hector pour l'accabler de reproches sur le meurtre de Rhésus qu'il lui impute. Il déplore la mort de son maître, & la honte qui la suit. Un trépas glorieux consoleroit sa patrie. L'Ecuyer raconte ensuite ce qu'il a pû sçavoir de ce carnage dont il ignore l'auteur. Personne n'étoit sur ses gardes dans le quartier des Thraces. La fatigue du voyage & la sécurité où l'on devoit être faisoient qu'on croyoit pouvoir goûter quelques heures de sommeil en attendant le jour. Cependant l'Ecuyer se réveille par je ne sçai quelle inquiétude sur ses courriers. Il voit errer deux hommes autour des tentes durant la nuit. Il les prend pour des maraudeurs Troyens ou alliés. Il crie, il menace; & ceux-ci s'échappent. Il revient à sa tente & s'endort. Mais un songe horrible l'effraye. Il

s' imagine voir deux loups affamés qui se jettent sur ses coursiers, & qui frappent leurs flancs de la queue. Il se réveille derechef, & il entend des gémissemens de mourans ; il est même teint du sang de son maître. Il se leve & cherche ses armes. A l'instant il reçoit un coup d'épée & tombe par terre. Il entend alors le bruit de son char qu'emmenaient les assassins. Mais il n'a pû sçavoir qui ils étoient, & il impute cette noirceur aux Troyens. Le Chœur tâche en vain de le détromper : & sur le champ arrive Hector le feu & la colere dans les yeux.

Ce Prince s'emporte contre les Sentinelles. C'est par leur négligence, dit-il, que des Grecs sont entrés & sortis impunément après cet horrible carnage. Sans doute Ulysse se rit des Troyens & d'Hector, mais les gardes seront punis ; & ce Général les menace du supplice & de la mort. Le Chœur se justifie, & tâche de l'appaiser. Mais l'Ecuyer prend la parole, & accuse Hector lui-même de ce forfait. « Pourquoi » les punir, s'écrie-t-il ? Pourquoi par » ce vain artifice vouloir abuser un allié ? » Vous êtes l'assassin. C'est votre main » qui a porté de si funestes coups. Nos

» tentes font remplies de morts & de
 » mourans : c'est votre ouvrage ; tous
 » vos discours ne me séduiront point.
 » Un vil intérêt qui vous a fait envier
 » le char de Rhésus , vous a porté à
 » plonger le poignard dans le sein de
 » vos alliés. Vous les appelez à votre
 » secours. Ils y volent. En voilà le prix.
 » Pâris , oui le ravisseur Pâris fut moins
 » coupable que vous. Du moins il ne
 » viola pas l'hospitalité par le sang ré-
 » pandu. Ne me dites point qu'un
 » Grec s'est coulé dans le camp , &
 » que nous en sommes les victimes.
 » Comment auroit-il pû forcer tant
 » d'impénétrables barrières , ou les fran-
 » chir à votre insçu ? Vos tentes sont
 » devant les nôtres , & qui de vous est
 » blessé ? Qui des autres alliés ? C'est
 » nous malheureux , nous seuls qui pé-
 » rissons , nous seuls qu'on a trahis.
 » Non , je n'accuse aucun des Grecs.
 » Il faudroit qu'une Divinité leur eût
 » indiqué le quartier des Thraces ! Et
 » ceux qui y sont entrés ne le con-
 » noissoient que trop. En un mot vous
 » êtes le coupable. »

Hector sans être émû de ces injurieux reproches qu'il pardonne à une vive douleur , se contente de répondre sim-

pleinent. « Depuis le commencement
 » de la guerre nos alliés font parmi
 » nous, & jamais ils ne m'ont reproché
 » de leur avoir donné le moindre sujet
 » de plainte. Aurois-je commencé par
 » vous ? Me préserve le ciel de rougir
 » mes mains dans le sang d'un ami par
 » le vain désir d'un char. Croyez-moi,
 » c'est Ulysse qui a conduit & commis
 » cet attentat. Je le reconnois à cette
 » ruse. Hé qui des Grecs l'auroit ima-
 » ginée ? Quel autre eût pû l'exécuter ?
 » Dolon ne revient point. Ah que je
 » crains qu'Ulysse n'ait surpris ce mal-
 » heureux guerrier !

L'Ecuyer persiste dans sa pensée & dans ses reproches. Mais Hector plus généreux encore à pardonner que l'autre n'est hardi à l'offenser dévore cet affront, & fait emporter ce blessé dans le Palais, avec ordre d'en avoir tout le soin possible, & avec promesse de le garder à Troye, & de lui tenir lieu de Rhésus.

Durant que le Chœur réfléchit sur ce malheur, il paroît une Déesse dans les airs qui tient un cadavre sanglant entre ses bras. C'est la Muse Terpsichore mere de Rhésus. Elle l'emporte dans son char volant, & le pleure en présence du camp.

C'est

C'est Ulyffe, dit-elle, qui l'a immolé. Mais il en portera la juste punition. Elle lance aussi des imprécations contre Diomède & contre Achille dont elle prédit la mort. Enfin elle entre dans l'histoire de ses propres amours & de la naissance de Rhésus. Thamyris en fut la cause. Il osa défier les Muses en fait de chant. Il fut vaincu. Terpsichore vit le fleuve Strymon au Promontoire de Pengée dans la Thrace. Elle en fut aimée, & mit au monde Rhésus. Mais pour le cacher à ses sœurs, chez qui la virginité étoit en recommandation, elle le laissa à son pere qui le fit élever secrettement par ses Nymphes. Terpsichore l'a vû devenir un grand Roi. Elle ne craignoit rien pour lui, tant qu'il resteroit dans sa patrie. Mais elle lui défendoit sur-tout d'aller à Troye, où elle sçavoit qu'il finiroit ses jours. Ce malheureux fils a couru au-devant de sa destinée. Il n'a pû résister aux empressemens d'Hector. Mais hélas, ajoute-t-elle, ce n'est ni Hector, ni Ulyffe, ou Diomède que je dois accuser. C'est Minerve. Elle parle ensuite de la Thrace comme d'un pays cher aux Muses, témoins Orphée, Musée, & Thamyris même, tout ingrat qu'il osa être envers les Muses. Il en porta la pei-

ne : il perdit la vûe & la raison. Thamyris est comme on voit , le premier des Poëtes qui soit devenu fou.

Hector après s'être justifié auprès de la Déesse du malheur arrivé à Rhésus , veut se charger de la pompe funèbre. Mais Terpsichore l'en dispense. Elle est résolue de faire de Rhésus un demi-Dieu , un Prêtre de Bacchus , dont la demeure soit une grotte de la Thrace. Proserpine daignera bien lui faire cette grace en faveur d'Orphée fils de Calliope , autre Poëte qu'une Muse a donné à la Grèce. Il est bon de remarquer que Rhésus fils de Muse n'étoit pas Poëte , mais qu'en récompense il étoit fanfaron. Terpsichore finit par des soupirs sur le malheur des meres qui ont à pleurer sur leurs fils , & elle s'envole dans les airs avec le corps de Rhésus. Le jour paroît. Hector s'anime de plus en plus , & donne ordre qu'on range l'armée en bataille dans l'espérance de fondre sur les Grecs , de venger Rhésus , & de brûler leur flotte. Vain projet , qui ne s'exécute au plus que derrière le Théâtre. La pièce étoit faite pour flatter les Grecs , & Euripide avoit atteint son but par l'heureuse issue du stratagème d'Ulysse & de Diomède.

L E S
T R O Y E N N E S ,
TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

CETTE pièce où Hécube joue un des principaux rôles , ainsi que dans la première Tragédie du même Auteur , * en est pourtant si différente qu'elle devoit la précéder dans l'ordre de la lecture. En effet l'*Hécube* n'est à proprement parler qu'une suite des *Troyennes*. Dans la première , l'Héroïne est une Princesse la plus malheureuse qui fut jamais , comme Reine & comme mère ; puisque privée de la couronne , & réduite à l'esclavage elle a encore la douleur de voir égorger son fils Polydore par un perfide allié , & sa fille Polyxène par le fils d'Achille dans un pays étranger. Ici ce n'est pas seulement la Reine des Troyens , & la mère de tant de Héros qui pleure ses infortunes ; c'est

* Voyez l'*Hécube* d'Euripide , dans ce Volume.

une troupe de Dames Troyennes que les Grecs vainqueurs regardent comme la partie la plus considérable de leur butin, & qu'ils partagent entr'eux au sort, pour les faire passer à l'instant de Troye dans leurs vaisseaux. Il est vrai qu'on immole aussi dans cette pièce Polyxène & de plus Astyanax, ce qui rend Hécube la plus à plaindre des Troyennes. Mais enfin il ne s'agit pas uniquement d'elle. A l'égard du sacrifice de Polyxène fait en differens lieux dans l'une & l'autre Tragédie, & de quelques autres circonstances qui varient, ce sont des libertés que les diverses traditions donnoient aux Tragiques Grecs, & dont Euripide n'a pas fait difficulté de se servir plus d'une fois.

La Scène de ce Poëme est le camp des Grecs sous les murs de Troye. La tente d'Agamemnon leur Général est le principal objet du spectateur. C'est de-là que partent les destinées des Troyennes qu'on tire au sort, & la place qui est devant sert à la représentation des événemens réglés dans la tente par le caprice des Grecs, ou par le sort. Au reste Euripide n'a pas eu peur de se répéter un peu lui-même quant au sujet, tant l'Illiade lui a paru

une source intéressante & féconde en spectacles tragiques.

Neptune & Minerve font le Prologue. Hécube, Cassandre sa fille, Andromaque veuve d'Hector, Helene, Ménélas, Talthybius, un Chœur de Troyennes captives, font les personnages de la Tragédie.

ACTE PREMIER.

Neptune paroît seul. L'intérêt qu'il prend à la ville de Troye qu'il a bâtie avec Apollon, le rappelle vers elle par un retour de pitié sur l'état affreux où les Grecs l'ont réduite. Il retrace en peu de mots l'image de Troye en cendres, & de ce cheval funeste, qui, dit-il,

* S'en va devenir

L'éternel entretien des siècles à venir.

Il expose en passant quelques traits du sujet, à sçavoir l'assemblée des Grecs & le partage du butin. Il raconte ce qui précède l'action; que Polyxène est déjà immolée sur le tombeau d'Achille, & qu'Agamemnon foulant aux pieds le

* RACINE, *Iphig. Act. I. Sc. V.*

310 LES TROYENNES ,
respect dû au Dieu Apollon dont Cas-
sandre étoit la Prêtresse , n'a pas rougi
d'épouser cette Princesse malgré elle. Il
dit en soupirant les derniers adieux à
cette ville si heureuse autrefois , & ren-
versée de fond en comble par la colere
de Junon & de Pallas.

Minerve s'entendant nommer sur-
vient , arrête Neptune , & par des civili-
tés elle l'engage à souffrir un moment
d'entretien. Contente de sa vengeance
sur Troye , elle en prend à présent les
intérêts ; ou plutôt piquée de la négli-
gence des Grecs qui n'ont pas puni le
crime d'Ajax lorsqu'il traîna inhumai-
nement Cassandre du Sanctuaire même
de Pallas où elle s'étoit réfugiée , la
Déesse veut les sacrifier à son ressentiment , & rendre leur retour funeste. Elle
a déjà obtenu des orages & des foudres
de Jupiter ; elle demande à Neptune
qu'il souleve les flots , à peu près comme
Junon le demande à Eole dans Virgile ;

* *Incute vim ventis , submersasque obrue puppes ,
Aut age diversas , & disjice corpora ponto.*

» Animez le courroux des vents ; en-
» gloutissez la flotte sous les eaux , ou

* *Æneid. l. 1. v. 73.*

» dispersez-là , & ensevelissez les Grecs
 » dans le sein de la mer. » Neptune
 promer son secours à Minerve : l'un &
 l'autre se retirent pour préparer aux
 Grecs d'horribles tempêtes. Cette pu-
 nition anticipée des Grecs est plus ar-
 tificieuse qu'on ne se l'imagine d'abord.
 Elle prévient déjà le spectateur en fa-
 veur de la malheureuse Troye , & elle
 le laisse content à la fin du spectacle
 dans l'espoir que les inhumanités qu'il
 a vûes ne resteront pas impunies.

On voit paroître à l'instant une trou-
 pe de femmes autour d'Hécube qui est
 couchée proche de la tente d'Agamem-
 non comme une personne accablée de
 douleur. Tel on l'a vûe dans une Scè-
 ne de la pièce * qui porte son nom.
 Les Dames Troyennes l'exhortent à
 se lever ; mais ayant besoin elles-mêmes
 de consolation , elles soupirent en la
 consolant , & ne peuvent s'empêcher
 de dire , comme Virgile l'a dit de-
 puis :

+ *Fuimus Troës , fuit Ilium & ingens ,*

Gloria Teucrorum.

» Ilion n'est plus , & la gloire de Troye

* *Hécube Act. III.*

† *Æneid. l. 2. v. 325.*

» s'est évanouie. » Hécube en gémissant
 saisit cette triste pensée, & en fait l'a-
 liment de sa douleur. L'accablement où
 elle est lui ôte la force de se lever. Re-
 levée cependant par le secours des fem-
 mes, elle fait en vers lugubres le récit
 de tous ses maux. « Epouse de Priam,
 » mere de tant de * Princes, Reine d'un
 » grand Etat il ne lui reste de tout cela
 » qu'une triste vie qu'elle va traîner
 » dans la captivité. La vûe du rivage
 » d'où la flotte se dispose à partir re-
 » double ses plaintes. Où fera-t-elle
 » conduite, & pour quelle région quit-
 » tera-t-elle sa chere patrie? » Le Chœur
 entre dans ses sentimens. Il faut remar-
 quer qu'il n'est pas composé des fem-
 mes du premier rang. L'on entend d'un
 autre côté de grands cris. Ce sont
 ceux des autres Dames Troyennes qui
 sont enfermées dans une tente, & qui
 voyent que l'on précipite leur départ
 & leur esclavage. Tout le reste de l'Acte
 ne roule que sur leur inquiétude tou-
 chant leur destinée. C'est un deuil de
 femmes effrayées sans nul ressource d'es-

* Ils étoient au nombre de cinquante.

• *Quinquaginta illi Thalami, spes tanta nepo-
 rum!* Virg. *Æneid.* 1, 2, v. 503.

poir , & une suite de plaintes plus naturelles que faciles à exprimer. Le tout fait comprendre nettement que leur arrêt va être prononcé , & que les forts se tirent dans la tente du Général.

A C T E I I.

Talthybius vient annoncer l'issue. C'est le hérault d'Agamemnon. Chaque mot qu'il dit est un coup de foudre pour Hécube. Car il lui apprend qu'Agamemnon s'étoit réservé Cassandre en qualité de seconde épouse. Il la trompe sur la destinée de Polyxène , comme si elle devoit être Prêtresse des manes d'Achille, terme énigmatique qui signifie obscurément qu'elle a été sacrifiée sur le tombeau de ce héros. Mais l'infortunée mere l'ignore , & ne comprend point cette énigme. « L'ai-je » mise au monde , s'écrie-t-elle , pour » devenir la Prêtresse des morts ? » C'est par de pareilles exclamations qu'elle interrompt Talthybius à chaque nouvelle qu'il lui apprend. Enfin après lui avoir dit qu'Andromaque est échûe comme captive à Néoptolême fils d'Achille , il lui déclare qu'elle-même doit être l'esclave d'Ulysse. Ce dernier coup

sur-tout est foudroyant pour Hécube. Elle hait & méprise Ulyssé ; elle l'a vû ramper à ses pieds. Une pareille destination est le comble du malheur pour elle. Aussi jette-t-elle de grands cris en versant des torrens de larmes. Le Chœur de son côté livré encore à l'incertitude sur sa destinée n'est pas plus tranquille. Enfin Talthybius se dispose à emmener Cassandre sur les vaisseaux.

Cependant on voit briller des feux dans la tente où cette Princesse est renfermée. Talthybius craint que ce ne soit le désespoir qui engage les Troyennes à se brûler elles-mêmes. Il court épouvanté & fait ouvrir les portes. Il se trompoit. C'est Cassandre qui sort, une torche à la main, comme une Pythonisse animée de l'esprit d'Apollon. Elle croit être devant l'autel de l'hyménée, & elle chante une espèce d'épithalame pour célébrer son mariage avec Agamemnon. Mais c'est un chant plein de transports fatidiques. » Pleurez, » dit-elle, ô ma mere, pleurez votre » époux & votre patrie. Pour moi je ne » songe aujourd'hui qu'à invoquer l'hy- » men & Hécate. » C'est la Déesse de la justice & de la vengeance.

Vainement le Chœur & la Reine tâ-

chent de rappeler Cassandre à elle-même. Remplie de son démon prophétique, elle continue ; » Ce n'est plus Apollon , s'écrie-t-elle ; c'est Agamemnon qui m'épouse. J'accepte sa main ; mais sa mort * & le renversement de sa maison feront le prix de cet hymenée. Je vengerai mon pere & mes freres morts. » En un mot elle prédit tous les malheurs des Grecs ; autre punition anticipée. Puis revenant de son enthousiasme extatique , elle console Hécube sa mere par la comparaison qu'elle fait du sort de la Grèce avec celui de Troye. A l'en croire les vainqueurs sont plus malheureux que les vaincus , sans compter les maux affreux que va leur attirer l'hymen sacrilège d'Agamemnon. Cette douce vengeance console Cassandre , & lui rend même ce mariage précieux. Il lui importe peu de mourir , pourvû que Troye soit vengée.

Talhybius qui est présent traite de rêveries les prédictions de Cassandre , & la presse de le suivre sur les vaisseaux ,

* On a vû en diverses Tragédies Grecques l'accomplissement de cette prophétie , sur-tout dans l'Agamemnon d'ESCHYLE , Act. V. Tom. III. où l'on trouve aussi ce même caractere de Cassandre.

en difant à Hécube qu'elle-même va
 bientôt fuivre Ulyffe. « Non , répond
 » Caffandre , elle ne le fuivra pas. Et
 » que deviendroient mes oracles ? Elle
 » mourra dans Troye , * & toi , malheu-
 » reux Ulyffe , tu ignores la cruelle def-
 » tinée qui t'attend. Errant de mers en
 » mers durant dix années , expofé aux
 » barbaries du Cyclope , † aux enchan-
 » temens de Circé , aux fureurs de Cha-
 » ribde , revenu feul en ta patrie , où
 » tu trouveras tout dans le défordre &
 » la confufion ; alors tu regarderas nos
 » infortunes comme de véritables biens
 » en comparaifon de tes maux. Je me
 » tais. Allons , que l'on me conduife ,
 » qu'on preffe l'hymen que je dois faire
 » aux enfers. Oui , fier Agamemnon ,
 » tu as beau t'énergueillir de ta conquê-
 » te , tu n'auras pour fruit que d'horri-
 » bles funérailles à ton retour ; & ta
 » Caffandre elle-même fera la proye des
 » bêtes féroces auprès de ton cercueil.

* Voyez la Tragédie d'Hécube , Act. V.
 & le fort différent de cette Princeffe qui fut
 métamorphofée en chienne furieufe , après
 avoir fuivi quelque tems Ulyffe.

† Voyez le Cyclope d'EURIPIDE à la fin
 du VI. Volume.

,, Couronnes sacrées, ornemens prophé-
 ,, tiques , marques si cheres de ma vir-
 ,, ginité , je vous dis un éternel adieu.
 ,, * Zéphyre , portez-les au Dieu Apol-
 ,, lon. Où est le vaisseau d'Agamemnon?
 ,, Est-ce ici qu'il faut monter ? J'y vole,
 ,, & vous n'attendrez pas long-tems le
 ,, souffle des vents favorables , puisque
 ,, dans ma personne vous emmenez une
 ,, Furie avec vous. Adieu , Madame ;
 ,, chere patrie , adieu ; & vous , manes
 ,, de mes freres , & de mon pere , vous
 ,, me reverrez bientôt : mais vous me
 ,, reverrez triomphante & ensévelie sous
 ,, les débris de la maison des Atrides nos
 ,, bourreaux. ,,

Hécube frappée de cet adieu se pâme :
 on la rappelle à la vie. Mais elle ne re-
 voit la lumiere que pour se peindre
 plus vivement l'excès de son infortune.
 Ce sont les plus grands traits. Et c'est
 toujours le même objet , la grandeur
 de sa fortune passée , l'ancienne gloire
 de Troye , ses murs renversés , ses pa-
 lais en cendre , Priam tombant à l'au-
 tel de Jupiter , ses fils & ses filles ou

* Cet adieu ressemble fort à celui de la Cas-
 sandre d'ESCHYLE , Tom. III. EURIPIDE avoit
 bien lû l'*Agamemnon* de ce Poëte.

518 LES TROYENNES ,
morts ou esclaves , elle-même enfin réduite à la plus dure captivité. Euripide entre dans le détail , & ne fait pas difficulté de dire en quoi consiste cet esclavage , à sçavoir , à remplir les plus bas offices des domestiques. Cette peinture que fait Hécube renouvelle la douleur des Troyennes , qui toutes font un Inter-mède en chant lugubre , & tout rempli des mêmes idées sous des tours différens.

A C T E I I I .

Un char passe. C'est Andromaque qu'on enlève avec son fils Astyanax , & que l'on conduit aux vaisseaux. Cette rencontre réveille la tendresse d'Hécube & d'Andromaque. L'une & l'autre versent des pleurs comme une mere & une fille que l'on conduiroit à la mort. Après quelques plaintes entrecoupées , & des larmes où le Chœur prend part en y mêlant les siennes , Hécube apprend à Andromaque le sort de Cassandre , & Andromaque apprend à Hécube la mort de Polyxène que les Grecs ont égorgée sur le tombeau d'Achille. Pour consoler une mere frappée coup sur coup de tant d'affreuses nouvelles , la veuve d'Hector

lui fait entendre que la condition des morts est plus heureuse que leur propre situation. Elle se donne pour exemple, & se regarde comme plus infortunée que Polyxène, puisqu'on la contraint d'épouser le meurtrier de tout ce qu'elle eut de plus cher. Elle se peint avec des traits qui font véritablement reconnoître la veuve d'Hector. Appliquée uniquement à plaire à cet illustre époux, elle sçut faire son bonheur; & cette vertu même l'a perdue. Pyrrhus en est épris, l'aime & l'épouse. « Cher Hector, s'écrie-t-elle, vous mourez, & je me vois condamnée à devenir l'épouse de votre ennemi. Que le destin de Polyxène est heureux! » Andromaque ignoroit encore qu'un plus grand malheur la menaçoit.

Hécube inconsolable, mais un peu affermie par la vûe d'Astyanax son petit-fils, entreprend à son tour de consoler Andromaque. Elle l'exhorte à souffrir la vie, du moins pour son fils, reste unique de tant de grands Rois. « Oubliez Hector, dit-elle; votre désespoir ne lui rendra pas le jour. Cultivez Pyrrhus, & songez que c'est le seul moyen de sauver un fils qui peut rétablir Troye, & nous venger. »

Talthybius arrive à l'instant pour annoncer de nouveaux malheurs. Il n'ose parler , tant ce qu'il va dire est effrayant. Il commence ; il s'interrompt lui-même. Enfin il laisse échapper le mot fatal. Les Grecs demandent la mort d'Astyanax. Il faut qu'il soit précipité du haut des murs. C'étoit le dernier coup qu'on réservoit à Troye ? Rien n'est mieux ménagé , pour faire croître l'intérêt du Théâtre. Talthybius ajoute à Andromaque , qu'il est inutile d'employer les prières ; que c'est un parti pris ; que les Grecs sont inexorables ; qu'il faut obéir sur le champ ; & que s'il lui échappe un mot contre l'armée , son fils demeurera sans sépulture.

» Quoi , cher enfant , s'écrie-t-elle ,
 » on t'arrache à une mere ! tu meurs :
 » & le nom d'Hector devenu si salutaire
 » pour tant d'autres , te devient funeste !
 » D'où vient es-tu fils d'Hector ,
 » & pourquoi suis-je son épouse ? Je
 » t'ai mis au monde pour régner sur
 » l'Asie , non pour être la victime des
 » Grecs. Tu pleures , cher enfant : ah ,
 » tu sembles pressentir tes maux. Que
 » te sert d'embrasser une foible mere ,
 » & de te réfugier dans mon sein * ?

* Le Grec ajoute , *comme un oiseau sous les ailes de sa mere.*

» Ce n'est plus un asyle pour toi. Il
» n'est plus d'Hector. Non , il ne for-
» tira point du tombeau pour te dé-
» rober au trépas. Privé de parens ,
» d'amis & d'appui , tu vas périr. Les
» cruels , ils vont te précipiter impi-
» toyablement. Doux objet de tant d'in-
» quiétudes maternelles , c'étoit donc
» pour ce triste sort que mon sein t'a-
» voit allaité. Embrasse une mere pour
» la derniere fois : que je reçoive ici
» tes derniers soupirs. Inhumains , que
» vous a fait cet enfant ? Son innocence
» n'adoucit-elle point votre rage ? O
» Hélène , Furie de la Grèce & de
» Troye , ce n'est point Jupiter qui
» fut l'auteur de ton origine : ce sont
» les Démons , l'Envie , le Carnage , la
» Mort , & tout ce qu'il y a d'horreurs
» dans l'univers. Puisses-tu payer les
» maux que tu nous as faits ! Hé bien :
» barbares , prenez cet enfant : le voilà.
» Précipitez-le , dévorez-le , rassasiez-
» vous de son sang. Vainement tente-
» rois-je de le sauver. Adieu : cachez
» dans le vaisseau la plus infortunée
» des meres. Quel gage de l'hymen
» qu'on me prépare , que le trépas de
» mon fils ! » Elle se voile le visage :
puis par un retour sur Astyanax , qu'on

522 LES TROYENNES ,
lui arrache : « Allez , dit-elle , Astya-
» nax , allez mourir sur le lieu même
» où vous deviez régner. » On l'enleve :
Hécube le poursuit encore par d'inuti-
les cris ; & le Chœur termine cette Scène
en continuant ses premiers chants de
deuil sur le renversement de Troye que
l'Amour a perdue , & que la protection
des Dieux favorables aux Troyens n'a
pû sauver.

A C T E I V.

Ménélas sort à son tour de la tente ,
& déclare qu'il est au comble de ses
vœux , puisqu'il s'est vengé de Pâris ,
& qu'il peut se venger de l'infidelle
Hélène , dont les Grecs lui ont remis
la destinée entre les mains. Il est dé-
terminé , dit-il , à la conduire dans la
Grèce , pour l'immoler à son ressentiment ,
& aux mânes de ceux qui ont
péri dans la guerre de Troye. Hécube
élève les mains aux Ciel , & bénit Ju-
piter de son équité à punir les forfaits.
Sa priere est remarquable , en ce qu'elle
invoque ce Dieu en ces termes : « Puif-
» fant moteur de l'univers , vous , dont
» la terre même est le trône : Etre
» impénétrable à nos lumieres : qui que

» vous foyez , soit une nature nécessaire ,
 » soit l'esprit des mortels , je vous ado-
 » re. C'est vous dont l'équité , par des
 » routes secrètes , conduit les choses
 » humaines à ses fins. » Cela montre
 bien que les idées des anciens sur la
 Divinité , quoique nobles & grandes ,
 n'étoient ni uniformes ni précieuses.
 L'on sent ici qu'Euripide étoit disciple
 de Socrate.

On amene aussi-tôt Hélène , qu'on
 tire violemment de la tente par ordre
 de Ménélas. Elle demande s'il lui est
 permis de parler pour sa défense. Son
 époux ne veut pas l'écouter. Mais Hé-
 cube le prie de lui permettre d'exposer
 ses raisons , & se charge de la confon-
 dre , en faisant retomber sur elle tout
 ce qu'elle alléguera de spécieux pour
 sa défense. Ce qui fait naître une de
 ces contestations si propres du Théâtre
 antique , & si fort du goût d'Athènes ,
 qu'il n'y a presque point de Tragédies
 où nous n'en trouvions une ou plu-
 sieurs.

Hélène commence : son discours est
 artificieux ; car elle déclare d'abord que
 ce n'est point à son époux qu'elle parle ,
 puisqu'aussi-bien il ne se rendroit
 pas à ses raisons : mais qu'étant attaquée

par Hécube, elle se sent assez de force pour lui répondre. Elle dit que c'est Hécube & Priam, qui sont coupables de tous les maux qu'a causé la guerre l'une pour avoir mis au monde Pâris, & l'autre pour n'avoir pas étouffé ce monstre naissant. Elle raconte en peu de mots la dispute des trois Déesse sur leur beauté, & le jugement de Pâris en faveur de Venus. Hélène en fut le prix. Qu'auroit-ce été si Pâris eût rendu Junon victorieuse? Cette Déesse lui offroit la domination de l'Europe & de l'Asie. Que devenoient les Grecs? C'est Hélène sacrifiée à la passion de Pâris, qui a sauvé la Grèce, & qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens, dont, sans elle, ils auroient été les esclaves. La mort fera-t-elle donc la récompense de ce bienfait?

Il est vrai qu'on pourroit faire à Hélène une objection fâcheuse : c'est d'avoir connivé à son enlèvement. Elle en sent toute la force : aussi tâche-t-elle de la prévenir & de l'éluder. Elle dit que » Pâris étoit venu à Sparte sous les » auspices d'une grande Divinité : que » Ménélas doit donc s'en prendre à » Venus, non à elle. Hé, le moyen » de résister à une Déesse à qui Jupiter

» même obéit? » La raison, comme on le voit assez, n'est pas trop légitime, puisque les Grecs eux-mêmes ne s'en payoient pas. Elle en allégué une plus plausible, quand elle reproche à son époux de s'être absenté fort à contre-tems de son Palais, après y avoir reçu Pâris. C'est sur cette absence imprudente qu'Ovide s'est cru en droit de fonder l'artificieuse lettre qu'il suppose qu'Hélène écrivit à Pâris.

Il est aisé de juger quel fond Ménélas pouvoit faire sur Hélène, & de quel poids doit être la prétendue justification de cette Princesse, que l'Antiquité nous a laissé regarder comme le modèle des fléaux d'Etat, tant de fois renouvelés, depuis Hélène.

Elle continue son apologie à-peu-près en ces termes : » Je puis paroître coupable de n'avoir pas quitté Troye pour retourner à Mycènes, quand les Dieux sembloient me rendre à mon premier époux, en m'ôtant Pâris; mais ils me sont témoins que je l'ai tenté vainement. Combien de fois les gardes m'ont-ils surpris sur le point que j'étois de m'échaper de Troye, en franchissant les murs par le secours des cordes attachées aux

„ créneaux ? Hélas ! Ils m'ont livrée ,
 „ malgré moi & malgré les Phrygiens ,
 „ à la passion de Deiphobus. „ Elle
 laisse alors couler quelques larmes
 feintes ; & elle demande à Ménélas
 pour quel crime il osera lui donner la
 mort , & s'il prétend braver les Dieux
 qu'elle fait auteurs de tout ce qu'on lui
 reproche. Le Chœur est ébloui de ce
 discours , mais il n'est pas persuadé ; &
 il exhorte Hécube à venger ses enfans
 & sa patrie par un discours qui ren-
 verse toutes les fausses subtilités d'Hé-
 léne. Cela montre combien on donnoit
 d'avantage aux raisonnemens & à l'é-
 loquence chez les Athéniens.

Hécube justifie d'abord Junon & Pal-
 las. „ Est-il croyable que la première
 „ ait voulu trahir l'Argolide qu'elle ché-
 „ rit , & la livrer aux Troyens ? Miner-
 „ ve a beaucoup moins prétendu leur
 „ soumettre sa chère Athènes. La con-
 „ testation de ces Déeses sur la beauté
 „ n'est qu'une fable inventée à plaisir.
 „ Quelle eût été la prétention de Ju-
 „ non ? Un époux plus puissant que
 „ Jupiter ? Et celle de Pallas , quelle ?
 „ Un mariage ? Hé , ne le fuyoit-elle
 „ pas. Cessez , dit-elle à Héléne , de
 „ rendre ces Déeses complices de vos

» crimes , ou plutôt de les avilir pour
 » vous justifier. Vous ne trouverez nulle
 » créance dans les esprits sensés. Quelle
 » folie de croire que Venus ait quitté
 » le Ciel pour accompagner Pâris , &
 » pour favoriser un ravisseur ? Hé , ne
 » pouvoit-elle pas , sans sortir du séjour
 » céleste , enlever Héléne avec toute sa
 » Cour & son Palais ? * C'est le fol
 » amour de Pâris ; c'est votre propre
 » foiblesse qui vous a tenu lieu de Ve-
 » nus. Tout devient divinité pour les
 » coupables mortels. » Elle ajoute un
 jeu de mots tels que ceux qui sont sou-
 vent usités chez les Grecs & dont on
 a -vû des exemples dans cet ouvrage.
 C'est que ce n'est pas sans raison que
 les noms Grecs de *Venus* & de *Folie*
 se ressemblient. †

Ici Hécube pousse Héléne par des reproches très-expressifs sur la honte de ses déréglemens. Elle alléguoit la violence : « Mais qui des Lacédémoniens , » reprend Hécube , vous a entendu ap-

* Damicles , ville Lacédémonienne.

† Α'φροδίτη *Venus* , Α'φροσύνη *Stultitia*. Tout ce discours d'Hécube est remarquable. Il confirme mon système sur la distinction de la Fable, & de la religion réelle des Payens. Voyez la *Conclusion générale* , au VI. Volume.

» peller, Castor & Pollux à votre se-
» cours ? Non, non, c'est l'éclat de
» la fortune qui a toujours guidé votre
» cœur. Vous arrivez à Troye; on com-
» bat. Ménélas est-il vainqueur ? Il
» devient un héros pour vous, & Pâris
» n'est plus rien. Les Troyens avoient-
» ils le dessus ? Ménélas vous devenoit
» méprisable. Le succès, non la vertu,
» déterminoit vos penchans & vos in-
» clinations. Venons à ces évasions dont
» vous osez parer votre vertu préten-
» due. Vous n'avez pû fuir, dites-vous.
» Hé bien, il falloit mourir. Toute
» autre que vous auroit-elle balancé à
» sacrifier sa vie à son époux légitime ?
» C'est moi qui cent fois vous ai dit :
» Fuyez, ma fille; dérobez-vous à vo-
» tre amant : je trouverai le moyen de
» vous renvoyer aux Grecs; délivrez-
» nous d'une guerre cruelle. Mais com-
» ment avez-vous reçu ces avis mater-
» nels ? Ils excitoient votre courroux.
» Fiere de regner dans le Palais de Pâ-
» ris, vous ne cherchiez qu'à nourrir
» votre orgueil de l'encens & des ado-
» rations des Phrygiens. Tout cela vous
» étoit précieux, & vous osiez vous
» montrer avec des parures faites pour
» rehausser l'éclat de votre beauté ;
vous,

» vous, qui auriez dû rougir de respi-
 » rer le même air que Pâris.

Hécube finit en exhorrant Ménélas à venger la Grèce & la pudeur violée, en faisant mourir Héléne. Le Chœur seconde cette demande; & Ménélas y souscrit. Héléne a beau le supplier; il ne veut plus rien entendre, & il l'envoie sur le rivage pour être transportée en Grèce; mais non sur le même vaisseau que lui, suivant son premier dessein, dont Hécube l'a détourné. C'est qu'elle craignoit avec raison que l'adroite Héléne ne vînt à regagner par ses pleurs & ses charmes le cœur de Ménélas, comme il arriva en effet.

Le Chœur, pour intermède, continue ses chants lugubres. Les Troyennes imputent à Jupiter les sacrifices abolis, les autels profanés & les temples abatus. Elles pleurent leurs maris privés de sépulture, & leurs enfans orphelins, dont les Grecs vont les séparer. Dans la crainte du sort qui les menace, elles souhaitent de périr sous les flots: & surtout elles font des imprécations contre Héléne, afin qu'elle n'arrive pas dans la Grèce. Cet Intermède paroît plus touchant que les autres.

A C T E V.

Talhybius apporte à Hécube deux affreuses nouvelles. L'une est celle du départ précipité d'Andromaque, qui a été obligée de suivre Neoptolème sur le même vaisseau, où il emportoit les cendres de son pere Achille. La seconde s'explique assez par le présent qu'il lui fait. C'est le corps d'Astyanax qu'il lui remet entre les mains pour l'ensevelir. Il peint la douleur d'Andromaque, qui vient d'arroser de ses larmes le corps de son malheureux fils, en faisant retentir tout le rivage de ses adieux à sa patrie expirante, & au tombeau d'Hector. Talhybius confesse qu'il en a été extrêmement touché. Aussi est-ce à lui qu'elle a confié ce cher dépôt, pour être remis entre les mains d'Hécube. On le lui présente sur le bouclier d'Hector qui doit lui servir de cercueil. Heureuse idée, & digne d'Euripide. Andromaque n'a pas cru devoir faire un autre usage de ce bouclier, qui lui auroit rappelé sans cesse le souvenir cruel de son époux & de son fils massacrés.

Ce spectacle intéressant fournit à Hécube la matiere d'un beau Monologue,

qu'elle fait tandis que Talthybius va
 tout préparer pour les funérailles du
 jeune Prince. » Mettez bas , (dit-elle
 » à ceux qui portent son petit-fils) met-
 » tez bas ce bouclier si capable de re-
 » nouvellier mes douleurs. Fiere Grèce ,
 » que ton orgueil est timide & cruel !
 » Quoi , la crainte d'un enfant t'a porté
 » à immoler cette tendre victime ! Mon
 » Hector , secondé de son courage &
 » de tant d'alliés , a succombé sous tes
 » coups ; & cet enfant t'a fait trembler
 » dans le sein même de tes triomphes !
 » Cher Astyanax , quelle destinée est
 » la tienne ? Ah , si du moins , arrivé
 » à un âge plus avancé , tu étois mort
 » pour ta patrie ; si , possesseur de la
 » couronne , tu avois laissé des héritiers
 » d'un Royaume florissant , tu serois
 » heureux : si l'on peut appeller un bon-
 » heur des biens trop peu durables.
 » Mais , hélas , né pour tant de gran-
 » deur , tu n'as fait que l'entrevoir. Que
 » nos barbares murs ont défiguré cette
 » tête charmante , qui fit les délices
 » d'une mere ! O mains , ô levres , où
 » nous reconnoissons les traits d'un
 » pere , qu'est devenu votre éclat ! quel-
 » le étoit ton erreur , cher enfant ,
 » quand attaché à ma robe , tu me pro-

» mettois , en begayant , l'hommage
 » de ta chevelure & de pieux devoirs ,
 » pour appaiser mon Ombre ! Courbée
 » sous le poids des ans , privée de tous
 » mes fils , esclave enfin , c'est moi qui
 » suis contrainte de te rendre ce triste
 » office. Est-ce-là le fruit de mes soucis,
 » & de tant de nuits inquiètes ? Tendres
 » caresses , étoit-ce-là le terme fatal où
 » vous deviez finir ? Que puis-je graver
 » sur ton sépulchre ? * *Astyanax fut la*
 » *viçtime des craintes de la Grèce.* Que
 » cet éloge sera glorieux aux Grecs !
 » Tu n'as point joui du sceptre ni des
 » biens paternels ; mais le bouclier qui
 » te sert de tombeau est le plus pré-
 » cieux de ces biens. Bouclier fidèle ,
 » tu as perdu le héros qui t'illustra ;
 » mais le fardeau que tu portes sçaura
 » te dédommager , &c.

Les femmes du Chœur apportent à
 Hécube le peu d'ornemens qu'elles ont
 pû recueillir de leurs anciennes richesses
 pour les ensevelir avec le corps d'Af-
 tyanax , suivant l'usage. Là commen-

Note
 de l'Édi-
 teur.

* » Quel épitaphe l'interprète des Muses
 » inscrira-t-il sur ton tombeau ? » Ceci montre
 qu'il y avoit des Poètes dès-avant la prise de
 Troye, *Μυσόνιοι*, & qu'une de leurs principales
 occupations étoit de composer des épitaphes.

cent les cris & les lamentations funé-
bres , si fréquentes chez Euripide. Hé-
cube & les Dames Troyennes font re-
tentir tour à tour le Théâtre de leurs
plaintes ; mais Hécube dit une chose
assez remarquable pour le tems où elle
vivoit. C'est au sujet d'une pompe si
peu digne du fils de tant de Rois.

» Que font , après tout , aux morts de
» si riches funérailles ; ce n'est qu'un
» vain éclat imaginé pour satisfaire la
» vanité des vivans. » Cette pensée mar-
que au moins que les Payens n'étoient
pas tout-à-fait dupes de leurs coutumes
supersticieuses , telle qu'étoit celle d'en-
voyer dans l'autre monde leurs morts
richement parés.

Ce concert lugubre est interrompu
par la vûe des flammes qui paroissent
sur les tours , & aux toits des maisons
qui restoient encore sur pied dans
Troye. Le Chœur apperçoit des hom-
mes , la torche à la main , courir çà
& là comme des furieux , & porter par-
tout la désolation & l'incendie. Tal-
thybius paroît lui-même , & annonce
nettement ce que le Chœur n'a fait
qu'entrevoir ; je veux dire , qu'il donne
ordre aux incendiaires de faire leur
office , & d'achever de livrer Ilion aux

flammes. Il avertit en même tems les Troyennes de se tenir prêtes à partir , & il dit à Hécube qu'il lui faut sur le champ suivre Ulyffe. » Malheureuse , » s'écrie-t-elle , voici donc le comble » de mes maux , & le dernier coup qui » m'étoit réservé ! Je quitte ma patrie » & je la vois en cendres. Allons , dis- » fons-lui au moins les derniers adieux. » Chere cité , jadis la merveille des na- » tions , voilà donc ta gloire évanouie ! » Tu deviens la proie des flammes , & » nous devenons esclaves. Ah Dieux ! » Mais que sert de les implorer ? Tant » de fois invoqués , ils se sont rendus » sourds à ma voix. C'en est fait , ma » gloire le veut : je m'en vais me pré- » cipiter dans cet incendie. Troye me » servira de bucher. » Talthybius l'ar- » rête. Elle & le Chœur se retranchent sur les larmes , & sur les cris , pour déplorer Ilion , & tous les maux qui ont précédé. Cela produit des peintures très-vives : car il semble qu'on voye périr & expirer , pour ainsi dire , cette ville sous ses dernières ruines , qu'on entende les Palais s'écrouler , & que Troye elle-même serve de bucher au cadavre de Troye. Talthybius , tout Grec qu'il est , se sent touché de ce

spectacle ; mais il obéit en soupirant à son Roi , & il emmene les captives aux vaisseaux.

La gradation qui regne en cette Pièce est admirable. Le renversement d'Illion produit l'assemblée des Grecs dans la tente d'Agamemnon , pour la destination des Troyennes , reste unique de Troye. C'est delà que le sort aveugle , ou le caprice orgueilleux des vainqueurs lancent tous leurs traits sur ces femmes infortunées , enforte qu'ils retombent tous sur Hécube leur Reine. La mort de sa fille Polyxène en est le premier essai. Encore en cache-t-on quelque tems la nouvelle , pour tourmenter davantage Hécube & ses compagnes par une incertitude pire encore que les maux qui les menacent. Les sorts & les délibérations ne se dévoilent que peu à peu , comme pour leur faire goûter à longs traits toute l'amertume de leurs maux. Agamemnon se destine Cassandre pour esclave. Andromaque est donnée à Neoptolème ; Hécube elle-même à Ulysse. Cassandre est traînée aux vaisseaux ; Andromaque est emmenée avec son fils qu'on lui a laissé ; Hécube apprend la mort de sa fille Polyxène ; mais Astyanax , ce cher gage ,

suspend un peu la douleur commune. Vaine consolation ! On vient l'arracher d'entre les bras de sa mere, pour le faire mourir. Il ne restoit qu'Hélène. Les Grecs l'abandonnent à la fureur de Ménélas. Autre sujet de consolation pour les Troyennes ; mais on les replonge bien-tôt dans une plus profonde tristesse, en apportant sur le bouclier d'Hector, le corps brisé d'Ashtanax, que le départ précipité d'Andromaque ne lui a pas permis d'inhumer. Ce triste emploi, dont Hécube est chargée, réveille toute sa sensibilité, & lui retrace tous ses malheurs, comme si ses cinquante fils, son époux & toute sa maison se trouvoient réunis sur ce bouclier dans Ashtanax qui en est le reste. Pour surcroît de désespoir on brûle à ses yeux jusqu'aux ruines de Troye, & on la conduit elle-même à Ulysse son plus cruel ennemi. Tant de sujets différens, mais si habilement liés, n'en forment qu'un & frappent tous au même but.



LA TROADE,
 TRAGÉDIE
 DE SENEQUE.

LE nom de cette Pièce imitée des *Troyennes* d'Euripide, a fait quelque peine aux Sçavans, surtout à Daniel Heinsius, & avant lui à Jos. Scaliger. La raison, en effet, en faute aux yeux : car, outre que quelques auteurs, comme *Valerius Probus*, la cite sous le nom d'Hécube, faute d'un meilleur titre, il n'est pas naturel de penser qu'elle ait eu celui qu'on lui donne universellement. *Troas* signifie ou la région Troyenne, ou un Poëme qui concerne Troye, ou une femme Troyenne. Ainsi, dit-on, eu égard aux pays différens, *Thebaïs Ilias*, &c. C'est le même défaut que Dan. Heinsius a trouvé dans la *Thébaïde* de Sénèque. Ces sortes de titres tirés du nom des pays, sont trop généraux ; & les Anciens, surtout les Grecs, étoient trop délicats pour les admettre, eux qui tiroient plusieurs Tragédies

d'une même histoire, partagée en divers événemens, afin d'en faire leur *trilogie*, à laquelle ils donnoient un nom commun, par exemple celui d'*Orestée* aux trois Pièces qui rouloient sur Oreste. C'est le nom qu'on donnoit à l'*Agamemnon*, aux *Coëphores*, & aux *Euménides*, toutes trois d'Eschyle; & en y joignant le *Protée*, Pièce satyrique, ces quatre Poèmes s'appelloient une *tetralogie*. De plus, nul titre tiré des trois Poètes Grecs ne justifie celui de Sénèque; d'où il est nécessaire de conclure qu'on appelloit & qu'on devoit appeller sa Tragédie, *les Troyennes* (*Troades*) du nom du Chœur, comme celle d'Euripide, dont elle est une copie. Tel est le sentiment raisonnable de Jos. Scaliger, & de Dan. Heinsius: & c'est en partie ce qui a déterminé ce dernier à rejeter la *Thébaïde* * de Sénèque, & à la dégrader du rang que lui donnoit Juste Lipse parmi les bons ouvrages Romains, jusqu'à la condition d'une misérable Poésie de quelque déclamateur. Ce qui est véritablement une pure chicane, ainsi que nous l'avons dit, d'autant plus que Heinsius avoit assez

* Voyez la *Thébaïde*, vol. IV.

d'autres bonnes raisons qu'il n'a pas alléguées toutes, sans avoir recours à celle-ci.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que pour faire paroli à * Juste Lipse, Dan. Heinsius foudroye la Thébaïde, & met la Troade au rang de Médée; c'est-à-dire de la Tragédie, qu'on ne balance point d'attribuer au grand Sénèque le Philosophe, sur l'autorité de Quintilien, qui cite un vers de Médée en l'attribuant à Sénèque, sans dire lequel: ce qu'il eût fait, dit-on, si c'eût été d'un autre que le Philosophe. Ecoutez encore une fois Juste Lipse & Dan. Heinsius: car Jos. Scaliger mérite qu'on oublie qu'il a préféré les Tragédies Latines aux Grecques; & à l'égard des autres critiques, ils ont suivi les trois dont je parle, ou n'ont point dit leurs sentimens particuliers.

» Les Tragédies Latines, dit † Juste
 » Lipse, sont de différentes mains, &
 » il ne faut point écouter nos Critiques
 » qui pensent autrement. Quiconque

* Voyez les sentimens de ces deux sçavans sur la Thébaïde, p. 253. de ce volume.

† JUSTI LIPSIJ animadvers. in Tragœd. quæ L. ANNAEO SENECAE tribuuntur.

» examine sérieusement le style & l'élo-
 » cution , pense comme moi. Si l'on ne
 » sent pas cette différence , on ne sent
 » rien. Elle est trop manifeste. Qui peut
 » dire qu'Octavie & Médée partent
 » du même génie & du même pinceau ?
 » Que la Thébaïde & la Troade soient
 » du même auteur ? Nul connoisseur
 » sans doute , pour peu qu'il ait d'o-
 » reille. »

* Heinsius crie à son tour que *les Troyennes* sont une Tragédie divine & divinement Latine. *Troades divina, nec Latina minùs*. Il se perd dans l'éloge qu'il continue d'en faire , tant il y voit de rapport avec les Grecs & surtout Homere. Il la met à la seconde place des trois qu'il donne à Sénèque le Philosophe , entre Hippolyte & Médée. Enfin il en fait une critique si douce , qu'il n'y reprend que de prétendus défauts ou d'Euripide , ou puisés d'une trop fidelle imitation de la maniere d'Euripide.

Sans avoir égard à des jugemens si contradictoires de personnes , d'ailleurs si respectables par leur érudition , je vais examiner ou plutôt exposer ce Poë-

* DAN. HEINSII *in* L. & M. ANN, SENE-
 CÆ, &c. *Tragœd. animad. & notæ.*

me , ainsi que les autres , à la critique des lecteurs qui font au fait du Théâtre , & suivant les regles de la nature & du bon sens , avec les égards dûs aux caracteres ingénieux qui regnent dans les Pièces de Sénèque.

Ce Poëte , ou Philosophe , ou autre introduit pour Acteurs Andromaque , Astyanax , Hécube , Talthybius , Hélène , & un Chœur de Troyennes , comme Euripide. Il y a ajouté Calchas , Pyrrhus , Ulysse , un Vieillard & un Envoyé. Enfin il fait paroître Agamemnon au lieu de Ménélas. Le lieu de la Scène qu'il ne détermine point d'abord , comme le font si sagement les Grecs , est Troye en cendres.

A C T E P R E M I E R.

Hécube paroît la première , & commence par cette sentence : » Quiconque » croit que le Trône est un appui inébranlable , & livre son cœur à l'ivresse » de la prospérité comme si elle devoit » durer toujours , qu'il jette ses regards » sur moi & sur Troye. » Elle décrit avec beaucoup d'éloquence , & plus d'esprit que n'en souffre la douleur , le renversement de ce Royaume n'a gueres

542 LA TROADE,
si florissant. » Le vainqueur même res-
» pecte encore ses débris, & il est éton-
» né de sa conquête. »

*Horret afflictam quoque ;
Victamque quamvis videat , haud credit sibi
Potuisse vinci.*

Elle s'impute à elle-même (c'est-à-dire, à Pâris qu'elle a mis au monde) toutes les horreurs qu'elle éprouve. Elle les avoit prédites avant Cassandre.
» C'est moi, dit-elle, ô ma patrie, qui
» ai porté des torches allumées dans ton
» sein. Pourquoi s'en prendre à Ulysse
» & à Sinon ? »

*Prior Hecuba.vidi gravida , nec tacui metus ;
Et vana vates ante Cassandrum fui.
Non cautus ignes Ithacûs , aut Ithaci comes
Nocturnus in vos sparsit , aut fallax Sinon.
Meus ignis iste est ; facibus ardetis meis.*

» Mais pourquoi pleurer Troye ? »

Troja jam vetus est malum.

» C'est un mal que d'autres maux ont
» dû faire oublier. »

Elle se rappelle Priam égorgé aux autels, & ses fils massacrés. » Ce Pere
» de tant de Rois, dit-elle, manque
» de tombeau ; & tandis que Troye

» est en flammes , il n'a point de bu-
 » cher. »

*Ille tot Regum parens
 caret sepulcro Priamus , & flammâ indiget
 Ardente Trojâ.*

Pensée froide qu'on a admirée, & qui n'est pourtant rien moins qu'admirable. Elle est du même goût qu'un morceau du commencement qui a servi à Despreaux pour marquer le caractère de toute la Pièce, & en général du génie de Sénèque. Le voici. » La colonne de l'Asie est renversée, cet ouvrage des Dieux, cette Troye, au secours de laquelle étoient accourus & ceux qui boivent les froides eaux du Tanais aux sept embouchures, & ceux qui prosternés à l'aspect des rayons du Soleil naissant, voyent le Tigre mêler ses tièdes flots à ceux de la mer, &c. »

*Columen eversum occidit
 Pollentis Asia : Calitum egregius labor :
 Ad cujus arma venit , & qui frigidum
 Septena Tanain ora pendentem bibit ;
 Et qui renatum pronus excipiens diem
 Tepidum rubenti Tigrin immiscet freto. &c.*

Il seroit ennuyeux de rapporter le

344 LA TROADE,
reste. C'est au sujet de ces vers que
Boileau a si bien dit :

* Que devant Troye en cendre Hécube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoulée ,
Ni sans raison décrire en quels affreux païs
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanais.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiez :
Pour me tirer des pleurs , il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

Enfin , Hécube tourne son inquié-
tude sur les Princesses Troyennes , que
chacun des vainqueurs va tirer au sort.

*Dominum ecce Priami nuribus & natis legens
Sortitur urna. Præda quem vilis sequar ?
Hic Hæctoris conjugia despondet sibi ,
Hic optat Heleni conjugem ; hic Antenoris ;
Nec deest tuos , Cassandra , qui thalamos petat.
Mea fors timetur. Sola sum Danaïs metus.*

„ L'urne fatale va donner des maîtres
„ aux brus & aux enfans de Priam. Vil
„ butin de Troye quel Tyran suivrai-
„ je ? l'un se promet l'épouse d'Hector ,
„ l'autre souhaite celle d'Hélenus : ce-
„ lui-ci celle d'Anténor. Cassandre mê-

* *Art. Poët. chant. 3.*

5, me , quoique dévouée aux autels , a
 „ des amans Grecs. Seule on craint de
 „ m'obtenir. Je leur suis devenue re-
 „ doutable. » On n'entend pas trop ce
 que veut ici dire Hécube. Voudroit-
 elle des amans ? Non , sans doute. Se
 glorifie-t-elle de n'en point avoir ? C'est
 apparemment sa pensée. Elle se réjouit
 qu'on redoute le malheur attaché à sa
 destinée. Quoiqu'il en soit , il n'y a
 dans cet Acte que ces vers qui mar-
 quent le sujet , si pourtant , c'est-là le
 véritable sujet de Sénèque. La suite de
 la Pièce en donne deux autres , à sça-
 voir , l'arrêt prononcé contre Polyxène
 & Astyanax , c'est-à-dire , la mort de
 la fille , & du petit-fils d'Hécube. Le
 sort des Troyennes ne se développe
 qu'à la fin , & en si peu de mots , qu'il
 ne fait point d'impression après ce qui
 s'est passé. Ce changement & cette
 duplication de sujet , montre combien
 peu Sénèque a suivi l'esprit & le fil de
 son modèle. Euripide prend pour sujet
 le sort des Troyennes ; & ce sort se
 dévoile peu-à-peu depuis le commen-
 cement de la Pièce jusqu'à la fin , par
 un enchaînement qui lie toutes les par-
 ties pour n'en faire qu'un tout. Ici rien
 de tout cela. On annonce le même

fujet. Le spectateur s'y attend : & il voit par la suite qu'il n'en est plus question ; qu'il ne s'agit d'abord que de Polyxène, & qu'il y a apparence qu'on ne parlera que d'elle. Puis on lui met sous les yeux un autre objet, je veux dire Astyanax ; & cela sans liaison, sans préparation, sans autre fondement que le caprice du Poëte, qui attache ensemble des Scènes qui n'ont aucun rapport essentiel. C'est cet art tragique qui manque à Sénèque, & qu'il n'a pas plû aux Critiques d'examiner à fond pour juger du prix des Tragédies Latines en elles-mêmes ou par rapport aux Grecques. Reprenons le fil de cette Pièce.

Hécube sans autre passage qui unisse ce qu'elle va dire avec ce qu'elle a dit, s'avise tout-à-coup de s'écrier : *Lamenta cessant ?* „ Quoi ? Nous différons notre „ deuil ? Compagnes de ma captivité, „ frappez votre sein, faites tout retentir de vos gémissemens : & célébrez „ les funérailles de Troye. „ *Et justa Trojæ facite.*

Le Chœur obéit. „ Celles, dit-il ; „ dont vous exigez des pleurs sont faites depuis long-tems à pleurer. „ Ce commencement qui est dans la nature contre l'ordinaire de Sénèque, & quel-

ques autres morceaux, sont, fans doute, ce qui a déterminé Heinsius à préférer hautement les Chœurs de Sénèque à ceux d'Euripide. Il auroit raison de les comparer, si tout étoit aussi naturel & aussi-bien placé que le mot qu'on vient de lire. Mais on trouveroit bien du mécompte dans le détail. Ici Hécube commence le deuil en cérémonie. Elle donne aux autres femmes l'exemple & le signal. Toutes de concert laissent flotter leurs cheveux, se les arrachent, se couvrent de poussiere, déchirent leurs vêtemens, & se battent la poitrine: le tout en cadence & avec toutes les marques du désespoir. Aussi est-ce un deuil général, un deuil pour la patrie entiere, & sans exemple dans les Tragédies Grecques. Il en devoit coûter aux Acteurs qui jouoient de pareils rôles, si on les jouoit. Tantôt c'est pour Hector, tantôt c'est pour Priam; enfin, c'est sur elles-mêmes que les femmes pleurent. » Car enfin, disent-elles, Priam est heureux, & heureux quiconque ne survit pas à tant de maux. « Hécube s'en va, l'on ne sçait pourquoi.

ACTE II.

Talthybius vient dire au Chœur que les vaisseaux des Grecs sont arrêtés au port faute de vents favorables. C'est l'Ombre d'Achille qui les empêche de souffler. Talthybius raconte ici l'apparition de ce Héros, qui demande que Pyrrhus lui immole Polyxène, qui lui avoit été promise en mariage. Cette narration se fait à la façon de Sénèque. Ce sont des vers magnifiques à l'effluve près. A tout prendre, elle est belle, & commenceroit bien l'ouverture de l'action, si elle étoit au premier Acte, & s'il ne s'agissoit que de Polyxène.

Pyrrhus & Agamemnon paroissent à l'instant. Le fils d'Achille commence.

» Chacun des Grecs, dit-il, a eu sa
 » part des dépouilles & des captives
 » de Troÿe. N'est-il pas juste de don-
 » ner la sienne à Achille? » Il relève
 le mérite & les exploits de ce Héros,
 & conclut de cette maniere en adres-
 sant la parole à Agamemnon. » Balan-
 » cerez-vous à satisfaire Achille? Quoi
 » il sera cruel d'immoler la fille de
 » Priam au fils de Pelée, & tout pere

» que vous êtes , vous avez sacrifié
 » votre sang à Héléne ! »

Agamemnon répond. » L'impétuo-
 » sité est un défaut pardonnable à la
 » jeunesse. Dans les hommes ordinaï-
 » res , c'est l'effet d'un âge bouillant ;
 » dans Pyrrhus , c'est l'esprit de son
 » pere qui l'anime. J'ai supporté l'im-
 » patiente ardeur d'Achille. Plus on est
 » élevé , plus on doit être complaisant,
 » Mais pourquoi voulez-vous desho-
 » norer par le carnage l'Ombre d'un
 » Héros si réveré ? Il faut , croyez-moi ,
 » discerner ce qu'il convient aux vain-
 » queurs de faire , & aux vaincus de
 » souffrir. La modération seule rend un
 » Gouvernement durable. La violence
 » le perd. Plus la fortune est favorable ,
 » plus on doit la craindre. Mes vic-
 » toires m'ont appris qu'il est d'affreux
 » revers qui écrasent en un instant les
 » plus puissans Etats. Troye renversée
 » nous a trop enorgueillis. Songeons
 » que nous sommes au même point
 » d'où les Troyens sont déchus à nos
 » yeux. Moi-même , je l'avouerai , j'ai
 » quelquefois passé les bornes d'un lé-
 » gitime empire. La fierté m'empor-
 » toit : mais cette même prospérité
 » qui enyvra les autres a brisé mon

» orgueil. Priam m'a rendu fier & mo-
» déré. Puis-je regarder autrement le
» Sceptre & la Couronne que comme un
» vain éclat, qu'un revers peut anéantir
» sans y employer ni mille vaisseaux,
» ni dix ans. L'adversité ne vient pas
» toujours si lentement. J'ai voulu (j'en
» conviens) dompter & humilier Troye.
» Mais pardonnez, chere Grèce; j'au-
» rois empêché la ruine de ta rivale, si
» la fureur d'un assaut, & une victoire
» nocturne avoient pû recevoir un frein.
» Tout ce qui s'est passé d'horrible &
» d'inhumain; c'est la fortune, ce sont
» les ténèbres si capables d'animer la
» fureur militaire, que l'on a exécuté.
» Revenus à nous-mêmes, épargnons
» le peu qui reste de Troye. Allez &
» trop nous avons assouvi notre ven-
» geance. Non, je ne permettrai point
» un crime! Quoi? Qu'une fille de Roi
» périsse, qu'on l'immole de sang froid
» sur un tombeau, que son sang arrose
» des cendres insensibles, qu'on ose
» nommer hymenée une barbarie pareil-
» le; non encore une fois, je ne le souf-
» frirai pas. L'attentat de l'armée retom-
» beroit sur moi; & quiconque n'arrête
» pas l'exécution d'un forfait quand il
» le peut, est censé l'ordonner.»

Voilà une excellente veine. Si Sénèque s'exprimoit toujours ainsi, il cesseroit d'être lui-même. C'est dans ces sortes de morceaux que Racine qui les sentoit si bien a sçu habilement l'imiter. Il le traduit ainsi dans la Scène d'Andromaque, où Pyrrhus refuse Astyanax à Oreste.

* Tout étoit juste alors, la vieillesse & l'enfance
 En vain sur leur foiblesse appuyoient leur défense
 La victoire & la nuit plus cruelles que nous
 Nous excitoient au meurtre & confondoient nos
 coups.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévere
 Mais que ma cruauté survive à ma colere,
 Que malgré la pitié dont je me sens saisir
 Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir!
 Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quel
 qu'autre proye :

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye.
 De mes inimitiés le cours est achevé :
 L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

» Quel prix aura donc Achille, dit Pyr-
 » rhus ? La gloire, répond Agamem-
 » non. » Il s'étend sur l'inhumanité des
 sacrifices de sang humain ; de sorte que
 Pyrrhus s'emporte jusqu'à menacer le
 Général : vrai caractère du fils d'Achille.

* *Andromaque Act. I. Sc. II.*

La contestation s'allume. Elle produit des reproches très-piquans, & presque des injures Grecques en beau Latin. A cela près cette Scène est bien faite, & assez conforme à nos manieres. Pyrrhus & Agamemnon y jettent des maximes fort opposées. Mais il est assez étonnant de voir que cette querelle si vive se termine de la part d'Agamemnon, ce Roi des Rois, par appeller Calchas pour lui remettre le jugement de ce différend.

Calchas consulté prononce l'arrêt de mort contre Polyxène. Il faut qu'elle soit immolée de la main de Pyrrhus. Les Dieux veulent même qu'on précipite du haut d'une tour Astyanax fils d'Hector. Ce n'est qu'à ce prix que la flotte obtiendra les vents. A cet Oracle Agamemnon ne réplique rien, & se retire.

A la vérité on met ici Astyanax sur les rangs. Mais cela ne fauve pas la duplicité d'action. La mort d'Astyanax chez Euripide, vient du Conseil assemblé dans la tente du Général, aussi-bien que tous les autres événemens. Ici elle est prononcée par Calchas, sans qu'on sçache pourquoi, & sans qu'on ait aucun lieu de s'y attendre.

Le Chœur pour Intermède fait une espèce d'Ode également impie & bien versifiée sur la mort, pour montrer que tout meurt, ame & corps. A quoi cela va-t-il, sinon à contredire l'action du Théâtre, & à traiter l'Ombre d'Achille de chimere ?

L'Epicurisme étalé par Sénèque avec tant de hardiesse & de hauteur n'a-t-il point donné lieu aux impiétés couvertes, quand elles osent se glisser sur le Théâtre moderne ? Je ne parle pas du nôtre, puisque le Théâtre est de toutes les Nations. Mais sans faire ici le Prédicateur, n'est-il pas scandaleux que des Chrétiens épris de l'orgueilleux prestige d'un déclamateur esprit fort, soient tentés de prendre le même ton, & de dégrader la Scène, en insinuant des maximes réprouvées non-seulement par le Christianisme, mais par les plus simples lumieres de la raison ?

A C T E I I I.

Andromaque entre sur la Scène en tenant son fils Astyanax, qui seul, dit-elle, l'empêche de suivre son époux au tombeau. C'est au trépas d'Hector qu'elle fixe l'époque du renversement

554 LA TROADE,
de Troye. Elle raconte à un Vieillard
le songe qu'elle a eu la nuit dernière.
Hector s'est apparu à ses yeux ;

* *Quantum mutatus ab illo
Hectore qui redit exuvias indutus Achilles !*

» Combien différent de cet Hector
» qui revenoit chargé des dépouilles
» d'Achille ! » Sénèque imite ce tour de
Virgile : mais il le farde. Hector aver-
tit son épouse en songe, de sauver As-
tynax. Voilà le fouci qui tourmente
Andromaque. Apparemment quelque
malheur affreux menace son fils. Elle
l'embrasse, & se souvient d'Hector.
» Voilà l'air & les yeux de mon époux,
» dit-elle. » C'est encore Virgile après
Euripide :

† *Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.*

Racine s'est contenté de traduire Vir-
gile, lors même qu'il a imité cet en-
droit de Sénèque.

¶ C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant tou-
jours :

* *Æneid. l. 2. v. 274.*

† *Æneid l. 3. v. 490.*

¶ *Andromaque, Act. II. Sc. V.*

Voilà ses yeux , sa bouche , & déjà son audace ;
C'est lui-même , c'est toi , cher époux , que j'em-
brasse.

Sénéque outre le coloris , suivant sa ma-
niere. Pour revenir à Andromaque , il
vient d'abord dans l'esprit de demander
pourquoi le Chœur ne lui dit pas net-
tement que Calchas a ordonné la mort
de son fils , puisque ce Chœur a été
présent à tout , qu'il est encore , &
qu'Andromaque lui a d'abord adressé
la parole. A cela je ne vois aucune ré-
ponse , sinon qu'il a plû à Sénéque de
ne faire presque parler ses Chœurs que
dans les Intermèdes pour remplir les
intervalles des Actes , sans s'embarrasser
si sa présence dans le cours du specta-
cle , blesse le bon sens ou non.

Du reste , Andromaque effrayée sur
le sort de son fils fait ici une des plus
belles & des plus neuves situations qui
ait jamais paru sur le Théâtre. Cet Acte
seul qui n'a nul rapport aux autres se-
roit la matiere d'une Tragédie digne
du Théâtre François ; & je ne doute
pas que Racine n'ait regretté plus d'une
fois la nécessité où le mettoit son sujet
d'Andromaque en Epire , de ne pou-
voir y faire entrer un Acte si heureu-
sement imaginé.

L'idée d'Astyanax mort, qu'Euripide fait présenter à Andromaque dans le bouclier d'Hector, a fait naître à Sénèque l'idée de faire cacher Astyanax vivant dans le tombeau de son pere.

» entrez dans ce tombeau, cher enfant,
 » lui dit sa mere. Pourquoi frémir ?
 » Pourquoi dédaigner ce triste asyle ?
 » Je reconnois le fils d'Hector. Il rou-
 » git de craindre ses ennemis. Mets
 » bas cette ancienne fierté qui ne nous
 » sied plus. Prends des sentimens plus
 » conformes à ta fortune. Voi ce qui
 » reste de notre grandeur passée, un
 » tombeau, un enfant, une mere
 » esclave. Il faut céder à tant de maux.
 » Oses entrer dans le sanctuaire des
 » Mânes de mon Hector. Si les Destins
 » nous favorisent, il te servira d'asyle,
 » s'ils ont résolu ta mort, ce sera ton
 » sépulcre. » Le vieillard ferme l'en-
 trée du tombeau, & il écarte Androma-
 que dans la crainte que la douleur de la
 mere ne décele la retraite du fils. Tandis
 qu'ils sont dans cette inquiétude, Ulysse
 paroît. Andromaque à part, prie son
 époux de cacher son fils dans le sein de
 la terre; retour très-naturel & très-fin.
 Ulysse déclare à cette Princesse que les
 Grecs demandent Astyanax, que la po-

litique veut qu'ils se délivrent de la crainte que pourroit un jour leur causer ce jeune Prince ; qu'enfin sa mort est la suite d'un parti pris par l'assemblée des Grecs & autorisé par les Dieux.

Andromaque feint qu'on lui a ravi ce cher fils. Ulyssé apperçoit aisément la ruse. “ Il n'est point question de dissimuler , dit-il : Où est Astyanax ? Et moi , je vous demande , répond-elle , où est Hector , où est Priam , où sont tous les Troyens, vous n'en demandez qu'un, & moi j'en redemande mille. ” Ulyssé moins artificieux & plus cruel ici qu'il ne l'est dans l'Hécube d'Euripide, * menace Andromaque des tourmens & de la mort. Elle réplique par de belles sentences fort éloignées de la simplicité du Poëte Grec. “ Qui peut mourir , qui le doit , & qui le veut , ne craint rien , dit-elle. Si tu veux m'épouvanter , menaces moi de me laisser vivre. La mort est l'objet de mes vœux. ” Ce style fierement sentencieux a ses beautés : on ne sçauroit le nier. Mais ce n'est point le langage de la nature. C'est celui de l'art.

* Voyez l'Hécube d'où cette Scène est tirée en partie , p. 113. de ce Volume.

Pour délivrer Ulyſſe de la crainte que lui & la Grèce témoignent avoir d'un enfant, Andromaque a recours à une autre feinte. Elle dit qu'Aſtyanax eſt mort. Elle jure même qu'il eſt parmi les morts & dans le tombeau ; équivoque aſſez heureuſe ſi elle étoit moins pouſſée. Ulyſſe feint à ſon tour d'aller annoncer cette nouvelle aux Grecs, mais il ſ'apperçoit qu'Andromaque montre plus de crainte & d'inquiétude que de douleur. Ceci conſiſte dans un jeu de Théâtre fort délicat. Il revient ſur ſes pas, & la félicite d'une mort qui lui épargne un plus grand deuil, puifqu'Aſtyanax devoit être précipité de l'unique tour qui ſubiſtoit encore à Troye. La veuve d'Hector frémit à ce diſcours. Ulyſſe examine ſon air & reconnoît la frayeur de cette Princeſſe ; il ordonne qu'on cherche Aſtyanax, qu'il croit être caché aux environs. Il ajoute, que Calchas veut qu'on détruife le tombeau d'Hector & qu'on jette ſes cendres dans la mer. Andromaque ſurpriſe par cette rufe qu'elle n'a pas prévue donne dans le piège. Elle balance entre ſon fils & la cendre d'Hector. Livrera-t-elle l'un ou l'autre ? Sa délibération ſeroit bien dans le goût Fran-

çois, si elle n'étoit plus ingénieuse que naturelle. Enfin, elle se résout à sauver son fils, parce qu'il pourra un jour venger Troye & son pere. Elle revient donc à Ulyffe qui ne cesse de la presser. Après avoir deviné sa peine, il donne ordre à sa suite d'ouvrir le tombeau. Andromaque se met en devoir de le défendre. Elle invoque à grands cris l'ombre de son époux. Mais en vain. Comme elle voit que son fils est prêt d'être écrasé sous les ruines du monument, elle met bas la feinte, elle a recours aux larmes & aux supplications, elle se jette aux pieds d'Ulyffe. Ce Prince avant que d'écouter ses prieres, demande d'abord qu'on lui livre Astyanax. Elle l'appelle. Il sort du tombeau : & elle lui ordonne d'embrasser les genoux d'Ulyffe. Cette Scène mérite d'être lûe toute entiere. La voici

* ANDROMAQUE *appercevant Ulyffe.*
O terre, ouvre ton sein : & toi, om-

* Quoiqu'on traduise cette Scène, on ne prétend pas l'approuver en tout. Le Lecteur verra bien l'affectation & les autres défauts qu'il faudroit en retrancher pour la rendre conforme à notre goût. Il ne s'agit ici, que de rappeler à l'esprit cette situation qui paroît belle.

bre de mon époux , creuses ton sépulcre jusqu'au Styx , & caches mon dépôt dans sa plus sombre profondeur. Voici Ulysse : sa démarche & son air , tout m'annonce des pièges cruels.

ULYSSE. Ministre involontaire du sort inhumain , je vous conjure d'abord , Madame , de ne pas regarder mes paroles comme les miennes. C'est la Grèce assemblée , ce sont vingt Rois qui vous parlent par ma bouche. Le fils d'Hector s'oppose à leur retour. Les Destins demandent qu'il soit livré. Vainement Troye n'est plus. La conquête des Grecs n'est pas affermie. La crainte leur rendra toujours suspecte une paix incertaine. Ils seront toujours en défiance & en armes , tant que l'espoir des Phrygiens abbatus subsistera.

ANDROM. Sont-ce-là les Oracles de votre Augure Calchas ?

ULYSSE. Quand il se tairoit , ce sont ceux d'Hector. Je redoute jusqu'à sa race. Les fils des Héros sont nés pour l'être eux-mêmes. * Tel un taureau naissant paroît être peu considérable.

* Mauvais goût ; goût de Déclamateur. Les Grecs n'auroient pas mis cet allongement à ce qu'il me paroît,

Mais bien-tôt élevant la tête, & essayant ses forces, il fait revivre celui dont il a reçu le jour, & domine sur le troupeau. Telle une branche tendre qui survit à l'arbre déraciné en répare bien-tôt la perte, devient une forêt, & couvre la terre de son ombre. Telle enfin une cendre mal éteinte après un grand incendie est capable de tout embraser. Je conçois vos douleurs, Madame. Mais la douleur est un juge intéressé. Pesez toutefois les raisons des Grecs & vous leur pardonnerez. Dix étés & autant d'hivers d'une guerre cruelle ont trop appris à des Soldats vieillis dans les travaux d'un si long siège à redouter Troye, & même ses débris. Elle ne peut trop expirer à leur gré. Un Hector à venir est un objet redoutable pour eux. Délivrez-nous d'une inquiétude, qui seule arrête nos vaisseaux sur le rivage. C'est Ulysse qui demande à une mere son fils; j'en conviens. Mais ne m'imputez point cette barbarie. Le sort a prononcé. J'aurois demandé, Oreste, s'il l'eût ordonné. Songez après tout qu'il est juste que les vaincus souffrent à leur tour des maux nécessaires que les vainqueurs ont soufferts avant eux.

ANDROM. O mon fils, que n'es-tu

entre mes mains ! Que n'ai-je du moins connoissance de ton sort ! Dûssai-je me voir chargée de chaînes , accablée de traits , & environnée de flammes ; non , je ne trahirois pas la tendresse maternelle. O mon fils , mon cher fils , quelle région te possède ? Quel est ton destin ? Es-tu errant avec les restes échapés de Troye ? Les flammes d'Ilion t'ont-elles dévoré ? Le barbare vainqueur s'est-il fait un jeu de verser ton sang ? Es-tu devenu la proie des oiseaux ? Hélas ! Je l'ignore.

ULYSSE. La feinte est inutile , Madame ; on ne trompe pas Ulysse. Il a sçu se garantir de la ruse des meres , & même des Déesses. Cessez de recourir à de vains détours. Où est votre fils ?

ANDROM. Où est mon fils , barbare ? Dis-moi où est Hector ; Où est Priam , où sont tous les Phrygiens ? Tu n'en demandes qu'un , & je les demande tous.

ULYSSE. * Madame , craignez des moyens moins doux de tirer de vous la vérité.

* Le Latin est un peu plus brutal. Mais je rends la pensée.

ANDROM. *avec feu.* Que craindre quand on peut mourir , quand on doit mourir , quand on brûle de mourir ?

ULYSSE. La mort envisagée de près fait bien-tôt évanouir ces grands sentimens.

ANDROM. Si tu veux étonner Andromaque , menace-la de la vie. La mort est l'objet de ses vœux.

ULYSSE. Hé-bien , vos vœux seront exaucés. Mais les tourmens les plus cruels extorqueront ce fatal secret. Il le faut , Madame ; & la nécessité l'emporte toujours sur la tendresse maternelle. Quelle folie de celer un mystere qu'il faudra bien-tôt dévoiler ?

ANDROM. Tu dis trop peu. Propose-moi tout ce que l'ingénieuse fureur peut inventer de supplices , le fer , le feu , la faim , la soif ; en un mot toute la barbarie des Tyrans tels que toi.

ULYSSE. Je le vois : la tendresse d'une mere parle. Elle est héroïque. Elle brave tout. Mais ce même amour que vous avez pour un fils , Madame , croyez-vous qu'il ne porte pas les Grecs à trembler pour leurs enfans ? Après tant de maux , après dix ans de guerre , je craindrois moins , si je n'a-

564 LA TROADE,
vois à appréhender que pour moi.
Avouez-le : vous ménagez des guerres
à Télémaque.

ANDROM. Il faut m'expliquer : j'y
consens. Oui, je consens malgré moi à
dire des choses agréables à Ulysse &
aux Grecs. Ma douleur, cesse de te
contraindre. Atrides, jouissez de mes
larmes ; & vous, Ulysse, portez aux
Grecs d'heureuses nouvelles. C'est vo-
tre usage & votre ambition... Le fils
d'Hector n'est plus.

ULYSSE. Sur quelle foi puis-je en
assurer l'armée.

ANDROM. *avec vivacité.* Puisse re-
tomber sur ma tête tout ce que peut
contre moi le barbare vainqueur, &
que je regarde comme heureux, une
mort prompte dans ma patrie, & un
doux repos pour mon Hector, si mon
fils n'est privé de la lumière, s'il n'est
parmi les morts, si enfermé dans un
tombeau, il n'a pas reçu les derniers
devoirs ?

ULYSSE. Il suffit, Madame. Je cours
annoncer aux Grecs une paix solide &
affermie par l'extinction de la race
d'Hector. (*Ulysse s'écarte un peu, &
dit*) * Ulysse que vas-tu faire ? Les

* Monologue mal ménagé, au moins à ce

Grecs te croiront-ils ? Qui crois-tu toi-même , une mere..... Mais quoi , peut-elle feindre , elle qui brave les tourmens , & la mort ? Ah l'on ne craint le trépas que quand on n'a rien de plus funeste à redouter.... Mais elle a fait un horrible ferment. Hé , si elle est parjure , que peut-elle appréhender de pis que le sort auquel elle s'est condamnée.... Rappelions notre industrieuse politique. Montrons tout Ulyffe. La vérité se dévoile toujours. Sondons le cœur d'une mere. Je la vois embarrassée. Elle soupire. Elle gémit. Elle pleure. Elle porte çà & là ses pas incertains. Elle prête une oreille attentive à mes secretes paroles. Elle est plus inquiète qu'affligée. Ufons d'artifice. (*Il revient vers Andromaque.*) Madame , l'usage veut que l'on console les autres meres de la perte de leurs enfans. Pour vous , je dois vous féliciter ; heureuse dans votre malheur d'avoir perdu un fils qu'un destin cruel attendoit. Vous connoissez l'unique tour qui reste de Troye. Il devoit être précipité du fommet.

qu'il me semble. Ceux d'Andromaque & d'Ulyffe qu'on va voir encore , feront plus sentir combien cela est peu naturel.

ANDROM. Je meurs.... Mon sang se glace dans mes veines....

ULYSSE *à part.* Elle frémit. La frayeur l'a décelée. Suivons ce projet. Redoublons ses craintes. (*aux soldats*) Hola, Gardes, allez, cherchez le fils d'Hector qu'une mere a vainement caché. Quelque prix qu'il en coûte, trouvez & produisez à mes yeux cet ennemi de la Grèce. (*à part.*) C'en est fait. Son secret est deviné. (*à un soldat.*) Obéis, dis-je, tire l'enfant de sa retraite..... (*à Andromaque.*) Pourquoi trembler, Madame ? N'est-il pas mort ?

ANDROM. Plût aux Dieux que j'eusse encore lieu de craindre pour ses jours ! mais la frayeur m'est devenue naturelle. On se défait difficilement d'une habitude qui a coûté si cher.

ULYSSE. J'entends. Hé-bien puisque le fils a prévenu par une heureuse mort l'expiation dûe aux murs de Troye, puisqu'il est hors d'état d'accomplir l'oracle de Calchas, voici ce que Calchas ordonne. « La flotte impatiente sera » purifiée, dit-il, en apaisant la mere » par les cendres du pere répandues » dans les ondes. Qu'on brise le tom- » beau d'Hector. » Le fils est échappé à son destin, le sépulcre paternel doit l'accomplir.

ANDROM. *à part & un peu écartée.*

Que ferai-je ? Deux objets biens chers me déchirent ; un fils , & la cendre d'un époux ! Lequel doit l'emporter ! Oui , cher Hector , j'atteste les Dieux cruels , & plus encore tes Mânes * mes véritables Dieux , que je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive pour me rappeler un époux.... Quoi ? Les froides reliques de mon Hector seront profanées & répandues dans les flots ! Ah périsse plutôt son fils ! Mais le verras-tu périr , mere barbare ? Le verras-tu précipiter ? Oui , je le souffrirai , pourvû que mon époux mort soit épargné.... Que dis-je ? Hélas ! L'un peut sentir encore son malheur : le trépas a rendu l'autre insensible. Son destin est en sûreté. Cruelle incertitude ! Prenons parti.... Ingrate , tu balances , & voilà ton Hector ! ... Je me trompe. Il faut prononcer entre deux Hectors. L'un vit , & peut venger son pere. Il faut sacrifier l'un ou l'autre. Que feras-tu ?

* Ce n'est pas là la seule impiété qui soit dans cette Pièce. On y trouve un Chœur entier dans l'Acte second , qui à force d'être impie , montre une affectation ridicule d'esprit fort dans le Sénèque vrai ou supposé.

Conservons celui que redoutent les Grecs. *

ULYSSE. Le tems presse , Madame. J'obéis à l'Oracle ; je détruis ce tombeau.

ANDROM. Ce tombeau ! Ah , barbares Grecs , vous me l'avez vendu à prix d'argent. †

ULYSSE. J'y vole , & je le renverse de fonds en comble.

ANDROM. Dieux , Achille , Pyrrhus ! J'en appelle à vous fils d'Achille , défendez le bienfait de votre pere.

ULYSSE. Plaintes inutiles ! Ce monument va remplir ces lieux de ses débris.

ANDROM. Grecs inhumains , c'étoit le seul crime qui vous restoit à ofer. Temples , Autels , Dieux , & même favorables , vous avez tout violé. Votre fureur avoit épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts. Ma foible main bravera vos armes. Un juste courroux me donnera des forces. ¶ Vous

* Il y a trop d'esprit , & d'esprit affecté (ce me semble) dans ce monologue singulier.

† Il avoit fallu acheter du vainqueur la permission de rendre les derniers devoirs à Hector.

¶ Autre allongement puérite à la façon de SENEQUE.

trouverez dans moi une Amazone qui renverse des armées entières , une Ménade hors d'elle-même qui franchit les forêts , qui frappe , qui blesse sans s'en appercevoir. Oui , je me jetterai au milieu de ces soldats , & du moins j'aurai la gloire de succomber en défendant les cendres de mon époux.

ULYSSE *aux soldats.* Qui vous arrête ? Seroient-ce les gémissemens ou la fureur d'une femme ? Obéissez.

ANDROM. Ah plangez plutôt un poignard dans mon sein. Hector , cher Hector , repousse l'effort des enfers , romps l'ordre des Destins , fends la terre , & dompte Ulysse. Ton ombre suffira.... Je te vois ; tu prends les armes en main. Tu lances des feux. Grecs , voyez Hector & tremblez.... Hélas , suis-je la seule à le voir ! *

ULYSSE. *à un soldat qui brise le monument.* Allons , détruis tout jusqu'aux fondemens.

ANDROM. *un peu écartée à part.* Que fais-tu , mere insensée ? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils & ton époux. Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par d'humbles prieres.... Ah ! Le poids

* Réflexion peu sensée à mon gré.

du tombeau va écraser mon fils. Qu'il meure de toute autre maniere plutôt que d'être la victime d'un pere mort. (*A Ulyffe.*) Ulyffe, jamais Andromaque n'a embrassé les genoux d'un vainqueur. Vous me voyez tomber aux vôtres. Prenez pitié d'une mere, & ne rebutez pas ses pleurs. Plus les Dieux vous ont élevé, moins vous devez accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune, à soi-même. Qu'ainsi puisse vous recevoir le lit de votre fidelle épouse ! Qu'ainsi puisse Laërte prolonger ses jours pour vous embrasser. Qu'ainsi votre Télémaque vous revoie, & allant au-delà de vos vœux qu'il passe son ayeul en âge, & son pere en esprit. Ayez pitié d'une mere : ce titre est l'unique bien qui me reste.

ULYSSE. Livrez votre fils ; puis priez.

ANDROM. Sors de ton asyle souterrain, fors cher Trésor, qu'une mere prétendit en vain dérober à la rapacité de l'ennemi. Voilà donc, ô Ulyffe, la terreur de vos mille vaisseaux, un enfant. Rends-toi, mon fils, & prosterné aux pieds de ton maître embrasse ses genoux. N'estime plus honteux ce

que la fortune ordonne. Oublie tes ayeux , & ce qu'ils furent : oublie Priam & l'éclat de son empire : oublie ton pere Hector. Te voilà captif , prens-en les sentimens & les manieres. Si l'âge t'empêche de sentir l'horreux du trépas qui t'attend , apprends du moins d'une mere à pleurer. Ce n'est pas la premiere fois que Troye a vû couler les larmes suppliantes d'un Roi enfant. Elle vit pleurer le jeune Priam. Il fléchit la férocité d'Alcide. * Oui ce fier dompteur de tant de monstres , ce héros qui brisa les portes de l'enfer , & qui s'ouvrit un chemin inconnu , se laissa attendrir par les larmes d'un ennemi bégaiant. Regnez, lui dit-il, je vous rends le sceptre. Montez sur le Trône de votre pere , mais foyez plus fidèle qu'il ne le fut.

* Hercule saccagea Troye. Laomédon , qui en étoit Roi avoit trompé Neptune & Apollon, en les frustrant du prix dont il étoit convenu avec eux pour bâtir sa ville. Ces Dieux l'accablèrent de tant de maux , que pour les appaiser il fut contraint d'exposer sa fille Hésione sur un rocher. Hercule à qui il promit une récompense la délivra. Mais ayant été trompé comme Apollon & Neptune , il s'en vengea par le sac de Troye , & l'enlèvement d'Hésione qui épousa Télamon. Mais il rendit le Sceptre à Priam. *Voyez Philoſtete, Tom. II.*

572 LA TROADE ,
Heureux Priam , d'être tombé entre les
mains d'un ennemi si généreux ! Grecs :
imitiez la modération d'Hercule. N'ai-
meriez-vous que ses fureurs ? Vous voyez
un suppliant bien cher. Astyanax n'est
pas moindre que Priam , & il ne de-
mande que la vie. Il abandonne la Cou-
ronne & l'Etat à la Fortune.

Le Roi d'Ithaque touché en apparence
dit toutefois que la crainte de trouver
un jour dans Astyanax un ennemi fatal
à la Grèce , doit l'emporter sur la pitié.
La Princesse répond chez Sénèque à
peu de chose près comme chez Racine
qui l'a rectifié.

* Digne objet de leur crainte !

Un enfant malheureux qui ne sçait pas encor ,
Que Pyrrhus est son maître & qu'il est fils d'Hec-
tor. . . .

Seigneur , tant de grandeurs ne nous touchent plus
guere.

Je les lui promettois tant qu'a vécu son pere. . . .

Non , vous n'esperez plus de nous revoir encor ,
Sacrez murs , que n'a pû conserver mon Hector.

A de moindres faveurs des malheureux prétendent ;
Seigneur , c'est un exil que nos pleurs vous deman-
dent , &c.

Chez le Poëte Latin Andromaque

* *Andromaq. Act. I. Sc. IV.*

demande aussi l'esclavage pour son fils comme une faveur. Ulyssé répond que si des vœux si tendres sont rejettés, c'est à Calchas, non à Ulyssé, qu'elle doit s'en prendre. Sur quoi cette mere poussée à bout se livre à la fureur & aux invectives. Puis elle fait les adieux à son fils, adieux qui ne sont point du tout dans la nature. Il n'y a que la situation qui soit touchante. Elle lui dit qu'il ne regnera point, qu'il ne combattra point contre les Grecs, qu'il ne se distinguera ni à la chasse ni aux tournois, ni aux danfes; le tout en vers pompeux, mais hors de leur place.

*Iliaca non tu sceptrâ regali potens
 Gestabis aulâ; jura nec populis dabis;
 Viâsque gentes sub tuum mittes jugum.
 Non Grata cædes terga, non Pyrrhum trahes:
 Non arma tenerâ patria tractabis manu,
 Sparsasque passim saltibus latis feras
 Audax sequeris, nec statò lustrî die
 Solemne referens Troici lustrî sacrum
 Puer citatas nobilis turmas ages.
 Non inter aras mobili velox pede
 Revocante flexo concitos cornu modos
 Barbarica prisco templa saltatu coles.*

Quelles rêveries! Dan. Heinius les blâme avec raison. Mais je ne sçai pourquoi il les impute à une imitation affectée

d'Euripide, chez qui certainement Andromaque ne dit point de pareilles pué-
rilités. Astyanax jette quelques cris dans
cette Scène de Sénèque, & sa mere l'ar-
rose de pleurs. « Meurs, lui dit-elle,
» & rempli d'Andromaque vas retrou-
» ver Hector. » Elle le dépouille aussitôt
de sa robe, parce qu'elle a touché
les cendres de son époux, qu'elle veut,
dit-elle, recueillir précieusement en la
baissant,

Quidquid hic cineris lateo

Scrutabor ore.

Ulysse enleve l'enfant, & le Chœur
finit l'Acte en parcourant géographiquement
toutes les villes Grecques, où
il peut être conduit en captivité avec
Hécube. C'est la première fois qu'il soit
fait mention d'Hécube dans cet Acte.
On l'a perdue de vûe depuis le premier,
sans scavoir ce qu'elle est devenue : ce
qui est un très-grand défaut, & une
marque visible de la duplicité d'ac-
tion ; au lieu que dans Euripide tout
roule sur Hécube qui réunit par-là
tous les événemens à un point de vûe.

A C T E I V.

Autre marque du peu de goût qu'avoit Sénèque pour les secrets du Théâtre, & de sa négligence à étudier les modeles Grecs qu'il a défigurés. Chez eux tout se développe comme un péloton. Hélène même est attendue, & l'on s'intéresse à sçavoir son sort. Ici Hélène paroît sans être annoncée. Et que vient-elle faire ? Un très-ridicule personnage, comme on va le voir. Ce n'est plus Hélène conquise par les armes, & livrée à toute la vengeance d'un époux offensé, comme chez Euripide. C'est Hélène lâche & perfide que la Grèce assemblée charge de l'exécution d'une perfidie & d'une lâcheté. Elle dit en entrant qu'elle a ordre de tromper Polyxène fille d'Hécube, & de lui persuader que le sort qu'on a tiré pour les partages des Rois Grecs, la destine en mariage à Pyrrhus. Polyxène ne dit mot, & se met à pleurer. C'est un personnage muet. Euripide l'avoit fait parler si éloquemment dans son *Hécube* ! La Reine, mere de Polyxène, & Andromaque se trouvent là ; l'on ne sçait comment. La seconde loin de donner dans le piège

576 LA TROADE,
qu'Hélène a tendu , l'accable d'invectives. Hélène se défend , & veut faire croire qu'elle est moins heureuse que les Troyennes , puisqu'elle doit revoir un mari mécontent , & qu'elle pleure un amant bien-aimé. Pour avancer de pareilles raisons , il falloit bien que Sénèque écartât Ménélas. Il auroit été là de trop. Autre bévûe encore. Andromaque force Hélène d'avouer qu'en effet Polyxène va épouser Achille aux enfers ; & par un contraste singulier , Polyxène qui pleuroit reprend un air gai , & se met à sa toilette pour se préparer à ce nouvel hymen. « La main de Pyrrhus lui paroïssoit un supplice , & le trépas est » pour elle un hymen véritable. »

Mortem putabat illud , hoc thalamos putat.

Pour Hécube elle se pâme , puis revient à elle pour exhaler des plaintes d'un caractère bien différent de celles qu'Euripide lui met dans la bouche. * Ce sont des plaintes tout-à-fait alambiquées. Elle va jusqu'à engager sa fille à se réjouir , en lui disant que Cassandre & Andromaque envient son sort.

* Voyez l'Hécube d'Euripide , dans ce Volume.

Aussi Andromaque félicite-t-elle Hécube de ce que sa fille aura l'avantage d'être inhumée dans sa terre natale.

Hélène lui dit, » Vous envierez encore plus son destin quand vous saurez le vôtre. » Incontinent elle déclare à Andromaque qu'elle est destinée à Pyrrhus, que Cassandre est échue à Agamemnon, & Hécube à Ulysse. Ce mot met Hécube en fureur. Elle perd le souvenir de sa fille. Pyrrhus se montre. Elle lance contre lui & contre toute la flotte mille imprécations. Le Chœur à son tour fait une espece de paraphrase sur cette pensée, » que dans le malheur on aime à voir des misérables, » & sur celle-ci qui en est une suite, » on n'est malheureux que par comparaison. »

Est miser nemo nisi comparatus.

A C T E V.

Un homme annonce à Hécube & à Andromaque qu'on vient d'égorger Polyxène, & qu'Àstyanax a été précipité. Andromaque veut qu'il raconte la chose en détail, pour boire, dit-elle, tous les malheurs jusqu'à la lie.

*Prosequere. Gaudet animus arumnas meas.
Tractare totas. Ede, & narra omnia.*

Voilà une douleur bien fiere pour la tendre veuve d'Hector. Cette narration est longue & puérile, surtout quand on y peint les spectateurs accourus pour voir mourir Astyanax, les uns qui montent sur des arbres que le Poëte nomme en détail, les autres grimpés sur des toits à demi brûlés. Il y a encore broderies pareilles, entre autres une longue comparaison d'Astyanax avec un lionceau. Sénèque d'ailleurs qui veut femer de l'antithese partout, au lieu de dire simplement que cet enfant est le seul qui ne pleure pas, s'exprime ainsi :

Non flet è turbâ omnium

Quî fletur.

Enfin Astyanax se précipite lui-même. Le narrateur ajoute qu'il est déchiré en morceaux, & Andromaque dit de l'esprit au lieu de pleurer. Car elle répond, „ Et en cela même il est semblable à „ son pere ; „ parce qu'Hector avoit été traîné par les chevaux d'Achille; allusion assez froide, ce semble, pour une mere dans la situation où elle se voyoit.

L'autre partie du narré regarde Polyxène immolée. Le lieu du sacrifice est décrit avec le même soin que la tour d'où s'est précipité Astyanax. A cela près

le reste est bien , si on en supprime quelques ornemens inutiles. C'est la description d'un hymen funebre. On y voit les Dames Grecques avec Héléne , des torches à la main : on y voit Polyxène que son malheur rend encore plus belle. Mais quand ce vient au sacrifice même , Sénèque oublie la simplicité d'Euripide , & se livrant à son génie , il dit des choses étonnantes. Polyxène n'est point fiere , elle est féroce : elle ne range point ses vêtemens , comme le dit Euripide : mais elle tombe avec effort , comme pour briser de courroux le tombeau d'Achille : le sang ne tombe plus sur le sépulchre pour l'arroser , mais le sépulchre le boit tout entier. Pour conclusion Hécube , qui devoit être accablée de douleur , fait ses adieux à la flotte Grecque avec une douleur mêlée de dérision. Elle ne sçait qui pleurer d'abord , sa fille , son petit-fils , son époux , sa patrie , elle-même. Le Député presse les captives de partir , & toutes se retirent.

Fin du Tome IV.

